4.4.45

F423P31

Digitized by Google

COURS
DE
CHYMIE.

TOME PREMIER.

COURS
DE
CHYMIE,
POUR
SERVIR D'INTRODUCTION
à cette Science.

PAR NICOLAS LE FEVRE, Professeur Royal de Chymie, & Membre de la Société Royale de Londres.

CINQUIEME EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée d'un grand nombre d'Opérations, & enrichie de Figures.

PAR M. DU MONSTIER, Apoticaire de la Marine & des Vaisseaux du Roi ; Membre de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ROLLIN, Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. DCC. LI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE
DE L'EDITEUR

Des Chymies de le Fevre & de Glaſer.

SI l'on avoit la Médecine des ſimples, telle que l'ont euë les premiers hommes, ou que l'ont la plûpart des animaux, on n'auroit recours ni à la Pharmacie, ni à la Chymie; & le corps humain s'en trouveroit beaucoup mieux. Mais il faut ſe ſoumettre au ſort preſent de l'humanité, & chercher à conſerver la ſanté, lorſqu'on a le bonheur de la poſſéder, ou du moins à la rétablir lorſqu'on en eſt privé.

Il y a plus de huit cens ans que l'on s'applique à ces deux arts ſi utiles à l'homme. D'abord ils furent traités fort imparfaitement. Les Ara

bes embarraſſerent extrémement la Pharmacie. Et la Chymie pratiquée par les anciens Egyptiens n'étoit pas tournée du côté de la ſanté ; ils avoient un tout autre objet. Mais depuis on en a fait un uſage plus légitime. La pratique & la réflexion, quelquefois même le hazard ont fait naître des découvertes. Par-là tout s'eſt perfectionné & ſe perfectionne encore tous les jours.

Les Allemans nous ont devancé dans ce genre de travail : la plûpart de leurs Médecins employés dans les Colléges des mines, occupent auprès de leurs fourneaux la meilleure partie de leur loiſir ; & ce qui fait honneur à cette ſcience, eſt que les Princes même n'en dédaignent pas la connoiſſance. *Baſile Valentin*, *Paracelſe*, & après eux *Dorneus*, *Diodore Euchyon*, *Ulſtad & Geſner*, s'y ſont appliqués avec ſuccès, & ont donné lieu aux autres de ſuivre les mêmes traces. Et tous juſqu'aux premiers Médecins de leurs Souverains, ſe font aujourd'hui un

devoir d'état de ſe livrer à cette ſcience, qui eſt très-louable, quand on ſçait la contenir dans de juſtes bornes.

Ce n'eſt pas néanmoins que la Pharmacie ne ſoit bien pratiquée dans toute l'Allemagne par les Apoticaires. On eſt même étonné, lorſqu'on entre dans leurs magazins de voir l'abondance de leurs préparations, auſſi-bien que l'ordre & la propreté qu'ils ont ſoin d'y maintenir. Cela regarde ſur-tout les villes Impériales, où le nombre des Apoticaires eſt très-limité; & il faut même y employer un bien conſidérable pour acquerir chez eux un fond de Pharmacie; & c'eſt préciſément chez les Allemans que ſe verifie l'axiome que *l'Apoticaire doit être riche.* Et l'on y trouve des boutiques de Pharmacie, qui montent quelquefois à plus d'un million de livres, ainſi qu'il s'en trouve à Strasbourg, où avec l'Apoticaire du Roi, il ne peut y en avoir que quatre pour toute la ville, quoique grande & très-peuplée.

D'Allemagne la Chymie ne tarda guéres à paſſer en Italie, où *Fioraventi*, *Fumanel*, *Fallope*, & même une illuſtre virtuoſe, c'eſt *Iſabelle Corteſe*, s'y appliquerent avec ſuccès. Cette ſcience vint preſque dans le même tems en France, comme on le voit par le célébre *Fernel* premier Médecin du Roi Henri II. qui en parle dans ſes ouvrages. Jean *Liebaut*, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Paris écrivit beaucoup plus ſur cette ſcience, qu'il ne la pratiqua. On voit cependant qu'il en donne d'aſſez bons principes dans ſon Livre de la maiſon ruſtique. *Beguin*, qui avoit voyagé dans l'Allemagne & dans toute l'Autriche fut un des premiers, qui parmi nous en écrivit par principes. Son *Tirocinium Chymicum* n'eſt pas néanmoins ſans beaucoup de fautes, que ſes Commentateurs, ou Latins ou François, ont été obligés de corriger. Vint enſuite Guillaume *Daviſſone* Ecoſſois, retiré en France qui s'y appliqua fort heureuſement. Outre la nature qu'il

avoit bien étudiée, on trouve en lui un grand fond de raiſonnemens ; & quoiqu'il y ait quelques landes dans ſa *Pyrotechnie*, on y voit des opérations utiles & ſingulieres qu'on a négligées depuis. Après ces deux Artiſtes & preſque en même tems que ce dernier, il s'en forma pluſieurs autres parmi nous. Je ne parlerai néanmoins que des principaux.

Nicolas *le Fevre* & Chriſtophe *Glaſer*, dont je fais paroître ici une édition nouvelle, ſont preſque les mêmes pour le fond des opérations. Je rapporte néanmoins en quoi ils différent l'un de l'autre. Mais celui qui a le plus brillé pour l'uſage ordinaire, a été Nicolas *Lemery*. Ce dernier qui a enſeigné cette ſcience à Paris pendant près de quarante ans. Depuis 1672. juſqu'en 1710. ſert de guide aux commençans, & peut former un Apoticaire de Province; car ceux de Paris ont des lumieres ſuperieures à celles de cet Artiſte. Son cours de Chymie qui eſt fort méthodique, n'a pas laiſſé d'avoir

de la réputation ; il a même été traduit ſoit en latin, ſoit en quelques-unes des langues vivantes de l'Europe. Cependant que de choſes néceſſaires, utiles & curieuſes ne pourroit-on point ajoûter à ſon travail, qui a beſoin même d'être rectifié dans bien des occaſions par une main habile ? C'eſt à quoi ſans doute l'on travaille dans la nouvelle édition que l'on en prépare.

Outre ſa Chymie, qui eſt ſon premier ouvrage & qui dans les trois premieres éditions, ne formoit qu'un fort petit Volume indouze, nous avons encore de lui une *Pharmacopée* recueillie de tout ce qui a paru en ce genre, mais qui me paroît inferieure à celle de Charas. Il a donné de plus un *Dictionnaire univerſel des drogues* ſimples, aſſez curieux & plus exact que celui de Pomet. Un Traité qu'il a publié ſur l'*antimoine*, s'eſt vû expoſé à la critique de perſonnes mieux inſtruites que lui ſur ce minéral. Je n'ai pas été peu ſurpris de voir avec quel-

le hardieſſe il donne à des malades des préparations d'antimoine, qu'il imagine ou qu'il hazarde pour la premiere fois. L'on ſent néanmoins à ſa lecture qu'il n'avoit point vû ceux de Baſile Valentin & de Suchten, tous deux Allemans, dont les ouvrages ſont eſtimés des connoiſſeurs.

La Chymie de Lemery n'a point empêché des perſonnes habiles de parcourir la même carriere, avec moins d'étendue & de détail à la vérité, mais avec plus de lumieres & de critique. C'eſt ce qu'on doit dire de M. de *Saulx* Médecin de l'Hôpital de Verſailles, qui a donné dans ſes *Nouvelles découvertes ſur la Médecine*, beaucoup d'opérations chymiques également utiles & curieuſes. Il n'a pas formé cependant un corps de principes, ce ne ſont que des opérations particulieres.

M. de *Senac* célébre Médecin attaché à la maiſon de Saint-Cyr & à l'Hôpital de Verſailles, a mérité l'approbation des plus ſavans Artiſ-

tes & des plus habiles Philoſophes par ſon nouveau cours de Chymie, dont on a publié en 1737. une édition nouvelle plus ample que celle de 1723.

M. *Rothe* Médecin Allemand, s'eſt mis pareillement ſur les rangs, & ſon introduction à la Chymie a été traduite en notre langue en 1741. & par-là elle a été naturaliſée françoiſe & ſe trouve décorée de pluſieurs belles préparations. M. *Macquer*, après avoir donné la théorie de cette ſcience en 1749. en a publié la ſeconde partie en 1750. qui contient un grand nombre d'opérations excellentes.

Enfin nous ſommes ſatisfaits ſur l'impatience avec laquelle nous attendions l'ouvrage d'un grand Maître en cet art, & que ſon profond ſçavoir a porté M. le Chancellier à choiſir pour Cenſeur royal des livres de Chymie. Il s'en acquitte avec beaucoup de diſcernement, d'exactitude & de diligence. C'eſt un témoignage que la vérité m'oblige de

lui rendre, avec autant de juſtice que de plaiſir, pour faire connoître le caractere franc, obligeant & juſte, qui conſtitue l'honnête homme & le bon citoyen. On voit bien que c'eſt de M. Malouin, Médecin célébre dont je parle ici, des *leçons* duquel j'ai autrefois profité à Paris.

La *Chymie médicinale* que cet habile homme vient de faire paroître, fait voir qu'il n'eſt pas moins expert dans la pratique que dans la théorie de cette ſcience. Tout y eſt marqué au coin d'un grand maître ; toutes les opérations qu'il donne ſont eſſentielles, extrémement bien choiſies & très-utiles. J'en aurois volontiers tiré quelques articles pour enrichir l'édition que je donne de le Fevre & de Glaſer. Mais tout en eſt à remarquer, tant pour le choix des opérations que pour la manipulation ; même pour cette manipulation délicate qui caracteriſe le grand Artiſte, qui ſçait allier la pratique de la Chymie avec la connoiſſance intime & l'expérience de la Médecine.

Mais ce qu'on ne croiroit pas ſi l'impreſſion n'en faiſoit foi, un homme de condition de Bretagne, qui a pris du goût pour cette ſcience, a donné lui-même du nouveau. C'eſt M. le Comte *de la Garaye*, dont la *Chymie hydraulique*, qui parut en 1745. eſt approuvée par les plus habiles Médecins de Paris. Elle fournit un moyen ſimple de tirer les ſels eſſentiels dans les trois regnes des mixtes, par la ſeule trituration avec l'eau commune.

L'Angleterre & la Hollande ne l'ont pas voulu ceder aux François ni aux Allemans. A peine la Chymie eut commencé à être pratiquée par ces deux nations, qu'on l'y a portée auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Cette ſcience trouva chez les Anglois vers le milieu du dernier ſiécle le Chevalier *Digbi* Chancellier de la Reine d'Angleterre, femme de l'infortuné Charles I. Et ce Seigneur ne s'y appliqua point ſans ſuccès. Pour occuper ſon loiſir, il avoit donné dans quelques autres parties

de la litterature. Mais le ſoulagement des malades & peut-être le ſoin de ſa propre ſanté, lui inſpirerent le goût de la Pharmacie & de la Chymie, & nous poſſédons aujourd'hui une partie de ſes préparations, imprimées d'abord en 1669. & réimprimées en Hollande en 1700. avec beaucoup d'opérations médiocres, qui ne ſont pas du premier Auteur. On y a joint cependant ſon traité de la poudre de ſympathie, remede qu'il a le premier fait connoître.

Le Chevalier *Boyle* qui vient après, l'emporta de beaucoup ſur le Chevalier Digbi pour les opérations chimiques. Il y employa même pendant plus de quarante ans des ſommes très-conſidérables & y a formé d'habiles éleves. Les reſtes de ſon laboratoire qui ſont paſſé chez Mrs Godefroy pere & fils, en formeroient un fort complet d'un Artiſte moins opulent. Les Œuvres du Chevalier Boyle fourniſſent des preuves d'un grand fond de raiſonnement dans toutes les parties de la Philoſo-

phie, auſſi-bien que de ſon aſſiduité au travail & d'une ſagacité peu commune. Toute la ville de Londres rend encore aujourd'hui un témoignage avantageux de l'ordre & de la fidélité des préparations de Mrs Godefroy, qui ont toujours fait gloire de témoigner qu'ils avoient travaillé ſous les yeux & ſous la direction du Chevalier Boyle. Quoique les Anglois pour l'uſage commun de leurs Apoticaires ayent traduit en leur langue le cours de Chymie de M. Lemeri, ils n'ont pas laiſſé d'en donner un fort curieux, qui eſt dû aux ſoins & à l'application de M. Georges *Wilſon*, imprimé à Londres en 1699.

Après les deux *Vanhelmont* pere & fils, les Pays-bas, ſurtout la Hollande a produit dans Meſſieurs *Lemort*, *Barchuſen* & *Boerhave*, trois des hommes les plus habiles qu'ils ayent eus en ce genre. Les deux derniers ſurtout ont donné chacun un cours de Chymie, Barchuſen en 1718. & M. Boerhave en 1731.

Tous deux, mais principalement M. Boerhave fait voir la profonde connoiſſance qu'il avoit dans la Médecine, la Philoſophie & l'hiſtoire naturelle. Le premier Volume de ſes élemens de Chymie, eſt ſupérieur à tout ce qu'on avoit donné juſqu'alors pour la théorie; mais le ſecond Volume qui contient la pratique de cette ſcience, ne répond point à l'idée qu'avoit fait naître la premiere partie. Cependant il a mérité qu'on le réimprimât parmi nous. Peut-être le Libraire auroit-il mieux fait d'en procurer une traduction françoiſe avec les augmentations néceſſaires pour perfectionner ce qui regarde les opérations chymiques. Je paſſe beaucoup d'autres Ecrivains qui ſe ſont appliqués à éclaircir ſeulement quelques parties de cette ſcience, & je reviens ſur mes pas pour dire un mot des deux Artiſtes célébres que je fais réimprimer aujourd'hui.

Nicolas LE FEVRE qui étoit François, fut élevé dans l'Academie proteſtante de Sedan, ainſi il paroît

qu'il étoit de la religion prétendue réformée. Il étudia la Pharmacie & la Chymie avec tant de ſoin & de ſuccès, qu'il fut choiſi par M. Vallot premier Médecin du feu Roi Louis XIV. pour démonſtrateur de Chymie au Jardin Royal des plantes au Fauxbourg ſaint Victor. Il avoit ici beaucoup de réputation, étoit recherché & travailloit avec avantage. Mais Charles II. Roi de la Grande Bretagne, voulant établir la célébre ſocieté Royale de Londres, forma un laboratoire de Chymie à ſaint James, l'une de ſes maiſons royales près de Weſtminſter. Nicolas le Fevre y fut appellé pour en avoir la direction. Il ne crut pas devoir refuſer cette marque de diſtinction de la part d'un grand Roi, qui lui faiſoit cet honneur. Se trouvant dans un pays d'opulence, où les particuliers n'épargnent rien pour ſe maintenir en ſanté, il eut occaſion de faire beaucoup d'expériences. Et travaillant d'ailleurs aux dépens d'un Prince, il fit plus de préparations

ſingulieres en un an, qu'il n'auroit oſé en tenter dans toute ſa vie, s'il étoit reſté ſimple particulier à Paris. C'eſt ce qui lui donna lieu d'augmenter conſidérablement ſa Chymie, dont la premiere édition parut à Paris en 1660. en deux Volumes in-octavo: deux autres en 1669. & une quatriéme en 1674. Et ce fût vrai ſemblablement en 1664. qu'il fut appellé à Londres où il fit paroître en 1665. une diſſertation ſous ce titre, *Diſcours ſur le grand Cordial du Sieur Walter Rauleigh*, in-12. Il y mourut & y avoit connu M. Boyle, dont le goût étoit décidé pour la Chymie dans laquelle il a brillé ſi long-tems.

Il ne faut pas regarder le Fevre comme un chimiſte vulgaire, on doit le conſidérer comme un Philoſophe naturaliſte, qui ne ſe contente pas ſeulement d'extraire des mixtes en ſimple praticien, ce qui peut ſervir à la Pharmacie & à la Médecine. Il va plus loin, & pénétre même juſques dans la nature des êtres,

dont il ſçait développer toutes les propriétés par un raiſonnement juſte & ſolide. C'eſt ce qui le diſtingue de tous ceux qui ont embraſſé la même profeſſion. On peut dire qu'on lui a l'obligation d'avoir un des premiers, réformé, rectifié & mis dans un meilleur ordre toute la Pharmacie, comme on le verra par le paralelle qu'il fait des anciennes préparations avec celles qu'il a publiées, & les Apoticaires qui aiment leur réputation & leur avantage, ne doivent pas ſe diſpenſer de le ſuivre pied à pied. Je ſçais qu'on a continué depuis le Fevre, à perfectionner la Pharmacie & la Chymie, mais on l'a ſuivi comme lui-même avoit ſuivi Zwelpher premier Médecin du feu Empereur Leopold. C'eſt ainſi que l'on arrive à la perfection, dès que chacun cherche à y contribuer de ſon côté.

Chriſtophe GLASER ne parut qu'après le Fevre. Il a pour lui la clarté & la préciſion. Quant aux principes il ne différe pas de le Fevre, auquel il paroît avoir ſuccedé dans l'emploi

de démonſtrateur de Chymie au Jardin Royal où il fut pareillement appellé par M. Vallot. Je n'ai pas crû devoir réimprimer toute ſa Chymie, pour ne pas faire des répetitions inutiles. J'ai choiſi ſeulement les préparations omiſes par le Fevre, ou celles en quoi ils différent l'un de l'autre. Glaſer ne pouſſa point ſa carriere auſſi honnorablement que l'avoit fait Nicolas le Fevre. Il fut impliqué dans l'affaire odieuſe de la Dame de Brinvilliers en 1676. avec laquelle on trouva qu'il avoit des relations trop intimes pour un honnête homme. Il ne trempoit à la vérité dans aucun des forfaits de cette Dame : mais des ſoupçons toujours dangereux en matiere de poiſon, lui firent ſouffrir quelque tems de Baſtille. Il en ſortit, mais il ne ſurvêquit pas long-tems à cette diſgrace ; & mourut dans le tems qu'il revoïoit en 1678. ſon ouvrage pour en donner une édition nouvelle plus complette & plus détaillée que les précédentes. Il en étoit à la troiſiéme par-

tie qui regarde les animaux : mais une main habile, ce fut le célébre M. *Charas*, ſe chargea de conduire l'ouvrage à ſa perfection. Par-là le public n'y a rien perdu. Il y a même inſeré un petit Traité de la Thériaque royale que j'employe dans cette nouvelle édition.

Voyons maintenant ce que j'ai fait pour perfectionner celle que je donne de ces deux Auteurs. La Chymie de le Fevre qui faiſoit originairement deux Volumes, en forme trois dans celle-ci, parce que la commodité des Lecteurs exigeoit d'en groſſir un peu le caractére, qui dans les dernieres éditions étoit trop petit pour une lecture ordinaire. Mais pour rendre les Volumes égaux & d'une groſſeur raiſonnable, chacun d'eux contient des additions particulieres, rélatives aux matieres qu'on y a traitées : ces additions placées à la fin de chaque Volume, ſont tirées de tout ce que nous avons de bons Auteurs anciens & modernes. Et comme ces additions ne ſuffiſoient pas pour rem-

plir mon objet, j'y ai joint deux Volumes de ſupplémens, ſavoir le quatriéme & le cinquiéme, tirés tous deux ſoit d'Ethmuller, ſoit même des bons auteurs Allemens Italiens & François.

Outre les préparations néceſſaires & utiles, on en trouve quelques-unes qui ſont curieuſes & qui pourroient peut-être aller plus loin, & devenir de quelque conſéquence. Quant aux Auteurs François modernes, je les ai fait connoître pour rendre à chacun la juſtice qu'ils méritent; & par-là me la rendre à moi-même. Il eſt louable, il eſt juſte de faire connoître ceux à qui on eſt redevable de quelques remarques importantes: c'eſt un devoir de reconnoiſſance.

Je n'ai pas manqué de mettre des Tables toujours néceſſaires dans les Livres de détail; en quoi j'ai ſuivi les grands Maîtres qui m'ont précedé; cependant le Fevre & Glaſer y avoient manqué. Quand on a lu quelque Livre que ce ſoit, une bonne Table ſert de répertoire pour en pou-

voir faire uſage. C'eſt l'ame de ces ſortes d'ouvrages. Tous les Lecteurs ne ſont pas en état ou même manquent du tems néceſſaire pour faire des recueils ; & quelquefois on oublie dans ſes recueils une matiere qui d'abord ſemble peu importante, & qui cependant la devient enſuite dans le tems qu'on y penſe le moins.

Les différences qui ſe trouvent entre le Fevre & Glaſer, ont été placées à la fin du Tome V. de cette Edition ; où l'on a pareillement mis les modéles des fourneaux inſerés dans la Chymie de Glaſer, & dont quelques-uns paroiſſent très-bien imaginés, & ſont plus utiles & même beaucoup plus commodes que les fourneaux ordinaires.

AVIS
DE NICOLAS LE FEVRE.

QUoique je ſois ſéparé de la France, par un grand trajet, & que j'aye conſacré mes études & mon travail au Roi de la Grande Bretagne mon bienfaicteur, & aux peuples qui rempliſſent ſes Royaumes : cependant je me ſens obligé dans la conjoncture de la ſeconde Edition du Traité de Chymie *que j'ai donné au Public, de faire part à mes compatriotes des remedes que j'ai faits & pratiqués depuis que j'ai quitté Paris. Et comme j'ai connu depuis que je ſuis en Angleterre, les divers accidens des maladies ſcorbutiques, auſſi me ſuis-je appliqué à la recherche des remedes ſpécifiques, & capables de combattre cette étrange maladie, qui attaque toute notre ſubſtance, qui altere & change la maſſe du ſang, & qui cauſe des douleurs vagues & fi-*

xes, des laſſitudes ſpontanées & les enflûres qu'on attribue en France, aux fluxions & aux rhumatiſmes. Je communique très-volontiers ce que le travail m'a fait decouvrir de nouveau, & ce que j'ai appris par la fréquentation des plus doctes & des plus expérimentés Médecins, qui me font l'honneur de viſiter le Laboratoire Royal, & de me recevoir en leur profitable converſation. Il y a des Remedes tirés des végetaux, des animaux & des minéraux, que j'ai placés en leur propre claſſe, en attendant que je donne de nouvelles remarques & de nouveaux remedes, tant pour ce qui concerne la théorie, que pour ce qui regarde la pratique. Adieu, ami Lecteur, profite de mon travail & m'en ſçais quelque gré.

Du Laboratoire Royal au Palais
de S. James à Londres le
1669.

Par votre très-humble & très-acquis
ſerviteur, N. LE FEVRE.

PREFACE

De la troiſiéme Edition

DE CHRISTOPHE GLASER.

L'Accueil favorable que le public a fait aux Editions précédentes de ce Livre, m'a fait entreprendre cette troiſiéme, où j'ai tâché de m'accommoder entierement au deſſein de l'Auteur ; puiſque la premiere fois qu'il a mis cet ouvrage au jour, il ne l'a fait que dans la penſée d'être utile à tous ceux qui ſe plaiſent à la Chymie, en leur donnant les éclairciſſemens des choſes fort cachées, avec une maniere très-ſimple & très-aiſée de les pratiquer. Dans la ſeconde édition, non-ſeulement il l'a enrichie de quelques figures, & l'augmenta de nouvelles expériences, mais encore il l'accompagna d'une Epître Dedicatoire à Monſieur VALLOT, qui fut élevé à la charge de premier & très-digne Médecin du feu Roi Louis XIV. lorſque par ſes ordres il faiſoit les leçons & préparations publiques de la *Chymie* au Jardin du Roi ; où il a fait voir & ſa ſincerité, auſſi-bien

par ſon travail que dans ſes écrits, & le deſir qu'il avoit de reconnoître l'honneur qu'il recevoir en ſatisfaiſant à l'intention de ſon Bienfaicteur, & à l'inclination naturelle qu'il avoit aux opérations de la Chymie, en quoi il ſe faiſoit un devoir & un plaiſir de communiquer ſes lumieres à tout le monde. Il étoit d'autant plus eſtimable, que la méthode qu'il nous a laiſſée, eſt claire & facile pour pratiquer toutes les préparations qu'il enſeigne dans ce petit ouvrage, où l'on trouve en peu de mots la ſubſtance entiere de pluſieurs grands Livres. Ceux qui prendront la peine de le lire & de le bien conſidérer, n'y remarqueront rien d'ennuyant ni de ſuperflu, ni même rien d'obmis de ce que l'on doit ſçavoir : Et quoique l'on n'y trouve pas la préparation de toutes choſes, on y trouvera pourtant des exemples ſuffiſans pour les opérations les plus néceſſaires de ce bel Art. On doit s'aſſurer qu'il ne donne pas la moindre opération, ſans l'avoir auparavant pratiquée, & que l'on ne puiſſe faire après lui, en ſuivant les régles qu'il en a preſcrites; car loin de cacher aucun tour de main, il découvre ſincerement tous les moyens propres pour devenir bon Artiſte, & toutes les circonſtances néceſſaires pour parvenir à des connoiſſances plus grandes en travaillant. Il ne parle que fort ſuccinc-

tement

tement de la théorie, mais il en dit assez pour n'oublier rien de ce qu'il est besoin de sçavoir sur les opérations des minéraux & des végetaux. Pour la troisiéme Partie qui traite des animaux, nous avertissons le Lecteur que nous avons pris soin de le servir utilement en cette Edition, & que secondant le zéle de l'Auteur, (lequel apparemment prévenu de la mort, n'avoit pas mis la derniere main à cette section,) nous la lui présentons plus achevée & plus entiere, soit par la communication que nous avons eue de ses papiers depuis son decès, soit par l'heureux secours que nous a prêté une personne aussi éclairée dans le plus profond de la Physique, & dans le plus fin de la Médecine, que bien intentionée pour le bien public. Cette personne a bien voulu dérober quelques heures a ses études particulieres, pour me dicter la meilleure partie de ce que l'on trouvera d'augmentations dans ce Traité, entr'autres à l'occasion de la vipére : ce même curieux, c'est M. Charas, fait encore ici un présent gratuit à la posterité d'une Thériaque véritablement Royale, qu'il n'avoit inventée & soigneusement recherchée que pour son usage, & qui pour ses bons effets doit l'emporter sur celle des anciens, qui n'étoit destinée que pour les Empereurs & les têtes Couronnées. Reçois donc,

ami Lecteur, en bonne part tous mes soins que je consacre avec plaisir à ton utilité.

Approbation des Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS soussignés Docteurs Regens en la Faculté de Médecine à Paris, avons lû ce Traité de Chymie composé par Christophe Glaser, où la plûpart des opérations Chymiques sont décrites avec beaucoup de netteté & de jugement, & l'avons jugé digne d'être imprimé de nouveau. Cette troisiéme Edition étant enrichie de quelques observations nécessaires, & de plusieurs descriptions fort curieuses & fort utiles. Fait à Paris ce 25 Octobre 1672. LEVIGNON. DE BOURGES.

D. PUYLON, *Doyen.*

Approbation de M. MALOUIN, *Censeur Royal des Livres de Chymie.*

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Cours abregé de Chymie de Christophe Glaser*, avec les additions qu'on y a jointes, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 9 Juin 1749.

MALOUIN.

TABLE

Des Chapitres du Tome Premier.

PREFACE, Pag. 1
Diviſion de cet Ouvrage, 5
AVANT-PROPOS, *qui contient pluſieurs queſtions de la nature de la Chymie*, 6
Queſtion premiere. *Des noms donnés à la Chymie*, ibid.
Queſtion ſeconde. *La Chymie doit-elle être appellée Art ou ſcience? & ſa définition*, 8
Queſtion troiſiéme. *De la fin de la Chymie*, 14

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER. Chapitre Premier. *De l'eſprit univerſel*, 18
CHAP. II. *Des diverſes ſubſtances, qui ſe trouvent après la réſolution & l'anatomie du compoſé*, 25
CHAP. III. *De chaque principe en particulier*, 31
Section premiere. *A ſçavoir ſi les cinq principes qui demeurent après la réſolution du mixte, ſont naturels ou artificiels*, ibid.
Section Seconde. *Du Phlegme*, 34

Section troiſiéme. *De l'Eſprit*, 38
Section quatriéme. *Du Souffre*, 40
Section cinquiéme. *Du Sel*, 43
Section ſixiéme. *De la Terre*, 46
CHAP. IV. *Des Elémens tant en général qu'en particulier*, 50
Section premiere. *Des Elémens en général*, ibid.
Section ſeconde. *De l'élement du Feu*, 57
Section troiſiéme. *De l'élement de l'Air*, 63
Section quatriéme. *De l'élement de l'Eau*, 67
Section cinquiéme. *De l'élement de la Terre*, 68
CHAP. V. *Des principes de deſtruction*, 71
Section premiere. *De l'ordre de ce Chapitre*, ibid.
Section ſeconde. *Des principes de Vie avant la compoſition*, 72
Section troiſiéme. *Des principes de Mort*, 76

LIVRE SECOND.

Du pur & de l'impur, 81
CHAP. I. *Ce que c'eſt que le pur ou l'impur*, ibid.
CHAP. II. *Comment le pur & l'impur entrent dans toutes les choſes*, 83
CHAP. III. *Comment on ſépare l'impur de toutes choſes*, 88
CHAP. IV. *Des ſubſtances pures qu'on tire des Mixtes*, 90

CHAP. V. *De la génération & de la corruption naturelle des mixtes & de leur diverſité*, ibid.
Section premiere. *De l'ordre que nous tiendrons en ce Chapitre*, 93
Section II. *De l'alteration, de la génération, & de la corruption des choſes naturelles*, 94
Section III. *De la difference des mixtes en général*, 99
Section IV. *De la diverſité des mixtes parfaits*, 102
Section V. *Des moyens minéraux ou des marcaſſites*, 105
Section VI. *Des Métaux*, 110
Section VII. *Des Pierres*, 114
Section VIII. *Des autres mixtes, tant animés que inanimés*, 116
CHAP. VI. *Comment la Chymie travaille ſur tous ces mixtes pour en tirer le pur, & pour en rejetter l'impur*, 119

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER. *Des termes néceſſaires pour entendre & pour faire les opérations chymiques*, 121
Preface, ibid.
CHAP. I. *Des diverſes eſpèces de ſolutions & de coagulations*, 124
CHAP. II. *Des divers dégrés de la chaleur, & du feu*, 137

CHAP. III. *De la diverſité des vaiſſeaux*, 145
CHAP. IV. *De la diverſité de toutes ſortes de fourneaux*, 152
CHAP. V. *Des Lutations*, 165
CHAP. VI. *De l'explication des caracteres & des termes dont les Auteurs ſe ſont ſervis en Chymie*, 170

SECONDE PARTIE.

LIVRE II. *Des opérations Chymiques*, 173
CHAP. I. *Des opérations néceſſaires pour la ſéparation & pour la purification des cinq premieres ſubſtances, après qu'elles ont été tirées des compoſes*, ibid.
CHAP. II. *Apologie des remedes préparés ſelon l'art de Chymie*, 183
CHAP. III. *Des facultés des mixtes, & des divers dégrés de leurs qualités*, 194
CHAP. IV. *De l'ordre que nous tiendrons dans la deſcription des opérations chymiques*, 200
CHAP. V. *De la Roſée & de la Pluye*, 202
CHAP. VI. *Du Miel & de la Cire*, 205
§. 1. *La maniere de tirer les principes du Miel*, 206
§. 2. *Pour faire l'Hydromel vineux & le vinaigre de Miel*, 208
§. 3. *Pour faire la teinture de Miel*, 209
§. 4. *Pour tirer l'huile de la Cire*, 213
CHAP. VII. *De la Manne*, 216

DES CHAPITRES. xxxj

CHAP. VIII. *Des Animaux*, 218

§. 1. *De l'Homme*, 222

§. 2. *Des Cheveux*, ibid.

§. 3. *Du Lait*, 225

§. 4. *De l'arriere-faix*, 226

§. 5. *De l'Urine*, 228

§. 6. *Pour faire l'eſprit igné de l'Urine & ſon ſel volatile*, 230

§. 7. *Pour faire l'eau, l'huile, l'eſprit, le ſel volatile & fixe du ſang humain*, 234

§. 8. *Pour faire le ſel & l'élixir de la pierre de la Veſſie*, 236

§. 9. *De la chair humaine & de ſes préparations*, 239

§. 10. *Préparation de la Mumie moderne*, 242

§. 11. *Pour faire le baume de la mumie des modernes*, 243

§. 12. *Comment il faut préparer & diſtiller l'axunge humaine*, 245

§. 13. *Pour faire l'eſprit, l'huile & le ſel volatile des os & du crane humain*, 248

§. 14. *La maniere de bien préparer les remedes qui ſe tirent de la corne de Cerf*, 251

§. 15. *Comment il faut diſtiller la corne de cerf, qui eſt encore molle, pour avoir l'eau de tête de cerf*, 254

§. 16. *La préparation philoſophique de la corne de cerf*, 256

§. 17. *La façon de préparer l'eſprit, l'huile & le ſel volatile de corne de cerf,* 258
§. 18. *Pour faire la teinture du ſel volatile de la corne de Cerf,* 265
§. 19. *La maniere de faire l'élixir des propriétés avec l'eſprit de la corne de cerf,* 266
§. 20. *Des préparations qui ſe font des vipéres,* 268
§. 21. *La façon de deſſecher les vipéres, pour en faire la poudre & les trochiſques,* 271
§. 22. *Comment il faut faire l'eſprit, l'huile, le ſel volatile fixé, la ſublimation de ce ſel fixé & le ſel fixé des Vipéres,* 274
§. 23. *Comment il faut arrêter, fixer & purifier les ſels volatiles,* 278
§. 24. *Le Moyen de reſſublimer le ſel volatile fixé,* 280
§. 25. *Comment il faut faire l'eſſence des vipéres, avec leur vrai ſel volatile,* 281
§. 26. *La maniere de faire le ſel thériacal ſimple, qui ſoit empreint de la vertu alexitaire & confortative des vipéres,* 282
§. 27. *La préparation d'un autre ſel thériacal, beaucoup plus ſpécifique que le précédent,* 284
§. 28. *De l'éponge & de ſa préparation chymique,* 285
§. 29. *Comment il faut diſtiller l'éponge,* 286

CHAP. IX. *Des végetaux & de leur préparation chymique*, 288
§. 1. *Premier discours des eaux distillées*, 291
§. 2. *La préparation des plantes succulentes nitreuses pour en tirer le suc, la liqueur, l'eau, l'extrait, le sel essentiel nitrotartareux, & le sel fixe*, 299
§. 3. *La préparation des plantes succulentes, qui ont en elles un sel essentiel volatile, pour en tirer l'eau, l'esprit, le suc, la liqueur, le sel essentiel volatile, l'extrait & le sel fixe*, 308
§. 4. *Comment il faut faire l'esprit des plantes succulentes, qui ont un sel essentiel volatile*, 310
§. 5. *Maniere particuliere de faire l'eau antiscorbutique Royale*, 316
§. 6. *Tablettes anti-scorbutiques*, 317
§. 7. *Pilulles anti-scorbutiques*, 318
§. 8. *Comment il faut faire l'esprit & l'extrait de cochlearia*, 319
§. 9. *Extrait de Cochlearia*, 321
§. 10. *La maniere de faire les liqueurs des plantes & leurs premiers êtres*, 325
§. 11. *De la vertu & de l'usage de la liqueur des plantes*, 329
§. 12. *De la vertu & de l'usage du premier être des plantes*, 332
Second Discours. *Des Sirops*, 344
§. 1. *La maniere de faire le sirop acéteux*

ſimple, ou le ſirop de vinaigre à la façon ordinaire ancienne, 349
§. 2. *La façon générale de faire comme il faut les ſirops des ſucs acides des fruits, comme ceux du ſuc de citron, d'oranges, de ceriſes, de grénades, d'épine-vinette, de coings, de groiſeilles, de framboiſes, de pommes, &c.* 353
§. 3. *Comment il faut faire les ſirops des ſucs qui ſe tirent des Plantes, tant de celles qui ſont inodores, que de celles qui ſont odorantes, avec les remarques néceſſaires à leur dépuration,* 356
§. 4. *Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la premiere claſſe,* 357
§. 5. *Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la ſeconde claſſe,* 358
§. 6. *Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la premiere claſſe,* 360
§. 7. *Façon ancienne de faire le ſirop de fleurs d'oranges,* 364
§. 8. *La maniere de faire chymiquement & comme il faut le ſirop de fleurs d'oranges,* 366
§. 9. *L'ancienne façon de faire le ſirop de l'écorce de citron,* 367
§. 10. *La maniere de faire artiſtement le ſirop des écorces de citron,* 369
§. 11. *Comment on a fait communément le ſirop de canelle,* 372
§. 12. *Comment il faut faire le ſirop de ca-*

nelle ſelon les préceptes de la Chymie, 376
§. 13. *L'ancienne façon de faire le ſirop d'abſinte compoſé*, 385
§. 14. *Comment il faut bien faire le ſirop d'abſinte compoſé*, 387
§. 15. *Comment les anciens ont fait le ſirop acéteux ou le ſirop de vinaigre compoſé*, 388
§. 15. *Pour faire chymiquement le ſirop acéteux compoſé*, 389
§. 16. *Comment les anciens ont fait le ſirop d'armoiſe*, 390
§. 17. *La deſcription du ſirop d'armoiſe*, 391
§. 18. *Comment on a fait ordinairement le ſirop de chicorée avec la rhubarbe*, 395
§. 19. *Comme on fait d'ordinaire le ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe*, 396
§. 20. *Comment on fera le ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe*, 399
§. 21. *La maniere de faire le ſirop d'hiſſope compoſé ſelon la méthode des anciens*, 401
§. 22. *Sirop pectoral d'hyſſope excellent*, 403
§. 23. *Comment on a fait communément le ſirop de carthame*, 404
§. 24. *La vraye façon de faire le ſirop de carthame*, 408

ADDITION POUR LE TOME I.

I. *Préparation particuliere d'un hydromel fort ſain, & dont le goût eſt peu differente de celui du vin d'Eſpagne ou de la malvoiſie*, 412
II. *Quinteſſence de Miel*, 415
III. *Huile de Miel*, 416
IV. *Fermentation du miel pour en faire vin, eau de vie & eſprit de vin*, 417
V. *Maniere de faire bonne eau de méliſſe par l'eſprit de miel*, 419
VI. *Maniere de faire la véritable eau de la Reine de Hongrie par l'eſprit de miel*, 422
VII. *Electuaire de grande conſoude très-utile pris intérieurement, de Fioraventi*, 424
VIII. *Emplâtre excellent fait par le miel*, 325
IX. *Sirop pectoral, qui convient dans toutes ſortes de toux, où les crachats ſont viſqueux*, 426
X. *Pour faire le ſirop laxatif de Fioraventi par le miel, & la maniere de le pratiquer en pluſieurs maladies*, 427
XI. *Elixir de proprieté de Paracelſe*, 429

Fin de la Table du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & j'approuve *le Traité de Chymie de le Févre*, &c. Fait à Paris, ce 2 Janvier 1749.

Pour duplicata. MALOUIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé le Sieur DEBURE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Traité de Chymie de le Févre*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, Voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire réimprimer ledit Livre en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que

bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites préſentes. Faiſons défenſe à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux

caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, l'Imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité deſdites Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Comman-

dons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le onziéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON

Je ſouſſigné reconnois avoir cedé & tranſporté au ſieur Jean-Noel Leloup, le Privilege en entier du Livre ci-deſſus, qui a pour titre, *Traité de la Chymie de le Févre*, pour en joüir comme à lui appartenant. A Paris ce 28 Juillet 1749.

JEAN DEBURE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 106. fol. 90. conformément au Réglement de 1723. qui fait defenſe, art. 4. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite chambre huit Exemplaires preſcrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris le 11 Mars 1749.

G. CAVELIER, Syndic.

TRAITE'

TRAITÉ DE CHYMIE, EN FORME D'ABREGÉ.

PREFACE.

CEUX qui veulent aujourd'hui faire paſſer la Chymie pour une ſcience nouvelle, montrent le peu de connoiſſance qu'ils ont de la nature & de la lecture des Anciens. Je dis premierement, qu'ils ne connoiſſent pas la Nature, puiſque la Chymie eſt la ſcience de la Nature même; que c'eſt par ſon moyen que nous cherchons les principes, deſquelles les choſes naturelles ſont compoſées; & que c'eſt elle encore qui nous découvre les cauſes & les ſources de leurs générations, de leurs corruptions, & de toutes les altérations auſquelles elles ſont ſujettes. J'ai dit ſecondement, qu'ils étoient ignorans de la lecture des Anciens,

puiſque c'eſt de là qu'ils ont pris occaſion de philoſopher, & que leurs faits & leurs écrits font voir évidemment que cet Art eſt preſqu'auſſi ancien que la Nature même : Ce qui ſe peut prouver par l'Ecriture Sainte, qui nous apprend, que dès le commencement du monde Tubalcaïn, qui étoit le huitiéme homme d'après Adam, du côté de Caïn, étoit forgeur de toutes ſortes d'inſtrumens d'airain & de fer ; ce qu'il ne pouvoit faire, ſans avoir la connoiſſance de la nature minérale, & ſans ſçavoir que cette nature minérale contient la nature métallique, qui eſt la plus pure partie de ſon être. Or cela ne ſe peut apprendre que par le moyen de la Chymie ; puiſque c'eſt elle qui nous enſeigne comment on peut tirer un corps métallique, ductile & malléable de ces corps minéraux, qui ſont informes & friables. Ce qui nous fait conclure, qu'il avoit reçu cet art ſcientifique de ſes prédeceſſeurs, ou que lui-même en a été l'inventeur, & qu'il l'a laiſſé à ſes ſucceſſeurs comme la portion la plus précieuſe de leur héritage.

Ce que je viens de dire, peut être prouvé par les plus anciens Auteurs, & ceux qui ſont les plus dignes d'être crûs. Ainſi nous voyons que Moïſe prit le Veau d'or, Idole des Iſraëlites, qu'il le calcina & le réduiſit en poudre qu'il fit boire à ces

Idolâtres, pour ſervir de reproche à leur péché. Or il n'y a perſonne qui ne ſçache, que l'or ne peut être réduit en poudre par la calcination, que cela ne ſe faſſe, ou par la calcination immerſive, qui ſe pratique par le moyen des eaux régales, ou par l'amalgamation qui ſe pratique par le moyen du Mercure, ou par la projection; qui ſont trois choſes qui ne peuvent être compriſes que par ceux, qui ſont conſommés dans la théorie & dans la pratique de la Chymie. Hippocrate même confirme cette vérité, quand il dit au Livre de la diéte, *Artifices aurum molli igne liquant.* Puiſque tous les Artiſtes ſçavent qu'il faut un feu très-violent pour fondre l'or, & que de plus le feu purifieroit l'or plûtôt qu'il ne le détruiroit; s'il n'eſt rendu traitable & volatil par le moyen de quelques ſels, ou de quelques poudres, qui ne ſont connues que de peu de perſonnes, qui l'ont appris par le ſeul travail de la Chymie. Nous pourrions encore rapporter l'autorité d'Ariſtote, que ſes ſectateurs d'aujourd'hui veulent employer pour combattre la Chymie, qui dit que les peuples d'Ombrie calcinoient des Roſeaux pour en tirer le ſel, qui étoit pour leur uſage ordinaire; ce qu'ils ne pouvoient faire ſans la Chymie, qui leur en avoit appris le moyen, & qui leur avoit fait connoître, que le ſel

étoit d'une nature incorruptible, qui ne pouvoit périr par cette ſimple calcination.

Si nous parcourons tous les ſiécles depuis la création de l'Univers, nous n'en trouverons aucun qui n'ait fourni quelque excellent homme, qui ſe ſera rendu recommandable à la poſterité par le moyen de la Chymie. Témoin ce Mercure Egyptien, nommé Triſmégiſte, c'eſt-à-dire, trois fois grand, dont les œuvres rendent encore les plus ſçavans de ce ſiécle confus. Témoin encore celui qui trouva l'invention du Verre, & cet autre beaucoup plus loüable que lui, qui avoit le ſecret de le rendre malléable, qui périt néanmoins avec ſon ſecret par la politique étrange & tyrannique de l'Empereur Tibere. Démocrite, Cléopatre, Zozime, Syneſius, & beaucoup d'autres du même tems; & après eux Raymond Lulle, Pierre d'Apono, Baſile Valentin, Iſaac Hollandois, & Paracelſe, prouvent par leurs excellentes œuvres, que la Chymie eſt la véritable clef de la nature; que c'eſt par ſon moyen que l'Artiſte découvre ſes plus rares beautés, & que ſans elle perſonne ne pourra jamais parvenir à la véritable préparation des remedes néceſſaires à la guériſon de tant de differentes maladies qui affligent le corps humain tous les jours. Mais ce ſeroit être ingrat à notre ſiécle, à la mémoire d'un très excellent &

très charitable Médecin, & au travail d'un des plus habiles & des plus curieux Artiſtes qui ayent jamais été, que de ne point nommer défunt M. de Helmont & M. Glauber qui vit encore ; puiſque ce ſont à preſent comme les deux phares qu'il faut ſuivre pour bien entendre la théorie de la Chymie, & pour en bien pratiquer les opérations. Nous tirerons donc des œuvres de Paracelſe, de Helmont & de Glauber, la théorie & la pratique de ce Traité de Chymie, que nous réduirons en forme d'Abregé.

Diviſion de cet Ouvrage.

Nous le diviſerons en deux parties. La premiere traitera de la Théorie, & la ſeconde de la Pratique. La premiere Partie aura deux Livres, dont le premier traitera des principes & des élémens des choſes naturelles. Le ſecond montrera les ſources & les effets du pur & de l'impur.

La ſeconde Partie ſera auſſi diviſée en deux Livres. Le premier contiendra les termes néceſſaires pour bien faire & pour bien entendre les opérations de la Chymie, pour finir par le dernier, dans lequel nous donnerons le moyen & la deſcription pour pouvoir anatomiſer les mixtes que nous fourniſſent les Végetaux, les Animaux & les Minéraux, afin d'en tirer les remedes

néceſſaires à la cure des maladies. Mais avant que d'entrer en matiere, j'ai jugé néceſſaire de traiter quelques queſtions qui concernent la nature de la Chymie.

AVANT-PROPOS,

Qui contient pluſieurs Queſtions de la nature de la Chymie.

IL eſt quelquefois facile de traiter & d'enſeigner une Science ou un Art, mais il ne l'eſt pas toujours d'en diſcourir par principes. Le premier regarde l'Artiſte même, au lieu que le ſecond appartient à une ſcience plus haute & plus relevée; puiſqu'il n'y a que la premiere Philoſophie, qui puiſſe faire connoître avec la méthode requiſe, quel doit être l'objet, la fin & le devoir de la Science ou de l'Art. Nous ſuivrons donc ſes régles dans cet Avant-propos, que nous diviſerons par Queſtions, qui éclairciront eu peu de mots la plûpart des difficultés qui ſe propoſent ſur cette matiere.

QUESTION PREMIERE.

Des noms donnés à la Chymie.

Cette ſcience, comme beaucoup d'au-

tres, a reçû pluſieurs noms ſelon ſes divers effets. Le plus ordinaire eſt celui de Chymie, qui tire ſon étimologie, à ce qu'on dit, d'un mot Grec qui ſignifie ſuc, humeur ou liqueur, parce qu'on apprend à réduire en liqueur les corps les plus ſolides, par les opérations Chymiques; ou de la préparation de l'or & de l'argent, ſelon Suidas. On lui donne auſſi le nom d'Alchymie, à l'imitation des Arabes qui ajoûtent la particule Al, qui ſignifie Dieu & grand, lorſqu'ils veulent exprimer l'excellence de quelque choſe. Les autres l'ont appellée Alchamie, préſuppoſans que Cham, qui étoit un des fils de Noë, eût été après le déluge l'inventeur & le reſtaurateur des Sciences & des Arts, mais principalement de la Métallurgie. Quelquefois on l'appelle Spagyrie, ce qui déclare ſes plus nobles opérations, qui ſont de ſéparer & de conjoindre. Et comme ſes opérations ne ſe peuvent faire que par le feu extérieur qui excite celui du dedans des mixtes, on lui donne encore le nom de Pyrotechnie. Que ſi on l'appelle l'Art de Hermès ou Hermétique, ce nom témoigne ſon antiquité; comme le nom d'Art diſtillatoire ſignifie la plus commune de ſes opérations. De tous ces noms, nous ne nous ſervirons que de celui de Chymie, comme le plus commun & le plus connu.

QUESTION SECONDE.

La Chymie doit-elle être appellée Art ou Science ? & ſa définition.

Avant que de donner la définition de la Chymie, il faut chercher ſon genre & ſa difference ; puiſqu'il eſt néceſſaire de ſçavoir ces deux choſes, pour en pouvoir donner une vraie définition. Il faut donc examiner, ſi c'eſt un Art ou une Science, afin d'en avoir le genre, & de chercher ſa difference dans ſon objet, c'eſt même de cet objet qu'on la doit tirer. Mais pour ne point envelopper cette queſtion de difficultés, diſons en peu de mots la difference qui eſt entre l'Art & la Science, & comment on peut prendre le mot de Chymie en beaucoup de façons.

La difference qui eſt entre l'Art & la Science, ſe peut tirer de la difference de leurs fins. Comme la ſcience n'a pour but que la ſeule contemplation ; & que la fin n'eſt que la ſeule connoiſſance, dont elle ſe nourrit & ſe contente, ſans aller plus avant : de même l'Art ne tend qu'à la ſeule opération, & il ne ceſſe point d'opérer qu'il n'ait exécuté ce qu'il s'étoit propoſé de faire. D'où nous pouvons inférer que la Science n'eſt proprement que l'examen des choſes qui ne ſont pas en notre puiſ-

ſance : au lieu que l'Art s'occupe ſur ce qui eſt en notre pouvoir.

Cela poſé, il faut ſçavoir, que comme la Chymie eſt d'une très-grande étendue, auſſi a-t'elle pluſieurs fins. Dans toute la nature qu'elle a pour objet, il y a des choſes qui ſont tout-à-fait ſous la puiſſance de ſes diſciples, comme il y en a d'autres qui n'y ſont nullement ſoumiſes : outre ces deux ſortes de ſujets qui ſont totalement differens, il y en a une troiſiéme ſorte qui ſont en partie ſous leur domination, & qui n'y ſont pas auſſi en partie. Ce qui fait qu'on peut dire qu'il y a trois eſpeces de Chymie ; l'une, qui eſt tout-à-fait ſcientifique & contemplative, ſe peut appeller philoſophique. Elle n'a pour but que la contemplation & la connoiſſance de la nature & de ſes effets, parce qu'elle prend pour ſon objet les choſes qui ne ſont aucunement en notre puiſſance. Ainſi cette Chymie philoſophique ſe contente de ſçavoir la nature des Cieux & de leurs Aſtres, la ſource des élemens, la cauſe des météores, l'origine des minéraux, & la nourriture des plantes & des animaux, parce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de faire aucune de toutes ces choſes-là, ſe contentant de philoſopher ſur tant d'effets differens.

La ſeconde eſpece de Chymie ſe peut appeller Iatrochymie, qui ſignifie Médecine-

Chymique, & qui n'a pour ſon but que l'opération, à laquelle toutefois elle ne peut parvenir que par le moyen de la Chymie contemplative & ſcientifique : car comme la Médecine a deux parties, la théorie & la pratique, & que cette théorie n'eſt que pour parvenir à la pratique ; ainſi cette Iatrochymie participe auſſi de l'une & de l'autre, puiſqu'elle ne contemple que pour opérer, & qu'elle n'opere que pour ſatisfaire les eſprits de ſes diſciples ſur la contemplation des choſes, tant de celles qui ne ſont pas, que de celles qui ſont en notre puiſſance.

La troiſiéme eſpece s'appelle la Chymie Pharmaceutique, qui n'a pour but que l'operation : puiſque l'Apotiquaire ne doit travailler que ſelon les préceptes & ſous la direction des Iatrochymiſtes, dont nous avons le véritable modéle en la perſonne de M. Vallot, choiſi par Sa Majeſté très-Chrétienne pour ſon premier Médecin, qui poſſede très-éminemment la théorie & la pratique des trois Chymies que nous avons décrites. Cette troiſiéme Chymie a pour ſon objet les choſes qui ſont ſoumiſes à notre puiſſance, pour operer deſſus, & pour en tirer les parties differentes qu'elles contiennent. On peut conclure de tout ce que deſſus, que la Chymie peut être dite Science & Art, eu égard aux eſpeces

qu'elle contient ſous ſoi, ce qui me fait dire qu'elle peut être appellée une ſcience pratique.

Après avoir trouvé le genre, il faut auſſi que nous trouvions la difference, pour en donner une exacte définition. Quelques-uns définiſſent la Chymie, l'Art des tranſmutations; d'autres, l'Art des ſéparations, & d'autres encore, l'Art des tranſmutations & des ſéparations. Mais comme la tranſmutation & la ſéparation ſont des effets de la Chymie; auſſi ne peuvent-elles pas en établir la ſpécifique & véritable difference. Il y en a encore pluſieurs autres qui la définiſſent de diverſes façons, qui ſe rapportent toutes aux définitions que nous avons rapportées. C'eſt pourquoi il faut néceſſairement que nous prenions ſa difference de ſon objet, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Quelques Auteurs donnent, le corps mixte pour objet à la Chymie, mais ils ſe trompent : car les élemens qui ſont des corps ſimples, ſont auſſi ſujets à cette ſcience. D'autres veulent que ce ſoit le corps naturel : ceux-là ſe trompent auſſi, puiſque la Chymie parle & traite de l'eſprit univerſel, qui eſt dépoüillé de toute corporéité. Je dis donc que la Chymie a pour objet toutes les choſes naturelles que Dieu a tirées du cahos par la création.

Remarquez en paſſant, que par les choſes naturelles, j'entens non-ſeulement les corps qu'on dit être compoſés de matiere & de forme, mais auſſi toutes les choſes créées, quoique privées de tout corps : ainſi l'oppoſition des choſes naturelles aux ſurnaturelles, mettra la difference entre le Créateur & les créatures, pour effacer le reproche qui ſe fait à ceux qui font profeſſion de cette belle & noble ſcience. C'eſt pourquoi je définis la Chymie une ſcience pratique, qui travaille ſur les choſes naturelles. Elle eſt ſcience, comme je l'ai déja dit, parce qu'elle ne contemple pas ſeulement les choſes naturelles, mais encore parce qu'elle paſſe de la contemplation à l'opération : c'eſt de cette derniere partie qu'elle peut être appellée une ſcience pratique ; en un mot ce n'eſt autre choſe que la Phyſique même, en tant quelle met la main à l'œuvre pour examiner toutes ſes propoſitions par des raiſonnemens qui ſont fondés ſur les ſens, ſans ſe contenter d'une pure & ſimple contemplation.

Voici donc la difference qui eſt entre le Phyſicien Chymique, & le Phyſicien de ſpéculation : qui eſt, que ſi vous demandez au premier de quelles parties un corps eſt compoſé, il ne ſe contentera pas de vous le dire ſimplement, & de ſatisfaire votre curioſité par vos oreilles ; mais il

vous le fera voir & connoître à vos autres ſens, en vous faiſant toucher, ſentir & goûter les parties qui compoſoient ce corps, parce qu'il ſçait que ce qui demeure après la réſolution du mixte, étoit cela même qui faiſoit ſa compoſition. Mais ſi vous demandez au Phyſicien de ſpéculation de quoi un corps eſt compoſé; il répondra que cela n'eſt pas encore déterminé dans l'Ecole; que s'il eſt corps, il a de la quantité, & que par conſequent il doit être diviſible; qu'il faut donc que le corps ſoit compoſé de choſes diviſibles ou indiviſibles, c'eſt-à-dire de points ou de parties. Or il ne peut être compoſé de points, puiſque le point eſt indiviſible, & n'a aucune quantité, & que par conſéquent il ne peut communiquer la quantité au corps, puiſqu'il ne l'a pas lui-même, d'où on conclut qu'il doit être compoſé de parties diviſibles. Mais on lui objectera, que ſi cela eſt, qu'il ait à marquer ſi la plus petite partie de ce corps eſt diviſible ou non; ſi elle eſt diviſible, ce n'eſt pas encore la plus petite partie, puiſqu'elle peut être diviſée en d'autres plus petites: & ſi cette plus petite partie eſt indiviſible, ce ſera toujours la même difficulté, parce quelle ſera ſans quantité; qu'ainſi elle ne pourra la communiquer au corps, ne l'ayant pas elle-même. On ſçait que la diviſibilité eſt la proprieté eſſentielle de la quantité.

Vous voyez que la Chymie rejette les argumens ſpéculatifs de cette nature, pour s'attacher aux choſes qui ſont viſibles & palpables, ce que nous ferons voir dans le travail : car ſi nous vous diſons qu'un tel corps eſt compoſé d'un eſprit acide, d'un ſel amer & d'une terre douce, nous vous ferons voir, toucher, ſentir & goûter les parties que nous en tirerons, avec toutes les conditions que nous leur aurons attribuées.

QUESTION TROISIÉME.

De la fin de la Chymie.

Il ne faut pas s'étonner ſi les Phyſiciens ordinaires ont trouvé ſi peu de lumieres pour la connoiſſance des corps naturels, puiſqu'ils n'ont jamais eu d'autre but que la ſeule contemplation, n'ayant pas crû qu'ils fuſſent obligés de mettre la main à l'œuvre, pour s'acquérir une véritable connoiſſance des mixtes par le dépoüillement & l'anatomie Chymique. Eux & leurs ſectateurs ſe ſont imaginés que ce ſeroit faire tort à leur gravité, de ſe noircir les mains avec du charbon ; ce que les Phyſiciens Chymiſtes n'ont pas appréhendé, quoiqu'ils euſſent auſſi-bien qu'eux la contemplation pour objet : ils ont crû qu'il y falloit joindre l'opération, afin d'a-

voir un contentement entier, & de trouver des fondemens ſtables & fermes pour ſoutenir leurs raiſonnemens, ne voulant pas bâtir ſur les idées des opinions vaines, frivoles & phantaſtiques. Ce qui leur a fait prendre en gré, les frais, la peine & le travail, & qu'ils ne ſe ſont pas rebutés pour les veilles ni pour les mauvaiſes odeurs. Mais ils ſe ſont acquis une belle & entiere connoiſſance des choſes naturelles : ils ont trouvé par les expériences de leur travail, les cauſes de tant d'effets qui ſe voyent dans la nature des choſes : ce qui les diſtingue des Empyriques, qui confondent & mêlent toutes choſes ſans diſcernement & ſans aucun raiſonnement.

Diſons donc que la fin génerale de la Chymie eſt véritablement l'opération ; car le Philoſophe n'opére que pour mieux contempler ; l'Iatrochymie n'opére auſſi que pour ſçavoir par le moyen de l'opération, celle qui ſe fait dans l'intérieur de l'homme ſain, afin qu'il puiſſe être capable de rétablir ſa ſanté, lorſqu'elle eſt dérangée par la maladie. Enfin le Pharmacien Chymiſte n'opére que pour fournir des remedes bons & ſalutaires aux malades, ſelon l'ordre qu'il en recevra du Médecin ſçavant & expérimenté.

Faut-il donc s'étonner ſi les Chymiſtes travaillent avec tant de ſoins pour acqué-

rir cette belle ſcience, quiſqu'il eſt impoſſible de s'y rendre parfait, ſans avoir premierement anatomiſé la plus grande partie des choſes naturelles. Comme il eſt néceſſaire de diſſéquer le corps humain, pour avoir la connoiſſance de ſes organiſations; il eſt également néceſſaire d'ouvrir les choſes compoſées, pour découvrir ce que la nature a renfermé de plus beau ſous leur écorce; d'où il eſt aiſé de recueillir qu'il eſt impoſſible de devenir bon Phyſicien, ſi l'on n'acquiert une parfaite connoiſſance de toutes les parties de la Chymie, &qu'un homme ne peut être parfait Médecin, ſans avoir acquis cette belle Phyſique, puiſque la Phyſique eſt le fondement de la Médecine, & que ſans elle perſonne ne ſe peut attribuer d'autre titre que celui d'Empyrique. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du parchemin, des ſçeaux, une ſoutane, ni d'avoir pris ſes dégrés dans quelque fameuſe Univerſité, cela n'appartient, ni ne peut véritablement appartenir qu'à celui qui aura acquis une ſcience ſolide, & qui ſe ſera rendu bon praticien par une longue expérience fondée ſur le raiſonnement, avec un jugement mûr & parfait.

D'où il s'enſuit deux choſes: la premiere, que la Chymie ne conſiſte pas ſimplement à ſçavoir préparer quelques remedes,

comme quelques-uns ſe l'imaginent ; mais qu'elle conſiſte principalement à s'en bien ſervir avec toutes les circonſtances & les dépendances des théorèmes de ce bel Art, qui eſt proprement la véritable Médecine.

La ſeconde, que celui qui ſe ſert des remedes Chymiques, ſans avoir la véritable connoiſſance de ſa théorie, ne peut avoir d'autre nom que celui d'Empyrique, puiſqu'il ignore les cauſes efficientes internes de leurs effets, & qu'il ne ſçait pas les raiſons phyſiques, qui le portent à donner un tel remede dans telle ou telle maladie, n'ayant pas le fonds pour pouvoir connoître que ces rares médicamens n'agiſſent jamais par leurs qualités premieres ni ſecondes ; mais qu'ils agiſſent toujours par des vertus qui leur ſont ſpécifiques, comme nous le ferons voir dans la ſuite de ce Traité.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eſprit univerſel.

LE titre de ce Chapitre montre que quelques-uns ſoutiennent à tort que le corps naturel eſt le ſeul objet de la Chymie, puiſqu'elle traite de l'eſprit univerſel, qui eſt une ſubſtance dépoüillée de toute corporéité : c'eſt pourquoi nous lui avons donné avec beaucoup plus de raiſon toutes les choſes naturelles pour ſon objet, c'eſt-à-dire, toutes les choſes créées, tant celles qui ſont corporelles que les ſpirituelles, & les inviſibles auſſi-bien que les viſibles ; & cela parce que la Chymie ne montre pas ſeulement comment le corps peut être ſpiritualiſé, mais elle montre auſſi comment l'eſprit ſe corporifie. Car après avoir fait l'anatomie de la nature en général & en particulier ; après avoir foüillé & pénetré juſques dans ſon centre, la

Chymie a trouvé que la ſource & la racine de toutes choſes, étoit une ſubſtance ſpirituelle, homogene & ſemblable à ſoi-même, que les Philoſophes anciens ou modernes ont appellée de pluſieurs noms différens. Ils l'ont nommée Subſtance vitale, Eſprit de vie, Lumiere, Baume de vie, Mumie vitale, Chaud naturel, Humide radical, Ame du monde, Entelechie, Nature, Eſprit univerſel, Mercure de vie; il l'ont encore nommée de beaucoup d'autres façons, qu'il eſt inutile de rapporter, puiſque nous en avons donné les appellations principales.

Mais comme nous voulons traiter en ce premier Livre des principes & des élémens des choſes naturelles, il eſt raiſonnable que nous traitions premiérement du premier principe, dont les autres ſont principiés. Or ce principe n'eſt rien autre choſe que la nature même, ou cet eſprit univerſel, duquel nous traiterons en ce Chapitre.

Paracelſe dit en ſon Livre des vexations, que *domus eſt ſemper mortua, ſed eam inhabitans vivit*: il nous veut montrer par cette comparaiſon, que la force de la nature n'eſt pas dans le corps mortel & corruptible; mais qu'il la faut chercher dans cette ſemence merveilleuſe, qui eſt cachée ſous l'ombre du corps, qui n'a de ſoi aucune vertu; car tout ce qu'il en a, & tout ce

qu'il en peut avoir, vient médiatement de cet eſprit ſeminal qu'il contient en ſoi, ce qui paroît manifeſtement en la corruption de ce corps, pendant laquelle ſon eſprit interne s'en forge un nouveau, ou même pluſieurs corps nouveaux par le débris du premier. C'eſt ce qui fait dire encore au même lieu à notre Triſmegiſte Allemand, que la force de la mort eſt efficace, parce qu'alors l'eſprit ſe dégage des liens du corps, dans lequel il paroiſſoit être comme ſans pouvoir, puiſqu'il étoit priſonnier & qu'il commence à manifeſter ſa vertu, lorſqu'on croyoit qu'il le pouvoit moins faire. Le grain de froment qui ſe pourrit en terre prouve cette vérité, c'eſt par cette pourriture que le corps étant ouvert, l'eſprit interne ſeminal qui eſt enfermé dedans, pouſſe un tuyau au bout duquel il produit un épi garni de pluſieurs grains, qui ſont totalement ſemblables à celui qui ſe perd & qui ſe détruit en la terre.

Cette ſubſtance ſpirituelle, qui eſt la premiere & l'unique ſemence de toutes choſes, a trois ſubſtances diſtinctes & non pas différentes en ſoi-même, car elle eſt homogene comme nous avons dit; mais parce qu'il ſe trouve en elle un chaud, un humide & un ſec, & que tous trois ſont diſtincts entr'eux, & non pas différens. Nous diſons que les trois ne ſont qu'une

eſſence & une même ſubſtance radicale : autrement, comme la nature eſt une, ſimple & homogene, il ne ſe trouveroit cependant en la nature rien qui fût un, ſimple & homogene, parce que les principes ſeminaux de ces ſubſtances ſeroient héterogenes, ce qui ne peut être à cauſe des grands inconvéniens qui s'en ſuivroient ; car ſi le chaud étoit différent de l'humide, il ne pourroit en être nourri, comme il le nourrit néceſſairement, parce que la nourriture ne ſe fait pas de choſes différentes, mais de choſes ſemblables. Si l'aliment étoit en ſon commencement différent de l'alimenté, il faudroit qu'il ſe dépouillât de toute néceſſité de cette différence, avant qu'il pût être ſon dernier aliment. Or, il eſt très-aſſuré que l'humide radical eſt le dernier aliment de la chaleur naturelle, ce qui fait qu'il ne peut être différent de cette chaleur : de plus, s'ils demeuroient différens, chacun voudroit produire ſon ſemblable, & ainſi cette guerre intérieure empêcheroit la génération du compoſé. Concluons donc que cette ſubſtance radicale & fondamentale de toutes les choſes, eſt véritablement unique en eſſence ; mais qu'elle eſt triple en nomination : car à raiſon de ſon feu naturel, elle eſt appellée ſoufre : à raiſon de ſon humide, qui eſt le propre aliment de ce feu, elle eſt nommée mercure :

enfin à raiſon de ce ſec radical, qui eſt le ciment & la liaiſon de cet humide & de ce feu, on l'appelle ſel. Ce que nous ferons voir plus exactement, lorſque nous parlerons de ces trois principes en particulier, & que nous examinerons s'ils peuvent être tranſmués les uns aux autres.

Après avoir ainſi parlé de la nature & de l'eſſence de cet eſprit univerſel, il faut que nous examinions quelle eſt ſon origine, & les effets qu'il produit. Pour le premier, il ne faut nullement douter que cet eſprit n'ait été créé par la Toute-puiſſance de la premiere cauſe, lorſqu'elle fit éclore ce beau monde hors du néant, & qu'elle le logea dans toutes les parties de cette grande machine, comme l'a très-bien reconnu le Poëte, quand il dit :

Spiritus intus agit, totamque infuſa per artus,
Mens agitat molem.

D'autant que toutes les parties de cet Univers ont beſoin de ſa préſence, comme nous le remarquons par ſes effets ; car ſi on en a privé quelqu'une, il ne manque pas de revenir ſe loger chez elle, afin de lui rendre la vie par ſon arrivée. Ainſi nous voyons qu'après avoir tiré du vitriol beaucoup de différentes ſubſtances qu'il contient, ſi on expoſe la tête morte de ce vitriol à l'air, en quelque endroit qui ſoit à

couvert des injures de l'eau, que cet eſprit ne manque pas d'y reprendre ſa place, parce qu'il eſt puiſſamment attiré par cette matrice, qui n'a point d'autre avidité que de ſe refournir de cet eſprit, qui eſt celui qui fait la meilleure partie de tous les êtres; car comme les choſes ne ſont que pour leurs opérations, elles ne peuvent agir auſſi que par leurs principes efficiens internes; c'eſt pourquoi Dieu qui ne veut pas créer tous les jours des choſes nouvelles, a créé une fois pour toutes cet eſprit univerſel, & l'a répandu par tout, afin qu'il ſe pût faire tout en toutes choſes.

Or, comme cet eſprit eſt univerſel, auſſi ne peut-il être ſpécifié que par le moyen des fermens particuliers, qui impriment en lui le caractere & l'idée des mixtes, pour être faits tels ou tels êtres déterminés, ſelon la diverſité des matrices, qui reçoivent cet eſprit pour le corporifier. Ainſi, dans une matrice vitriolique, il devient vitriol; dans une matrice arſenicale, il devient arſenic; la matrice végetable le fait être plante, & ainſi de tous les autres. Mais remarquez ici deux choſes; la premiere, que lorſque nous diſons que cet eſprit eſt ſpécifié dans telle ou telle matrice, que nous ne voulons entendre autre choſe, ſinon que cet eſprit a été corporifié en tel ou tel compoſé, ſelon la diverſité de l'idée qu'il a reçûe par

le moyen du ferment particulier, & que néanmoins on le peut retirer de ce composé, en le dépouillant, par le moyen de l'art, de ce corps grossier, pour le revêtir d'un corps plus subtil, & le rapprocher ainsi de son universalité; & c'est alors que cet esprit manifeste ses vertus beaucoup plus éminemment & plus sensiblement qu'il ne faisoit. La seconde chose que vous avez à remarquer est, que cet esprit ne peut retourner à sa premiere indifférence, ou à sa premiere universalité, qu'il n'ait perdu totalement l'idée qu'il a reçûe de la matrice, dans laquelle il a été corporifié. Je dis qu'il faut qu'il ait tout-à-fait perdu cette idée, parce que quoique ces esprits ayent été décorporifiés par l'art; cependant ils ne laissent pas de conserver encore pour quelque tems le caractere de leur premiere corporification, comme cela paroît manifestement dans un air empesté des esprits réalgariques & arsenicaux, qui voltigent invisiblement par tout; mais lorsqu'il a perdu entiérement cette idée, il se rejoint alors à l'esprit universel; s'il se rencontre néanmoins quelque matrice fertile, étant encore un peu empreint de son idée, alors il se corporifie en plusieurs composés différens, comme cela paroît par les plantes & par les animaux, qu'on voit être produits sans semence apparente, comme les champignons,

pignons, les orties, les ſouris, les grenouilles, les inſectes, & pluſieurs autres choſes qu'il n'eſt pas beſoin de rapporter.

Voilà ce que nous avions à dire touchant cet eſprit univerſel : nous réſervons de parler des matrices qui le ſpécifient, qui le corporifient, & qui lui communiquent l'idée & le caractere d'un tel être déterminé, lorſque nous traiterons des Elémens.

CHAPITRE II.

Des diverſes ſubſtances qui ſe trouvent après la réſolution, & l'anatomie du composé.

NOus pouvons conſidérer les principes & les élemens qui conſtituent le compoſé, en trois différentes manieres ; ſçavoir, ou avant ſa compoſition, ou après ſa réſolution, ou bien lorſqu'ils compoſent encore & qu'ils conſtituent le mixte. Nous avons montré au Chapitre précédent quelle étoit la nature des principes, avant qu'ils compoſaſſent le mixte : il faut que nous faſſions voir en ce ſecond Chapitre quels ils ſont, après la réſolution & pendant la compoſition : ce que nous ne traierons que généralement & ſuccinctement, parce que nous en parlerons plus ample-

ment & en particulier dans les Chapitres qui ſuivent.

Nous avons dit ci-deſſus que l'eſprit univerſel, qui contient radicalement en ſoi les trois premieres ſubſtances, étoit indifférent à être fait toutes ſortes de choſes, & qu'il étoit ſpécifié & corporifié, ſelon l'idée qu'il prenoit de la matrice où il étoit reçû ; qu'avec les minéraux, il devenoit minéral ; qu'avec les végetaux, il devenoit plante ; & qu'enfin avec les animaux, il ſe faiſoit animal. Nous parlerons ci-après, & de cette idée & des matrices qui la lui communiquent.

Pendant la compoſition du mixte, cet eſprit retient la nature & l'idée qu'il a priſe dans la matrice. Ainſi lorſqu'il a pris la nature du ſoufre, & qu'il eſt empreint de ſon idée, il communique au compoſé toutes les vertus & toutes les qualités du ſoufre. Je dis la même choſe du ſel & du mercure : car s'il eſt ſpécifié, ou s'il eſt ſeulement identifié en quelqu'un de ces principes, il le fait incontinent paroître par ſes actions : ainſi les choſes ſont en leur compoſition fixes & volatiles, liquides ou ſolides, pures ou impures, diſſoutes ou coagulées, & ainſi des autres, ſelon que cet eſprit tient plus ou moins de ſel, de ſoufre ou de mercure, & ſelon qu'il tient plus ou moins du mélange de la terreſtreité

& de la groſſiéreté des matrices.

Mais après que ces principes ſont ſéparés les uns des autres, auſſi-bien que de la terreſtreité & de la corporeité qu'ils ont de leurs matrices, ils montrent bien par leurs puiſſans effets, que c'eſt en cet état qu'il faut les réduire, ſi on deſire qu'ils agiſſent avec efficace, quoiqu'ils retiennent encore leur caractere & leur idée intérieure. Ainſi quelques goutes d'eſprit de vin feront plus d'effet qu'un verre entier de cette liqueur corporelle, en laquelle il étoit enclos. Ainſi une goute d'eſprit de vitriol fera paroître plus d'effet que pluſieurs onces du corps du vitriol. Mais remarquez que ces grandes vertus, & ces grands & puiſſans effets ne demeurent en ces eſprits qu'auſſi long-tems que l'idée du mixte dont ils ont été tirés, leur demeure : car comme toutes choſes tendent à leur premier principe, par une circulation continuelle qui ſe fait par la voye de la nature, qui corporifie pour ſpiritualiſer, & qui ſpiritualiſe pour corporifier ; auſſi ces eſprits tâchent continuellement de ſe dépouiller de cette idée qui les empriſonne, pour ſe réunir à leur premier principe, qui eſt l'eſprit univerſel.

Après avoir éclairci ces choſes, il faut que nous voyons combien la Chymie trouve de ſubſtances dans la réſolution du

compoſé, & quelles elles ſont. Ariſtote dit, que la réſolution des choſes montre & fait voir les principes qui les conſtituent : c'eſt ſur cette même maxime que ſe fonde notre ſcience, tant parce qu'elle eſt très-véritable, qu'à cauſe que la Chymie ne reçoit pour principes des choſes ſenſibles, que ce qui ſe peut appercevoir par les ſens. Et comme l'Anatomiſte du corps humain a trouvé un nombre certain de parties ſimilaires, qui compoſent ce corps, auſquelles il s'arrête ; la Chymie s'efforce pareillement de découvrir le nombre des ſubſtances premieres & ſimilaires de tous les compoſés, pour les préſenter aux ſens, afin qu'ils puiſſent mieux juger de leurs offices, lorſqu'ils ſont encore joints dans le mixte, après avoir vû leurs effets & leurs vertus en cette ſimplicité. Et c'eſt de-là que le nom de Philoſophe ſenſible a été donné au Chymiſte. Car comme l'Anatomiſte ſe ſert de raſoirs & d'autres inſtrumens tranchans, pour faire la ſéparation des différentes parties du corps humain, ce qui eſt ſon principal but ; c'eſt ce que fait auſſi l'Artiſte Chymique, qui ſe ſert de l'inſtruction priſe de la nature même, pour parvenir à ſa fin, qui n'eſt autre que d'aſſembler les choſes homogenées, & de ſéparer les choſes heterogenées par le moyen de la chaleur ; car de lui-même il ne contribue

rien autre choſe que ſon ſoin & ſa peine, pour gouverner le feu, ſelon que l'exigent les agens & les patiens naturels, afin de réſoudre les mixtes en leurs diverſes ſubſtances, qu'il ſépare & qu'il purifie enſuite : alors le feu ne ceſſe point ſon action, au contraire, il la pouſſe & l'augmente plutôt, juſqu'à ce qu'il ne puiſſe plus trouver aucune heterogenéité dans le compoſé.

Principes de la réſolution des corps.

Après que la Chymie a travaillé ſur le compoſé, elle trouve dans ſa derniere réſolution cinq ſubſtances qu'elle admet pour principes & pour élémens ; ſur quoi elle établit ſa doctrine, parce qu'elle ne trouve aucune heterogenéité dans ces cinq ſubſtances. Qui ſont le *phlegme* ou l'eau, *l'eſprit* ou le mercure, le *ſoufre* ou l'huile, le *ſel* & la *terre*. Quelques-uns leur donnent d'autres noms ; car il eſt permis à un chacun de les nommer comme bon lui ſemble ; puiſque cela n'eſt pas de grande importance, pourvû qu'on s'accorde & qu'on puiſſe convenir de la choſe, ſans ſe ſoucier du nom.

Or de même que l'intégrité des mixtes ne peut ſubſiſter, ſi on leur ôte quelqu'une de ces parties ; auſſi la connoiſſance de ces ſubſtances ſeroit imparfaite & défectueuſe, ſi on les ſéparoit, parce qu'il les faut conſi-

dérer tant abſolument que reſpectivement. Trois de ces ſubſtances ſe préſentent à nous par l'aide de l'opération Chymique en forme de liqueur, qui ſont le phlegme, l'eſprit & l'huile, & les deux autres en forme ſolide, qui ſont le ſel & la terre. On appelle ordinairement & communément le phlegme & la terre, des principes paſſifs, matériels & moins efficaces que les trois autres; mais au contraire, on appelle l'eſprit, le ſoufre & le ſel, des principes actifs & formels, à cauſe de leur vertu pénétrante & ſubtile. Quelques-uns appellent le phlegme & la terre des éléments, & donnent le nom de principes aux trois autres.

Mais ſi la définition qu'Ariſtote a donnée aux principes, eſt eſſentielle, ſçavoir que les principes *neque ex aliis, neque ex ſe invicem fiunt;* l'expérience nous fait voir que ces ſubſtances ne peuvent pas être appellées proprement principes; parce que nous avons dit ci-deſſus que le mercure ſe change en ſoufre, puiſque l'humide eſt l'aliment du chaud, or l'aliment ſe métamorphoſe en l'alimenté. Voilà pourquoi la définition d'élément conviendroit plutôt à ces ſubſtances, puiſque ce ſont les dernieres qui ſe trouvent après la réſolution du compoſé, & que les élémens ſont *ea quæ primò componunt mixtum, & in quæ ultimò reſolvitur.*

Mais parce que les élémens ſont conſiderés en deux façons, ou comme des parties qui compoſent l'univers, ou qui compoſent ſeulement les corps mixtes ; cependant pour nous accommoder à la façon ordinaire de parler, nous leur donnerons le nom de principes, parce que ce ſont des parties conſtitutives du compoſé ; & nous retiendrons le nom d'élément pour ces grands & vaſtes corps, qui ſont les matrices générales des choſes naturelles.

CHAPITRE III.

De chaque principe en particulier.

SECTION PREMIERE.

A ſçavoir ſi les cinq principes qui demeurent après la réſolution du mixte, ſont naturels ou artificiels.

LA Chymie reçoit pour principes du compoſé les cinq ſubſtances, dont nous avons parlé ci-deſſus ; cette ſource étant tout-à-fait ſenſible, elle ne raiſonne que ſur ce que les ſens lui font appercevoir, & cela parce qu'après avoir fait une très-exacte anatomie d'un corps naturel, elle ne trouve rien au-delà qui ne réponde à l'une de ces cinq ſubſtances.

Mais on peut ici faire une queſtion, qui

n'a pas peu de difficulté ; ſçavoir, ſi ces cinq ſubſtances ſont des principes naturels, ou s'ils ſont artificiels, & s'ils ne ſont pas plutôt des principes de deſtruction & de déſunion, que des principes de compoſition & de mixtion. On peut répondre à cela, qu'il y a véritablement de la difficulté pour ſçavoir ſi ces principes ſont naturels, parce que nous ne les voyons pas ſortir du compoſé par une corruption, ou par une putréfaction naturelle ; mais que cela ne peut être fait que par une corruption artificielle, qui ſe pratique par le moyen de la chaleur du feu. Si on veut cependant examiner la choſe de près, il ſe trouvera qu'on ne peut à la vérité tirer ces ſubſtances que par le moyen de l'art chymique ; elles ſont néanmoins purement & ſimplement naturelles, puiſque tout ce que fait ici l'Art eſt de fournir les vaiſſeaux propres à les recevoir, à cauſe que ces vaiſſeaux manquent à la nature ; & ſans le ſecours de ces vaiſſeaux, nous ne pourrions rendre ces principes palpables & viſibles : ce qui fait qu'on ne doit pas trouver étrange que nous n'appercevions pas ces ſubſtances dans la corruption & dans la réſolution naturelle du compoſé ; car la nature qui travaille ſans ceſſe, ſe ſert de ces ſubſtances à la génération de pluſieurs autres êtres, comme Ariſtote l'a très-bien obſervé, quand il

dit que *corruptio unius eſt generatio alterius.* Ainſi nous ſentons quelque choſe qui frappe, ou qui choque même notre odorat dans la putréfaction naturelle des choſes, ce qui témoigne que l'air eſt plein d'eſprits volatiles, qui ſont ſalins & ſulfureux, par leſquels ſe fait la diſſolution radicale du mixte: le ſel ſe réſout par le moyen du phlegme, & comme le ſel eſt le lien des deux autres principes, auſſi ne peuvent-ils plus ſubſiſter dans le mixte, parce que la chaleur qui accompagne toutes les putréfactions, les ſubtiliſe & les emporte ſi bien, qu'il ne nous reſte que ce qu'il y a de terreſtre dans le compoſé. C'eſt pourquoi nous concluons que ces principes, quoique rendus manifeſtes & ſenſibles par les ſeules opérations de la Chymie, néanmoins cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient naturels. Parce que ſi la nature ne les avoit pas logés en toutes les choſes, on ne les pourroit pas tirer indifféremment de tous les corps, comme on le peut faire. D'où nous tirons cette conſéquence, que ce n'eſt point par tranſmutation que ces ſubſtances ſortent du mixte; mais par une pure ſéparation naturelle, aidée de la chaleur des vaiſſeaux & de la main de l'Artiſte.

Tous les êtres ne ſçauroient être transformés indifféremment & immédiatement en une ſeule & même choſe. C'eſt pour-

quoi, il ne faut pas trouver étrange, lorſqu'on tire d'autres ſubſtances de ces mixtes, quand on travaille deſſus, par d'autres voyes que par la ſéparation des principes, comme ſont les quinteſſences, les arcanes, les magiſteres, les ſpécifiques, les teintures, les extraits, les fœcules, les baumes, les fleurs, les panacées & les élixirs, dont Paracelſe parle en ſes Livres des Archidoxes; puiſque toutes ces différentes préparations tirent leurs diverſes vertus de la diverſité du mélange des principes, dont nous parlerons dans les Sections ſuivantes, ſelon l'ordre qu'ils tombent premiérement ſous nos ſens, où nous les conſidérons comme lorſqu'ils compoſent encore le mixte, & comme étant ſéparés de lui.

SECTION SECONDE.

Du Phlegme.

On donne le nom de phlegme à cette liqueur inſipide, qu'on appelle vulgairement eau, lorſqu'elle eſt ſéparée de tout autre mélange. C'eſt la premiere ſubſtance qui ſe montre à nos yeux, lorſque le feu agit ſur quelque mixte: on la voit premiérement en forme de vapeur, & lorſqu'elle eſt condenſée, elle ſe réduit en liqueur. Sa préſence eſt auſſi utile dans la compoſition du mixte, que celle d'aucun autre principe.

Et nous ne ſommes pas de l'opinion de ceux qui la regardent comme inutile ; mais il faut que la proportion & l'harmonie demeure dans les bornes, que requiert la néceſſité des corps naturels ; car le phlegme eſt comme le frein des eſprits, il abat leur acidité, il diſſout le ſel & affoiblit ſon acrimonie corrodante, il empêche l'inflammation du ſoufre, & ſert enfin à lier & à mêler la terre avec les ſels ; car comme ces deux ſubſtances ſont arides & friables, elles ne pourroient pas donner beaucoup de fermeté & de ſolidité au corps ſans cette liqueur. De-là vient qu'il cauſe la corruption & la diſſolution par ſon abſence, ce qui fait que quelques-uns l'appellent le principe de deſtruction, car il s'évapore facilement ; d'où il arrive que le mixte ne peut demeurer long-tems dans un même état & dans la même harmonie, à cauſe que cette partie principiante s'exhale aiſément & à toute heure, ce qui la rend ſujette aux moindres injures qui arrivent, tant par les cauſes intérieures, que par les cauſes extérieures. C'eſt pourquoi, il faut que ceux qui travaillent à la conſervation des mixtes, s'étudient à retenir ce principe dans le compoſé, parce que c'eſt lui qui retient tous les autres en bride Il eſt de ſi facile extraction, qu'il ne faut qu'une chaleur lente & moderée, pour le ſéparer des

autres principes, comme on le voit dans les opérations. Il ſouffre pluſieurs altérations, qui ne changent pourtant pas ſa nature; car s'il nous paroît en vapeurs, elles ne ſont néanmoins eſſentiellement autre choſe que le phlegme même.

Vous remarquerez ici que les vapeurs ſont de différente nature; les unes ſont ſimplement aqueuſes & phlegmatiques; les autres ſont ſpiritueuſes & mercurielles, les autres ſulfurées & huileuſes, & il y en encore quelques autres qui ſont mélangées des trois précédentes enſemble; il faut encore obſerver que les ſels mêmes & les terres minérales & métalliques peuvent être ſubtiliſées & réduites en vapeurs, qui ſont encore différentes des quatre précédentes, puiſqu'il en réſulte des eſprits fixes & peſans, & des fleurs. On peut très-bien rapporter toute la doctrine des metéores ignés, aqueux ou aërés, à la différence de ces exhalaiſons & de ces vapeurs; car comme on voit que les vapeurs aqueuſes ſe condenſent facilement en eau dans les alembics, ce que ne font pas les ſpirituelles ni les huileuſes, qui demandent beaucoup plus de tems & de rafraîchiſſement: on pourra auſſi tirer de-là pluſieurs conſéquences pour la Médecine, & particuliérement pour ce qui concerne les douleurs, qu'on croit provenir des vapeurs & des

exhalaiſons, qu'on appelle ordinairement des meteoriſmes du ventricule & de la ratte; car les aqueuſes ne peuvent faire tant de diſtention, parce qu'elles ſont plus promptement ſerrées & condenſées, que celles qui proviennent des eſprits, des huiles & des ſels mélangés. Or, comme trop de phlegme éteint la chaleur naturelle, & rallentit le corps & toutes ſes actions; auſſi le trop peu fait que le corps eſt comme brûlé ou rongé, lorſque le ſoufre, l'eſprit fixe ou le ſel gagne le deſſus: ce qui prouve évidemment, que l'intégrité du mixte ne peut ſubſiſter que par l'harmonie & la juſte proportion de toutes ſes ſubſtances.

Pour conclure ce que nous avons dit de ce principe, vous obſerverez que le phlegme du mixte doit être ordinairement le menſtrue le plus propre pour en tirer la teinture & l'extrait, parce qu'il garde encore quelque caractere de ſon compoſé & quelque idée de ſa vertu; mais principalement parce qu'il eſt accompagné le plus ſouvent de l'eſprit volatile du mixte, qui le rend capable de le pénétrer plus facilement & d'en extraire la vertu, d'autant plus qu'il eſt participant d'une nature mélée d'un ſoufre & d'un mercure très-ſubtils, qui approchent le plus de l'univerſel.

SECTION TROISIÉME.

De l'Eſprit.

Quelques-uns appellent Mercure, la ſeconde ſubſtance qui nous paroît viſible, lorſque nous anatomiſons le compoſé; d'autres la nomment humide radical; mais nous retiendrons le nom d'eſprit, qui eſt le plus en uſage. Cependant pour que vous ne vous abuſiez point en ces appellations vulgaires des principes; afin même que vous ne les confondiez pas avec les compoſés, il eſt néceſſaire que vous ſçachiez qu'ils n'ont été nommés de la ſorte, que par la reſſemblance & la correſpondance qu'ils ont avec eux : ne prenez-donc pas le phlegme principié pour de la pituite, ni le mercure pour du vif-argent, ni le ſoufre pour ce ſoufre vulgaire, qui entre dans la compoſition de la poudre à canon avec le ſalpêtre, ni le ſel pour ce ſel commun que nous mettons ſur nos tables, & moins encore la terre pour du bol d'Armenie, ou pour de la terre ſigillée, puiſque toutes ces choſes ſont des corps compoſés de ces mêmes principes, que nous déſignons par ces noms-là. Ainſi ce ſont des noms communs, dont nous attachons l'idée à des ſubſtances particulieres. L'eſprit donc n'eſt autre choſe que cette ſubſtance

aërée, ſubtile, pénétrante & agiſſante, que nous tirons du mixte par le moyen du feu. D'où il faut conclure que ce principe eſt en ſoi un, ſimple & homogene, qui a pris ſon idée du caractere de ſa matrice ſpécifique & particuliere. Ce que nous éclaircirons ci-deſſous, lorſque nous traiterons des élémens & de leurs vertus.

Or, on conſidere cette ſubſtance, ou comme compoſante encore le mixte, ou comme en étant ſéparée. Hors du mixte cette ſubſtance eſt extrêmement pénétrante, elle inciſe, elle ouvre & attenue les corps les plus ſolides & les plus fixes; cet eſprit excite le chaud dans les choſes en les fermentant; il dénoue les liens du ſoufre & du ſel, & les rend ſéparables; il réſiſte à la pourriture, & cependant il peut la produire par accident; il dévore le ſel & ſe joint ſi étroitement avec lui, qu'à peine les peut-on ſéparer que par l'extrême violence du feu. Il a ſa chaleur, comme il a auſſi ſa froideur; car il n'agit pas par des qualités élémentaires, mais par celles, qui lui ſont propres & ſpécifiques; enfin nous manquons encore d'expreſſions propres à ſa nature, puiſque c'eſt un véritable Prothée, qui ne travaille que comme le ſoleil, qui humecte & qui deſſeche, qui blanchit & qui noircit, ſelon la diverſité des objets ſur leſquels il agit. Ce même eſprit communi-

que beaucoup de belles qualités au phlegme ; car il empêche qu'il ne ſe corrompe, il le rend pénétrant, & lui prête preſque tout ce qu'il poſſede d'activité : le phlegme auſſi par un devoir naturel retient la trop grande activité, & pour ainſi dire la furie de l'eſprit, & le rend ſi traitable qu'il peut être utile en une infinité de manieres.

Or pendant que cet eſprit demeure dans l'harmonie, & qu'il n'outrepaſſe pas les termes de ſon devoir dans les mixtes, il leur rend de notables ſervices, parce qu'il empêche l'accroiſſement des excrémens, & de toute autre ſubſtance contraire à la nature du compoſé, & qu'il multiplie encore & fortifie toutes ſes facultés, tant à l'égard des animaux, des végetaux, que des mineraux. Que ſi au contraire ce principe eſt contraint par quelque autre Agent, d'outrepaſſer la condition & la conſtitution de ſon mixte, il change alors toute l'œconomie du compoſé, comme nous le ferons voir, lorſque nous traiterons des principes de deſtruction.

SECTION QUATRIÉME.

Du Soufre.

On a qualifié ce principe de pluſieurs noms, auſſi bien que les autres ; car on lui donne le nom d'huile, de feu naturel, de

lumiere, de feu vital, de baume de vie & de ſoufre. Outre tous ces noms, les Artiſtes lui en ont encore donné pluſieurs autres, dont nous ne remplirons point cette Section : nous nous contenterons, ſelon notre coutume, d'examiner la nature de la choſe, & nous laiſſerons ce combat aux Ergotiſtes.

La ſubſtance que nous appellerons quelquefois ſoufre & quelquefois huile, eſt la troiſiéme que nous tirons par la réſolution artificielle du compoſé : nous la nommerons ainſi, parce que c'eſt une ſubſtance oléagineuſe qui s'enflamme facilement, à cauſe qu'elle eſt d'une nature combuſtible, & c'eſt par ſon moyen que les mixtes ſont rendus tels. On l'appelle principe auſſi-bien que les autres, parce qu'étant ſéparée du compoſé, elle eſt homogene en toutes ſes parties, comme ſont les autres principes. On conſidere auſſi cette ſubſtance de deux manieres ; car quand elle eſt déliée d'avec les autres, elle ſurnage le phlegme & les eſprits, parce qu'elle eſt plus légere & plus aërée ; mais lorſqu'elle n'eſt pas abſolument détachée du ſel & de la terre, elle peut tomber au fond, ou bien nager entre les deux ; car le ſoufre ſupporte & ſoutient la terre & le ſel, juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait vaincu par leur peſanteur ; il ne reçoit pas facilement le ſel, qu'il ne ſoit

auparavant allié avec quelque eſprit, ou que le ſel ait été circulé avec l'eſprit, avec lequel il a une grande ſympathie; & c'eſt alors qu'ils reçoivent enſemble le ſoufre fort facilement, ce qui eſt très-remarquable, parce qu'on ne peut faire exactement ſans cette connoiſſance, les panacées, les vrais magiſteres, les eſſences, les arcanes, ni les autres remedes les plus ſecrets qui ne ſont point du diſtrict de la Médecine, non plus que de la Pharmacie Galenique : on ſçait que ceux qui font profeſſion de cette médecine, ne peuvent pas rendre raiſon des plus beaux effets de la nature, parce qu'ils attribuent ces effets aux quatre premieres qualités.

Ce ſoufre eſt la matiere des metéores ignés, qui s'enflamment dans les diverſes régions de l'air, auſſi bien que de ceux qui ſe voyent dans les lieux, où les mineraux & les métaux ſont engendrés. Il réſiſte au froid & ne ſe gêle jamais; car il eſt le premier principe de chaleur, il ne ſouffre point de corruption, il conſerve les choſes qui ſont miſes dans ſon ſein, à cauſe qu'il empêche la pénétration de l'air, il adoucit l'acrimonie du ſel, il ſe coagule & ſe fixe par ſon moyen, il domte l'acidité des eſprits de telle façon, que même les plus puiſſantes eaux fortes ne peuvent rien ſur lui, ni ſur les compoſés où il abonde. Il

aide à lier la terre, qui n'eſt que poudre, avec le ſel dans la compoſition du mixte, il cauſe auſſi la liaiſon des autres principes; car il tempere la ſéchereſſe du ſel & la grande fluidité de l'eſprit : enfin par ſon moyen, les trois principes cauſent enſemble une viſcoſité, qui s'endurcit quelquefois après par le mélange de la terre & du phlegme.

SECTION CINQUIÉME.

Du Sel.

Le phlegme, l'eſprit & le ſoufre, ſont des principes volatiles qui fuyent le feu, qui les fait monter & ſublimer en vapeurs, ce qui fait qu'ils ne pourroient donner au mixte la fermeté requiſe pour ſa durée, s'il n'y avoit quelques autres ſubſtances fixes & permanentes. Il s'en trouve deux tout-à-fait différentes des autres dans la derniere réſolution des corps. La premiere, eſt une terre ſimple ſans aucune qualité notable, excepté la ſiccité & la peſanteur. La ſeconde, eſt une ſubſtance qui réſiſte au feu & qui ſe diſſout en l'eau, à laquelle on a donné le nom de ſel.

Ces deux ſubſtances qui ſervent de baſe & de fondement au mixte, quoiqu'elles ſe confondent par l'action du feu, ſont néanmoins deux divers principes, auſquels on reconnoît des différences ſi eſſentielles,

qu'il n'y a nulle analogie entre les deux. Le ſel ſe rend manifeſte par ſes qualités qui ſont innombrables, comme elles ſont pleines d'efficace ; & bien autres que celles de la terre, qui eſt preſque ſans pouvoir & ſans action en comparaiſon de cette autre ſubſtance.

Le ſel étant exactement ſéparé des autres principes, ſe préſente à nous en corps ſec & friable, qu'il eſt aiſé de mettre en poudre, ce qui témoigne ſa ſéchereſſe extérieure ; mais il eſt doué d'une humidité intérieure, comme cela ſe prouve par ſa fonte. Il eſt fixe & incombuſtible, c'eſt-à-dire, qu'il réſiſte au feu dans lequel il ſe purifie, il ne ſouffre point de putréfaction, & ſe peut conſerver ſans être altéré. Cette ſubſtance eſt eſtimée de quelques-uns, le premier ſujet & la cauſe de toutes les ſaveurs, comme le ſoufre celui des odeurs, & le mercure celui des couleurs ; mais nous ferons voir la fauſſeté de cette opinion, lorſque nous traiterons de cette matiere.

Le ſel ſe diſſout facilement dans l'humide ; étant diſſout, il ſoutient le ſoufre, & ſe joint à lui par le moyen de l'eſprit. Il eſt utile à beaucoup de choſes ; car il fait que le feu ne peut pas conſumer l'huile auſſi promptement qu'il feroit ; c'eſt pourquoi le bois flotté ne produit pas une flamme de longue durée, parce qu'il eſt privé

de la plus grande partie de ſon ſel : c'eſt auſſi le ſel qui rend la terre fertile, car il ſert comme de baume vital avec l'huile pour les végétaux ; & de-là vient que les terres qui ſont trop lavées de la pluye, perdent leur fécondité : il ſert auſſi à la génération des animaux ; c'eſt encore lui qui endurcit les minéraux ; mais remarquez que ces effets ne ſe produiſent, que lorſqu'il eſt dans une juſte proportion : car le trop empêche la génération & l'accroiſſement, parce qu'il ronge & ruine par ſon acrimonie ce que les autres ſubſtances peuvent produire.

Mais afin que vous ne ſoyez pas trompé par l'ambiguité du mot de ſel, il faut que vous ſçachiez qu'il y a un certain ſel central, principe radical de toutes les choſes, qui eſt le premier corps dont ſe revêt l'eſprit univerſel, qui contient en ſoi les autres principes, que quelques-uns ont appellé ſel hermétique, à cauſe d'Hermès qui en a, dit-on, parlé le premier ; mais on le peut appeller plus légitimement le ſel hermaphrodite, parce qu'il participe de toutes les natures, & qu'il eſt indifférent à tout. Ce ſel eſt le ſiége fondamental de toute la nature, avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt le centre où toutes les vertus naturelles aboutiſſent, & que les véritables ſemences des choſes ne ſont qu'un ſel congelé,

cuit & digeré : ce qui paroît véritable, en ce que ſi vous faites bouillir quelque ſemence que ce ſoit, vous la rendrez ſtérile à l'inſtant, parce que cette vertu ſeminale conſiſte en un ſel très-ſubtil qui ſe réſout dans l'eau ; d'où nous apprenons que la nature commence la production de toutes les choſes par un ſel central & radical, qu'elle tire de l'eſprit univerſel. La différence qui eſt entre ces deux ſels, eſt que ce premier engendre l'autre dans le mixte, & que le ſel hermaphrodite eſt toujours un principe de vie, & que l'autre eſt quelquefois un principe de mort. Mais comme nous traiterons ci-après des principes de mort & de deſtruction, nous ne nous étendrons pas ici ſur les effets des uns ni des autres, parce que la ſcience des contraires étant une même ſcience, ils apporteront beaucoup plus de lumiere, lorſqu'ils ſeront reſpectivement oppoſés.

SECTION SIXIÉME.

De la Terre.

La terre eſt le dernier des principes, tant de ceux qui ſont volatiles, que de ceux qui ſont fixes : c'eſt une ſubſtance ſimple qui eſt dénuée de toutes les qualités manifeſtes, excepté de la ſéchereſſe & de l'aſtriction ; car pour ce qui touche la peſanteur, nous

en parlerons ci-après. Je dis manifeſte, parce que cette terre retient toujours en ſoi le caractere indélebile de la vertu qu'elle a poſſedée, qui eſt de corporifier & d'identifier l'eſprit univerſel. La premiere idée qu'elle lui donne, c'eſt celle de ſel hermaphrodite, qui redonne par ſon action à cette terre ſes premiers principes, ſi bien que le mixte eſt comme reſſuſcité, parce qu'on peut encore retirer de ce même corps les mêmes principes en eſpéce, qu'on en avoit auparavant ſeparés par l'opération Chymique, comme nous le montrerons ci-après, lorſque nous examinerons cette matiere.

Conſidérons maintenant les uſages de cette ſubſtance, qui eſt très-néceſſaire dans le mixte, puiſque c'eſt elle qui augmente la fermeté du compoſé; car lorſqu'elle eſt jointe au ſel, elle cauſe la corporéité, & par conſéquent la continuité des parties; étant mêlée avec l'huile, elle donne la ténacité, la viſcoſité & la lenteur; elle donne donc avec le ſel la dureté & la fermeté: car comme le ſel eſt fort friable de ſoi-même, il ne pourroit pas ſe joindre intimement à la terre, que par le moyen des ſubſtances liquides pour procurer la ſolidité. Les incommodités de ce principe ſe manifeſtent, lorſque le mixte requiert l'abondance des autres ſubſtances: car ſi la

terre prédomine, elle rend le corps peſant, tardif, froid & ſtupide, ſelon la nature des compoſés dans leſquels elle abonde.

Remarquez néanmoins en paſſant, que ce n'eſt pas la terre ſeule qui cauſe la peſanteur du compoſé, comme cela eſt ſoutenu par certains Philoſophes, qui ſe promenent plus qu'ils ne travaillent; car on trouve plus de terre dans une livre de liége après ſa réſolution, quoique ce ſoit un corps qui paroît très-léger, qu'on n'en trouvera dans trois ou quatre livres de gayac ou de buis, qui ſont des bois ſi peſans, que l'eau ne les peut preſque ſoutenir contre la nature des autres bois. D'où nous devons néceſſairement conclure que la plus grande peſanteur provient des ſels & des eſprits, qui abondent dans ces bois, dont le liége eſt privé.

On voit auſſi par expérience qu'une fiole pleine d'eſprit de vitriol, ou de quelque autre eſprit acide bien rectifié, peſera plus que deux ou trois autres fioles de pareil volume remplies d'eau, ou de quelque autre liqueur ſemblable. Je ſçai qu'on objectera contre cette expérience, que la peſanteur du gayac vient de ſa ſubſtance ſi compacte, qui ne laiſſe aucune entrée à l'air, & que la légereté du liége eſt cauſée par la grande quantité de pores larges & amples, qui ſont remplis de cet élément

léger,

léger, ce qui fait qu'il nage ſur l'eau, & que le contraire ſe voit au gayac& au busi. Mais cette réponſe ne ſatisfait pas l'eſprit : car ſi la légereté & la peſanteur ſont cauſées, l'une par la raréfaction, & l'autre par la condenſation, il faudra que ces pores qui ſont dans le liége, viennent de l'abondance de la terre & du manque des autres principes ; de-là on conclura de néceſſité, premiérement, que la terre eſt poreuſe par ſoi-même ; & ſecondement, que c'eſt elle qui rend les corps poreux ; parce que *Nemo dat quod non habet, & propter quod unumquodque eſt tale, illud ipſum eſt magis tale*, à ce que diſent les Péripatéticiens, qui ſont les Philoſophes ambulatoires ; d'où ils ſeront contraints d'avouer par leurs propres maximes, quoique ce ſoit néanmoins contre leurs principes mêmes, que la terre non-ſeulement cauſe la légereté des mixtes, mais auſſi que la terre eſt légere de ſa propre nature : ce qui eſt un monſtre dans leur doctrine, & qui eſt en effet contraire à l'expérience ; car il n'y a pas de principes plus peſans que la terre, lorſqu'ils ſont artiſtement & duement ſeparés les uns des autres ; car elle tend toujours au fond du vaiſſeau, lorſqu'on les y mêle enſemble.

Il faut être nourri dans l'étude d'une plus haute Philoſophie, pour ſortir de ce labirinthe, & ſe familiariſer avec la belle

Ariadne, qui eſt la nature elle-même, pour obtenir ce fil qui peut ſeul nous débaraſſer de tant de détours : ſi nous le faiſons, elle ne manquera pas de nous faire voir par les opérations de la Chymie, qu'il y a deux ſortes de légereté & de peſanteur ; ſçavoir, l'une qui eſt intérieure, & l'autre qui eſt extérieure ; que l'une ſe trouve dans les principes, lorſqu'ils compoſent encore le mixte, & l'autre, lorſqu'ils en ſont ſeparés.

CHAPITRE IV.

Des Elémens, tant en général qu'en particulier.

SECTION PREMIERE.

Des Elémens en général.

LA différence que mettent les Péripatéticiens entre le principe & l'élément, eſt, que les principes ne peuvent prendre la nature l'un de l'autre ; qu'ils ne ſçauroient ſe métamorphoſer, ni ſe tranſmuer l'un en l'autre ; mais que pour les élémens, ce ſont des ſubſtances, qui ſont elles-mêmes compoſées de principes, & qui compoſent après les mixtes, & qu'ainſi ces ſubſtances peuvent paſſer facilement en la nature l'une de l'autre : nous examinerons donc ci-après, ſi cela eſt vrai ou non.

Mais en Chymie, on prend les élémens pour ces quatre grands corps, qui ſont comme quatre matrices, qui contiennent en elles les vertus, les ſemences, les caracteres & les idées qu'elles reçoivent de l'eſprit univerſel : avant néanmoins que d'entrer dans cette ſorte de Philoſophie, il faut qu'après avoir parlé de la nature des principes au Chapitre précédent, nous traitions de celle des élémens en celui-ci. Nous y examinerons premiérement, ſi les Galeniſtes ont raiſon de dire que les mixtes ſont compoſés de ces élémens, & s'il ne ſe trouve pas davantage de ſubſtances dans leurs réſolutions, que celles dont ils font mention dans leurs Livres.

Ils diſent qu'on découvre manifeſtement quatre ſuſtances diverſes, lorſque le bois eſt brûlé par le feu, & aſſurent que ce ſont les quatre élémens, qui compoſoient le mixte avant ſa deſtruction. Examinons s'ils ont tout vû, & s'ils nous ont privé du ſoin d'en chercher davantage.

Ils fondent leurs raiſonnemens ſur l'expérience qui ſuit. Les quatre élémens, diſent-ils, ſe manifeſtent à nos ſens, lorſque le bois eſt examiné & conſommé par le feu ; car la flamme repréſente le feu, la fumée repréſente l'air, l'humidité qui ſort par les extrêmités du bois repréſente l'eau, & la cendre n'eſt autre que la terre. D'où

ils tirent cette conſéquence, que puiſque nous ne voyons que ces quatre ſubſtances, il n'y avoit qu'elles qui compoſaſſent le mixte. Mais quoiqu'il ſoit vrai qu'on n'apperçoit rien autre choſe dans cette groſſiere opération; cependant ſi on prend la peine de la faire plus artiſtement, on ne manquera jamais d'y trouver quelque choſe de plus : car ſi vous enfermez des coupeaux, ou de la ſiûre de bois dans une retorte bien lutée, & que vous adaptiez un ample récipient au col de cette retorte, que vous donniez enſuite un feu bien gradué, vous trouverez deux ſubſtances, qui ne peuvent tomber ſous nos ſens ſans cet artifice, & c'eſt ſur cela que les Péripatéticiens & les Philoſophes Chymiques ſont en différent. C'eſt pourquoi, je trouve qu'il eſt néceſſaire de les accorder avant que de paſſer outre : pour cet effet avouons aux uns & aux autres, que les principes & les élémens ſe rencontrent dans les mixtes : mais voyons de quelle façon. Lorſque les premiers diſent que la fumée, qui ſort du bois qui ſe brûle, repréſente l'air, nous diſons qu'ils ont raiſon; c'eſt uniquement par une ſorte de reſſemblance, que cette fumée ſe peut appeller air : ce n'eſt donc pas de l'air en effet, mais il l'eſt ſeulement par dénomination, parce que l'expérience fait voir, que lorſque cette fumée eſt retenue

dans un récipient, elle a des qualités bien différentes de celles de l'air, ce qui fait juger qu'elle ne peut être ainſi appellée que par analogie, & voici la différence qui eſt entre les uns & les autres touchant cette ſubſtance : c'eſt que les Péripatéticiens l'appellent air, & les Chymiſtes la nomment mercure. Laiſſons-les diſputer des noms, puiſque nous convenons enſemble de la choſe.

Venons à l'autre élément des Péripatéticiens, qui eſt le feu, & à l'autre principe des Chymiſtes, qui eſt le ſoufre ; & voyons en quoi ils ſont différens, & en quoi ils s'accordent. Les premiers diſent que dans l'action qui brûle le bois, le feu ſe découvre manifeſtement à nos ſens ; mais on leur répond à cette expérience ſenſible, que ce qui détruit le mixte, ne peut être principe de compoſition, mais que c'eſt un principe de deſtruction ; que s'ils diſent que le feu n'eſt pas actuellement dans le mixte, mais qu'il y eſt ſeulement en puiſſance, c'eſt proprement en ce point que je les veux accorder avec les Chymiſtes, qui nomment ſoufre, ce feu potentiel des Péripatéticiens. Je décide donc leur différend, en diſant que le feu que nous voyons ſortir du bois qui brûle, n'eſt rien autre choſe que le ſoufre du bois actué, parce que l'actuation du ſoufre conſiſte

dans ſon inflammation. Pour ce qui eſt de prendre les cendres pour l'élément de la terre, le ſel qui ſe tire de ces cendres par la lixiviation, doit perſuader ces Philoſophes, que les Chymiſtes ont autant ou plus de raiſon qu'eux, dans l'établiſſement du nombre de leurs principes.

Après avoir éclairci ces choſes touchant le nombre des principes & des élémens, qui entrent dans la compoſition du mixte; il faut que nous diſions quelque choſe du nombre & des propriétés des élémens, avant que de parler de chacun d'eux en particulier, auſſi-bien que de leurs matrices & de leurs fruits.

C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que les ſectateurs d'Ariſtote ne ſoient pas encore tombés d'accord du nombre des élémens, pendant le long-tems que ſes Œuvres ont été en crédit : car quelques-uns d'eux affirment avec raiſon qu'il n'y a point de feu élémentaire; je dis, avec raiſon, lorſqu'on le prend de la façon qu'ils l'entendent : car à quoi ſert d'admettre un élément du feu ſous le Ciel de la Lune, puiſqu'on ne lui donne aucun autre uſage, que celui d'entrer dans la compoſition du mixte; & qu'outre que cet élément eſt trop éloigné du lieu où ſe font les mixtions, nous avons trouvé de plus, que le feu des mixtes n'eſt rien autre choſe que le ſoufre

du composé ; c'est pourquoi, je conclus ici avec Paracelse, qu'il n'y a point d'autre feu élémentaire, que le ciel même & sa lumiere.

Pour ce qui concerne les diverses propriétés des élémens, on demande premiérement s'ils sont purs, & en second lieu, s'ils peuvent être changés les uns aux autres. Quant à ce qui est de leur pureté, je dis que s'ils étoient tels, ils seroient absolument inutiles ; car une terre pure seroit stérile, puisqu'elle n'auroit en soi aucune semence de fertilité : la salure de la mer & les diverses qualités de l'air, témoignent aussi ce que je dis.

Mais à l'égard de leurs changemens mutuels, ils ne sont pas si aisés que la Philosophie commune se l'est imaginé, quoiqu'ils ne soient pas absolument impossibles : car elle enseigne que la terre se change en eau, l'eau en air, l'air en feu, & finalement que le feu redevient terre par d'autres changemens ; parce qu'encore que la terre ou l'eau prennent quelquefois la forme des vapeurs & des exhalaisons ; cependant ces vapeurs sont toujours essentiellement de la terre ou de l'eau, comme cela se voit par le retour de ces vapeurs en leur premiere nature. Ce changement ne se peut donc faire, qu'en cas que tel ou tel élément s'étant tout-à-fait spiritualisé,

vînt à quitter ſon idée élémentaire, & qu'après il ſe rejoignît à l'eſprit univerſel, qui lui rendroit enſuite l'idée d'un autre élément, duquel il auroit le corps, par le caractere que lui donneroit la matrice.

C'eſt pour cette raiſon que les Chymiſtes donnent deux natures aux élémens, lorſqu'ils en parlent, l'une qui eſt ſpirituelle, & l'autre qui eſt corporelle; la vertu de l'une étant cachée dans le ſein de l'autre. C'eſt ce qui fait, que lorſqu'ils veulent avoir quelque choſe qui agiſſe avec efficace, ils tâchent, autant que l'art le peut permettre, de la dépouiller de ſon corps & de la rendre ſpirituelle. Car comme la nature ne nous peut communiquer ſes tréſors que ſous l'ombre du corps; nous ne pouvons auſſi faire autre choſe, que les dépouiller du plus groſſier de ce corps par le moyen de l'art, pour les appliquer à notre uſage: car ſi nous les pouſſons plus avant, & que nous les ſpiritualiſions de telle ſorte, qu'ils ne nous ſoient plus viſibles ni ſenſibles, ils ont alors perdu le caractere & l'idée du corps, & ainſi ils ſe rejoignent à l'eſprit univerſel, pour reprendre quelque tems après leur premiere idée, ou quelque autre, différente de celle qu'ils ont eue, par le caractere & le ferment de la matrice, encloſe dans telle ou telle partie de tel ou tel élément.

Ce ſont-là les véritables effets des élémens, qui ſont, comme nous avons dit, de corporifier & d'identifier l'eſprit univerſel, par les divers fermens qui ſont contenus dans leurs matrices particulieres, & de lui donner les caracteres, qui ſont gravés en elles : car, comme nous avons dit, cet eſprit eſt indifférent à tout, & peut-être fait tout en toutes choſes. Ce qui arrive, parce que la nature n'eſt jamais oiſive, & qu'elle agit perpétuellement ; & que comme c'eſt une eſſence finie, auſſi ne peut-elle pas créer non plus que détruire aucun être : on ſçait que la création & la deſtruction demandent une puiſſance infinie. Mais comme ce diſcours eſt de trop longue haleine, nous le remettrons aux Sections ſuivantes, où nous traiterons des Elémens en particulier, d'autant que ce ſont les matrices univerſelles de toutes les choſes, & nous parlerons auſſi des matrices particulieres qui ſont en eux, qui donnent le caractere & l'idée à l'eſprit, pour produire tant de diverſités de fruits, dont nous nous ſervons à tout moment, par le moyen de diverſes fermentations naturelles.

SECTION SECONDE.

De l'élément du Feu.

Puiſque toutes les choſes tendent à leur lieu naturel & à leur centre, c'eſt un ſigne

manifeſte qu'elles y ſont portées & attirées par une vertu propre qu'elles cachent ſous l'ombre de leurs corps. Cette vertu ne peut être autre choſe que la faculté magnétique que chaque élément poſſede, d'attirer ſon ſemblable & de repouſſer ſon contraire : car comme l'aimant attire le fer d'un côté, & qu'il le chaſſe de l'autre; les élémens attirent de même par une pareille vertu les choſes qui ſont de leur correſpondance, & chaſſent & éloignent d'eux celles qui ſont d'une nature différente de la leur. Ainſi puiſque le feu monte en haut, il ne faut pas douter que cet effet ne vienne de ce qu'il tend à ſon lieu naturel, qui eſt le feu élémentaire, où il eſt porté par ſon propre eſprit, lorſqu'il ſe dégage du commerce des autres élémens.

Pour bien entendre cette doctrine, il faut qu'on ſçache premiérement, que l'élément du feu n'eſt pas enclos ſous le ciel de la Lune, comme nous l'avons dit ci-devant; & qu'ainſi on ne peut admettre d'autre feu que le ciel même, qui a ſes matrices & ſes fruits comme les autres élémens. Car le grand nombre de diverſes Etoiles que nous voyons qui ſe promenent dans ce vaſte élément, ne ſont rien autre choſe que des matrices particulieres, où l'eſprit univerſel prend une très-parfaite idée, avant que de ſe corporifier dans les

matrices des autres élémens ; & c'eſt de-là qu'on peut comprendre facilement la maxime de ce grand Philoſophe, que pluſieurs ne conçoivent que comme une chimere, à ſçavoir, que *nihil eſt inferius, quod non ſit ſuperius, & vice versâ*; & celle de Paracelſe, qui aſſure que chaque choſe a ſon aſtre ou ſon ciel : en effet, la vertu des choſes vient des cieux, par la force de cet eſprit dont nous vous avons tant parlé. Paracelſe appelle Pyromancie, la connoiſſance de cette doctrine, & principalement lorſqu'il traite de la théorie des maladies. Car nous voyons que les élémens ſont comme les domiciles des choſes qui ont quelque connoiſſance, ſoit intellective, ſoit ſenſitive, ſoit vegétative, ſoit même minérale, que quelques-uns appellent les fruits des élémens; il ne faut pas douter, ſuivant ces maximes, que comme les cieux ſont très-parfaits & très-ſpirituels, ils ne ſoient auſſi la demeure de ces ſubſtances ſpirituelles & parfaites, qu'on appelle Intelligences.

Mais remarquez, que quand j'ai dit que le feu ſe dégage du commerce des autres élémens, lorſqu'il monte en haut, je n'ai parlé que du feu viſible, dont nous nous ſervons dans nos foyers, qui n'eſt en effet qu'un météore, ou bien un corps imparfaitement mêlé de quelques élémens, ou de quelques principes, auſquels le feu ou le

ſoufre prédominent, que la flamme n'eſt autre choſe qu'une fumée huileuſe & ſulfurée, qui eſt allumée; & lorſque le feu eſt rendu ſpiritualiſé par ce dégagement, il ne ceſſe point, qu'il ne ſoit retourné en ſon lieu naturel, qui doit être néceſſairement en haut & par-deſſus l'air, puiſque nous voyons qu'il eſt dans une action perpétuelle dans l'air même, afin de l'abandonner. C'eſt auſſi par le moyen de ce feu, qui en tout tems cherche à retourner à ſon centre, que les nuages qui ſont des vapeurs chaudes & humides, ou des météores qui ſont compoſés de feu ou d'eau, montent juſqu'à la ſeconde région de l'air, où le feu quitte l'eau pour monter plus haut; & ainſi l'eau n'ayant plus ce feu qui la ſoutenoit en forme de vapeur, & venant à s'épaiſſir, eſt contrainte de retomber en forme de pluye.

Remarquez ici le cercle que fait la nature, par le moyen de cet eſprit univerſel que nous avons décrit; car comme ſa puiſſance eſt bornée, & qu'elle ne crée ni ne produit rien de nouveau, auſſi ne peut-elle créer ni détruire aucune ſubſtance: par exemple, les continuelles influences du ciel & de ſes aſtres, produiſent inceſſamment le feu ou la lumiere ſpirituelle, qui commence à ſe corporifier premiérement en l'air, où il prend l'idée de ſel hermaphrodite, qui tombe après dans l'eau & dans la

terre, où il ſe revêt du corps de minéral, de végétal ou d'animal, par le caractere & l'efficace d'une matrice particuliere, qui lui eſt imprimé par l'action du ferment; & lorſque ce corps ſe diſſout par le moyen de quelque puiſſant agent, ſon ſoufre, ſon feu ou la lumiere corporifiée s'épure de maniere, que les aſtres l'attirent pour leur nourriture, parce que les aſtres ne ſont autre choſe qu'un feu, qu'un ſoufre, ou qu'une lumiere actuée qui eſt très-pure; il en eſt de même que de la mêche de la lampe, qui étant allumée, attire & éléve continuellement l'huile pour l'entretien de ſa flamme; les aſtres attirent de même ce feu, qui eſt épuré par cette action, & le ſpiritualiſent de nouveau pour l'influer de rechef, & pour le rendre à l'air, à l'eau & à la terre, qui le récorporifient: ainſi vous voyez que rien ne ſe perd dans la nature, qui s'entretient par ces deux actions principales, qui ſont, ſpiritualiſer pour corporifier, & corporifier pour ſpiritualiſer. C'eſt ce que nous avons déja dit; & ce ſont comme deux échelles par où les influences deſcendent en bas, & qui enſuite remontent en haut; car ſans cette circulation, les vertus des cieux ne ſeroient pas de ſi longue durée, & s'épuiſeroient tous les jours par l'envoi perpétuel de tant de fertilités, à moins que nous n'admettions ſans néceſſité

une création & une deſtruction continuelle des ſubſtances ſublunaires, ce qui ſeroit établir de nouveaux miracles; & comme cela eſt ordinaire, il ſe pourroit appeller miracle ſans miracle, ce qui ſeroit une contradiction manifeſte.

Quelle ſource croyez-vous qui peut fournir de matiere à ce grand embraſement du Mont-Gibel, qui dure depuis tant de ſiécles, ſans cette circulation de la nature? Et qui feroit couler depuis tant de tems les fontaines minérales, qui ſont chaudes & acides, ſi ce n'eſt par le moyen de ces admirables échelles? Voilà pourquoi il ne faut pas croire qu'il ſoit impoſſible de pouvoir faire paſſer tout un corps en eſprit, & remettre enſuite ce même eſprit en corps; vous ſçavez que l'art appliquant l'agent au patient, peut faire en peu de tems ce que la nature ne pourroit faire dans un très-grand intervalle. Et parce que la circulation artificielle, qui ſe faiſoit dans un ſépulcre antique, qui fut ouvert à Padoue au quatorziéme ſiécle, repréſente aſſez bien la circulation naturelle, dont nous avons parlé; il ſera très-à-propos d'en rapporter l'hiſtoire en peu de mots.

Appian dit dans ſon Livre des Antiquités, qu'on trouva un monument fort antique dans la Ville de Padoue, dans lequel on vit, après l'avoir ouvert, une lampe

ardente, qui avoit été allumée pluſieurs ſiécles auparavant, comme le témoignoient les inſcriptions de ce monument. Or cela ne ſe pouvoit faire que par le moyen de la circulation, comme il eſt facile de le conjecturer : il falloit que l'huile qui étoit ſpiritualiſée par la chaleur de la mêche ardente dans cette urne, ſe condensât au haut, & qu'elle retombât après dans le même lieu d'où elle avoit été élevée. La mêche pouvoit être faite d'or, de talc, ou d'alun de plume, qui ſont incombuſtibles, & cette urne étoit ſi exactement & ſi juſtement fermée, que la moindre particule des vapeurs huileuſes ne pouvoit s'en échaper.

SECTION TROISIÉME.

De l'élément de l'air.

Les Philoſophes ont douté fort longtems s'il y avoit un air, & ſi cet eſpace dans lequel les animaux ſe promenent, n'étoit pas vuide de toute ſubſtance. Mais l'uſage des ſoufflets, & la néceſſité de la reſpiration, ont enfin aboli cette erreur. C'eſt pourquoi les Chymiſtes & les Péripatéticiens n'ont aucune conteſtation entr'eux ſur l'exiſtence & le lieu de cet élement ; mais ils ne ſont pas d'accord ſur ſes uſages : car les derniers font entrer l'air dans la compoſition des mixtes, ce que nient abſolu-

ment les premiers, à cauſe qu'il ne tombe pas ſous leur ſens dans la derniere réſolution du compoſé. Le principal uſage que les Chymiſtes donnent à cet élément, eſt de lui faire ſervir de matrice à l'eſprit univerſel, & c'eſt dans cette matrice qu'il commence à prendre quelque idée corporelle, avant que de ſe corporifier tout-à-fait dans les élemens de l'eau & de la terre, qui produiſent les mixtes qui ſont les fruits des élemens. Et parce que nous ne voyons point d'élement qui ne produiſe ſes fruits, quelques-uns ont voulu dire que les oiſeaux étoient les fruits de l'air; mais à tort: car quoique ces animaux ſoient volatiles, cependant ils ne peuvent ſe paſſer de la terre pour leur géneration, ni pour leur nourriture. Ceux qui ſoutiennent que les météores ſont les vrais fruits de l'air, ont beaucoup plus de raiſon; puiſque c'eſt dans la région de l'air qu'ils prennent leur vraie idée météorique.

Quelques-uns appellent Chormancie, la doctrine & la connoiſſance de la nature de cet élement, de ſes effets & de ſes fruits; mais elle doit être nommée Æromancie: car la Chormancie eſt quelque choſe de plus univerſel & de plus géneral, puiſque c'eſt la ſcience du cahos, c'eſt-à-dire, de cette très-grande matrice d'où le Créateur a tiré tous les élemens, c'eſt le tohu bohu ou le hylé des Cabaliſtes, qui eſt appellé eau

dans l'Ecriture Sainte, lorſqu'il eſt dit que l'Eſprit de Dieu couvoit les eaux, *Spiritus Domini incubabat aquis.*

Mais on peut demander ici, ſi ce que nous avons dit ci-deſſus, eſt vrai, ſçavoir que les élemens ne peuvent que très-difficilement quitter leur nature pour ſe revêtir de celle d'un autre élement. Comment dit-on que l'air eſt l'aliment du feu, & qu'il lui eſt en effet ſi néceſſaire, qu'il s'éteint auſſi-tôt qu'on lui ferme le paſſage de l'air ? La réponſe eſt aiſée. Comme nous avons déja montré que le feu de nos foyers n'eſt pas pur, puiſque la matiere allumée jette quantité de vapeurs & d'excrémens fuligineux, qui nuiſent à l'entretien du feu, c'eſt pourquoi il a beſoin d'un air continuel, qui écarte toute cette matiere fuligineuſe, ſans quoi elle étoufferoit la flamme. Ainſi vous voyez en quel ſens on doit prendre cette converſion, ou cette nourriture imaginaire, & même en quoi la vraie Philoſophie differe de la fauſſe.

On peut faire encore une queſtion touchant la reſpiration des animaux : ſçavoir, ſi l'air qu'ils aſpirent, ne leur ſert purement & ſimplement que de rafraîchiſſement, comme le diſent communément les Philoſophes, qui ſe contentent de ſçavoir ce que leurs Maîtres leur ont enſeigné, & qui pour toute raiſon alléguent leur autorité.

Mais ceux qui examinent la choſe de plus près, diſent que cet air a encore un autre uſage, qui eſt beaucoup plus excellent & plus néceſſaire, qui eſt d'attirer par ce moyen l'eſprit univerſel, que les cieux influent dans l'air, où il eſt doué d'une idée toute céleſte, toute ſpirituelle & remplie d'efficace & de vertu, il ſe métamorphoſe dans le cœur en eſprit animal, où il reçoit une idée parfaite & vivifiante, qui fait que l'animal peut exercer par ſon moyen toutes les fonctions de la vie : car cet eſprit qui eſt dans l'air que nous reſpirons, ſubtiliſe & volatiliſe tout ce qu'il peut y avoir de ſuperfluités dans le ſang des veines & des arteres, qui ſont la boutique & la matiere des eſprits vitaux & animaux. C'eſt par la force & par la vertu de cet eſprit, que la nature ſe décharge des immondices des alimens, qui paſſent juſques dans les dernieres digeſtions, par la tranſpiration qu'elle fait continuellement à travers des pores. Cela paroît même dans les plantes, quoique ce ſoit aſſez obſcurément ; car encore qu'elles n'ayent point de poulmon, ni aucun autre organe pour la reſpiration, cependant elles ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe d'analogue, qui eſt leur aimant attractif, que quelques-uns appellent leur magnetiſme, par lequel elles attirent cet eſprit qui eſt dans l'air, ſans

quoi elles ne pourroient faire leurs operations, comme ſe nourrir, croître & engendrer : ce qui ſe voit manifeſtement, lors qu'on les couvre de terre ; alors on leur ôte le moïen d'attirer cet eſprit vivifiant qui les anime ; ce qui fait qu'elles meurent incontinent comme ſuffoquées.

SECTION QUATRIÉME.

De l'élement de l'eau.

Les plus habiles & les plus éclairés des anciens Philoſophes ont crû que l'eau étoit le premier principe de toutes choſes, parce qu'elle pouvoit engendrer les autres élémens, ſelon leur opinion, par ſa raréfaction ou par ſa condenſation. Mais comme nous avons montré que ce changement eſt impoſſible, il faut par conſéquent philoſopher d'une autre maniere. Nous ne conſidérons pas en cet endroit l'eau comme un principe qui conſtitue & qui compoſe le mixte : car nous en avons parlé ſelon ce ſens, lorſque nous avons traité du phlegme ; mais nous en parlerons comme d'un vaſte élément qui concourt à la compoſition de cet Univers, qui contient en ſoi une grande quantité de matrices particulieres, qui produiſent une belle & agréable diverſité de fruits : premierement des animaux, qui ſont les poiſſons, & toutes ſor-

tes d'insectes aquatiques : secondement, des végetaux, comme la lentille d'eau, de qui la racine est dans l'eau même, & finalement des animaux, comme les coquillages, les perles & le sel qu'elle charie en abondance dans la terre pour la production des fruits de cet élement. L'eau est donc la seconde matrice génerale, où l'esprit universel prend l'idée de sel, qui lui est envoyé de l'air, qui l'a reçû de la lumiere & des cieux, pour la production de toutes les choses sublunaires. Paracelse appelle la science de l'eau, Hydromancie.

SECTION CINQUIÉME.

De l'élement de la terre.

Nous avons parlé dans la derniere Section du Chapitre précedent, de la terre, comme d'un principe qui faisoit partie de la mixtion du composé, & qu'on voyoit après sa derniere résolution : mais il faut que nous en traitions ici comme du quatriéme & du dernier élement de cet Univers.

La terre est, à cet égard, comme le centre du monde, auquel aboutissent toutes ses vertus, ses proprietés & ses puissances. Il semble même que tous les autres élemens ont été créés pour l'utilité de la terre, car ce qu'ils ont de plus exquis, est

pour ſon ſervice : ainſi le Ciel court inceſſamment pour lui fournir l'eſprit de vie, pour la dépenſe & pour l'entretien de ſa famille ; l'air eſt dans un mouvement perpétuel pour la pénetrer juſques dans le plus profond de ſes parties, & cela pour lui fournir le même eſprit de vie qu'il a reçû du Ciel, & l'eau ne repoſe jamais pour l'imbiber, & pour lui communiquer ce que l'air lui donne. Tellement que tout travaille pour la terre, & la terre ne travaille auſſi que pour ſes fruits, qui ſont ſes enfans, puiſqu'elle eſt la mere de toutes choſes. Il ſemble même que l'eſprit univerſel affectionne plus la terre qu'aucun autre des élemens, puiſqu'il deſcend du plus haut des Cieux où il eſt en ſon exaltation, pour venir ſe corporifier en elle.

Or le premier corps que prend l'eſprit univerſel, eſt celui de ſel hermaphrodite, duquel nous avons parlé ci-deſſus, qui contient généralement en ſoi tous les principes de vie : il n'eſt pas privé du ſoufre ni du mercure, car il eſt la ſemence de toutes les choſes, qui ſe corporifient enſuite, & prend l'idée & la qualité des mixtes par la vertu des caracteres des matrices particulieres, qui ſont encloſes dans l'intérieur de ce grand élement. S'il rencontre une matrice vitriolique, il ſe fait vitriol; dans celle du ſoufre, il devient ſoufre, & ainſi des

autres, & cela par l'efficace des diverſes fermentations naturelles. Dans la matrice végetale, il ſe fait plante; dans une minérale, il devient pierre, minéral & métal; & dans l'animale, vivante ou non vivante, il produit un animal, comme cela ſe voit dans la génération des animaux, qui ſont produits par la corruption de quelque animal, ou de quelqu'autre mixte. Les abeilles, par exemple, ſont engendrées des taureaux, & les vers de la corruption de pluſieurs fruits : or comme il y a un grand nombre de mixtes differens, auſſi y a-t'il une grande variété de matrices particulieres, ce qui occaſionne ſouvent des tranſplantations en toutes les choſes; mais cela regarde plûtôt la Phyſiologie Chymique, que celle de ce Cours, où nous ne traitons les choſes que généralement, parce que nous n'avons pas le tems de les particulariſer.

On appelle Géomancie, la ſcience particuliere de cet élement & de ſes fruits. Nous avons par cette ſcience la connoiſſance de ce que la nature opére, tant dans ſes entrailles, que ſur ſa ſurface : ſes fruits ſont les animaux, les végetaux & les minéraux; ſi ces mixtes ſont compoſés des principes de vie les plus purs, ils ſont alors d'une longue durée, ſelon la nature & leur condition, & peuvent parvenir juſqu'au

terme de leur prédeſtination naturelle, à moins que quelque cauſe occaſionnelle externe ne les empêche d'aller juſqu'au bout de leur carriere; mais lorſque le hazard mêle dans leur premiere compoſition, ou dans leur nourriture, quelqu'un des principes de mort ou de deſtruction, ils ne peuvent ſubſiſter long-tems, & ne peuvent achever la carriere qu'ils avoient à remplir, parce que ces ennemis domeſtiques les dévorent & les conſument inceſſamment, comme nous le ferons voir, quand nous parlerons du pur & de l'impur: mais avant que d'entrer dans cette matiere, il faut que nous diſions quelque choſe de ces principes de mort ou de deſtruction.

CHAPITRE V.

Des principes de deſtruction.

SECTION PREMIERE.

De l'ordre de ce Chapitre.

COmme nous avons à traiter du pur & de l'impur, dans le Livre qui ſuivra ce Chapitre, & que les principes de mort ſont en quelque façon contenus ſous ce genre, je trouve auſſi très à propos de terminer ce premier Livre par le diſcours de

ces principes, quoiqu'ils ne doivent pas, à proprement parler, être qualifiés de ce nom, car les principes doivent toujours composer, & ne doivent jamais détruire.

Nous avons montré que les principes pouvoient être considerés de trois manieres, sçavoir, ou avant la composition du mixte, ou pendant la composition, ou finalement après sa dissolution & sa destruction. Nous pouvons dire ici des principes de mort, ce que nous avons déja dit des principes de vie. Mais parce que les contraires éclatent davantage, & font mieux connoître la difference de leur nature, lors qu'ils sont opposés les uns aux autres; nous dirons encore succinctement quelque chose des principes de vie avant la composition du mixte, afin de faire mieux connoître la condition des principes de mort, lorsque nous en parlerons dans la troisiéme section; car nous réservons à parler de leurs effets, lorsqu'ils sont déja corporifiés dans les mixtes, quand nous traiterons du pur & de l'impur.

SECTION SECONDE.

Des principes de vie avant la composition.

Nous avons dit souvent que l'esprit universel, qui est indifferent à devenir tel être particulier, n'est déterminé que par le caractere

ractere des matrices où il s'insinue ; & d'autant que chaque élement est rempli de ces matrices, chacun d'eux contribuë aussi quelque chose du sien pour la perfection du composé. Le Ciel lui communique par ses astres, sa vertu céleste, spirituelle & invisible, qu'il envoye dans l'air, où elle commence à se corporifier en quelque façon ; l'air ensuite l'envoye dans l'eau ou dans la terre, où elle opére & se lie à la matrice pour se former un corps, par le moyen des diverses fermentations naturelles, qui causent les changemens aux choses ; parce que cet esprit est le véritable agent & la véritable cause efficiente interne de ces fermentations, qui se font dans la matiere, qui de soi est purement passive, d'autant que cet esprit en est l'archée & le directeur géneral. Car lorsqu'il est mêlé & uni dans le corps qui nous le couvre sous son écorce, il ne peut manifester, ni produire les merveilleux effets qu'il récele en soi, parce qu'il est empriſonné, & qu'il ne pourra jamais exercer, ni montrer ses vertus, s'il n'est premierement délivré des liens de la corporéité & de la grossiereté de la matiere. C'est donc à quoi la Chymie travaille avec tant de peines, de soins & d'étude, pour faire connoître les belles vérités de cette science naturelle.

Or comme cet esprit universel est le pre-

mier principe de toutes les choſes, que tout vient de lui, & que tout retourne à lui; cela prouve évidemment qu'il doit être néceſſairement le premier principe de la vie & de la mort de tous les êtres, ce qui n'enveloppe aucune contradiction, parce que cela ſe fait à divers égards. Comme la diverſité des compoſés requiert une diverſité de ſubſtances pour leur entretien, il y a auſſi une diverſité de matrices dans les élemens pour fabriquer ces diverſes ſubſtances, & c'eſt de là que procede, que ce qui ſert à la vie de l'un, eſt bien ſouvent la deſtruction & la mort de l'autre : par exemple, un principe corroſif ſera la mort d'un mixte doux, & au contraire le principe doux ſera la mort du corroſif, puiſqu'il lui ôte ſon acrimonie, qui conſtituoit ſon eſſence & ſa difference.

Mais à parler abſolument, il paroît que ce premier principe idéifié de telle ou telle façon, ne peut être nommé principe de vie ou de mort : on ne le peut dire que reſpectivement, eu égard à tel ou tel mixte. Mais parce que la plus grande partie des choſes douces ſervent à l'entretien de l'homme, parce qu'elles ſont ſelon ſon goût, & qu'elles participent plus de quelques ſubſtances qui ſont analogues à ſa nature; il eſt arrivé de-là que lorſque l'eſprit univerſel eſt déterminé à cette douceur, il

prend alors le nom de principe de vie ; comme au contraire il prend celui de principe de mort, s'il eſt fixé à une idée corroſive, qui nuiſe non ſeulement aux actions de l'homme, mais qui faſſe pareillement tort à celles des mixtes, qui ſervent à ſa nourriture, & dont il tire ſa ſubſiſtance.

Ainſi il arrive que l'air eſt rempli d'influences & de vapeurs arſénicales, réalgariques & corroſives, qui ſouvent cauſent la mort des hommes par la néceſſité de la reſpiration. Cependant, comme ces eſprits ne ſont pas influés à ce deſſein, & cela ne ſe fait que par un pur accident ; auſſi ne peuvent-ils être abſolument appellés principes de mort, puiſqu'ils ſont envoyés par la nature pour la géneration & pour l'entretien des arſenics, des réalgars & des autres mixtes corroſifs, qui ſont partie des êtres ſublunaires, auſſi-bien que l'homme, & qui ont été créés par la ſageſſe du ſouverain Maître de l'Univers pour une meilleure fin, quoique pluſieurs ne la reconnoiſſent pas ; car la nature & l'art ſe ſervent de ces mixtes, & les rendent utiles à l'homme. Il ne faut donc pas pour cela appeller la nature, marâtre envers l'homme, puiſque Dieu lui a donné les moyens & la connoiſſance de pouvoir éviter ces mauvaiſes & malignes influences. Pour donc

nous accommoder à la maniere ordinaire de parler, nous dirons que les principes de vie ne ſont autre choſe avant la compoſition du mixte, que l'eſprit univerſel, en tant qu'il aura pris l'idée des principes benins à la nature humaine, & qu'il portera dans le centre de ſon ſel hermaphrodite, un ſoufre moderé, un mercure temperé, & un ſel doux; & au contraire les principes de mort ne ſont que ce même eſprit, qui porte en ſon même ſel hermaphrodite un ſoufre âcre, un mercure mordicant, & un ſel corroſif, comme nous le dirons en la ſection ſuivante.

SECTION TROISIÉME.

Des principes de mort.

Je répete encore une fois, que quand nous diſons que ces principes ſont contre nature, nous n'entendons pas la nature en géneral, mais nous entendons ſeulement la nature humaine; parce qu'il arrive ſouvent que ce qui eſt poiſon à une eſpece, ſert d'aliment à l'autre, ainſi la cigue nourrit les étourneaux, & tue les hommes.

Cette maxime établie, je dis que toute chaleur, ou plûtôt que toute ſubſtance chaude, âcre, mordicante & corroſive, qui détruit & qui conſume, eſt telle, parce qu'elle contient en ſoi un ſoufre contre

nature, & que c'eſt de ce ſoufre que découlent, comme de leur ſource, toutes les proprietés & les vertus du mixte, où ce ſoufre impur prédomine. Si la vie tire ſa ſource d'un ſoufre temperé, doux, naturel & vital; ſi cette vie eſt ſuivie d'une longue conſervation par les proprietés eſſentielles de ce ſoufre; il faut conclure de là néceſſairement, que celui qui eſt d'une nature oppoſée, doit être ſuivi de la mort & de la deſtruction. Tous les arſenics, les réalgars, les orpins, les ſandaraques, & tous les autres venins chauds & de nature ignée, quoiqu'ils ſoient céleſtes ou aëriens, aquatiques ou terreſtres, tous ces venins, dis-je, ſont tels par les ſeules actions & par les ſeules proprietés de ce ſouffre contre nature.

Notre but n'eſt pas de parler ici des principes, qui ſont contraires à la nature humaine, lorſqu'ils ſont déja corporifiés, & qu'ils compoſent quelqu'un de ces mixtes venimeux, parce que nous réſervons à nous en expliquer dans le Livre ſuivant. Nous ne traiterons ici de ces principes, qu'autant qu'ils ſont encore ſpirituels, & qu'ils deſcendent des aſtres par le moyen de l'eſprit univerſel. Quoique ce principe ſoit unique à cet égard, il a néanmoins trois dénominations differentes. Nous avons déja marqué que le ſoufre, c'eſt-à-

dire le chaud, ne peut être ſans mercure, qui eſt l'humide, ni ſans ſel, qui ſert de liaiſon à l'un & à l'autre : il s'enſuit de là qu'il faut un mercure mordicant, & un ſel corroſif & cauſtique pour la ſubſiſtance d'un ſoufre qui eſt âcre ; comme il faut de même un mercure temperé & un ſel doux pour la conſervation d'un ſoufre moderé. Ces trois principes ſont toujours unis & joints très étroitement enſemble, ſoit qu'on les conſidere comme principes de vie, ou comme principes de mort. Si nous en parlons quelquefois ſéparément, ce n'eſt que pour en mieux faire comprendre la nature & les effets, parce qu'il y a toujours l'un de ces principes, qui ſe rend ſupérieur aux autres, & qui rend ſes actions manifeſtes, cachant & rebouchant les effets & la vertu des deux autres, quoiqu'ils ne laiſſent pas d'agir par leur union avec celui qui prédomine : par exemple, quand le mercure de mort agit, le ſoufre contre nature & le ſel corroſif ne ceſſent pourtant pas leur action, quoiqu'elle ne paroiſſe pas, à cauſe de celle du principe qui prédomine, car *à potiori ſumitur denominatio.*

Or, de même que le ſoufre de mort ſe manifeſte dans les arſenics, réalgars, orpins, &c. le mercure de mort ſe manifeſte auſſi dans tous les narcotiques ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que nous avons dit que ces

poiſons n'étoient pas ſeulement terreſtres, mais qu'ils étoient auſſi aëriens : car il y a beaucoup de ce mercure malin dans tous les élémens, qui n'eſt pas encore ſpécifié dans aucun individu, mais qui voltige & qui demeure volatile ; & lorſqu'il ſurabonde, il cauſe un nombre infini de maladies épidémiques, peſtilentielles & contagieuſes. Que ſi les venins, qui ſont individués, & qui ſont déja corporifiés, ne l'attiroient pour leur nourriture, cela cauſeroit un grand dégât & un grand déſordre dans le monde.

Or, comme le ſel eſt le principe qui cauſe la corporification en toutes choſes, & que c'eſt lui qui rend le ſoufre & le mercure viſibles & palpables, à cauſe de l'alliage qu'il en fait ; le ſel corroſif corporifie auſſi les deux autres principes de mort, & les rend viſibles par le moyen du corps qu'il leur donne : autrement ces ſubſtances demeureroient inviſibles dans l'eſprit univerſel, ſi elles n'étoient rendues viſibles & corporelles par l'action du ſel ; & c'eſt par ce moyen que nous trouvons véritable la maxime ſi importante de ce grand Philoſophe, qui dit que, *quod eſt occultum, fit manifeſtum, & vice versâ.* La violence & la malignité de ce ſel de mort ne ſe manifeſte gueres viſiblement dans les choſes naturelles : mais lorſque l'art a travaillé ſur

un ou plusieurs mixtes, c'est alors que son action paroît, comme cela se voit dans les sublimé corrosifs, dans les eaux fortes, dans le beure d'antimoine & dans plusieurs autres choses, qui sont de cette nature. C'est par le moyen d'un sel de semblable nature que les cancers, les gangrenes, les écroüelles, & tous les autres ulceres rongeans, sont engendrés en l'homme : ce qui est contre le sentiment de ceux qui accusent de ces défauts les humeurs âcres & mordicantes, qui n'ont qu'un fondement chimérique dans la nature des choses, comme nous le ferons voir dans le Livre suivant, où nous montrerons par quelle voye ces principes de mort entrent dans l'homme.

Fin du premier Livre.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

Du pur & de l'impur.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt que le pur ou l'impur.

LEs mots de pur & d'impur peuvent être pris en diverſes façons ; car quelques-uns entendent par le pur, ce qui eſt utile & profitable à l'homme ; & par l'impur, ce qui lui eſt nuiſible. D'autres veulent que ce qui eſt homogene, ſoit pur, & que tout ce qui eſt hétérogene, ſoit impur ; mais il ſe peut faire que l'hétérogene ſera profitable, & que l'homogene ſera nuiſible. On peut recueillir de-là que rien ne peut être dit pur ou impur, en parlant abſolument, & que cela ne ſe peut dire que par comparaiſon d'une choſe à l'autre. Car, comme nous avons déja marqué ci-deſſus, il ſe peut faire que ce qui ſera nuiſible à l'un, pourra profiter à l'autre. Par exemple,

ne seroit-ce pas une opinion bien absurde, de croire que les os des animaux fussent impurs, à cause que les hommes ne les mangent pas, & qu'il n'y eût que la chair qui fût pure, parce que les hommes en font leurs délices, quoique ces mêmes os soient absolument nécessaires aux animaux, sans quoi ils ne seroient pas ce qu'ils sont, puisque les os sont la plus solide partie de leur être ?

Nous ne prendrons pas ici le pur ni l'impur selon ces idées; mais nous entendrons par le pur, tout ce qui dans le mixte peut servir à notre but & à notre dessein : comme au contraire, nous entendrons par l'impur, tout ce qui s'oppose à notre intention. Car quoiqu'il y ait beaucoup de parties dans les mixtes qui sont nuisibles à l'homme, cependant en parlant absolument ou respectivement, eu égard au même mixte, les parties de ce composé ne peuvent être dites impures, vû qu'elles sont de l'essence de ce mixte, ou qu'elles constituent son intégrité; de plus, ces parties-là ne peuvent être nuisibles à l'homme que conditionellement, puisque rien ne l'oblige de s'en servir.

Le pur & l'impur sont considerés en ce sens, ou dans l'homme ou hors de l'homme. L'impur qui se trouve dans l'homme, trouble & empêche son intention, qui est

de joüir d'une pleine & entiere ſanté ſans aucune interruption : ce qu'il fait auſſi hors de l'homme, puiſque nous poſons qu'il faut qu'il entre néceſſairement en lui. Voici donc la différence qui eſt entre l'un & l'autre de ces impurs, c'eſt que celui du dedans agit immédiatement par ſa préſence, & que l'autre n'eſt conſideré que comme abſent, qui cependant doit être préſent quelque jour ; parce que, comme l'homme a néceſſairement beſoin de reſpirer & de ſe nourrir ; auſſi ne peut-il échaper l'action de l'impur, qui ſe rencontre dans l'air & dans les alimens, comme nous le ferons voir ci-après ; de ſorte que nous montrerons que ce que quelques-uns appellent le pur, contient encore néanmoins en ſoi beaucoup d'impuretés.

CHAPITRE II.

Comment le pur & l'impur entrent dans toutes les choſes.

IL y a un ſel, un ſoufre, & un mercure dans chaque mixte, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Or tout mixte qui eſt parfaitement compoſé, eſt ou animal, ou végetable, ou minéral. De-là nous recueillons, que comme les uns ſervent d'aliment aux autres, ce qui paroît par le change-

ment des mineraux en végetaux, & des végetaux en animaux, & même des animaux en végetaux & mineraux ; auſſi y a-t'il en chaque mixte, un ſel, un ſoufre & un mercure, qui eſt animal, végetable & minéral, qui leur vient de l'eſprit univerſel. Car tout ce qui ſe nourrit, l'eſt par ſon ſemblable, & le diſſemblable eſt chaſſé dehors comme un excrément ; que ſi la faculté expultrice n'eſt pas aſſez puiſſante pour cet effet, il demeure beaucoup d'excrémens dans les compoſés, ce qui cauſe beaucoup de maladies minérales dans l'homme, que la médecine commune ne connoît pas, & qu'elle ne peut par conſéquent traiter méthodiquement.

Or ce que je dis, ſe fait de cette ſorte. Lorſque les alimens ſont entrés en l'homme, & que la digeſtion a fait la ſéparation des différentes parties des mixtes qui ſervent à ſa nourriture ; alors chaque partie attire de cet aliment & de ſes principes animaux, ce qui eſt analogue & propre à chacune d'elles. Mais pour ce qui regarde les autres principes, qui ne peuvent pas être rendus ſemblables à notre ſubſtance, & qui ne ſubſtentent pas notre vie, la nature les chaſſe dehors par le ſervice que lui rend la faculté expultrice ; mais ſi cette ſervante eſt affoiblie, ou ſurchargée par quelque cauſe occaſionelle externe, ou

par quelque déſordre interne de l'archée, directeur de notre vie & de notre ſanté ; alors ces excrémens ſe coagulent, ou ſe volatiliſent ſelon l'idée qu'ils prennent par la fermentation naturelle, qui eſt vitiée par ce déſordre, & c'eſt par ce défaut que toutes les minieres des maladies ſont engendrées. Ce qui fait que ces maladies ne peuvent être chaſſées que par ceux qui connoiſſent bien premiérement la nature du vice du ferment ; & en ſecond lieu, qui connoiſſent auſſi le remede propre & ſpécifique, qui peut remettre notre nature, & qui peut appaiſer les irritations des eſprits, qui ſont cauſées ordinairement par la mauvaiſe fermentation. Car ſi le ferment ou le levain eſt coagulatif, il faut connoître un diſſolvant ſpécifique, qui ne bleſſe point le ventricule ; que s'il eſt diſſolvant, & qu'il faſſe une colliquation mauvaiſe des alimens & des parties, il faut auſſi que celui qui veut guérir, connoiſſe le remede capable de réparer ce défaut & de corriger ce déſordre. C'eſt de-là que viennent les redoublemens des fiévres & la ſuite des accès, nonobſtant l'uſage de beaucoup de remedes, qui ne les peuvent empêcher, parce qu'on ne connoît pas les effets de la bonne ou de la mauvaiſe fermentation.

Que ſi nous avions le loiſir de nous étendre ici ſur pluſieurs queſtions, qui ſont

belles & curieuſes ; cette philoſophie nous apprendroit encore la cauſe de pluſieurs effets que les hommes ignorent. J'en donnerai pourtant un échantillon en paſſant, ſur la queſtion qui ſe fait d'ordinaire ; ſçavoir pourquoi les hommes étoient beaucoup plus robuſtes, & vivoient ſans comparaiſon beaucoup plus long-tems avant le déluge, qu'après cette inondation univerſelle. Nous pouvons rendre deux raiſons, ou marquer deux cauſes de cet effet & de ce merveilleux changement, ſuivant ce que nous avons dit ci-deſſus. La premiere eſt, que comme le monde étoit dans ſon commencement, auſſi n'y avoit-il encore aucune altération, ni aucun changement dans les choſes ; cette altération n'eſt venue, que par les divers mélanges & par les diverſes mutations qui ont été introduites dans les compoſés, enſuite de la malédiction que le péché mérita. La ſeconde raiſon ſe tire de ce que les eaux, qui ſont les matrices univerſelles de pluſieurs mineraux, & particuliérement celles des ſels, n'avoient pas encore couvert toute la terre, & par conſéquent n'avoient pas encore communiqué les ſemences minérales à la nourriture de la famille des végetaux, ce qui a vitié leur vertu, & a même changé en quelque façon leur premiere nature. Donc la famille des animaux a été rendue participante de ce

défaut, à cauſe qu'ils ſe nourriſſent des végetaux : comme cela paroît principalement dans la vigne qui abonde en tartre, qui eſt ſon ſel, & que ce tartre ſoit une eſpece de minéral ; cela paroit par ſon action, qui travaille puiſſamment ſur les minéraux, & qui agit avec grande efficace ſur les métaux, puiſque toute action ſe fait par ſon ſemblable, & qu'il faut qu'il y ait quelque rapport de l'agent au patient ; mais afin de ne point donner lieu ici à beaucoup d'objections, je n'entens parler en cet endroit-ci, que d'une ſimilitude générique.

Après avoir expliqué ces choſes, il eſt facile d'entendre ce que c'eſt proprement que l'impur : ce ſont des principes de différente nature, qui ſont mêlés avec d'autres principes qui ne ſont pas de leur famille, ni de leur catégorie : comme lorſque les minéraux s'uniſſent en quelque façon avec les animaux, ou avec les végetaux. Il eſt de plus auſſi très-aiſé de connoître comment le pur ſe fourre dans toutes les choſes, par l'oppoſition qu'on fera de ce que nous avons dit de l'impur. Mais à préſent il eſt néceſſaire de montrer, comment on peut retirer & chaſſer l'impur, puiſque c'eſt un principe de mort & de deſtruction, comme le pur eſt un principe de vie, ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus.

CHAPITRE III.

Comment on sépare l'impur de toutes les choses.

NOus avons dit que l'impur étoit ce qui pouvoit interrompre la perfection des actions, qui conduisent le mixte jusqu'à sa prédestination naturelle ; il est donc très-nécessaire de sçavoir le moyen de le délivrer de cet ennemi domestique, qui se glisse insensiblement dans les composés. Or comme les mixtes sont sous divers genres & sous des especes différentes, & qu'il y a plusieurs sortes d'impur ; les hommes ont aussi inventé plusieurs Arts, pour ôter & pour corriger toutes les différences de ces impuretés. Et comme la Chymie a pour objet en général toutes les choses naturelles ; aussi s'efforce-t'elle de montrer, comment on les pourra toutes garentir de ce qu'elles ont d'impur : mais parce que ce seroit passer les bornes d'un abregé, que d'entreprendre de particulariser toutes les parties de cette doctrine, nous nous contenterons seulement de parler des impuretés qui se rencontrent dans les opérations chymiques : car ce n'est pas notre dessein de traiter ici de l'Iatrochymie, ou Chymie médicale, qui seule pourroit remplir plusieurs volumes. Remarquez seule-

ment en paſſant, qu'il y a deux voyes pour chaſſer l'impur de toutes les choſes. La premiere eſt univerſelle, & l'autre eſt particuliere. La premiere, eſt une médecine univerſelle qui ſe tire, ou qui ſe peut tirer de pluſieurs ſujets, après les avoir réduits, autant qu'il eſt poſſible à l'art, à leur univerſalité, après leur avoir ôté leur ſpécification & leur fermentation naturelle, qui les avoit fait être un tel ou tel mixte déterminé; car dès que cette médecine eſt réduite au plus haut dégré de ſon exaltation, par une digeſtion, par une coction & par une maturation requiſe; elle eſt capable de faire ſortir l'impur de tous les corps indifféremment, parce qu'elle conſume inſenſiblement cet impur, tant par le moyen de la fixation, que par celui de la volatiliſation. La ſeconde, eſt une médecine particuliere, qui peut chaſſer par ſa faculté & par ſa vertu ſpécifique, une impureté particuliere : ce qui n'eſt pourtant pas de peu d'importance, puiſque ces ſecrets ne ſe trouvent que par ceux qui mettent la main à l'œuvre, & qui joignent un travail continuel à une étude ſans relâche; qui raiſonnent ſur les choſes après les avoir faites, & qui ne les hazardent ſur les malades, que par une expérience appuyée des théorêmes infaillibles de la belle philoſophie & de la véritable médecine.

Pour revenir donc à nos opérations, nous avons déja dit que l'Artiſte ſéparoit de chaque mixte par le moyen du feu, cinq ſubſtances, ou cinq principes différens, qui, quoique très-purs, peuvent être néanmoins dits impurs à divers égards, ſoit à l'égard l'un de l'autre, ſoit à l'égard de notre intention.

Car ſi nous n'avons beſoin que de l'eſprit de quelque choſe, & que cet eſprit ſoit mêlé avec quelque portion du phlegme de ce mixte, nous diſons que cet eſprit eſt impur à cet égard, & ainſi des autres principes. Or, pour ce qui concerne le moyen particulier de ſéparer ces ſortes d'impuretés, nous en traiterons au Livre ſuivant, & particuliérement au premier Chapitre du dernier Livre, auquel nous renvoyons pour cet effet.

CHAPITRE IV.

Des ſubſtances pures qu'on tire des mixtes.

ON peut encore tirer des mixtes des eſſences, outre les cinq ſubſtances, ou les cinq principes que nous avons dit qu'on en tiroit par le moyen du feu, & cela par la diverſité des opérations chymiques, qui changent en mieux les mêmes principes de ces mixtes, & qui les conduiſent à

leur pureté. Ces eſſences ne ſeront pas ſeulement d'un corps tout-à-fait diſſemblable de celui du compoſé, dont elles ſont tirées; mais elles auront encore des qualités & des vertus beaucoup plus efficaces que celles dont leur corps étoit orné durant ſon intégrité; elles en auront même beaucoup plus que pas un des principes de ce même compoſé, après ſa diſſolution & après la ſéparation artificielle qui en aura été faite. Mais quoique ces eſſences merveilleuſes ayent divers noms chez les Auteurs, qui les appellent arcanes, magiſteres, élixirs, teintures, panacées, extraits & ſpécifiques; elles ſont néanmoins compriſes ſous le mot général de pur. Cela ſe dit de la ſorte, parce qu'après avoir tiré ces eſſences des mixtes, on rejette ordinairement le reſte comme impur. Paracelſe dit en ſon premier Livre des Archidoxes, que les ſix préparations ſuivantes; à ſçavoir, les eſſences, les arcanes, les élixirs, les ſpécifiques, les teintures & les extraits, ſont contenus dans le myſtere de nature, qu'il appelle le pur, & cela très-ſçavamment ſelon le mot grec Πυρ, qui ſignifie le feu; comme s'il eût voulu inſinuer que ces eſſences ſont rapprochées, & comme rendues ſemblablables à leur premier principe, qui eſt de la nature du feu, puiſque la lumiere qui n'eſt que feu, eſt le premier principe de

tous les êtres. Il appelle auſſi au même lieu le corps, l'impur, qui retient ce myſtere en priſon : c'eſt pourquoi il dit, qu'il faut dépoüiller ce myſtere de toute corporéité, ſi l'on veut en joüir, ce qui ſera montré dans la ſeconde Partie de ce Traité. Mais il eſt néceſſaire de remarquer ici, que lorſque Paracelſe dit qu'il faut dépoüiller ce myſtere de ſon corps, il prétend ſeulement qu'il lui faut ôter ſon corps groſſier, dans lequel il eſt empriſonné, pour lui en donner un plus ſubtil, dont il ſe puiſſe dégager & ſe ſpiritualiſer aiſément, afin qu'il ſoit capable de paſſer juſques dans nos dernieres digeſtions, & de corriger tous les défauts que l'impur peut y avoir cauſés. On tire quelquefois ce myſtere d'un ſeul mixte, comme le magiſtere; on le tire quelquefois de pluſieurs compoſés, comme l'élixir, ainſi que nous le montrerons ci-après.

Mais il ne ſera pas hors de propos de faire un petit Traité des compoſés, tant parfaits qu'imparfaits, & de leur variété, parce que nous en avons ſouvent parlé dans ce Traité, & que nous en parlerons encore, puiſque ces mixtes ſont le ſujet & la matiere des opérations chymiques; afin que cela puiſſe ſervir, comme pour la partie propre de la phyſique, à laquelle on pourra recourir pour bien ſçavoir la catégorie de chaque corps. Nous traiterons

donc dans le dernier Chapitre de ce Livre, de la génération & de la corruption naturelle des corps & de leur variété.

CHAPITRE V.

De la génération & de la corruption naturelle des mixtes, & de leur diverſité.

SECTION PREMIERE.

De l'ordre que nous tiendrons en ce Chapitre.

POur bien entendre la nature des mixtes & de la mixtion, & pour comprendre comment ils ſont engendrés purs ou impurs, il eſt néceſſaire de ſçavoir auparavant ce que c'eſt que l'altération, après quoi il faut ſçavoir ce que c'eſt que la génération & la corruption. C'eſt pourquoi il eſt bon de dire ſuccinctement quelque choſe de la nature de l'altération, de la génération, de la corruption & de la mixtion, avant que de faire la liſte de tous les mixtes, tant parfaits qu'imparfaits, qui ſont les fruits de la nature, l'objet de la Chymie, & par conſéquent le ſujet de ſes opérations.

SECTION SECONDE.

De l'altération, de la génération, & de la corruption des choſes naturelles.

Si vous voulez vous atrêter à l'étimologie de ce mot d'altération, vous trouverez que ce n'eſt rien autre choſe qu'un mouvement, par lequel un ſujet eſt fait ou rendu différent de ce qu'il étoit auparavant : ou même, c'eſt un mouvement par lequel un ſujet eſt changé accidentellement dans ſes qualités. C'eſt en cela que l'altération differe de la génération ; car la génération eſt un changement eſſentiel & ſubſtantiel, & l'altération n'eſt qu'un mouvement accidentel des qualités. Ainſi l'altération n'eſt qu'une diſpoſition & une voye, pour parvenir à la génération ou à la corruption.

De-là vient qu'il y a deux ſortes d'altération. L'une qui eſt perfective, & l'autre qui eſt deſtructive. Dans l'altération perfective, toutes les qualités gardent une juſte proportion, & une égale harmonie ſuivant la nature de leurs ſujets, ſoit pour leur conſerver cette nature, ſoit pour leur en faire prendre une plus parfaite. Mais dans l'altération deſtructive ou putréfactive, les qualités ſe dérangent ſi fort, qu'elles éloignent tout-à-fait le ſujet de ſa conſtitution naturelle : comme il arrive ſouvent aux

corps fluides, qui ont une grande quantité de phlegme ; par exemple, dans le vin, lorſqu'il commence à ſe corrompre & à s'éventer.

Voici donc la différence qui eſt entre l'altération & la génération ; c'eſt que l'altération ne fait acquérir au ſujet aucune nouvelle forme ſubſtantielle ; mais ce qui eſt ſubſtance dans ce ſujet, reçoit quelque qualité en ſoi, dont il étoit deſtitué auparavant ; par exemple, lorſque le froid ou le chaud s'engendre dans quelque plante, ou dans quelque animal. Mais la génération eſt un changement de ſubſtance, qui préſuppoſe non-ſeulement la production de nouvelles qualités, mais auſſi celle de nouvelles formes ſubſtantielles, comme lorſque du pain, il s'engendre du ſang : le ſujet ou la matiere de ce pain n'eſt pas ſeulement privée de la qualité du pain, mais elle eſt auſſi privée de la forme eſſentielle & ſubſtantielle du pain, pour ſe revêtir de la qualité & de la forme du ſang.

Remarquez néanmoins qu'on peut faire ici une queſtion, à quoi il ne manque point de réponſe. Lorſqu'on fait manger quelque herbe médicinale à une nourrice, pour communiquer la vertu de cette herbe à ſon lait : on demande, ſi c'eſt la même qualité numérique, qui étoit dans l'herbe

qui ſe trouve dans le lait ; la réponſe eſt que non, quoique ce ſoit la même qualité ſpécifique, ou plutôt la même qualité générique : car comme le lait & une plante ſont de différens genres, la différence de leur qualité devroit auſſi être tout-à-fait générique. Mais pour parler plus nettement de ces choſes, diſons plutôt avec Van-Helmont, que la vertu de la plante étoit encloſe dans ſa vie moyenne, qui ne s'altere point, ni ne ſe corrompt pas par les digeſtions, & qu'ainſi elle a été portée juſques dans le lait : ſans nous amuſer davantage aux chicanes ordinaires de l'Ecole, qui produiſent beaucoup plus de doutes qu'elles ne font concevoir de vérités dans la phyſique. Vous apprendrez d'ici, comment la génération d'une choſe fait la corruption de l'autre ; & au contraire, de quelle maniere la corruption fait la génération. C'eſt pourquoi nous ne dirons rien de la corruption, parce que qui entendra bien l'une de ces choſes, n'ignorera pas l'autre : nous montrerons ſeulement en peu de mot, en quoi la génération & la corruption different de la création & de l'anéantiſſement ou de la deſtruction. La différence eſt, en ce que la génération & la corruption préſuppoſent une matiere, qui doit être le ſujet de ces diverſes formes ; mais la création & la deſtruction ne requierent

requierent aucune matiere ; car comme l'une eſt la production de quelque choſe tirée du néant, l'autre eſt auſſi réciproquement l'anéantiſſement de quelque choſe créée. La génération & la corruption ſont des mouvemens de la nature, & d'une cauſe ſeconde & finie : mais la création & la deſtruction, ne peuvent venir que d'une cauſe infinie ; parce qu'il y a une diſtance infinie entre l'être & le non être, entre quelque choſe & rien.

Ces choſes ainſi expliquées, venons à la mixtion, qui eſt double ; ſçavoir, l'une qui eſt impropre ou artificielle, & l'autre qui eſt propte ou naturelle. L'impropre ſe prend pour une approche locale des corps de diverſe nature, qui ſont confuſément joints enſemble ; ainſi un monceau compoſé de froment & d'orge, eſt dit improprement mixte. Cette mixtion artificielle, dans laquelle les parties ſont véritablement mêlées enſemble, mais ſans altération, ni changement de toute la ſubſtance, eſt encore double ; ſçavoir, celle qui ſe fait par appoſition des parties, & celle qui ſe fait par la confuſion. L'appoſition ſe fait, lorſque les choſes, qui ſont mêlées enſemble, ſont diviſées en ſi petites parties, qu'à peine les peut-on appercevoir, comme lorſque les particules de l'orge & du froment ſont mêlées enſemble, après avoir été réduites en farine.

La confuſion ſe fait, lorſque les choſes qui ſont mêlées, ne ſont pas ſeulement diviſées en parties imperceptibles, mais qu'elles ſont auſſi tellement confuſes entr'elles, qu'on ne ſçauroit les ſéparer facilement, comme lorſque les Chartiers mêlent de l'eau dans le vin, ou que les Apothicaires mêlent des drogues enſemble, qui ſe fondent de telle ſorte, qu'on ne ſçauroit plus en diſcerner aucune.

La mixtion naturelle & proprement dite, eſt une union étroite des ſubſtances, de laquelle il réſulte quelque choſe de ſubſtantiel, qui eſt néanmoins diſtinct des autres ſubſtances, qui la conſtituent par le moyen de leur altération. Car par la conjonction des principes, il s'engendre un mixte, duquel la forme principale eſt différente de celle de ſes propres principes, comme on le voit par la réſolution de ce mixte, ſuivant la maxime d'Ariſtote, qui dit que : *Quod eſt ultimum in reſolutione, id fuit primum in compoſitione.* Cette altération qui cauſe l'unition, pour parvenir à l'union & à la mixtion, a été dépeinte, lorſque nous avons parlé de la jonction du ſel & de l'eſprit, de l'action du phlegme & du ſoufre, qui domptent l'acidité & l'acrimonie du ſel & du mercure, & lorſque nous avons dit que la terre donne le corps & la ſolidité à toutes ces diverſes ſubſtances ;

c'eſt par le moyen de cette altération, de cette union & de cette conjonction, que ſe forme & que ſe fait le compoſé naturel. Si on objecte néanmoins que ces principes ſont plutôt artificiels que naturels, on trouvera la réponſe dans la premiere Section du troiſiéme Chapitre du Livre précédent.

SECTION TROISIÉME.

De la difference des mixtes en général.

Après avoir aſſez amplement diſcouru des ſubſtances ſimples, pures & homogenes, que nous avons appellées du nom de principes; après avoir éclairci leurs diverſes altérations devant leur union & devant leur mixtion, qui achevent la perfection du compoſé : il nous reſte à parler des mixtes qui réſultent de cette action. Les mixtes ſont parfaitement ou imparfaitement compoſés, ſelon la force ou la foibleſſe de l'union de leurs principes. Le corps qui eſt imparfaitement compoſé, eſt celui qui n'a qu'une légere coagulation de quelque principe, qui n'eſt pas de longue durée, & qui n'a point de maîtreſſe forme ſubſtantielle, qui le rende différent eſſentiellement de ſes principes, comme la neige ou la glace, qui ne ſont différentes de l'eau, que par l'adjonction de quelques qualités étrangeres. Le mixte parfait au contraire, eſt celui

qui a une forme ſubſtantielle principale, diſtincte des principes qui le compoſent en ſuite de leur union parfaite, & qui eſt par conſéquent de plus longue durée, comme les minéraux, les végetaux & les animaux.

On appelle météores, les corps qui ſont imparfaitement compoſés, dont la différence eſt grande, ſelon la diverſité des principes, dont ils abondent; car il y en a qui ſont ſulfureux, d'autres qui ſont nitreux, & les troiſiémes aqueux, & ainſi des autres : il faut que nous en diſions quelque choſe, avant que de parler des mixtes, qui ſont parfaitement compoſés; & en cela, nous imiterons la nature, qui ne produit jamais de mixte parfait, qu'elle n'ait fait paſſer ſes principes par la nature météorique, comme nous le dirons ci-après, parce qu'elle ne doit, ni ne peut paſſer d'une extrêmité à l'autre, ſans paſſer par quelque milieu. Les météores ſont appellés des corps imparfaitement mêlés, non qu'ils ayent la nature & la forme des mixtes; mais parce qu'en gardant en quelque façon la nature des principes, ils ne different pas néanmoins en quelque ſorte de l'état naturel de ces principes; & c'eſt pour cela qu'ils ſemblent être d'une condition & d'une nature moyenne entre les principes purs & ſimples, & entre les corps

qui ſont parfaitement compoſés de ces mêmes principes. Ils ſont auſſi dits mixtes imparfaits, à cauſe de leur ſoudaine génération, auſſi-bien que pour leur ſoudaine diſſolution ; car comme la coagulation, ou la mixtion des principes eſt imparfaite dans ces corps, auſſi ne peuvent-ils être durables ; mais ils repaſſent ſoudainement & facilement en la nature du principe, qui prédominoit en eux. La cauſe matérielle éloignée de ces mixtes imparfaits, ou de ces météores, ſont les principes, comme la plus prochaine, ſont les fumées ou les eſprits, auſquels ces mêmes principes ſont volatiliſés & ſpiritualiſés, par la vertu de quelque cauſe efficiente.

Mais remarquez ici, qu'il y a deux eſpeces d'eſprits ou de fumées, qui ſont bien différentes l'une de l'autre : ſçavoir, les vapeurs & les exhalaiſons : la vapeur, eſt un eſprit ou une fumée chaude & humide, & qui par conſéquent eſt produite du phlegme, ſi elle eſt aqueuſe ; de l'huile & du ſoufre, ſi elle eſt inflammable ; ou du mercure, ſi elle eſt venteuſe & ſpirituelle. L'exhalaiſon, eſt une fumée chaude & séche, qui par conſéquent eſt engendrée d'un corps terreſtre & d'un principe de ſel. Il faut auſſi prendre garde, que la vapeur eſt dite chaude & humide, parce que l'eau eſt convertie en vapeur, & qu'elle eſt élevée

en haut par le moyen du feu qu'elle a en elle, & pour cette raiſon elle eſt appellée météore, ou un corps imparfaitement compoſé de quelques principes. Pour ce qui regarde la doctrine des météores en particulier, ceux qui ſeront curieux d'en ſçavoir le détail, liront les Auteurs qui en ont écrit expreſſément : car ce ſeroit paſſer les juſtes bornes d'un abregé, tel que nous l'avons propoſé dans l'Avant-propos, d'en parler exactement dans ce Traité Chymique.

SECTION QUATRIÉME.

De la diverſité des mixtes parfaits.

Après avoir montré que la nature tend toujours à la corporification, & à la ſpiritualiſation des mixtes & des principes, par le moyen de l'eſprit univerſel, & par la vertu du caractere des matrices particulieres ; ce qui ſe fait par l'opération du ferment, & par l'impreſſion de l'idée une fois reçûe : il faut auſſi parler de ces mixtes, qui ſont engendrés, comme nous l'avons déja dit pluſieurs fois, par le ſeul eſprit univerſel, revêtu de quelque idée météorique ; comme on le voit en la réſolution des métaux & des autres minéraux, qui ſont convertis en fumées & en exhalaiſons, avant que de s'éclipſer à notre vûe, pour ſe réunir à l'eſprit univerſel, d'où nous

recueillons qu'il faut auſſi qu'ils ayent gardé & obſervé ces mêmes dégrés de production, dans leur génération, dans leur corporification & dans leur coagulation.

Le corps qui eſt parfaitement compoſé, eſt animé ou inanimé; le mixte animé, eſt celui qui eſt orné d'une ame ou d'une forme vivifiante, comme la plante, la bête & l'homme: au contraire, le mixte inanimé, eſt celui qui eſt privé de toute vie apparente, qui conſiſte au ſentiment & au mouvement ſenſible.

Mais on demande, ſi les minéraux ſont animés ou non: à quoi nous répondons briévement, ſans apporter les raiſons ordinaires pour ne pas ennuier, qu'encore qu'on n'apperçoive pas dans ces corps, qui ſont les fruits du centre de la terre, des opérations vitales ſi manifeſtes, que celles qui ſe remarquent dans les plantes & dans les animaux, toutefois ils n'en ſont pas entiérement dépourvûs, puiſqu'ils ſe multiplient par une continuelle perpétuation; ce qui fait dire, que comme ils ont une forme multiplicative de leur eſpece, auſſi ont-ils de la vie. Quelques anciens ont reconnu cette vie, comme Pline le témoigne, lorſqu'il dit au dixiéme Chapitre, Livre troiſiéme de ſon Hiſtoire naturelle: *Spumam nitri fieri, cum ros cecidiſſet, prægnantibus nitrariis, ſed non parientibus.* Concluons

donc, que les minéraux vivent tant qu'ils ſont attachés à leur racine & à leur matrice, puiſqu'ils y prennent accroiſſement : mais lorſqu'ils en ſont ſéparés, on les appelle juſtement des mixtes inanimés : de même que le tronc d'un arbre, qui eſt ſéparé de ſa racine, s'appelle légitimement mort. Nous les appellerons dorénavant en ce ſens, des corps inanimés, auſſi-bien que beaucoup d'autres, quoique tirés des corps animés. De cette façon, il y a deux eſpeces de corps inanimés : les uns ſont tirés de la terre, & les autres ſont tirés des mixtes mêmes, ſoit animés ou inanimés. Ceux qui ſont tirés des entrailles de la terre, ſont appellés minéraux : il y en a de trois eſpeces ; ſçavoir, les métaux, les pierres & les moyens minéraux, qu'on appelle auſſi marcaſſites.

Le métal, eſt un mixte qui s'étend ſous le marteau, & qui ſe fond au feu. Les marcaſſites ſont fuſibles au feu, mais ne s'étendent point ſous le marteau, & les pierres ne s'étendent point ſous le marteau, ni ne ſe fondent pas au feu.

Quant aux mixtes, qui ne ſe tirent pas de la terre, on les tire ordinairement des corps animés, par l'artifice humain ; comme les fruits, les ſemences, les racines, les gommes, les réſines, la laine, le cotton, l'huile, le vin & diverſes autres parties

extraites, & ſéparées des végetaux & des animaux, qui ne ſont plus conſidérées comme organiques : on ſe ſert auſſi des animaux tous entiers, lorſqu'ils ſont privés de leur vie & de leur ame. Nous traiterons ſuccinctement de tous ces mixtes, tant animés qu'inanimés dans les Sections ſuivantes.

SECTION CINQUIÉME.

Des moyens minéraux ou des marcaſſites.

Les moyens minéraux, ſont des foſſiles, qui ont une nature moyenne entre les métaux & les pierres, parce qu'ils participent en quelque choſe de l'eſſence de ces deux corps : ils conviennent avec les métaux par leur fuſion, ils répondent auſſi aux pierres par leur friabilité. Les moyens minéraux ſont la plûpart des ſucs métalliques, diſſous ou condenſés ; ou bien, ce ſont des terres métalliques & minérales.

Les principaux ſucs métalliques ſont, premiérement le ſel, qui eſt un corps fort friable, qui ſe réſout à l'humide & qui ſe coagule au ſec ; ce qui fait juger que le principe qui abonde en ce mixte, eſt le ſel dont il tire ſon nom ; on juge donc que puiſque c'eſt un mixte, il n'eſt pas auſſi par conſéquent deſtitué des autres principes, comme on le voit par l'action du feu ſur ce compoſé.

Les *ſels*, ſont naturels ou artificiels : la nature engendre les premiers, qu'on appelle des ſels foſſiles : l'art fait les ſels artificiels ; c'eſt pourquoi il y en a de pluſieurs eſpeces, comme le ſel gemme, le ſel armoniac, le ſalpetre, ou le ſel nitre, le ſel de puits, le ſel marin, le ſel de fontaines, les alums & les vitriols, qui ont tous des qualités ſpécifiques, qui ſont différentes les unes des autres, ſelon la nature des principes qui abondent en eux, & qui ſont, ou fixes ou volatiles, ou qui ſont diſſolvans ou coagulans, comme cela ſe peut voir par la diverſité des opérations, qu'on peut faire ſur chaque eſpece de ces ſels.

Les *bitumes* ſuivent les ſels, ils contiennent ſous eux une grande diverſité d'eſpeces, comme ſont, l'aſphalte, l'ambre ou le karabé, l'ambre-gris, le camphre, le naphte, la petrole & le ſoufre ; & remarquez que nous ne parlons pas ici du ſoufre principiel de toutes les choſes ; mais ſeulement d'un ſuc minéral gras & fœtide, qui a en ſoi une partie ſubtile, qui eſt inflammable, & une autre qui eſt terreſtre & vitriolique, par laquelle il détruit les métaux, & s'éteint aiſément, ſi elle abonde.

Le *ſoufre*, dont nous nous ſervons, eſt ou vif, c'eſt-à-dire, tel qu'il eſt tiré de la terre, & qui n'a point paſſé par l'examen du feu, par le moyen duquel il eſt préparé,

tel que nous le voyons en forme de canons ou de magdaleons. L'art tire de ces mixtes bitumineux, pluſieurs remedes différens pour la Médecine, comme nous le ferons voir dans le dernier Livre de la ſeconde Partie de ce Traité Chymique.

L'*arſenic*, eſt ou naturel, ou artificiel : le naturel contient ſous ſoi trois eſpeces, qui ſont l'orpin, ainſi nommé de ſa couleur d'or ; la ſandaraque, qui eſt rouge, & le réalgar, qui eſt jaune. L'artificiel ſe fait par la ſublimation du naturel avec le ſel.

L'*antimoine*, eſt auſſi naturel, qu'on appelle auſſi minéral, ou artificiel, qui eſt celui que nous achetons, qui a paſſé par la fonte & qui eſt réduit en pains. Nous parlerons particuliérement du choix qu'on en doit faire, de ſes parties conſtituantes, & des différentes ſortes de ce minéral dans la pratique.

Le *cinnabre*, eſt un corps minéral compoſé de ſoufre & de mercure, ou d'argent vif, qui ſont coagulés enſemble juſqu'à une dureté pierreuſe ; le naturel ſe tire des mines, qui eſt mêlé plus ou moins de ſable ; l'artificiel ſe fait par la ſublimation du ſoufre, & du mercure mêlés enſemble.

La *cadmie*, eſt naturelle ou artificielle, la naturelle eſt une pierre métallique, qui contient en ſoi le ſel volatil & l'impur de quelque métal : il y en a une infinité d'eſ-

peces, qui ſont différentes en couleurs, en vertus & en conſiſtence. L'artificielle ſe trouve dans les fourneaux, où ſe fait la fonte des métaux; & ce n'eſt rien autre choſe que le ſel volatil, ou la fleur des métaux, qui ſe ſublime & s'attache aux parois du fourneau, ou qui s'éleve comme une folle-farine juſqu'au toit du lieu, où ſe font les fontes métalliques; il y en a auſſi de différentes eſpeces, comme le pompholix, le ſpode & la tuthie.

L'autre eſpece de *marcaſſites*, ſont les terres minérales, comme les bols, la terre de Lemnos, la terre de Sileſie, la terre de Blois, la craie, l'argile & toutes les autres ſortes de terres minérales. On pourroit encore ajoûter les terres artificielles, comme les différentes ſortes de chaux qui ſe font de diverſes pierres, qui contiennent en elles un ſel corroſif & un feu caché.

Mais avant que de commencer la Section des métaux, il faut éclaircir une difficulté qui ſe préſente en cet endroit; qui eſt, que puiſque les ſels ſont mis entre les ſucs métalliques, comment ſe peut-il faire que le ſel armoniac, qui eſt un ſel, & quelques eſpeces de terres métalliques, dont nous avons parlé, ſoient miſes au nombre des marcaſſites, puiſque les marcaſſites, ou les moyens minéraux ne s'étendent pas ſous le marteau, mais qu'ils ſe fondent néanmoins;

car il eſt conſtant que le ſel armoniac ne ſe fond pas ; au contraire, il ſe ſublime, & encore que ces terres ne ſe fondent pas auſſi, mais qu'elles ſe calcinent, ou ſe ſubliment en fleurs métalliques. A quoi il faut répondre, qu'il eſt vrai que ſi on met le ſel armoniac tout ſeul dans un creuſet, il ne ſe fondra pas, mais il ſe ſublimera ; qu'il eſt vrai néanmoins que ſi on mêloit ce même ſel avec d'autres ſels, il ſe fondroit avec eux : comme l'on voit auſſi que ſi on mêle les terres métalliques ſeules au feu, elles ſe calcineront plutôt que de ſe fondre ; mais ſi on les allie avec quelque corps fuſible, elles ſe fondront : comme lorſqu'on mêle la pierre calaminaire avec poids égal de cuivre de roſette, elle ſe fond avec ce métal, & le change en cuivre jaune qu'on appelle laitton, & l'augmente de cinquante pour cent. Il faut donc remarquer, que quand on diviſe les foſſiles en métaux, en pierres & en marcaſſites, il ne faut entendre autre choſe par les marcaſſites, ou par les moyens minéraux, que les corps qui ont quelque milieu, ou quelque relation avec la nature des pierres, ou avec celle des métaux, ſoit à raiſon de la fuſibilité, ſoit à raiſon de l'extenſibilité, ſoit pour celle de la dureté, ou de la molleſſe. Ainſi ce beau mixte, qui ſemble être le chef-d'œuvre de l'Art qui eſt le verre, ſe

doit rapporter ſelon ce ſens aux marcaſſites, puiſqu'il ſe fond aiſément ; & cependant il ne ſe peut étendre ſous le marteau, ſi vous n'en exceptez celui qui fut rendu malléable à Rome, dont le ſecret eſt péri avec ſon Auteur & ſon Inventeur.

SECTION SIXIÉME.

Des métaux.

Les métaux ſont des corps durs engendrés dans les matrices particulieres des entrailles de la terre, qui peuvent être étendus ſous le marteau, & qui peuvent être fondus au feu. Le nombre des métaux eſt ordinairement ſeptenaire, qu'on rapporte au nombre des ſept Planetes, dont les noms leur ſont appliqués par les Chymiſtes. On diviſe les métaux en parfaits & en imparfaits : les parfaits, ſont ceux que la nature a pouſſés juſqu'à une derniere fin. Les marques de cette perfection ſont la fixation parfaite, une très-exacte mixtion & union des parties conſtitutives de ces corps ; qui eſt ſuivie de peſanteur, de ſon & de couleur, qui ſont capables d'une longue fuſion & d'une très-forte ignition, ſans altération de leurs qualités & ſans perte de leur ſubſtance. Il y en a deux de cette nature, qui ſont le Soleil & la Lune, ou l'or & l'argent. Les métaux imparfaits ſont de

deux ſortes ; ſçavoir, les durs & les mols ; les durs, ſont ceux qui ſe mettent plutôt en ignition qu'en fuſion, comme Mars & Vénus, ou le fer & le cuivre ; les mols, ſont ceux qui ſe mettent plutôt en fuſion qu'en ignition, comme Jupiter & Saturne, ou l'eſtain & le plomb. On met pour le ſeptiéme métal, le Mercure, ou l'argent vif, qui eſt un métal liquide qu'on appelle à cette cauſe, fluide, comme on appelle les autres, ſolides. Cependant quelques-uns le rayent du nombre des métaux à cauſe de cette fluidité, & le mettent entre les choſes qui ont de l'affinité avec les métaux, comme étant une eſpece de météore qui tient le milieu entr'eux : pluſieurs veulent même qu'il en ſoit la premiere matiere.

On partage les métaux & les minéraux en deux ſexes, & l'on ſe ſert de divers menſtrues pour leur diſſolution ; ainſi il n'y a que les eaux régales qui puiſſent diſſoudre l'Or, le plomb & l'antimoine, qu'on prétend être les mâles, & les eaux fortes ſimples, ſont capables de diſſoudre tous les autres qu'on croit être les femelles.

Avant que de finir cette Section, il faut éclaircir en peu de mots quelques queſtions qui ſe font ſur la nature métallique. On demande premiérement, ſi lorſque pluſieurs métaux ſont fondus enſemble, il en réſulte après ce mélange quelque eſpece métalli-

que, qui ſoit différente des métaux dont elle eſt compoſée. Il faut répondre négativement, parce que ce n'eſt pas une vraye mixtion, & encore moins une étroite union; mais c'eſt plutôt une confuſion, puiſqu'on les peut ſéparer les uns des autres. On doute encore ſi les métaux different entr'eux ſpécifiquement, ou s'ils ne different ſeulement que ſelon le plus & le moins de perfection. Scaliger répond à cette queſtion, que la nature n'a pas plutôt produit les autres métaux pour en faire de l'or, que les autres animaux pour en faire des hommes; de plus, on peut dire que Dieu a créé la diverſité des métaux, tant pour la perfection & l'embelliſſement de l'Univers, que pour les différens uſages auſquels ils ſont employés par les hommes. Il faut avoüer néanmoins que les minéraux & les métaux imparfaits tiennent toujours de l'un ou de l'autre des deux métaux parfaits, & le plus ſouvent de tous les deux enſemble, comme cela ſe prouve par l'extraction qu'en font ceux qui ont le ſecret de cette ſéparation, ſoit après une digeſtion précédente, ſoit en les examinant par le véritable ſéparateur, qui eſt le feu externe, qui excite la puiſſance du feu intérieur des choſes, & qui eſt le ſeul inſtrument des ſages, pour faire paroître la vérité de ce que je viens de dire. Ce qui fait conclure,

que ces métaux & ces minéraux imparfaits tendent continuellement à la perfection de leur deſtination naturelle, pendant qu'ils ſont encore dans le ventre de leur mere ; ce qu'ils ne peuvent plus faire, lorſqu'ils ſont arrachés de leurs matrices.

Cette queſtion eſt ordinairement ſuivie de celle qui fait demander, ſi l'Art eſt capable de pouvoir changer un métal imparfait, pour le pouſſer par cette métamorphoſe juſqu'à la perfection de l'un des deux principaux luminaires. Il faut ici répondre affirmativement ; parce qu'il eſt vrai, que la nature & l'art peuvent faire de belles tranſmutations, en appliquant l'agent au patient ; mais la difficulté ſe trouve preſque inſurmontable, d'autant qu'il faut trouver préciſément le point & le poids de nature ; & c'eſt ce travail qui a tourmenté depuis pluſieurs ſiécles les eſprits de tant de Curieux opiniâtres, qui leur a fait uſer leurs corps & vuider leurs bourſes.

La derniere queſtion qui ſe fait, eſt de ſçavoir ſi l'or peut être rendu potable : c'eſt ce qu'on ne doit point révoquer en doute, parce que l'expérience montre qu'il peut être mis en liqueur ; mais le principal eſt de ſçavoir ſi cette liqueur peut nourrir, comme pluſieurs le prétendent ; c'eſt ce que je nie abſolument, parce qu'il n'y a nulle analogie, & nulle rélation entre l'or &

notre corps, ce qui néanmoins se doit trouver nécessairement entre l'aliment & le corps alimenté : or, il n'y a nulle proportion entre la nature métallique & la nature animale ; il ne faut pas toutefois douter que cette liqueur ne soit une médecine très-souveraine, lorsqu'elle est faite avec un dissolvant qui soit ami de notre nature, & qui soit capable de volatiser l'or de maniere, qu'il ne soit pas possible à l'Art de le récorporifier en métal ; car quand il est réduit à ce point-là, c'est alors qu'il passe jusques dans les dernieres digestions, où il corrige tous les défauts qui s'y rencontrent ; & ainsi il altere & change notre corps en mieux, pourvû qu'on en sçache bien l'usage & la dose, autrement ce seroit plutôt un ennemi dévorant, qu'un hôte agréable & familier.

SECTION SEPTIÉME.

Des pierres.

Les pierres sont des corps durs, qui ne s'étendent sous le marteau, ni ne se fondent au feu ; elles sont engendrées dans leurs matrices particulieres, d'un suc empreint de l'idée & du ferment lapidifique ; elles prennent leurs diverses couleurs des diverses mines, par où passe leur suc lapidifique & leur fumée, ou leur esprit coa-

gulatif. Les pierres ſont opaques ou tranſparentes, les tranſparentes ſont colorées ou ſans couleur : ainſi on peut dire avec apparence, que l'eſprit coagulatif de l'émeraude paſſe par une mine de vitriol ou de cuivre; celui de l'opale par une mine de ſoufre, & celui du rubis & de l'eſcarboucle, par une mine d'or; les grenats & quelques autres pierres de cette nature tirent leur couleur du fer, & cela ſe prouve par la pierre d'aimant qui les attire à ſoi, & ainſi des autres pierres; mais l'eſprit coagulatif du diamant & du criſtal de roche, n'eſt qu'un pur & ſimple ferment pétrifiant, qui eſt privé de toute ſulfuréité tingente, qui ne leur cauſe par conſéquent que cette belle tranſparence qu'ils ont.

On remarque que les pierres opaques ou pellucides, ne s'engendrent pas ſeulement dans les entrailles de la terre ou dans les eaux, mais qu'elles s'engendrent auſſi dans les entrailles & dans les viſceres de toute ſorte d'animaux, comme le prouvent les plus curieux Phyſiciens.

Cela ſoit dit briévement touchant la nature des minéraux; car pour ce qui concerne la doctrine de leur hiſtoire particuliere; il la faut rechercher chez les Naturaliſtes qui en ont écrit expreſſément & exactement, comme Georgius Agricola & Lazarus Erker; car nous n'avons intention

que de faire un abregé des Catégories, auſquelles on peut rapporter tous les mixtes naturels qui en reſſortiront.

SECTION HUITIÉME.

Des autres mixtes, tant des animés que des inanimés.

Nous avons dit qu'il y avoit deux ſortes de mixtes inanimés ; ſçavoir, ceux qui ſe tirent du ſein de la terre, & ceux qui n'en ſont pas tirés ; c'eſt pourquoi, il ne reſte plus qu'à vous parler des derniers, puiſque nous avons ſuffiſamment diſcouru des premiers, ſelon l'intention de cet Abregé. Ceux qui ſont de ce dernier ordre, ſont les ſucs & les liqueurs qui ſe tirent des plantes par expreſſion ; auſſi-bien que des animaux médiatement ou immédiatement: comme le vin, l'huile, le vinaigre, les gommes, les réſines, les fruits, les graiſſes, le lait, les cadavres & ſes diverſes parties, & pluſieurs autres choſes qui ſervent de remedes, pour la conſervation & la reſtauration de la ſanté des hommes.

Les mixtes animés, ſont les végetaux ou les animaux ; les végetaux ou les plantes ſont parfaites ou imparfaites ; les plantes parfaites, ſont celles qui ont des racines & une ſurface ; & les imparfaites, ſont celles qui manquent ou de racine, ou de ſurface ;

les truffles ſont de cette eſpece, car toute leur ſubſtance eſt racine ; & les champignons, auſquels on ne voit point du tout, ou fort peu de racine. Les plantes parfaites ſont diviſées en herbe, en arbriſſeau & en arbre ; & chacun de ces genres, eſt encore ſubdiviſé en une infinité d'eſpeces différentes, dont les Botaniſtes donnent les noms & les propriétés. Les parties des plantes parfaites, ſont principales ou moins principales ; les principales, ſont celles qui ſervent d'ame végetative pour faire ſes fonctions : elles ſont ſimilaires ou diſſimilaires ; les ſimilaires, ſont liquides ou ſolides ; les liquides, ſont les ſucs & les larmes ; que ſi elles ſont aqueuſes, elles ſe coagulent en gommes ; & ſi elles ſont ſulfurées, elles ſe coagulent en réſines, & c'eſt la raiſon pourquoi les gommes ſe diſſoudent dans les liqueurs de la nature aqueuſe, & que les réſines ne peuvent être diſſoutes, que par les huiles ou par les liqueurs, qui leur ſont analogues. Les parties ſolides, ſont la chair & les fibres de la plante. Les parties diſſimilaires, c'eſt-à-dire, celles qui contiennent en elles une diverſité de ſubſtances, ſont ou perpétuelles, ou annuelles ; les perpétuelles, & celles qui durent longtems, ſont la racine, le tronc, l'écorce, la moëlle & les rameaux ; les annuelles, ſont

celles qui renaiſſent tous les ans, comme les bourgeons, les fleurs, les feüilles, les fruits, les ſemences, &c.

De même donc que les plantes ont une grande diverſité de parties, & qu'elles ſont diviſées en pluſieurs eſpeces; auſſi les animaux qui ont des parties ſimilaires & diſſimilaires, ſont diviſés en une grande quantité d'eſpeces, car ils ſont raiſonnables ou irraiſonnables; les irraiſonnables ou les bêtes, ſont parfaites ou imparfaites; les parfaites, ſont celles qui n'ont point de céſure, & qui engendrent du ſang pour la nourriture de leurs parties; les imparfaites, qui ſont les inſectes, ſont celles qui n'engendrent point de ſang, & qui ſont diviſées par céſures. Toutes les bêtes, tant les parfaites que les imparfaites, ſont ou greſſiles, ou reptiles, ou natatiles ou volatiles. Si vous déſirez de vous rendre ſçavans dans l'hiſtoire de ces animaux, il faut lire Aldrovandus, qui en a écrit très-exactement. Pour la connoiſſance de l'homme & de ſes parties, il faut conſulter les Anatomiſtes.

CHAPITRE VI.

Comment la Chymie travaille ſur tous ces mixtes pour en tirer le pur, & pour en rejetter l'impur.

VOus voyez par le dénombrement de ces mixtes, combien l'empire de la Chymie eſt de grande étendue, puiſque ſon travail s'occupe ſur des compoſés ſi différens; car elle peut prendre celui qui lui plaît de tous ces corps, ou pour le diviſer en ſes principes, en faiſant la ſéparation des ſubſtances dont ils ſont compoſés; ou elle s'en ſert pour tirer le myſtere de nature qui contient l'arcane, le magiſtere, la quinteſſence, l'extrait & le ſpécifique en un dégré beaucoup plus éminent, que le corps duquel on le tire; parce que ce corps eſt changé & exalté par la préparation chymique, qui ſépare l'impur pour achever ce myſtere, comme cela ſe verra au Livre des opérations: car il ne ſe faut pas contenter de l'étude & de la lecture des Œuvres de Paracelſe, & principalement de ſes Livres des Archidoxes, que je vous ai déja recommandés; mais il faut auſſi mettre la main à l'œuvre, pour entrer dans l'intelligence de ſes énigmes, ſans ſe rebuter pour le tems qu'on y doit employer,

pour la peine qu'on y prend, ni pour les frais qu'on y employe ; comme font ordinairement ceux qui croyent & qui s'imaginent pouvoir devenir habiles par la lecture de quelques Auteurs, qui ne ſe fondent que ſur l'autorité de leurs prédéceſſeurs, & qui laiſſent en arriere l'expérience & la recherche des ſecrets de la nature, quoique ce ſoit la principale colomne de toute la bonne philoſophie naturelle, & par conſéquent celle de la bonne médecine. Pour parvenir à notre but, nous finirons notre Théorie pour entrer dans la Pratique, afin que l'une faſſe mieux entendre l'autre.

Fin de la Théorie.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Des termes néceſſaires, pour entendre & pour faire les opérations Chymiques.

PREFACE.

NOus avons montré dans la premiere Partie de ce Traité, les fondemens ſur leſquels toute la théorie de la Chymie eſt appuyée : mais parce que nous avons dit dans notre Avant-propos, que la Chymie eſt une Philoſophie ſenſible, qui ne reçoit & qui n'admet que ce que les ſens lui démontrent & lui font paroître ; il eſt tems de venir à la pratique & aux opérations, pour examiner ſi tout ce que nous avons dit, eſt fondé ſur les ſens. Perſonne ne doit trouver étrange que la ſcience mette la main à l'œuvre, puiſque l'opération n'eſt que pour la contemplation, & que la contemplation n'eſt que pour l'opération ; ce qui fait que ces deux choſes doivent être inſéparables. Et s'il eſt vrai que toutes les

doctrines & toutes les ſciences doivent commencer par les ſens, ſelon cette maxime qui dit : *Nihil eſſe in intellectu, quin priùs non fuerit in ſenſu ;* je trouve très-à-propos qu'on ait les ſens bien informés & bien inſtruits de pluſieurs expériences avant qu'on ſe puiſſe occuper théoriquement & contemplativement ſur toutes les choſes naturelles, de peur qu'on ne tombe dans les mêmes fautes de ces Philoſophes ſuperficiels, qui ſe contentent de philoſopher ſur les principes de quelque ſcience, dont l'expérience découvre la fauſſeté. Par exemple, n'eſt-ce pas une erreur manifeſte, de ſe perſuader que la flamme ou la fumée, qui ſort de quelque mixte par une violente réſolution, ſoit un feu ou un air élémentaire, & quelque choſe de bien ſimple ; puiſque ſi on les retient dans un alembic, ou dans quelqu'autre récipient, l'expérience fera voir aux ſens que cette flamme ou cette fumée, ne ſont pas des élémens purs, & que ce ne ſont pas auſſi des mixtes imparfaits ; mais que c'eſt quelquefois le corps même d'un mixte très-parfait, comme il paroît clairement par la ſublimation du ſoufre, & par celle du ſel armoniac ; auſſi-bien que par les fumées du mercure, qui eſt le vif argent, qui ne ſont autre choſe que le même mercure, qui prend toute ſorte de formes & de couleurs, com-

me le Prothée des anciens Poëtes ; mais qui reprend néanmoins ſon premier être par la revivification ?

Ce que nous venons de dire, fait voir qu'il ne faut pas juger témérairement des choſes ; comme de dire que toute fumée eſt air, pour quelque reſſemblance qu'elle auroit avec l'air. Car quoique toute vapeur & toute exhalaiſon ſoient ſemblables à la vûe, cependant elles ſont d'une nature fort différente, comme cela ſe voit par ceux qui les examinent à fonds, après les avoir logées dans leurs vaiſſeaux ; & c'eſt ce que nous ferons voir par les opérations, dont nous traiterons dans la ſuite.

Mais parce qu'on rencontre dans la pratique de ces opérations pluſieurs termes, qui ſont eſſentiels à l'art Chymique, & qui ſont aſſez difficiles à entendre, il eſt néceſſaire de les expliquer avant que de commencer à parler de la pratique. Ainſi nous traiterons dans ce Livre, premiérement des diverſes eſpeces de ſolutions & de coagulations, parce qu'une des principales fins de la Chymie, eſt de ſpiritualiſer & de corporifier, pour ſéparer par ce moyen le pur de l'impur. Après quoi nous enſeignerons les divers dégrés du feu, par le moyen duquel on parvient avec l'aide de pluſieurs fourneaux, & de beaucoup de vaiſſeaux différens à cette véritable exalta-

tion, qui tire du myſtere de la nature de chaque mixte, l'arcane, l'élixir, la teinture, ou quelque ſublime eſſence, qui ſoit graduée juſqu'à un tel point, qu'une ſeule goutte, ou un ſeul grain de ces remédes merveilleux, faſſe plus d'effet ſans comparaiſon, que pluſieurs livres du mixte groſſier & corporel, dont ces médicamens auront été tirés.

CHAPITRE I.

Des diverſes eſpeces de ſolutions & de coagulations.

ENcore que la Chymie ait pour objet tous les corps naturels; cependant elle travaille particuliérement ſur le corps mixte, dont elle enſeigne l'exaltation, par le moyen de la ſolution & de la coagulation, qui contiennent ſous elles diverſes eſpeces d'opérations, qui tendent toutes, ou à la ſpiritualiſation, ou à la corporification des minéraux, des végetaux, ou des animaux: de maniere que l'exaltation de quelque mixte, n'eſt autre choſe que la plus pure partie de ce même mixte, réduite à une ſuprême perfection, par le moyen de diverſes ſolutions & coagulations qui auront été pluſieurs fois retirées. Pour parvenir à réduire quelque choſe au point de ſon

exaltation, il faut premiérement ſéparer le pur de l'impur, ce qui ſe fait matériellement ou formellement : matériellement, par la cribration, l'ablution, l'édulcoration, la déterſion, l'effuſion, la colation, la filtration & la deſpumation : formellement, par la diſtillation, par la ſublimation, par la digeſtion, & par pluſieurs autres opérations réitérées, dont nous parlerons ci-après.

Après avoir fait la ſéparation du pur & de l'impur, il faut rejetter l'impur pour parvenir à une exaltation parfaite, & mettre le pur, premiérement en ſolution, & puis en coagulation; ce qui ſe fait, ou en le réduiſant en fort petites parties, ou en liqueur ou en quelque corps ſolide, par le moyen des opérations qui ſuivent; ſçavoir, la limation, la raſion, la pulvériſation, l'alkoholiſation, l'inciſion, la granulation, la lamination, la putréfaction, la fermentation, la macération, la fumigation qui eſt ſéche ou humide, la cohobation, la précipitation, l'amalgamation, la diſtillation, la rectification, la ſublimation, la calcination, qui eſt actuelle ou potentielle, la vitrification, la projection, la lapidification, l'extinction, la fuſion, la liquation, la cémentation, la ſtratification, la réverbération, la fulmination ou la détonation, l'extraction, l'expreſſion, l'incé-

ration, la digeſtion, l'évaporation, la déſiccation, l'exhalation, la circulation, la congélation, la criſtalliſation, la fixation, la volatiliſation, la ſpiritualiſation, la corporification, la mortification & la revivification. Et c'eſt de tous ces termes différens, dont il faut que nous donnions une claire intelligence en ce Chapitre.

La *cribration*, eſt lorſqu'on paſſe la matiere battue au mortier à travers le tamis ou par le crible; l'une eſt la contuſion parfaite, & l'autre, la groſſiere.

L'*ablution* ou la *lotion*, ſe fait lorſqu'on lave ſa matiere dans de l'eau, pour la nettoyer de ſes impuretés les plus groſſieres. Et lorſque la matiere eſt deſcendue au fond de l'eau par ſa peſanteur, & qu'on verſe l'eau par inclination, cela s'appelle *effuſion*.

L'*édulcoration* eſt l'opération, par laquelle on ſépare les parties ſpiritueuſes, ſalines & corroſives des préparations chymiques, qui ſe font par la calcination actuelle ou potentielle.

On purge par la *déterſion*, la matiere qui ne peut ſouffrir l'eau, ſans altération de ſes qualités, ou ſans déperdition de ſa ſubſtance; de ſorte, que ſi la matiere ſe met dans quelque liqueur convenable, & qu'on la paſſe groſſiérement en ſuite, ſoit à travers un linge, ou à travers de quelqu'autre couloir de drap ou d'étamine, cela ſe

nomme *colation* ou *percolation* ; mais ſi cette opération ſe fait à travers quelque choſe de plus compact & de plus ſerré, cela s'appellera *filtration*, qui ſe fait par le drap, par le papier, ou par la languette ; celle qui ſe fait par le papier, eſt la plus exacte & la plus nette.

La *deſpumation*, n'eſt rien autre choſe, que la ſéparation qui ſe fait de l'écume, ou des autres ordures qui ſurnagent au-deſſus des matieres, avec quelque inſtrument propre à cet effet.

La *limation*, eſt la ſolution de la continuité corporelle de quelque mixte par une lime d'acier : elle a ſon uſage dans les trois familles des compoſés ; car on lime les os des animaux, les bois des végetaux, auſſi-bien que le corps des métaux les plus durs & les plus ſolides.

La *raſion*, a beaucoup d'affinité avec la limation ; mais elle ſe fait avec quelque inſtrument plus tranchant, comme avec un coûteau, ou quelque autre choſe de pareille nature : on la peut auſſi rapporter en quelque façon à l'*inciſion*.

La *pulvériſation* ou la *contuſion*, ne ſont rien autre choſe que la réduction de quelque mixte en poudre, par le moyen de la trituration dans un mortier, ſur le marbre, ou ſur le porphire. Que ſi on réduit la matiere en poudre très-ſubtile, qui ſoit im-

palpable & imperceptible, cela s'appelle *alkoholiſation*, qui ſe dit auſſi quelquefois des choſes liquides, comme on appelle l'*alkohol* de vin, ou des autres eſprits volatiles & inflammables, lorſque ces eſprits ſont tellement dépoüillés de leur phlegme, qu'ils brûlent & eux & la matiere, qu'ils ont trempée, comme du linge, du papier ou du cotton.

On met par la *granulation*, les matieres minérales & métalliques en grenaille; & par la *lamination*, on la bat & l'étend en petites lames déliées, comme ſont l'or, l'argent & le cuivre en feüilles.

La *putréfaction* ſe fait, lorſque le mixte tend à ſa corruption, par une chaleur humide ſans aucun mélange: que ſi cela ſe fait par le mélange & l'addition de quelque levain, qui eſt le ferment, comme du tartre, du ſel commun, de la levure de bierre, du levain, ou du ferment ordinaire & de la lie de vin, cela prend le nom de *fermentation*.

La *macération*, eſt lorſqu'on met quelque matiere en infuſion dans un menſtrue, qui n'eſt que quelque humeur, ou quelque liqueur convenable & appropriée à votre intention, pour extraire la vertu du compoſé ſur lequel on agit: cette opération demande le tems propre & néceſſaire pour l'extraction, ſelon le plus ou le moins de

fixité du corps, ſur lequel on travaille.

La *fumigation*, eſt une corroſion des parties extérieures de quelque corps, qui ſe fait par quelque vapeur, ou par quelque exhalaiſon âcre & corrodante : ſi c'eſt par une vapeur, comme par celle du vinaigre, c'eſt une fumigation humide; & ſi c'eſt par une exhalaiſon, comme par la fumée du plomb ou de l'argent vif, c'eſt une fumigation ſéche, qui calcine les métaux réduits en lames, & qui les rend ſi friables, qu'on les peut après réduire facilement en poudre.

La *cohobation* ſe fait, lorſqu'il eſt néceſſaire de rejetter ſouvent le menſtrue, qui a été tiré d'un ou de pluſieurs mixtes, ſur les propres feces ou le reſte de ces mixtes, ſoit pour en tirer les vertus centriques, qui ſont enfermées dans ces compoſés, ſoit pour faire que ces mêmes feces ſe refourniſſent, & reprennent ce qu'elles avoient laiſſé volatiliſer par le moyen de la chaleur dans la diſtillation, & c'eſt dans cette ſeule opération que la cohobation a lieu.

La *précipitation* fait quitter le menſtrue diſſolvant, au corps que ce menſtrue avoit diſſout, ce qui ſe fait par l'analogie, qui eſt entre les ſels & les eſprits; car ce qui ſe diſſout par les eſprits, eſt précipité par les ſels, & au contraire. Cette opération requiert une conſidération particuliere de

celui qui désire travailler, parce qu'elle donne beaucoup de lumieres, pour bien comprendre la génération & la corruption des choſes naturelles.

L'*amalgamation*, eſt une calcination particuliere des métaux, que quelques Auteurs appellent la calcination philoſophique. Elle ſe fait par le moyen de l'union du mercure, ou de l'argent vif dans les moindres particules des métaux; ce qui les ſépare de telle ſorte, que cela les rend onctueux & maniables à la main; ſi bien que faiſant évaporer le mercure à la chaleur requiſe, les métaux ſont réduits en une chaux très-ſubtile, ce qui ne ſe peut faire par quelque autre moyen que ce ſoit.

La *diſtillation* ſe fait, lorſque la matiere, qui eſt encloſe dans un vaiſſeau, pouſſe, chaſſe & envoye des vapeurs dans un autre vaiſſeau qui lui eſt uni, par le moyen & par l'activité du feu. Il y en a de trois eſpeces. La premiere eſt celle qui ſe fait, quand les vapeurs des choſes diſtillées s'élevent en haut. La ſeconde, quand ces mêmes vapeurs vont par le côté; & la troiſiéme, quand elles tendent en bas. Le tout ſe fait ſelon les matieres propres à la diſtillation, & ſelon les vaiſſeaux convenables à cet effet.

La *rectification*, n'eſt autre choſe que la réitération de la diſtillation, afin de rendre

les vapeurs diſtillées, plus ſubtiles, ou pour priver quelque eſprit de ſon phlegme, ou de ſes parties les plus terreſtres & les plus groſſieres, ſelon que ce ſont des eſprits ou acides fixes, ou que ce ſont des eſprits volatiles inflammables.

La *ſublimation*, eſt une opération, par laquelle le feu fait paſſer en exhalaiſons ſéches tout un corps, ou quelqu'une de ſes parties qui ſe condenſent au haut du vaiſſeau, en fleurs déliées & ſubtiles, ou en un corps plus denſe, plus compact & plus ſerré: cette façon d'opérer eſt oppoſée à la précipitation.

La *calcination*, eſt une action violente, qui réduit le mixte en chaux & en cendres; elle eſt double, ſçavoir, la calcination actuelle & la potentielle. Celle qui eſt actuelle, ſe fait par le moyen du bois enflammé, ou par celui des charbons ardens, qui ſont le feu matériel; & la calcination potentielle, eſt celle qui ſe fait par le moyen du feu ſécret & potentiel des eaux fortes, ſimples ou compoſées, & par les vapeurs, ou par les fumées corroſives, comme on le remarque dans la précipitation & dans la fumigation.

La *vitrification*, eſt le changement d'un métal, des minéraux, des végetaux, ou des pierres en verre; ce qui ſe fait par le moyen de la projection après leur fuſion, ou par

l'addition de quelques ſels alkalis, ou fixes & lixiviaux, qui pénetrent & qui purifient ces diverſes ſubſtances, & les vitrifient en leur donnant la fuſibilité & la tranſparence. Il y en a pourtant beaucoup qui ſont opaques, qu'on appelle communément les émaux.

La *lapidification* ſe fait, lorſqu'on change les métaux en pierres & en paſtes, qui tiennent en quelque façon le milieu entre les verres métalliques & tranſparens, & les émaux, à cauſe qu'elles prennent un beau poli.

L'*extinction*, eſt la ſuffocation & le refroidiſſement d'une matiere embraſée dans quelque liqueur, ſoit que ce ſoit pour tirer la vertu de cette matiere & la communiquer à la liqueur, ſoit pour communiquer quelque qualité nouvelle à ce qu'on trempe; comme on éteint la tutie & la pierre calaminaire dans de l'eau de fenoüil ou dans du vinaigre, pour leur communiquer plus de vertu pour les yeux; comme on trempe auſſi tous les inſtrumens qui ſe forgent du fer & de l'acier, pour leur donner le poli, la dureté & par conſéquent le tranchant.

La *fuſion* ſe dit proprement des métaux & des minéraux; elle ſe fait par une grande & violente ignition. Et la liqüation ne ſe dit que des graiſſes des animaux, de la cire

& des parties onctueuſes, graſſes & réſineuſes des végetaux, qui ſe fait par une chaleur temperée.

On ôte par la *cémentation* les impuretés des métaux : elle ſert auſſi à leur examen, pour ſçavoir s'ils ſont vrais ou faux, comme on rétrecit auſſi leur volume, par le reſſerrement de leurs parties, ce qui ſe fait par le moyen de la *ſtratification*, en faiſant un lit de ciment, puis un autre de lames métalliques ; & continuant ainſi, *ſtratum ſuper ſtratum*, ou lit ſur lit, juſqu'à ce que le vaiſſeau ſoit plein ; mais notez qu'il faut toujours commencer par le ciment & finir par le même ; en ſuite de quoi, il faut lutter bien exactement le pot ou le creuſet, pour donner après cela le feu de roue par dégrés juſqu'à la fuſion.

La *réverbération*, eſt une ignition, par laquelle les corps ſont calcinés en un fourneau de réverbere à feu de flamme ; ſoit que cela ſe faſſe pour en ſéparer les eſprits corroſifs ; ſoit qu'il ſe faſſe ſimplement, pour ſubtiliſer & pour ouvrir ce même corps, par le moyen de cette opération.

La *fulmination* ou la *fulguration*, eſt une opération, par laquelle tous les métaux, excepté l'or & l'argent, ſont météoriſés, réduits & chaſſés en vapeurs, en exhalaiſons & en fumées, par le moyen du plomb ſur la coupelle ou ſur la cendrée, avec un

feu très-violent, animé de quelque bon & ample ſoufflet.

On fait la *détonation*, pour ſéparer & pour chaſſer toutes les parties ſulfurées & mercurielles, qui ſont impures dans quelque mixte, afin qu'il ne demeure que la partie terreſtre, qui eſt accompagnée du ſoufre interne & fixe, auquel réſide principalement la vertu des minéraux : on fait cette opération par le moyen du ſalpêtre ou du nitre, comme cela ſe voit en la préparation de l'antimoine diaphorétique, qui ſe fait par détonation & par fuſion.

L'*extraction*, eſt lorſqu'on tire l'eſſence ou la teinture d'un mixte, par le moyen d'un menſtrue ou d'une liqueur convenable, que l'Artiſte fait évaporer, s'il eſt vil & inutile, mais qu'il retire par diſtillation, s'il eſt précieux, & capable de pouvoir encore ſervir aux mêmes opérations ; ce qui demeure au fond du vaiſſeau, ſe nomme extrait.

L'*expreſſion* ſe fait pour ſéparer le plus ſubtil du plus groſſier, ſelon l'intention, qu'on a de garder l'un ou l'autre ; on ſe ſert pour cela de la preſſe & des platteaux.

La *digeſtion*, eſt une des principales opérations, & une des plus néceſſaires de la Chymie, parce que les mixtes ſont rendus par elle traitables & capables de fournir ce qu'on en déſire ; elle ſe pratique par le

moyen d'un menſtrue convenable, & d'une lente & longue chaleur : on la fait ordinairement dans quelque vaiſſeau de rencontre, qui ſont deux vaiſſeaux qui s'embouchent l'un dans l'autre, afin qu'il ne ſe perde rien des eſprits volatiles de la choſe qu'on digere : on ſe ſert ordinairement dans cette opération de la chaleur du bain aqueux, du bain vaporeux, de l'aërien, de la chaleur du fumier de cheval, ou de celle des cendres, ou du ſable. La digeſtion a beaucoup d'affinité avec la *macération* : elles different néanmoins entr'elles, en ce qu'il ſe fait en digérant une eſpece de coction, ce qui ne ſe fait pas dans la macération.

On retire le menſtrue, qui a ſervi à diſſoudre, ou à extraire en vapeur, par le moyen de l'évaporation ; & par cette action, ſe produit la *déſiccation* ; mais par l'*exhalation* les eſprits ſecs ſont enlevés de la matiere par le feu, & ſont réduits en exhalaiſons.

La *circulation*, eſt une opération, par laquelle les matieres contenues au fond d'un pélican ou d'un vaiſſeau de rencontre, ſont pouſſées en haut par l'action de la chaleur, puis elles retombent ſur leurs propres corps, ou pour les volatiſer par le moyen des eſprits, ou pour fixer l'eſprit par le moyen du corps ; ce qui eſt très-digne de la con-

templation d'un homme qui veut être vrai Naturaliſte.

La *congélation*, eſt la réduction des parties ſolides des animaux en gelée, par l'*élixation* avec quelque menſtrue ; comme ſont les gelées des cornes, des os, des muſcles, des tendons & des cartilages ; mais notez que cette congélation ne ſe fait qu'à raiſon du ſel volatil, qui abonde dans les animaux : comme la *criſtaliſation*, ſe dit auſſi proprement des ſels, lorſqu'on les purifie par diverſes ſolutions, filtrations & criſtaliſations, après que la liqueur qui les contient, a été évaporée juſqu'à pellicule.

Les choſes volatiles ſont rendues fixes par la *fixation* ; comme au contraire, les fixes ſont rendues volatiles par la *volatiliſation*. On appelle *fixe*, ce qui eſt conſtant & permanent au feu ; comme on appelle *volatile*, ce qui fuit & s'exhale à la moindre chaleur. Mais remarquez ici, que comme il y a une grande diverſité de dégrés de chaleur, auſſi il y a-t'il beaucoup de ſortes de choſes fixes, & beaucoup de volatiles.

La *ſpiritualiſation* change tout le corps en eſprit, en ſorte qu'il ne nous eſt plus palpable ni ſenſible ; & par la *corporification*, l'eſprit reprend ſon corps, & ſe rend derechef manifeſte à nos ſens ; mais ce corps eſt un corps exalté, qui eſt bien différent en vertu de celui dont il a été

tiré, puiſque ce corps, ainſi glorifié, contient en ſoi le myſtere de ſon mixte.

Par la *mortification*, les mixtes ſont comme détruits, & perdent toutes les qualités & les vertus de leur premiere nature, pour en acquérir d'autres, qui ſont beaucoup plus ſublimes & beaucoup plus efficaces, par le moyen de la *révivification*. C'eſt cette opération qui a fait dire à Paracelſe, que la force de la mort eſt efficace, puiſqu'il ne ſe fait point de réſurrection ſans elle; & comme dit l'Apôtre Saint Paul, il faut que le grain meure en terre, avant que de revivre, & de ſe multiplier dans l'épi qui en provient.

Empyreume & *empyreumatique*, terme tiré du Grec, eſt une odeur déſagréable, que communique la violence du feu au mixte que l'on diſtille.

CHAPITRE II.

Des divers dégrés de la chaleur & du feu.

LE plus puiſſant agent que nous ayons ſous le Ciel, pour faire l'anatomie de tous les mixtes, eſt le feu, qui a beſoin pour ſon entretien, premiérement de matiere combuſtible, huileuſe & ſulfureuſe, ſoit minérale, comme le charbon de terre; ſoit végetable, comme le bois & le charbon,

& les huiles des végetaux ; ſoit enfin animale, comme les graiſſes, les axonges & les huiles des animaux. En ſecond lieu, le feu a beſoin d'un air continuel, qui chaſſe par ſon action les excrémens & les fuliginoſités des matieres qui ſe brûlent, & qui anime le feu, pour le faire plus ou moins agir ſur ſon ſujet ; & c'eſt cette néceſſité qui a fait aſſez improprement dire à quelques-uns, que l'air étoit la vraye nourriture & la véritable pâture du feu. Si nous voulons parler très-exactement, on ne peut pas dire que le feu reçoive de ſoi, ni en ſoi du plus ou du moins, ou comme diſent les Philoſophes, qu'il puiſſe recevoir intenſion ou rémiſſion ; cependant la matiere ſur laquelle il agit, peut recevoir pluſieurs dégrés de chaleur, ſelon l'approche ou l'éloignement du feu, ou l'interpoſition des choſes qui peuvent recevoir l'impreſſion de la chaleur. D'où il s'enſuit néceſſairement, que le régime & la conduite de la chaleur, conſiſte en une juſte & convenable quantité de feu, qui ſoit adminiſtrée par l'Artiſte, ſelon les conditions de la matiere ſur quoi il travaille, & ſelon les moyens dont il ſe ſert, auſquels il faut qu'il donne une diſtance proportionnée.

Pour accroître & augmenter le feu, il faut ou mettre une plus grande quantité de charbon dans le fourneau, ou s'il y en a

assez, & qu'il n'agisse pas selon la volonté de celui qui travaille, il faut donner entrée à un plus grand air, ou par la porte du fourneau par où on met le feu; ou ce qui sera mieux, en le donnant par la porte du cendrier; & même en ouvrant les registres, qui sont en haut ou aux côtés des fourneaux, pour donner issue aux exhalaisons & aux vapeurs fuligineuses, qui suffoquent ordinairement le feu; ou encore, en soufflant avec des soufflets, qui soient amples, & qui soient capables de beaucoup de vent. Ce que je viens de dire, doit faire connoître qu'on peut affoiblir le feu par le contraire; comme de fermer les portes & les registres, pour empêcher l'entrée de l'air & la sortie des fuliginosités; ou bien, on doit diminuer la matiere combustible, ou couvrir le feu de cendres froides, ou d'une platine de fer, ou d'une brique, pour empêcher le désordre & les accidens qui arrivent dans les opérations.

Pour ce qui concerne la distance du vaisseau qui contient la matiere, cela ne se peut juger que selon les moyens interposés & la nature de la matiere même. On peut néanmoins recevoir pour regle générale, qu'il faut qu'il y ait une distance d'environ huit pouces, entre la grille ou le réchaux qui contient le feu, & le cul ou le fond du vaisseau qui doit recevoir la chaleur : car

le feu agit ſur les matieres, médiatement ou immédiatement : immédiatement, lorſque le feu agit ſans oppoſition ſur la matiere, ou ſur le vaiſſeau qui la contient, ſoit que ce ſoit un creuſet, une cornue ou quelqu'autre choſe ; & c'eſt ce qu'on appelle communément le feu ouvert, le feu de calcination & le feu de ſuppreſſion. Médiatement, lorſqu'il y a quelque choſe qui eſt poſée entre le feu & la matiere, qui empêche ſon action deſtructive ; ce qui donne le moyen à l'Artiſte de le gouverner, comme un habile Ecuyer, qui ſçait régir & dompter un cheval, par le moyen des rênes de la bride qu'il tient en ſa main.

Nous comprendrons toutes les différences des dégrés de la chaleur ſous *neuf claſſes* principales, que l'Artiſte pourra diverſifier encore en une infinité de manieres, ſelon ſon intention, & ſelon que le requiert la qualité du mixte ſur quoi il opete ; ces différences ſont celles qui ſuivent.

Nous prendrons le *premier dégré* de la chaleur, par l'extrême & par le plus fort, qui eſt le feu de flamme, qui calcine & qui réverbere toutes les choſes ; & c'eſt proprement celui qui eſt capable de faire paſſer en vapeur & en exhalaiſons, les corps qui ſont les plus ſolides & les plus fixes.

Le *ſecond*, eſt celui du charbon, qui ſert proprement & principalement à la cémen-

tation, pour la coloration & pour la purgation ; auſſi-bien que pour le rétréciſſement des métaux ; auſſi-bien que pour celle des minéraux, qui tiennent le plus de la nature métallique : on l'appelle quelquefois le feu de roue, & quelquefois le feu de ſuppreſſion, ſelon que le feu eſt approprié deſſus, deſſous, ou à côté.

Le *troiſiéme dégré du grand feu*, eſt celui de la lame de fer rougie au plus haut point, qui eſt une chaleur, qui ſert pour expérimenter & pour éprouver les teintures métalliques, auſſi-bien que le dégré de fixation des remédes minéraux.

Le *quatriéme* prend pour ſon ſujet la limaille de fer enfermée dans une capſule, ou dans un chaudron de même matiere ; & cela, parce que ce corps étant une fois échauffé, conſerve ſa chaleur beaucoup plus long-tems que les autres, & qu'il la communique avec une plus grande activité au vaiſſeau, qui contient la matiere qui doit être diſtillée ou digerée, ou qui doit être cuite.

Le *cinquiéme*, eſt celui de ſable, pour ſervir de moyen interpoſé ; il tient une chaleur moindre que celle de la limaille de fer, parce qu'il s'échauffe plus lentement, qu'il ſe refroidit plutôt, & qu'il eſt plus aiſé de le tenir en bride par le moyen des regiſtres bien appropriés.

La *ſixiéme*, eſt la chaleur des cendres, qui commence d'être une chaleur temperée à l'égard des autres dégrés de feu, dont nous avons parlé ci-devant ; ce feu ſert ordinairement pour les extractions des mixtes, qui ſont de moyenne ſubſtance, ſoit de l'animal ou du végetable, & même pour leurs digeſtions & à leurs évaporations.

Le *bain marie*, ou en parlant plus proprement, le bain marin, fait la *ſeptiéme* de nos claſſes, & qui eſt la plus conſidérable de toutes les autres, comme étant celle qui fait la plus excellente & la plus utile partie du travail de la Chymie ; parce que l'Artiſte la peut conduire avec tant de jugement & avec tant de proportion, qu'il peut faire avec ſon aide une grande diverſité d'opérations, qui ſont impoſſibles par quelque autre voye imaginable ; car il peut être boüillant, demi-boüillant, frémiſſant, tiéde, demi-tiéde, & tenir encore le milieu entre tout ce que je viens de dire.

Le *huitiéme* dégré du feu bien gradué, eſt le bain vaporeux ; car on peut mettre les vaiſſeaux ſimplement à la vapeur de l'eau, qui eſt contenue dans le bain marin ; & pour le *neuviéme*, on peut mettre de la ſiûre de bois à l'entour du vaiſſeau, qui reçoit la vapeur, ou de la paille d'avoine, ou de la paille hachée menu ; parce que ce ſont des corps qui attirent facilement cette va-

peur & ſa chaleur, & qui la conſervent long-tems dans une grande lenteur, & dans une égalité preſque parfaite.

Il y a encore le *feu de lampe* par-deſſus tout ce que nous venons de dire, qui peut être gradué, ſelon l'éloignement & l'approche de la lampe, qui aura un ou pluſieurs lumignons; ces lumignons ſeront compoſés de deux, de trois, de quatre ou d'un plus grand nombre de fils, ſelon qu'on voudra plus ou moins échauffer la matiere; cette chaleur ſert principalement à cuire & à fixer.

Les Chymiſtes ont encore inventé pluſieurs autres ſortes de chaleur qui ne leur coûtent rien: comme celle du Soleil, ſoit en expoſant leurs matieres à la réflexion des rayons de ſa lumiere, qui auroient été reçûs par quelque corps, plus ou moins capable de les renvoyer; ſoit en concentrant les rayons de cette même lumiere, par le moyen du miroir ardent, qui eſt un inſtrument capable de donner de l'étonnement aux plus habiles, qui ne connoiſſent pas la ſphere de ſon activité; puiſque ces effets les moins conſidérables, ſont de fondre les métaux, ſelon la coupe & la grandeur du diamétre de ces inſtrumens admirables.

Mais ce qu'il y a de moins concevable, c'eſt que cette chaleur eſt un feu magique,

qui eſt différent de tout autre feu ; puiſque le dernier eſt deſtructif, & que ce premier eſt conſervatif & multiplicatif, comme l'expérience le fait voir en la calcination ſolaire de l'antimoine, qui perd par cette opération ſon mercure & ſon ſoufre impur, qui s'exhalent en fumée ; ce qui devroit diminuer de ſon corps, & qui acquiert une vertu cordiale & diaphorétique, avec une augmentation de ſon poids, ce qui ſe prouve ainſi. Si on calcine dix grains de ce minéral au feu ordinaire, il diminue de quatre ; & par conſéquent, il n'en reſte que ſix, qui ſeront encore cathartiques & émétiques ; mais ſi vous en calcinez autant à ce feu céleſte, outre qu'il perd ſes mauvaiſes qualités par l'exhalaiſon qui ſe fait de ſes impuretés, qui ont du poids, & qui ſemblent avoir diminué les dix grains ; il ſe trouve qu'il y en a douze après que la préparation eſt achevée, qui ſont doüés d'une vertu toute admirable, & c'eſt ce qui cauſe avec raiſon, l'admiration des plus rares eſprits : car il eſt augmenté de la juſte moitié. Mais on ceſſe d'admirer, quand on a une fois connu & qu'on a bien compris, que la lumiere eſt ce feu miraculeux, qui eſt le principe de toutes les choſes naturelles, qui ſe joint & qui s'unit indiviſiblement à ſon ſemblable, lorſqu'il le rencontre en quelque ſujet que ce ſoit.

Les

Les Artiſtes ſe ſervent encore de la chaleur du *fumier de cheval*, qui eſt une chaleur putréfactive, que Paracelſe recommande particuliérement, quand il s'agit d'ouvrir les corps les plus ſolides & les plus fixes, comme ſont ceux des métaux & des minéraux; afin d'en extraire plus aiſément les beaux remedes qu'il nous enſeigne, on peut ſubſtituer à la chaleur du fumier, celle des bains & des fontaines minérales, qui ſont chaudes naturellement; auſſi-bien que celle du bain marin, qui eſt artificielle, pourvû qu'on la ſçache gouverner avec les proportions requiſes.

CHAPITRE III.

De la diverſité des vaiſſeaux.

COmme on ne met pas ſouvent les matieres ſur quoi l'Artiſte travaille ſur le feu nud & à découvert, mais qu'il faut néceſſairement qu'elles ſoient encloſes dans des vaiſſeaux propres & convenables à l'intention de celui qui travaille, qu'on ajuſte & qu'on poſe artiſtement & avec un grand jugement ſur le feu, qui agit médiatement ou immédiatement; afin que ce qui en ſortira, ne ſe perde pas inutilement, mais au contraire, qu'il ſoit ſoigneuſement & curieuſement conſervé: il faut donc que

nous traitions dans ce Chapitre de la diverſité de ces vaiſſeaux, & des différens uſages où ils peuvent être employés utilement.

Or ces vaiſſeaux doivent être conſiderés, ou ſelon leur matiere, ou ſelon leur forme, parce que ce ſont deux parties eſſentielles, qui font qu'on les employe dans les opérations de la Chymie; & leur différence eſt auſſi grande, qu'il y a de différentes vûes dans les eſprits de ceux qui s'appliquent à ce travail. Et comme il y a pluſieurs ſiécles qu'on recherche la perfection des opérations de cet Art, il faut auſſi que nous tracions ſeulement en général la plus grande partie des inſtrumens néceſſaires, afin de laiſſer une liberté toute entiere, à l'intention de ceux qui voudront travailler à ce bel Art, après qu'ils y auront été introduits, pour parvenir juſqu'aux connoiſſances les plus cachées des belles préparations, qui ſe font par ſon moyen.

On doit toujours choiſir la plus nette matiere pour la conſtruction des vaiſſeaux; il faut auſſi qu'elle ſoit compacte & ſerrée, afin que les plus ſubtiles portions de la matiere ne puiſſent pas tranſpirer, & que cette matiere des vaiſſeaux ne ſoit pas capable de communiquer aucune qualité étrangere à la matiere ſimple ou compoſée, ſurquoi le Chymiſte opere. Le verre eſt le corps,

qu'on doit employer excluſivement à tout autre, à cauſe de ſon reſſerrement & de ſa netteté, s'il étoit capable de ſouffrir toutes les actions du feu; mais ſa fuſibilité & les accidens qui le caſſent, nonobſtant toutes les précautions des Artiſtes, fait qu'il faut avoir de néceſſité recours à d'autres matieres qui ſoient capables de réſiſter au feu, & qui ne ſe puiſſent rompre ſi facilement; comme à la terre de potier, qui fournit à la Chymie un bon nombre de vaiſſeaux pour ſon ſervice, ſelon la diverſité de ces terres, & ſelon leur poroſité: car ſi on dit qu'on les peut enduire de quelques vernis, minéral ou métallique, qui empêcheront la tranſpiration; la réponſe ſera, que cela les rend de la même nature du verre, & qu'ainſi elle ſera ſujette aux mêmes accidens; car outre leur frangibilité commune, il faut avoir encore égard à ne les pas expoſer trop hâtivement du froid au chaud, ni du chaud au froid; parce que la compreſſion ou la raréfraction ne manqueroit pas de cauſer la caſſure des uns & des autres.

Nous avons auſſi beſoin de vaiſſeaux métalliques, pour faire beaucoup d'opérations de l'Art Chymique, qui ſeroient bien malaiſées & preſqu'impoſſibles ſans ce ſecours; tant à cauſe de l'action du feu, qui détruit & qui conſume ce qui lui eſt

ſoumis, qu'à cauſe des diverſes matieres ſur quoi l'Artiſte agit ordinairement. Car on a beſoin de verre ou de terre verniſſée, pour contenir les acides & les ſubſtances ſalines, nitreuſes, vitrioliques & alumineuſes. Au contraire, il faut avoir des vaiſſeaux métalliques, qui puiſſent long-tems réſiſter au feu ouvert, & qui contiennent beaucoup de matiere, quand on doit tirer l'eſprit du vin en quantité. On ne peut auſſi tirer les huiles diſtillées des végetables ſans ces vaiſſeaux; parce que ces opérations ont beſoin d'un feu violent & long, pour déſunir les parties balſamiques & étherées, de celles qui ſont ſalines & terreſtres; ce qui ne peut être ſeparé qu'avec une grande quantité d'eau & par une grande ébullition. Mais obſervez de ne jamais vous ſervir d'aucun vaiſſeau, ni d'aucun inſtrument métallique, lorſqu'on travaillera ſur le mercure, qu'on doit prendre dorénavant pour le vif-argent, parce que ce mixte s'allie & s'amalgame facilement avec la plus grande partie des métaux, avec les uns plus facilement, & avec les autres plus difficilement. Cela ſoit dit en paſſant, pour ce qui regarde la matiere des vaiſſeaux.

Pour ce qui eſt de la diverſité de la forme des vaiſſeaux, qui doivent ſervir aux opérations de la Chymie, on la varie ſelon les différentes opérations. Car on ſe ſert de

cucurbites, couvertes de leur chapiteau ou de leur alambic pour la diſtillation, auſſi-bien que de la *veſſie de cuivre*, qui doit être couverte de la *tête de more*, faite du même métal ou d'étain, de crainte que les eſprits ou les huiles qu'on diſtille, ne tirent quelque ſubſtance vitriolique du cuivre; il ſeroit auſſi néceſſaire, que tous les vaiſſeaux de cuivre, dont on ſe ſervira en Chymie, fuſſent étamés pour empêcher ce que nous venons de dire; il faut auſſi ſe ſervir de baſſins amples & larges, ſurquoi on poſera une cloche d'étain proportionnée, pour la diſtillation des fruits récens, des plantes ſucculentes & des fleurs. Ces trois ſortes de vaiſſeaux ſuffiront pour la diſtillation, qui ſe fait des vapeurs qui s'élevent en haut.

Mais il faut avoir des *cornues* ou des *retortes*, & de grands & amples *récipiens*, pour la diſtillation qui ſe fait des vapeurs, qui ſont contraintes de ſortir de côté, ce que les Artiſtes ont reconnu néceſſaire; parce que ces vapeurs ne peuvent pas être facilement élevées à cauſe de leur peſanteur: il eſt même quelquefois néceſſaire d'avoir des *retortes ouvertes* par le haut, qui ſoient ou de métal, ou de terre; comme auſſi des récipiens à deux & à trois canaux, ou à deux & à trois ouvertures, pour en ajuſter d'autres à ce premier, afin de con-

denſer plus facilement & plus ſubitement; les exhalaiſons & les vapeurs qui ſortent de la matière ignifiée ; car ſi cela ne ſe faiſoit pas, il faudroit de néceſſité, ou que le vaiſſeau qui contient la matiere, ſe rompît, ou que le récipient ſautât en l'air, s'il étoit ſeul, parce qu'il n'y auroit pas aſſez d'eſpace pour contenir, recevoir & tempérer l'impétuoſité des fumées, que le feu envoye.

Il faut avoir des *matras* à long col, & qui ſoient d'embouchure étroite pour la digeſtion : on peut auſſi ſe ſervir à cet effet de *vaiſſeaux de rencontre*, qui ſont deux vaiſſeaux, qui s'embouchent l'un dans l'autre, afin que rien ne puiſſe exhaler de ce qui eſt utile.

On ſe ſert de *pélicans* pour la circulation, & même des *jumeaux*, qui ſont deux cucurbites avec leurs chapiteaux, dont les becs entrent dans le ventre de la cucurbite oppoſée. Les rencontres peuvent auſſi ſervir à cette opération ; mais elles ne ſont pas ſi commodes, que les deux vaiſſeaux précédens.

Il faut ſe ſervir d'*aludels* pour la ſublimation, ou de quelques autres vaiſſeaux analogues ; comme de mettre des pots de terre, qui s'embouchent les uns dans les autres, ou des *alambics aveugles*, c'eſt-à-dire, ſans beçs : on ſe ſert auſſi de papier

bleu, qui ſoit fort & bien collé, pour en faire des cornets qui reçoivent les exhalaiſons des matieres ſublimables, comme cela ſe verra, quand on ſublimera les fleurs de benjoin.

Pour la fonte ou pour la fuſion, auſſi-bien que pour la cémentation & la calcination, il faut avoir des *creuſets*, qui ſoient faits d'une bonne terre qui réſiſte au feu, & qui ſoit capable de retenir les ſels en fonte, & d'empêcher l'évaporation de leurs eſprits, & même de tenir les métaux en flus; il faut auſſi avoir des couvercles pour les creuſets, qui ſe puiſſent ôter & remettre avec les mollets, afin que les charbons, ou quelque autre corps étranger, ne tombent pas dans la matiere qui eſt au feu; ou qu'on puiſſe lutter ces couvercles bien exactement, comme cela ſe pratique dans les cémentations.

Il faut avoir finalement des *terrines* & des *écuelles*, des *cuillieres* & des *ſpatules* de verre, de fayence, de grais, ou de quelque autre bonne terre, qui ſoit verniſſée ou non verniſſée, qui ſerviront pour les diſſolutions, les exhalations, les évaporations, les criſtalliſations, & particuliérement pour les reſolutions à l'air.

Ceux qui voudront travailler aux véritables fixations, auront beſoin des œufs philoſophiques, ou d'un autre inſtrument qui

eſt de mon invention, que je ne peux appeller autrement que du nom de l'œuf dans l'œuf, ou *Ovum in ovo ;* il participe de la nature du pelican, pour la circulation, & de celle de cet inſtrument, qu'on appelle un enfer, à cauſe que tout ce qu'on y met n'en peut jamais ſortir : ce vaiſſeau ſert à la fixation du mercure ; il a auſſi la figure d'un œuf qui eſt enfermé dans un autre, ſi bien que c'eſt comme le racourci & la véritable perfection de ces trois vaiſſeaux, qui peuvent ſervir à la fixation.

Or, comme la naïve deſcription de tous ces vaiſſeaux ne peut être faite par écrit, & que la démonſtration eſt beaucoup plus avantageuſe que la lecture, on aura recours pour cet effet à la planche qui eſt à la fin de ce Chapitre, où l'on en verra la repréſentation, qui ſervira de modele.

CHAPITRE IV.

De la diverſité de toutes ſortes de fourneaux.

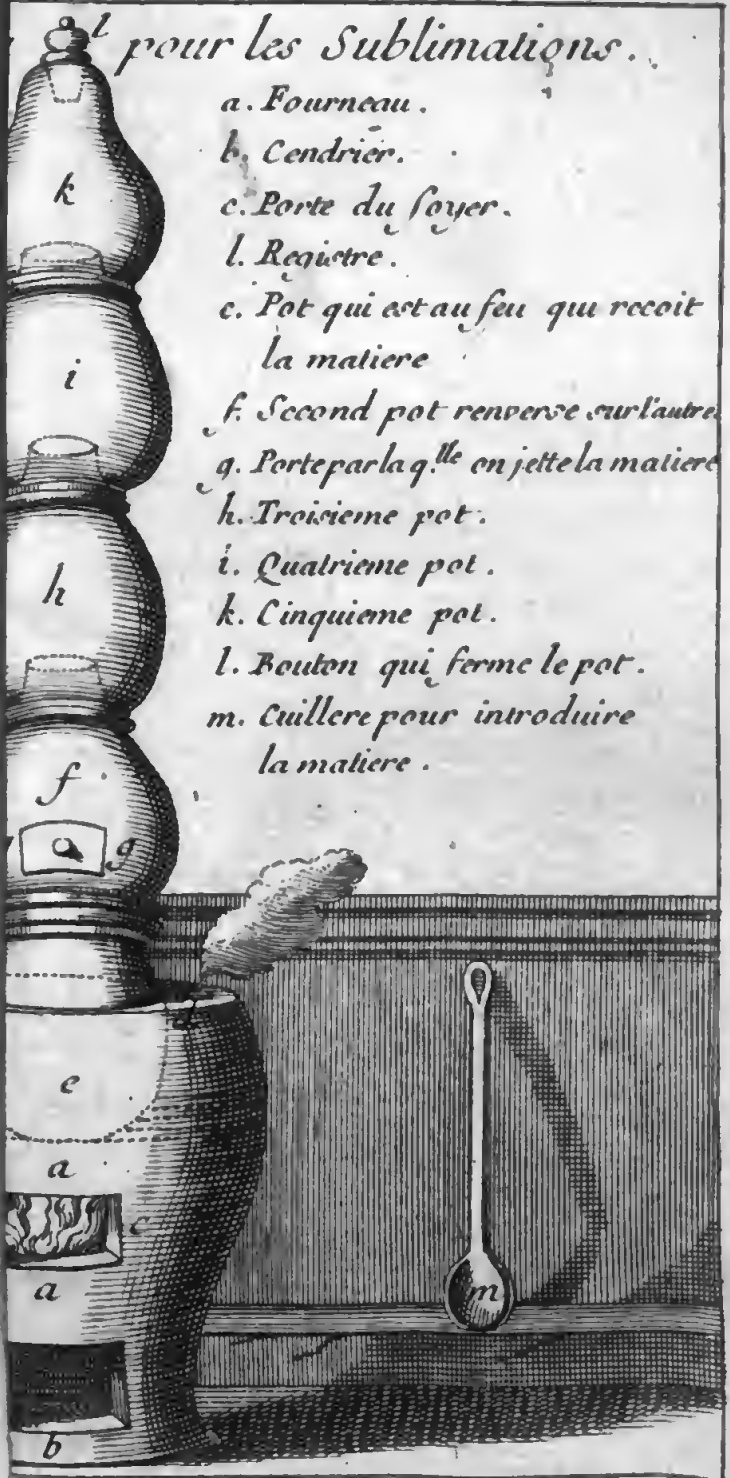
IL ne ſuffit pas que le Chymiſte ait de la chaleur & des vaiſſeaux, il faut qu'il ait auſſi des fourneaux pour régler & pour gouverner ſa chaleur & ſon feu, pour appliquer & ajuſter les vaiſſeaux au dégré de feu, qu'il jugera convenable à ſa matiere.

Les fourneaux ſont des inſtrumens, qui

Figure 2.

l pour les Sublimations.

a. Fourneau.
b. Cendrier.
c. Porte du foyer.
l. Registre.
e. Pot qui est au feu qui reçoit la matiere
f. Second pot renverse sur l'autre
g. Porte par la q.lle on jette la matiere
h. Troisieme pot.
i. Quatrieme pot.
k. Cinquieme pot.
l. Bouton qui ferme le pot.
m. Cuillere pour introduire la matiere.



ſont deſtinés aux opérations qui ſe font par le moyen du feu, afin que la chaleur puiſſe être retenue & comme bridée, pour la pouvoir gouverner ſelon le jugement, l'habileté & l'intention de l'Artiſte. On leur donne divers noms, ſelon la diverſité des opérations auſquelles ils ſont appropriés. Car ils ſont fixes & immobiles, ou mobiles & portatifs. Nous ne parlerons ici que des fourneaux immobiles, puiſque ce ſont ceux qui ſervent plus utilement aux opérations de la Chymie; & nous laiſſerons les autres à la fantaiſie de ceux qui ſeront curieux de s'appliquer à ce bel Art. La matiere des fourneaux eſt triple; ſçavoir, les briques, le lut, & les ferremens; leur forme ſe prend de leur utilité.

Tous les *fourneaux* doivent avoir *quatre parties*, qui leur ſont abſolument néceſſaires, de quelque forme qu'ils puiſſent être conſtruits, qui ſont premiérement, le *cendrier* avec ſa porte, qui ſert pour recevoir & pour retirer les cendres qui tombent du charbon: ſecondement, il y a la *grille*, qui reçoit & qui ſoutient le charbon. Il y a en troiſiéme lieu, le *réchaux* ou le *foyer*, avec ſa porte, pour jetter le charbon ſur la grille, qui doit avoir ſes *regiſtres*, pour gouverner & pour régir la chaleur du charbon allumé, qui eſt contenu dedans. Il y a finalement l'*ouvroir* ou le *laboratoire*,

qui doit contenir les vaiſſeaux & les matieres ſur quoi on travaille. Ce ſont-là les remarques générales qui ſe doivent faire ſur la matiere & ſur la conſtruction des fourneaux. Il faut enſuite dire quelque choſe de leur uſage, & faire la deſcription de leurs parties.

Il faut que nous commencions par le fourneau, qu'on appelle ordinairement ATHANOR, qui eſt un mot Arabe, ou plutôt dérivé du Grec, pour ſignifier que ce fourneau conſerve une chaleur perpétuelle. On lui donne ce nom par excellence, parce que ce fourneau n'eſt pas ſeulement plus utile que tous les autres, pour une grande quantité d'opérations en même tems; mais auſſi parce qu'il épargne le charbon, qu'il ſoulage les ſoins & l'aſſiduité de l'Artiſte, & que la chaleur qu'il communique, peut être regie avec une très-grande facilité. Il faut que l'Athanor ait quatre parties. La premiere, eſt la *tour* qui contient le charbon. La ſeconde, eſt un *bain marie*. La troiſiéme, un *fourneau de cendres*. Et la quatriéme, celui *du ſable*. La tour doit avoir quatre ou cinq pieds de hauteur ou environ : un pied & demi de quarrure en dehors, & dix pouces de diametre de vuide en dedans. Il faut qu'elle ait ſon cendrier & ſa porte pour la communication de l'air, & pour retirer les

cendres, & la porte du deſſus de la grille, qui ne ſert que pour la nettoyer, & pour ôter les terres & les pierrailles, qui ſe rencontrent quelquefois avec les charbons, qui boucheroient la grille, qui empêcheroient l'air, & qui par conſéquent éteindroient le feu. Il faut auſſi que cette tour ait trois ouvertures d'un demi pied de haut, & de trois pouces de large aux trois autres faces, qui ſoient faites au-deſſus de la grille, afin qu'elles communiquent la chaleur au bain marie, au fourneau de cendres & à celui du ſable, qui doivent être bâtis contigus à cette tour, auſquels on fera auſſi à chacun un cendrier & une grille avec ſa porte, pour s'en ſervir en particulier ſans la tour. Ces trous ſe doivent fermer avec des platines de fer, qui ſe hauſſeront & ſe baiſſeront, ſelon les dégrés du feu qu'on voudra donner à l'un ou à l'autre de ces fourneaux. On peut auſſi faire accommoder un chaudron quarré ou rond, qui ſervira pour boucher le deſſus de la tour, qui peut être utile à beaucoup d'opérations, & principalement aux digeſtions : ce chaudron s'emboitera entre deux fers, dont l'un fera le bord du dedans de la tour, & l'autre celui du dehors : il faut auſſi que le vuide d'entre ces deux fers ſoit rempli de cendres, ce qui empêchera l'expiration de la chaleur par le haut de la tour; & ainſi

le feu ſera contraint de pouſſer ſon action par les côtés, y étant appellé par les regiſtres, qui ſeront faits à chacun des trois fourneaux. Cela ſuffit pour comprendre la ſtructure & l'uſage de l'Athanor ; car pour ce qui eſt de la forme & de la figure, elle dépend de l'Artiſte.

On a encore beſoin d'un fourneau diſtillatoire, dans lequel on enferme la veſſie de cuivre, pour la diſtillation des eaux de vie, & pour celle des eſprits ardens, qui ſe tirent par le moyen de la fermentation ; auſſi-bien que pour l'extraction des huiles diſtillées, qu'on appelle improprement eſſences; & après avoir couvert la veſſie de la tête de more, il faut avoir un tonneau qui ait un canal tout droit, ou qui ſoit fait en ſerpent, qui paſſe au travers, qui reçoive les vapeurs que le feu chaſſe, & qui ſe condenſent en liqueur dans ce canal, par le moyen de l'eau fraîche qui eſt contenue dans le tonneau.

Il faut que ceux qui veulent opérer ſur les minéraux & ſur les métaux, ayent un fourneau d'épreuve & de cémentation, qui n'eſt autre choſe qu'un rond de briques d'un pied de diametre en dedans, & haut de huit ou neuf pouces, auquel on laiſſe un trou pour le ſoufflet, après avoir fait le premier rang de briques, qui doivent être très-exactement jointes & liées enſemble

par un bon lut qui réſiſte bien au feu : ce fourneau peut auſſi ſervir à coupeller & à calciner.

Un laboratoire ne peut être bien accompli, s'il n'eſt fourni d'un *fourneau de réverbere*, qui doit être clos ou ouvert. On appelle clos, celui dans lequel on peut diſtiller les eaux fortes & les eſprits des ſels, comme de nitre, de vitriol, du ſel commun & des autres choſes de pareille nature. Celui qu'on appelle ouvert, c'eſt celui dans lequel on peut réverberer & calciner, par le moyen de la flamme qui doit paſſer ſur la matiere du derriere en devant, y étant attirée par une ouverture d'un demi pouce de largeur, & de la longueur de tout le fourneau, qu'on laiſſe derriere la platine de fer, qui ſoutient les matieres qu'on veut réverberer ; & cette même flâme ſort par une autre ouverture de pareille dimenſion, qui ſera le long du haut du fourneau en devant, immédiatement au-deſſous de ſon couvercle, qui doit être plat ſans aucun autre regiſtre que cette longue ouverture du devant.

Il faut finalement avoir un *fourneau à vent*, pour les fontes minérales & pour les métalliques, pour les vitrifications & pour les régules. Il faut que la grille ſoit poſée ſur un quarré ſoutenu ſur quatre pilliers, afin que le vent & l'air ayent une libre

entrée, & qu'ainſi ils ſervent de ſoufflets : il faut qu'il y ait une ouverture d'un pied en quarré aux quatre faces de ce ſoubaſſement ; puis on bâtira une tour ronde de la hauteur de quinze pouces & de huit pouces de diametre en dedans ; que la porte pour l'entrée des creuſets, ſoit de ſept ou huit pouces de largeur, & de dix de hauteur ; il eſt néceſſaire de couvrir cette tour d'un couvercle qui ſoit en dôme, avec un canal au-deſſus, qui ſoit percé d'un trou de trois pouces de diametre, ſur lequel on en emboitera un autre de la hauteur de trois ou quatre pieds, afin de concentrer mieux l'action du feu à l'entour du creuſet ou des autres vaiſſeaux, qui contiennent la matiere qu'on veut fondre. Il faut boucher l'entrée des creuſets avec une porte de bonne terre qui ſoit de trois pieces.

Mais comme ceux qui s'adonnent au travail de la Chymie, ne ſont pas toujours ſédentaires, & qu'ainſi ils ne peuvent être fournis de toutes les ſortes de fourneaux ; il faut que je donne la maniere d'en bâtir un, qui pourra ſervir ſucceſſivement à toutes les opérations de cet Art, pourvû qu'on ait les vaiſſeaux néceſſaires, & qui ſoient de la même meſure du fourneau que je décrirai, ce qui ſe fait ainſi.

Il faut bâtir un fourneau d'un pied & demi en quarré, faire le fond du cendrier

d'une brique plat, & continuer d'élever le mur d'alentour de deux briques, & laiſſer le vuide au milieu avec la porte en devant de quatre pouces de haut, qui ſont deux briques : couvrez enſuite la porte d'une brique, & achevez le tour du quarré de la même égalité ; poſez la grille qui ſoit de ſept barreaux de fer de la groſſeur du maître doigt, qui ſoient forgés carrément : il faut poſer ces barreaux ſur leur trenchant ou leur arrête, afin que les cendres puiſſent mieux couler, & qu'ainſi elles ne ſuffoquent pas le feu ; qu'il n'y ait que la diſtance de l'épaiſſeur du doigt indice entre chacun de ces barreaux ; puis après avoir égalé l'épaiſſeur de votre fer avec des tuilleaux ou avec du carreau, qui eſt à peu près de la même épaiſſeur, & bien lutté le tout enſemble, il faut commencer à bâtir en hotte, & ne laiſſer que ſix pouces de découvert de votre grille, faiſant à chaque lit de vos briques une retraite de trois lignes, ce que vous continuerez juſqu'à dix pouces de hauteur, qui eſt un eſpace néceſſaire, tant pour contenir le charbon, que pour le jeu du feu ; il faut auſſi laiſſer une porte de la même grandeur, que celle du cendrier ; après avoir achevé cela, il faut poſer de plat deux barres de fer de la groſſeur d'un pouce, à la diſtance d'un demi-pied l'une de l'autre ; puis égaler le mur avec du

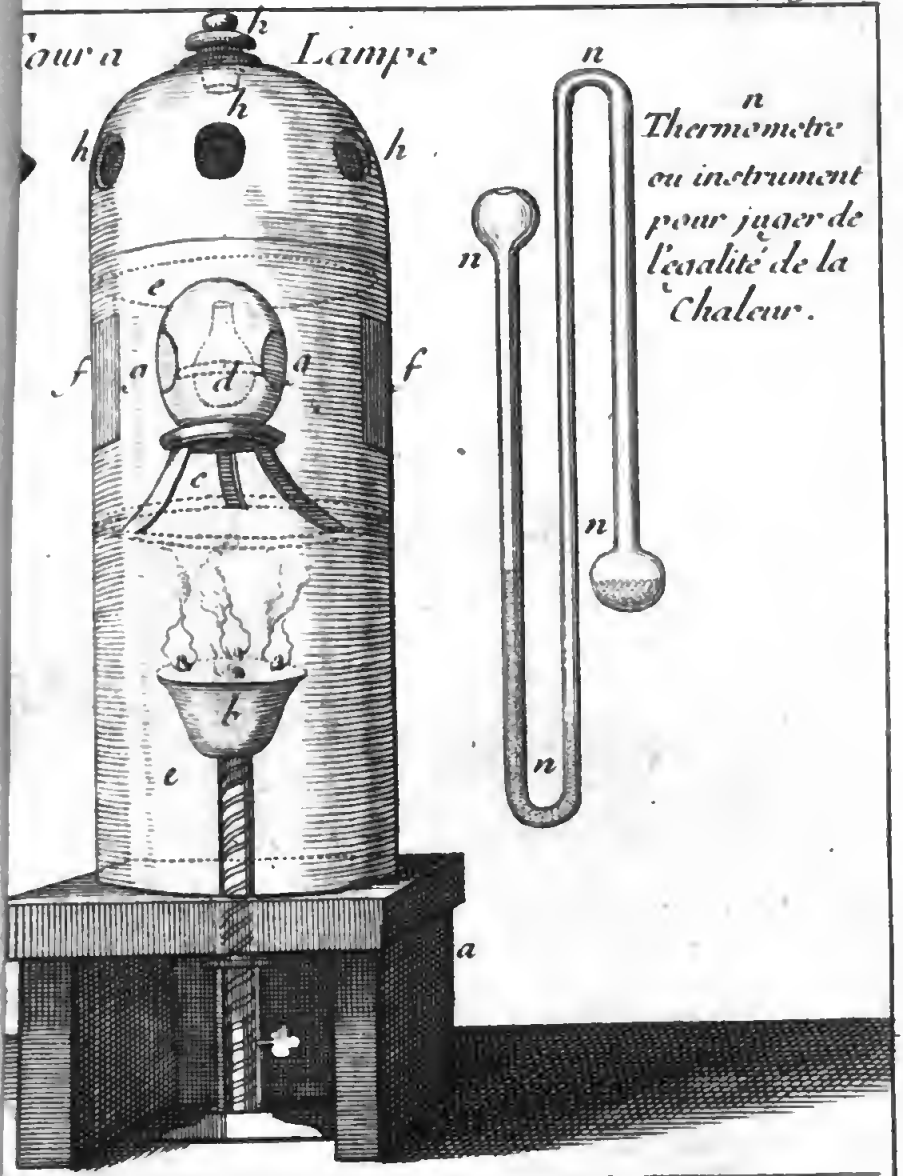
gros carreau, ou avec quelque autre corps de pareille épaiſſeur; & bâtir après cela tout à l'entour trois briques de côté, pour avoir plus d'eſpace pour poſer les vaiſſeaux néceſſaires aux opérations qui ſuivent.

Si on veut travailler au bain marie, il faut avoir un chaudron rond, qui ſoit proportionné de diametre au-dedans de votre fourneau, & qui n'ait qu'un pied de haut, afin de l'emboiter dans ce fourneau; & l'eſpace qui ſera dans les coins, ſervira pour faire des regiſtres pour l'évocation, ou pour la rémiſſion de la chaleur.

Il faut avoir auſſi un autre chaudron, qui ait le fond de bonne taule ou de planche de fer, avec le contour qui ſoit de moindre épaiſſeur, qui ſoit approprié pour entrer dans le même fourneau, qui ſervira pour diſtiller & pour travailler aux cendres, au ſable & à la limaille de fer: ſi ce chaudron étoit d'un bon fer de cuiraſſe, & qu'il fût forgé tout d'une piece, il pourroit auſſi ſervir de bain marie.

Que ſi on veut travailler avec la retorte, on peut poſer un couvercle de pots de terre, renverſé ſur les barres, & mettre ſur ce couvercle une poignée de ſable, qui ſervira de lut pour empêcher que le verre ne ſe caſſe, & que le feu n'agiſſe trop promptement ſur le vaiſſeau & ſur la matiere qu'il

4.4.45



Le soutient du fourneau.
Lampe qui se hausse et baisse avec une vise.
Tripié qui soutient le vaisseau.
Vaisseau avec l'Oeuf Philosophique.
Premiere Seconde et troisieme piece du fourneau.
Fenetre vitrées pour voir la matiere.
Vitres ovale opposée aux autres
Registres. * *Bouton pour fermer les registres.*

tontient : après quoi, il n'y a plus qu'à couvrir le deſſus du fourneau d'une terrine de terre non verniſſée, qui ſoit percée au milieu, afin que ce trou ſerve de regiſtre avec les quatre autres angles, pour la direction du feu.

Si l'Artiſte déſire de ſe ſervir de fourneau, à la fonte, à la calcination, à la cémentation, ou à la réverbération, il pourra le faire après avoir ôté le haut des briques qui ſont bâties de côté, comme auſſi les barres, afin qu'il puiſſe introduire ſes vaiſſeaux & ſes matieres plus librement & plus facilement.

C'eſt ce que nous avions à dire des fourneaux, qu'on bâtit avec le lut & les briques, il ne reſte plus qu'à dire quelque choſe du *fourneau de lampe*, qui peut ſervir aux plus curieux à pluſieurs opérations Chymiques. Ce fourneau doit être fait d'une bonne terre boleuſe, qui ſoit compacte, bien pétrie, bien alliée, & qu'elle ſoit bien cuite, afin que la chaleur de la lampe ne puiſſe tranſpirer ; & afin que cela n'arrive pas, on pourra faire un enduit au-dedans & au-dehors du fourneau, après qu'il ſera cuit avec des blancs d'œufs, qui ſoient réduits en eau par une continuelle agitation.

Ce fourneau doit être de trois pieces, qui faſſent en tout la hauteur de vingt &

un pouces, qu'il ſoit de l'épaiſſeur d'un pouce, & qu'il ait en dedans huit pouces de diametre. Il faut que la premiere piece de ce fourneau qui eſt ſa baſe, ſoit de la hauteur de huit pouces, qu'il ſoit percé par le bas de quatre pouces & demi de diametre, afin que cette couverture ſerve pour l'introduction de la lampe, qui doit être de trois pouces de diametre & de deux de profondeur, qu'elle ſoit ronde & couverte d'une platine qui ſoit percée au milieu d'un trou, qui puiſſe recevoir une méche de douze fils au plus, & qu'il y ait encore ſix autres trous de pareille grandeur, qui ſoient proportionnés à une diſtance également éloignée de celui du milieu. La ſeconde piece ſera de ſept pouces de haut, il faut qu'elle s'emboite juſte dans la premiere piece, & qu'elle ait quatre pattes de terre qui ſoient d'un pouce hors œuvre, pour ſoutenir un vaiſſeau de terre ou de cuivre, qui aura ſix pouces de diametre & de quatre de haut, qui ſervira de bain marie & de capſule, pour les cendres ou pour le ſable. Il faut auſſi que cette ſeconde piece ſoit percée de deux trous à l'oppoſite l'un de l'autre, qui ſoient d'un pouce & demi de diametre, auſquels on ajuſtera deux criſtaux de Veniſe. Ces deux trous ſe doivent faire entre la hauteur du quatriéme pouce & du dernier de la hauteur, qui ſerviront de

fenêtre, pour voir le changement des couleurs dans les opérations, comme auſſi les diſſolutions, en oppoſant une chandelle allumée d'un côté & regardant de l'autre, parce que le vaiſſeau & la matiere qu'il contiendra, ſeront entre deux. La troiſiéme piece du fourneau doit être de ſix pouces, pour achever les vingt & un pouces de la hauteur entiere, qui doit être faite en dôme ou en hémiſphere, qui ſoit percée au haut, d'un trou d'un pouce de diametre, qui reçoive pluſieurs pieces de trois lignes chacune, qui aillent toujours en étréciſſant juſqu'à un bouron fait en pyramide, qui fermera le dernier. Il faudra qu'il y ait encore quatre autres trous de la même façon, qui ſoient faits dans le troiſiéme & quatriéme pouce de la hauteur, & qui ſoient également diſtans les uns des autres: ce ſont ces trous qui ſervent de regiſtre au four à lampe, dont la chaleur eſt régie, pour l'augmentation ou pour la rémiſſion de ſon feu, par l'éloignement & par l'approche de la lampe, qui doit être poſée ſur un rond de bois, qui ſoit ajuſté ſur un à vis qui l'éleve, ou qui l'abaiſſe autant qu'on voudra, comme auſſi en augmentant le nombre des méches, & en faiſant ces méches d'un ou de pluſieurs fils, ſelon que les opérations le demanderont.

Mais ce qu'il y a de plus conſidérable

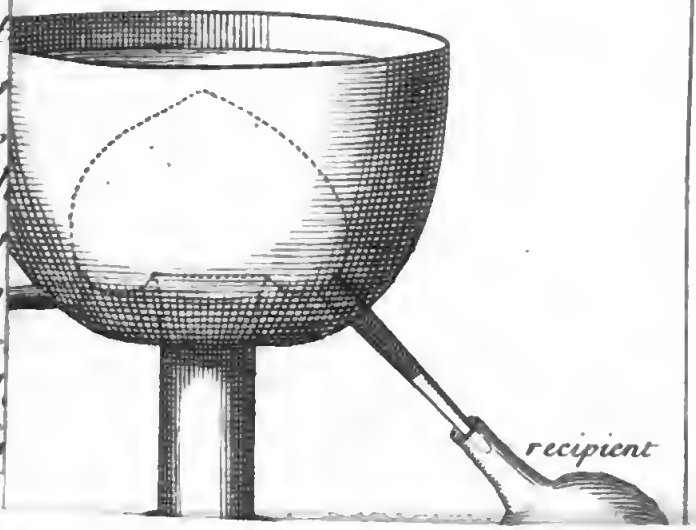
pour la remarque du plus ou du moins de chaleur, ſe voit par le moyen du thermometre, qui eſt un inſtrument de verre, dans lequel on met de l'eau, qui marque très-exactement les dégrés de la chaleur, par l'abaiſſement & l'élévation de cette eau. On pourra rectifier les huiles, dont on ſe ſervira pour la lampe ſur des ſels fixes faits par calcination, afin qu'elles faſſent moins de ſuie, & qu'elles agiſſent plus puiſſamment, puiſque cette rectification leur ôte leur humidité excrémenteuſe & leur ſuperflu. Les méches doivent être d'or ou d'alun de plume, ou d'amianthes, qui eſt un minéral qui ſe trouve dans l'Iſle d'Elbe, auſquelles on pourra ſubſtituer la moëlle interne de ſureau ou de jonc, qui ſoit bien deſſechée, qu'il faudra changer de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, ce qui fait qu'il faut avoir deux lampes, qu'on ſubſtituera l'une à l'autre, afin qu'il n'y ait aucune intermiſſion de la chaleur. Si on ſe ſert de la méche de moëlle de ſureau, il faut qu'il y ait une petite pointe de fer aigue qui ſoit ſoudée au fond de la lampe, & qui réponde au milieu du trou du couvercle qui doit contenir la méche.

La figure de tous ces fourneaux ſe verra dans la planche, qui eſt à la fin de ce Chapitre. Il faut ſeulement dire encore deux mots des inſtrumens de fer qui ſont

4.4.45

Tom. I. pag. 269.

e Refrigere complet de cuivre.



4.4.45

Tom I p. 164

Vaiss
des

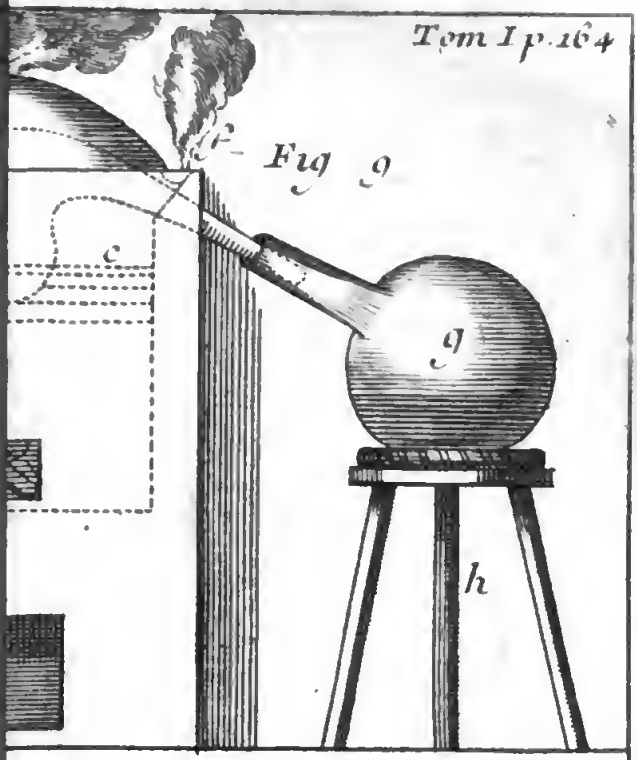


Fig 9

nun pour toutes les operations
approprie les vaisseaux comé
dit au chapitre des fourneaux.
és page 157.
r.
vec sa grille.
fer qui soutiennent la retorte.
ou Cornüe.
de du fourneau.
registres pour supprimer le feu.
nt.
ui soutient le Recipient.

néceſſaires pour les fourneaux : car il faut avoir des tenailles pour tirer les creuſets du feu, des mollets ou des pincettes, un racloir fait en crochet pour nettoyer les grilles, & une pelle de fer pour tirer les cendres. Il faut auſſi avoir un cornet de fer, forgé & bien ſoudé pour le jet de regules, dont on verra auſſi la figure avec les inſtrumens de verre.

CHAPITRE V.

Des lutations.

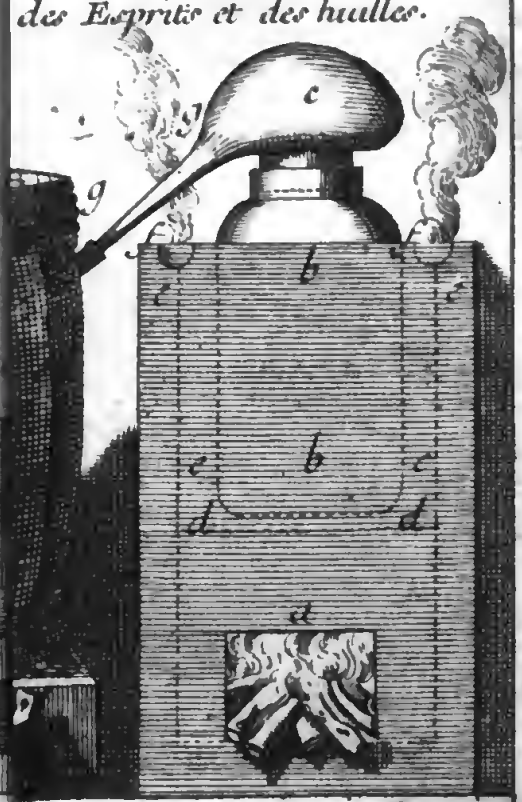
APrès avoir fait la deſcription de la variété des vaiſſeaux & de leurs uſages, auſſi-bien que de la diverſité des fourneaux, il faut parler de toutes les lutations, tant du lut ou du mortier qui ſert à la fabrique des fourneaux, que du lut qui ſert à la conſervation des vaiſſeaux, & à radouber & raccommoder leurs caſſures, & même à leur mutuelle conjonction.

Le lut qui doit être employé à la conſtruction des fourneaux, ſe doit faire avec de la terre argileuſe, qui ne ſoit pas trop graſſe, de peur qu'elle ne faſſe des fentes, & qui ne ſoit pas trop maigre, ni trop ſableuſe, de peur qu'elle n'ait pas aſſez de liaiſon : il faut détremper cette terre avec de l'eau, dans quoi on aura détrempé de la

crotte de cheval en bonne quantité & de la ſuie de cheminée, afin que cela communique à l'eau un ſel, qui donne la liaiſon & la réſiſtance au feu. Que ſi on ſe veut ſervir de ce même lut, pour enduire & pour lutter les vaiſſeaux de verre ou de terre qu'on expoſe au feu ouvert, & principalement pour les retortes, il y faudra ajoûter du ſel commun, ou de la tête morte d'eau forte, du verre pilé & des paillettes de fer, qui tombent en bas de l'enclume quand on forge; & on aura un lut qui réſiſtera ſi bien au feu, qu'il ſera impénétrable aux vapeurs, juſques-là qu'il ſert de retorte, lorſque celles de verre ſont fondues par la longueur & la grande violence du feu de flamme, qu'on donne ſur la fin des opérations qu'on fait ſur les minéraux. Quand nous avons parlé des vaiſſeaux, nous avons dit qu'il y en avoit qu'on devoit joindre enſemble pour une ſeule opération; & que lorſque les ſubſtances ſurquoi on travaille, ſont ſubtiles, pénétrantes & étherées, il eſt néceſſaire que les jointures des vaiſſeaux ſoient très-exactement luttées. Il faut donc qu'il y ait trois ſortes de luts, pour joindre les vaiſſeaux enſemble, lorſqu'ils ne ſont pas expoſés au feu ouvert; le premier, eſt le lut, qui ſe fait avec les blancs d'œufs battus & réduits en eau par une longue agitation, dans quoi il

Fig. 4.

Fourneau et Vaisseaux pour la distilation des eaux des Esprits et des huilles.



1. Le Cendrier pour recevoir l'eau.
2. Le Fourneau qui contient
3. Le lieu l'eau, pour rafraichir
ou du Le soutient du Tonneau
4. Un m Vaisseau des huiles
5. Une é seabeau qui soutient
6. Registr e recipient.
7. l'entrée Recipient avec de l'eau
vient d Cotton, qui tire l'huille et
8. La plat qui surnage l'eau
soutien Une Phiole qui reçoit
huille.

faut tremper des bandelettes de linge, ſurquoi il faut poudrer de la chaux vive, qui ſoit réduite en poudre ſubtile, puis poſer une autre bande de linge moüillé, puis poudrer & continuer ainſi juſqu'à trois fois; mais notez qu'il ne faut jamais mêler la poudre de la chaux vive avec l'eau des blancs d'œufs, d'autant que le feu ſecret de cette chaux les brûleroit & les durciroit, qui eſt pourtant une faute que beaucoup d'Artiſtes commettent : on peut auſſi tremper de la veſſie de porc, ou de celle de bœuf dans l'eau de blancs d'œufs, ſans ſe ſervir de la chaux, & principalement dans la rectification & dans l'alkoholiſation des eſprits ardens, qui ſe tirent des choſes fermentées. Le ſecond lut, eſt celui qui ſe fait avec de l'amidon, ou avec de la farine cuite & réduite en boüillie avec de l'eau commune : ce lut ſuffit pour lutter les vaiſſeaux, qui ne contiennent pas des matieres ſi ſubtiles. Le troiſiéme, n'eſt rien autre choſe que du papier coupé par bandes plié & trempé dans l'eau, qu'on met à l'entour du haut des cucurbites, tant pour empêcher que le chapiteau ne froiſſe la cucurbite, que pour empêcher les vapeurs de s'exhaler : cette lutation n'a point de lieu, que lorſqu'on évapore & qu'on retire quelque menſtrue, qui ne peut être utile à quelque autre opération.

Il faut auſſi faire un bon lut, pour les fiſſures des vaiſſeaux & pour les joindre enſemble, lorſqu'ils doivent ſouffrir une grande violence de feu. Il y en a de deux ſortes. Le premier, eſt celui qui ſe fait avec du verre réduit en poudre très-ſubtile, du Karabé, ou du ſuccin & du borax, qu'il faut détremper avec du muſcilage de gomme arabique, qu'on appliquera aux jointures des vaiſſeaux ou à leurs caſſures; & après que cela ſera bien ſeché, il faudra paſſer un fer rouge par-deſſus, qui leur donnera une liaiſon & une union preſque parfaite avec les vaiſſeaux. Mais ſi on ne veut pas tant prendre de peine, il faut faire ſimplement un lut avec du fromage mol, de la chaux vive & de la farine de ſégle, & l'expérience fera voir qu'il eſt très-excellent pour cet effet.

Que ſi vous adaptez le col de la cornue au récipient, pour la diſtillation des eaux fortes & des eſprits des ſels, il faut prendre ſimplement du lut commun & de la tête morte de vitriol ou d'eau forte, avec une bonne poignée de ſel commun, qu'il faut bien pétrir enſemble avec de l'eau, dans quoi on aura diſſout le ſel, & boucher avec ce lut l'eſpace qui joint le récipient & la cornue enſemble, & le faire ſécher à une chaleur lente, afin qu'il ne faſſe point de fentes; que s'il arrivoit qu'il ſe fendît,

il

il faut avoir ſoin d'en bien refermer les fentes, à meſure qu'elles ſe font, parce que cela eſt de grande importance pour empêcher l'exhalaiſon des eſprits volatils.

On peut encore ajoûter légitimement à toutes ces lutations, le lut ou le ſçeau de Hermès, qui n'eſt rien autre choſe que la fonte du verre, dont le col du vaiſſeau eſt fait : il faut pour cet effet donner le feu de fuſion peu à peu, & lorſqu'on voit que le col du vaiſſeau commence à s'incliner par la chaleur du feu qui fond le verre, il faut avoir des ciſeaux qui ſoient forts, & couper le col de ce vaiſſeau à l'endroit où le verre commance à couler : cela fait une compreſſion qui unit les bords du verre inſéparablement. Que ſi on aime mieux le ſerrer en pointe, en tortillant le col du vaiſſeau peu à peu, il faut après mettre le petit bout à la flamme de la chandelle ou de la lampe, afin qu'il ſe forme un petit bouton, qui bouche bien exactement un petit trou, qui demeure ordinairement au bout du tortis, & qui eſt preſque imperceptible.

Or, comme les vaiſſeaux ne ſont pas toûjours fabtiqués ſelon que nous le déſirerions, & qu'il en faut ôter ſouvent quelque partie, qui peut incommoder dans les opérations ; il faut auſſi enſeigner de quelle façon cela ſe pourra faire ſans riſquer le

vaiſſeau, ce qui ſe fait en rompant & caſſant le verre également en travers : on y procede de trois façons, ſçavoir, ou en appliquant un fer rouge pour commencer la fente ou la fiſſure, ou en faiſant trois tours de fil ſoufré à l'entour du col du vaiſſeau, s'il eſt gros & épais, ou finalement en échauffant & tournant le vaiſſeau qu'on veut caſſer, à la flamme de la lampe ou de la chandelle, s'il eſt petit & mince ; & lorſque le verre eſt bien échauffé par l'un de ces trois moyens, il le faut eſſuyer, & jetter deſſus quelques gouttes d'eau froide, qui feront une fente, qu'il faudra continuer & conduire juſqu'au bout avec de la méche d'arquebuſe allumée, en échauffant le verre en ſoufflant ſur le charbon de la méche, & ainſi on ne riſquera jamais les vaiſſeaux.

CHAPITRE VI.

De l'explication des caracteres & des termes, dont les Auteurs ſe ſont ſervis en Chymie.

COmme les anciens Sages cachoient les ſecrets de la nature ſous des ombres & ſous des obſcurités, de peur que le vulgaire ignorant ne profanât la ſacrée Philoſophie ; les Philoſophes Hermétiques, qui ſont les Chymiſtes, en ont uſé de mê-

me pour ne pas rendre leur ſcience commune, & pour ne pas profaner les miſteres admirables qu'elle contient : c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſervis de marques & de caracteres hieroglifiques, auſſi-bien que de quelques termes qui ſont inuſités aux autres, pour exprimer pluſieurs choſes, qui ſont de l'eſſence de la théorie ou de la pratique de leur art. Ce qui fait que nous avons jugé à propos d'expliquer, autant que nous pourrons, ce que ſignifient ces marques & ces termes obſcurs, afin que lorſque les curieux de la Chymie les rencontreront dans les Auteurs anciens ou dans les modernes, cela ne les rebute pas, & ne leur faſſe commettre aucune faute : aſſurant que ce que nous en dirons, donnera aſſez de lumiere aux nouveaux Chymiſtes, pour les introduire dans la claire intelligence de tous les livres, qui traitent de cette belle Phyſique.

Les Chymiſtes ſe ſervent encore, outre toutes ces marques, de pluſieurs termes obſcurs pour cacher leur ſcience, qui ſemblent très étranges aux novices en cet art : c'eſt pourquoi il faut auſſi que nous en expliquions quelques-uns des plus cachés, pour mieux faire connoître les autres. Ainſi ils ont appellé *Lili*, la matiere pour faire quelque teinture excellente, ſoit de l'antimoine, ou de quelque autre choſe ; l'eau

forte, l'eſtomac d'Autruche ; le ſel armoniac ſublimé, l'aigle étenduë ; la teinture d'or, le lion rouge ; celle du vitriol, le lion vert ; les deux dragons, le mercure ſublimé corroſif & l'antimoine ; le beure d'antimoine, l'écume enveniinée des deux dragons ; la teinture de l'antimoine, ſang de dragon ; & lorſque cette teinture eſt coagulée, ils l'ont nommée la gelée du loup. Ils appellent encore la rougeur qui eſt dans le récipient, quand on diſtille l'eſprit du ſel de nitre, le ſang de la Salamandre. Ils ont appellé la vigne, le grand végetable ; & le tartre, l'excrément du ſuc du plan de Janus, & beaucoup d'autres noms qui ſont plus ou moins énigmatiques, que nous ne rapporterons pas ici, tant à cauſe que cela ſeroit inutile & ennuyeux, que parce qu'ils peuvent être facilement conçûs & entendus par la lecture & par le travail, qui ſont les deux fils qui peuvent faire ſortir de ce labirinthe. Ainſi nous finirons ce Chapitre & ce premier Livre, pour entrer par le ſecond de notre deuxiéme partie, dans la deſcription ingénuë que nous donnerons du travail, de la préparation des remedes, & des excellens uſages auſquels ils peuvent être appliqués. Et les caracteres ſont expliqués dans la Table ci-jointe.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

Des Opérations Chymiques.

CHAPITRE I.

Des obſervations néceſſaires pour la ſéparation & pour la purification des cinq premiers ſubſtances, après qu'elles ont été tirées des composés.

LE feu eſt un puiſſant agent & une cauſe équivoque, qui éleve facilement les ſubſtances évaporables, ſublimables & volatiles, comme ſont le phlegme, l'eſprit & l'huile. Le phlegme eſt élevé le premier, à cauſe qu'il n'adhére pas beaucoup aux autres, & c'eſt pour cela qu'il ne faut qu'un feu lent pour ſon extraction, comme il faut auſſi un feu plus fort pour faire ſortir l'huile, à cauſe de ſa viſcoſité & de ſon union avec le ſel; & l'eſprit requiert encore un feu plus violent à cauſe de ſa peſanteur, puiſque les eſprits

ne ſont que des ſels ouverts, comme les ſels ne ſont que des eſprits coagulés. Quelquefois le phlegme, l'huile & l'eſprit montent confuſément enſemble avec beaucoup de ſel, par la grande violence & par la véhemence du feu ; & même on trouve ſouvent beaucoup de terre, qui s'eſt ſublimée avec ces ſubſtances, comme on le peut voir en la ſuye des cheminées, dont on peut faire aiſément la ſéparation des cinq ſubſtances.

On peut donc ſéparer le *phlegme*, qui ſort le premier à la chaleur du bain tiéde, ou à quelque autre, qui lui ſoit analogue. On le ſépare de l'*huile* par l'entonnoir, parce que l'huile ſurnage ; mais il le faut ſéparer de l'eſprit par la chaleur temperée du bain marie, ou quelque autre ſemblable ; car cette chaleur eſt capable de faire monter le phlegme,& ne peut pouſſer l'*eſprit* en haut à cauſe de ſa peſanteur : il faut donc un feu plus fort pour ſublimer l'eſprit, comme celui des cendres, du ſable ou de la limaille, ou même de quelque chaleur plus vive, ſelon la nature particuliere de l'eſprit.

Le *ſel* & la *terre* n'ont pas une étroite liaiſon enſemble, c'eſt pourquoi on les peut facilement ſéparer par le moyen de quelque liqueur aqueuſe, qui eſt le menſtruë le plus propre pour diſſoudre les ſels, &

pour les ſéparer de la terre : & comme la terre eſt d'une nature indiſſoluble, elle ſe précipite au fond par ſa peſanteur. Après qu'on aura ſéparé le ſel de cette maniere, il faut filtrer la leſſive, & faire évaporer juſques à pellicule le menſtruë dans des écuelles de verre, de fayence ou de grais, puis les expoſer au froid pour faire criſtaliſer le ſel, qu'il faut deſſécher à une chaleur lente, puis le mettre dans des vaſes de verre, qui ſoient bien bouchés, afin d'empêcher qu'ils ne ſe réſoudent par l'attraction de l'humidité de l'air.

Mais il faut remarquer que les *eſprits ardens*, qui ſont faits des choſes fermentées, ſont encore plus légers que le phlegme, & qu'ainſi ils montent les premiers ou dans leur diſtillation, ou dans leur rectification. L'exemple en eſt familier & remarquable dans la façon dont ſe fait le vin : car ſi on prend du moût pour le diſtiller, avant qu'il ait été fermenté, il ne montera que du phlegme ; car l'eſprit demeurera lié & attaché avec le ſel eſſentiel de ce ſuc, qui s'épaiſſira en un extrait fort doux & très-agréable : au lieu que ſi l'on attend à diſtiller cette liqueur, après que la fermentation aura été faite dans les celliers, on tirera un eſprit ardent le premier, le phlegme ſuivra, & il ne reſtera au fond qu'un extrait ingrat & mauvais, parce que ce ſel eſſentiel

du moût aura été volatiliſé en eſprit par l'action de la fermentation.

La difference des vaiſſeaux & les divers dégrés du feu, ſervent auſſi beaucoup à ſéparer & à raſſembler ces diverſes ſubſtances, après qu'elles ſont déliées les unes des autres : car la liaiſon étant une fois rompue, chacune ſe retire à part ; mais lorſque le feu intervient, il met & réduit le tout en vapeurs & en exhalaiſons, que les Artiſtes reçoivent en des vaiſſeaux divers, ſelon la diverſité de ces ſubſtances. Ainſi on ſépare facilement l'eſprit de l'huile par l'entonnoir, ſoit qu'elle ſurnage comme les huiles des fleurs & des ſemences, ſoit qu'elle aille au fond, comme celle qui ſe tire des aromats & des bois. Mais on ne ſépare le ſel de l'eſprit que par une grande & violente chaleur, à cauſe de la grande ſimpathie, qui eſt entre l'eſprit & le ſel : ce qui fait remarquer qu'il faut des ſels pour fixer les eſprits, & qu'il faut auſſi réciproquement des eſprits pour volatiliſer les ſels.

Chacun pourra recueillir de ſoi-même, ſur ce que nous avons dit ci-devant, pluſieurs autres belles conſidérations pour ce qui concerne les diſtillations des mixtes, qui ſont abondans en ſel, en eſprit, ou en huile, ou en quelque autre ſubſtance moyenne entre ces trois ; mais il faut ſurtout re-

marquer géneralement, que les animaux & leurs parties ne requierent dans les opérations que l'on fait ſur leur ſubſtance, qu'une chaleur très lente, à cauſe qu'ils ſont compoſés d'une huile & d'un eſprit, qui ſont rrès-volatils, & que les végetaux & leurs parties demandent une chaleur d'un dégré plus exalté, ſuivant le plus ou le moins de fixité qu'ils ont en eux; mais les minéraux, & ſur tout la famille des ſels, demandent la chaleur la plus violente.

Lorſque les huiles, les eſprits & les autres ſubſtances montent confuſément enſemble, il les faut rectifier, c'eſt-à-dire, qu'on les purifie par une diſtillation réiterée. Or le feu lent & léger emporte & enleve facilement le phlegme d'avec le ſel, le ſel ſe cache dans le ſein de la terre, & ne la quitte point, juſqu'à ce que l'eſprit & l'huile en ſoient ſéparés par l'augmentation du feu, qui acheve de déſunir le compoſé par la violence de ſon action; & cela étant achevé, il faut verſer de l'eau ſur la terre, qu'on appelle ordinairement & aſſez improprement tête morte; & cette eau réſout & diſſout le ſel, après quoi on évapore le menſtrue, & le ſel ſe trouve au fond du vaiſſeau, tranſparent & criſtallin, ſi c'eſt un ſel eſſentiel, qui eſt toujours de la nature du nitre, pourvû qu'on y laiſſe une

portion du phlegme, afin que le ſel ſe criſtalliſe dedans : mais ſi le ſel eſt un ſel alkali, qui ſe fait par la calcination, il le faut évaporer à ſec, & le ſel ſe trouve au fond du vaiſſeau, en forme de pierre opaque & friable.

Toutes ces remarques ſont très néceſſaires dans la pratique, parce qu'on n'a ſouvent beſoin que d'une de ces ſubſtances, qui ſoit ſéparée de toutes les autres : c'eſt pourquoi il faut la ſçavoir tirer du mêlanlange des autres, d'autant que quand les autres y ſont encore jointes, l'effet que nous déſirons, eſt empêché par la connexion & la préſence des principes aſſociés : car une partie du mixte peut être aſtringente & coagulative ; & l'autre ſera diſſolvante & inciſive, ſelon la diverſité des principes, qui compoſent ce mixte : ces parties demeurant jointes enſemble, préjudicient l'une à l'autre, ſi bien que quand on a l'intention de diſſoudre, il faut connoître & ſçavoir ſéparer le principe diſſolvant à part, comme il faut prendre le principe coagulatif pour coaguler.

Les premieres diſſolutions ont toujours quelques impuretés, & ſentent ordinairement l'empyreume, & principalement celles qui ſont faites ſans addition de quelque menſtrue avec grande violence de feu, comme les huiles qu'on tire par la retorte,

qui ſont craſſes & remplies de quelque portion du ſel volatil du mixte, & quelquefois du ſel fixe, qui monte par l'extrême action du feu. C'eſt pourquoi il faut ſçavoir le moyen de ſéparer ces differentes parties : car ſi l'huile qui aura été diſtillée, eſt remplie de ces impuretés, ou qu'elle ait acquis une odeur empyreumatique ; il faut la rectifier ſur des ſels alkali, comme ſur le ſel de tartre, ou ſur des cendres gravelées, ou encore ſur le ſel des cendres du foyer : car la ſimpathie qu'il y a entre les ſels, fera qu'ils ſe joindront enſemble ; ou pour parler plus philoſophiquement, les ſels fixes tuëront par leur action les ſels volatils, qui ſont ordinairement acides, & ainſi l'huile montera claire, ſubtile, & ſans avoir cette odeur de fumée, & que le ſel volatil charrie avec ſoi comme une eſpece de ſuie. Que ſi la premiere rectification n'eſt pas ſuffiſante, il faudra la réiterer ſur d'autres ſels, ou ſur le même ſel dont on ſe ſera déja ſervi, pourvû qu'on l'ait auparavant fait rougir dans un creuſet, pour lui faire perdre l'impureté & la mauvaiſe odeur, qu'il avoit acquiſe dans la premiere rectification.

Il faut ſéparer les impuretés des eſprits, par leur rectification ſur des terres, qui ſoient privées de tout ſel, ou ſur des cendres dont on aura tiré le ſel par les leſſives:

parce que ſi on les rectifioit ſur des corps, qui euſſent du ſel en eux, ce ſel retiendroit une portion de l'eſprit ; ou ſi l'eſprit étoit plus puiſſant, il volatiliſeroit le ſel, & le ſublimeroit avec ſoi, à cauſe de leur ſimpathie mutuelle, qui fait qu'ils ſe lient & qu'ils s'uniſſent très-étroitement enſemble. Ceux qui ont ignoré l'action, la réaction & les diverſes fermentations qui ſe font dans le travail de la Chymie, par le moyen & par le mêlange des ſels & des eſprits, ont erré, & ont commis des fautes irréparables ; comme cela ſe peut remarquer par la lecture des Praticiens Chymiques.

On peut purifier les ſels volatils, en les diſſolvant dans leurs propres eſprits, après quoi il les faut filtrer pour en ſéparer les héterogenéités, ou matieres étrangeres, puis les pouſſer dans des cucurbites baſſes, ou dans des cornuës, qui ayent le col bien large ; ainſi on fera deux opérations à la fois : car on rectifiera l'eſprit, & on ſublimera le ſel volatil, qui n'eſt autre choſe qu'eſprit coagulé, ou qu'une ſubſtance qui eſt d'une nature moyenne entre les ſels & ſes eſprits, par le mêlange d'une petite portion du ſoufre interne du mixte dont il a été tiré.

Pour ce qui eſt des ſels eſſentiels, comme ſont ceux qu'on tire des ſucs des plan-

tes vertes & ſucculentes, où le nitre & le tartre prédominent, qui contiennent en eux les principes, qui poſſedent l'eſſence & la principale vertu du mixte ; il les faut purifier ou avec de l'eau de pluie diſtillée, ou dans l'eau qu'on aura tirée des ſucs des plantes ; puis il faut paſſer ces diſſolutions ſur des cendres du foyer, ou ſur celles qui auront été faites par la calcination du marc des plantes, qui auront été preſſées, afin que cela ſerve comme de filtration, pour ôter les terreſtéités & les viſcoſités, qui pourroient empêcher la criſtalliſation de ces ſels : il faut enſuite évaporer ce qui aura été coulé, juſqu'à la réduction du quart de toute l'humidité, puis verſer le réſte dans une terrine qu'on mettra en lieu froid, pour laiſſer criſtalliſer la ſubſtance ſaline, qui eſt contenue dans la liqueur.

Quant aux ſels alkali ou fixes, qui ſe font par la calcination, il les faut purifier en réverberant les cendres juſqu'a ce qu'elles ſoient griſes ou blanchâtres ; après cela il s'en fait une leſſive qu'on filtre & évapore juſqu'à ſec, ſi c'eſt le ſel de quelque plante qu'on a diſtillée, il faudra réiterer la diſſolution de ce premier ſel dans l'eau propre de cette plante, afin que ce qui eſt ſpirituel & de ſel eſſentiel dans cette eau, ſe joigne au ſel fixe qui le retiendra, ce

qui augmentera ſa vertu : c'eſt même ce qui empêchera que ce ſel ne ſe réſoude à l'air auſſi facilement qu'il feroit. Si le ſel a été ainſi préparé, on le peut expoſer au froid pour le criſtalliſer, après avoir été évaporé juſqu'à pellicule ; mais ſi c'eſt une ſimple leſſive, il la faut évaporer juſqu'à ſec, après qu'elle aura été filtrée.

Tout ce que nous venons de dire, doit faire connoître qu'il ne faut épargner ni peine, ni travail, pour ſéparer & pour purifier toutes ces diverſes ſubſtances ; puiſque c'eſt une choſe qui eſt abſolument néceſſaire, afin que l'une ne ſoit pas contraire à l'autre, & qu'ainſi on puiſſe ſe ſervir de ces beaux remedes, ſelon les véritables indications de la Médecine : car ces ſubſtances étant jointes encore enſemble, nuiſent quelquefois plus qu'elles ne ſoulagent, & ce mêlange empêche que ce qui peut faire à notre intention, n'agiſſe ſelon toute l'étendue de la vertu du ſel, de l'huile ou de l'eſprit, parce que la faculté de l'une de ces choſes eſt empêchée & rabbatuë par la viſcoſité, ou par la ſéchereſſe de l'autre.

Toutes ces remarques génerales peuvent être appliquées à toutes les préparations Chymiques, qui ſe font non ſeulement ſur les animaux & ſur les végetaux ; mais auſſi à celles qui ſe font ſur les minéraux ; &

autant pour ceux qui travaillent à la métallique, que pour ceux qui cherchent des remedes pour exercer la Médecine, qui ne travaillent que pour contenter leur curioſité, & pour l'examen des vérités phyſiques.

CHAPITRE II.

Apologie des remedes préparés ſelon l'art de la Chymie.

J'Ai crû qu'il étoit néceſſaire de décharger ceux qui font profeſſion de la Chymie, des calomnies & des impoſitions que les ignorans de ce bel Art leur imputent, avant que de faire la deſcription des préparations des remedes, dont les véritables Médecins ſe ſervent; afin de précautionner de défenſes, & de munir de raiſons ceux qui s'adonnent à cette ſcience, contre la foibleſſe de leurs ennemis. Je dis que ces ennemis des Chymiſtes & de la Chymie ſont ignorans, parce qu'ils n'ignorent pas ſeulement la vraie préparation & les véritables effets de ces remedes, mais qu'ils ignorent encore de plus & la nature & ſes effets, qui ne peuvent être découverts que par ceux qui travaillent ſur les productions naturelles, & qui anatomiſent exactement

& curieuſement toutes les parties qu'elles contiennent en particulier.

Mais avant que d'alléguer les raiſons que les Galéniſtes & les Chymiſtes peuvent apporter de part & d'autre dans le differend & le procès qui eſt entre eux, il faut trouver premierement un Juge competent & capable de décider la queſtion; c'eſt-à-dire, qu'il faut que ce Juge ait une exacte connoiſſance de la ſcience & des opinions des uns & des autres. Car un Galéniſte ne pourroit blâmer & réfuter légitimement la théorie & la pratique de la Chymie, s'il n'avoit une parfaite connoiſſance des deux parties de cet Art. D'une autre part le Chymiſte ne peut réfuter l'erreur des Galéniſtes, s'il n'a la connoiſſance de leur doctrine toute entiere. Mais afin que perſonne ne ſe ſcandaliſe, il faut qu'on ſçache qu'il y a une grande difference entre les Galéniſtes & la doctrine de Galien, & que ce n'eſt pas contre cet Auteur que la Chymie déclame, parce qu'elle ſçait le deſir extrême qu'il a eu de pouvoir être Chymiſte; puiſqu'il a recherché avec une grande avidité une ſcience qui lui apprît à ſéparer les diverſes ſubſtances, dont les mixtes ſont compoſés. Mais aujourd'hui tel ſe dit être Galéniſte, qui n'a cependant jamais mis le nez dans les œuvres de Galien; & tel ſe vante de ſuivre la doctrine d'Hipocra-

te, qui n'a toutefois jamais examiné ſa pratique. Il faut donc appeller Galéniſtes, ces Médecins qui ne le ſont que de nom ſeulement, & qui après avoir pris quelques écrits dans une Univerſité, qui leur donne la créance que la Médecine n'eſt rien autre choſe qu'une ſcience du chaud & du froid, s'en vont après cela dans quelque ville pour y pratiquer, où tous leurs diſcours ne ſont tiſſus que de la chaleur & de la froidure, tout leur entretien & toute leur ſcience ne prêchent que le plus ou le moins de ces premieres qualités. Mais le grand Fernel, qui a été l'ornement de ſon ſiécle, confeſſe & fait paroître, après avoir reconnu cette erreur, qu'il y a beaucoup d'autres vertus dans les mixtes, pardeſſus ces premieres qualités, comme il le fait voir évidemment ſur la fin de ſon ſecond Livre, *De abditis rerum cauſis*, où il montre comment il faut tirer la vertu ſéminale qui eſt contenue dans les choſes, & qui eſt avec vérité le ſiége de toute leur activité.

Il faut donc établir la Philoſophie Péripatéticienne pour juge de cette controverſe, pourvû qu'elle ſoit imbuë de la belle connoiſſance de la Médecine Galénique, auſſi-bien que de celle de la Médecine chymique, afin qu'ainſi perſonne ne ſoit juge & partie. Pour cet effet il faut ſe dépoüiller de tous les préjugés qu'on pour-

roit avoir pour l'un ou pour l'autre de ces deux Arts, pour les ſoumettre à l'examen de la raiſon, qui eſt la pierre de touche, qui découvre la bonté ou la fauſſeté de toutes les ſciences.

Les Galéniſtes, tels qu'ils ont été dépeints, blâment premierement les remedes, qui ont été préparés ſelont l'art de la Chymie, pour trois cauſes. La premiere eſt, parce que ces remedes ne peuvent être faits que par le moyen du feu : la ſeconde, parce qu'on les tire des minéraux ; & la troiſiéme, parce qu'ils agiſſent avec trop de violence.

C'eſt à quoi il faut répondre par ordre, & dire premierement, que s'il falloit blâmer tout ce qui paſſe par le feu, & tout ce qui ne peut être fait ſans ce moyen, les Cuiſiniers qui apprêtent les alimens, & les Apoticaires même qui préparent les médicamens ſelon leurs régles, s'y oppoſeroient. Secondement, que tous les remedes Chymiques ne ſont pas tirés des minéraux, quoiqu'on leur puiſſe dire qu'ils s'en ſervent eux-mêmes dans leur pharmacie ; mais que la plus grande & la meilleure partie des plus excellens remedes Chymiques ſont tirés de la famille des animaux & des végetaux. Et pour la troiſiéme raiſon, il faut dire, que s'il y en a quelques-uns qui agiſſent avec violence, & que le

Médecin Chymique s'en ſerve avec jugement dans quelque maladie opiniâtre & déſeſperée, qu'il ne fait rien en cela qu'à l'imitation de ce grand Hipocrate, qui ſe ſervoit de l'élebore, qui eſt le plus violent de tous les végetaux. Que s'ils objectent que ce grand Médecin ne ſe ſervoit de ce remede, que faute d'en avoir quelque autre ; on peut auſſi leur répondre raiſonnablement, que les Médecins Chymiques ne ſe ſervent de ces remedes violens qu'aux extrêmes maladies, & cela, *quia extremis morbis extrema remedia.*

C'eſt être pourtant bien ignorant de la Chymie, de dire que tous les remedes qu'elle produit, ſont violens ; car elle travaille à les préparer d'une maniere ſi belle & ſi néceſſaire, qu'ils en ſont plus agréables au goût, plus ſalutaires au corps, & moins dangéreux dans leurs opérations. Et c'eſt proprement en cela que la Pharmacie Chymique differe de la Galenique, qui prépare bien les médicamens, & qui prétend en corriger le vice & la violence ; mais elle ne le fait pas avec la perfection requiſe, puiſqu'elle ne ſépare pas le pur de l'impur, ni l'homogene de l'hétérogene. Car, qui eſt-ce qui ne confeſſera qu'un malade prendra plus gayement quelques grains de magiſtere, de ſcammonée ou de jalap, ou quelque pilule d'un extrait panchymago-

gue, ou finalement une très-petite portion d'une bonne préparation du mercure, qu'on peut enveloper dans des conſerves agréables, ou dans des gelées délicates, ou bien encore les diſſoudre dans quelque liqueur agréable, que d'avaler un bol de cinq ou ſix dragmes de caſſe ou de catholicum double? Qu'il prendra de meilleur courage trois ou quatre grains de quelque ſudorifique ſpécifique, comme du bezoard minéral, que d'avaller un verre de quelque diſſolution de thériaque, ou d'opiate de Salomon? Qu'il répugnera moins à un boüillon dans quoi on aura diſſout un ſcrupule de tartre vitriolé, qu'à un grand verre d'apozeme, ou de quelque ſyrop magiſtral fait à l'antique, dont les recipés ſont ordinairement de la longueur d'un pied & demi.

Mais on dira de plus, que quoique les Chymiſtes ſe vantent de la douceur & de l'agrément de leurs remédes, il faut néanmoins qu'ils avouent qu'ils ſont plus dangéreux que les autres, à cauſe qu'ils ſont tirés des minéraux. Il eſt vrai que la Chymie ne nie pas qu'elle ne tire beaucoup de remedes de la famille des minéraux; mais elle ne veut, ni ne peut avoüer qu'ils ſoient ni véneneux, ni contraires à la nature humaine, parce que c'eſt une très-haute ignorance de l'affirmer de cette ſorte. Car ſi les

Anciens les ont mis en uſage tous cruds & ſans aucune préparation, comme on le peut voir dans Galien même, dans Dioſcoride, dans Pline & dans pluſieurs autres Auteurs. Si les Galeniſtes modernes s'en ſont auſſi ſervis, comme Rondelet qui ſe ſert du mercure crud dans ſes pilules contre la vérolle. Mathiole qui a pratiqué l'antimoine, qu'il appelle par excellence la main de Dieu; ſi Geſnerus a employé le vitriol, Fallope la limaille d'acier, & Riolan & tant d'autres le ſoufre, pour les maladies du poulmon; pour quelle raiſon ne ſera-t'il pas permis aux Chymiſtes de ſe ſervir de ces mêmes remedes, lorſqu'ils les ont préparés & corrigés, & qu'ils les ont dépoüillés de la malignité & du venin qu'ils contenoient, par la ſéparation du pur & de l'impur; qui vaut beaucoup mieux que la prétendue correction des Galeniſtes, qui tâchent de dompter le vice & la malignité des mixtes, dont les Anciens ſe ſont ſervis, & dont ils ſe ſervent encore, par l'addition de quelque autre corps, qui peut avoir & qui a même en ſoi ſon vice particulier & ſes impuretés, comme cela ſe prouve par l'ellebore, la thitimale, la ſcammonée, la coloquinte, l'agaric, & quelques autres qu'ils prétendent corriger par la ſimple addition du maſtic, de la canelle, du giroffle, de la gomme tragacant & du gingembre?

Mais pour montrer plus évidemment combien cette correction differe de celle des Chymiſtes, on la compare ordinairement à un ſot & à un ignorant Cuiſinier, qui pour rendre les tripes qu'il voudroit apprêter, plus délicates & de meilleur goût, ſe contenteroit de les faire boüillir avec des herbes odorantes & des aromats, ſans les avoir lavées, & ſans leur avoir ôté les ordures dont elles ſont toujours pleines.

Les Galeniſtes pourſuivront encore, & diront que les remedes Chymiques ſont à craindre à cauſe de leur acrimonie ; mais on leur répond à cela, que ſi l'uſage des choſes âcres doit être banni des médicamens, qu'il le doit être encore beaucoup plus raiſonnablement des alimens, & qu'il faut par conſéquent exclure de la cuiſine & des ragoûts le ſel, le vinaigre, le verjus, l'ail, les oignons, la moutarde, le poivre & toutes les autres ſortes d'épiceries, comme il faudroit auſſi rayer beaucoup de médicamens de leurs antidotaires. Ils ne s'apperçoivent pas auſſi qu'ils choquent Galien même par cet argument, qui a mis les cantarides au rang des médicamens, qui ſont mortels à cauſe de la corroſion qu'elles exercent particuliérement ſur la veſſie : il les ordonne pourtant, & ſes Sectateurs après lui en petite quan-

tité, & les fait prendre dans quelque liqueur convenable, pour provoquer les urines, & les tient fort ſouveraines pour cet effet.

C'eſt ce que font les Chymiſtes, qui donnent leurs remédes âcres en petite quantité dans des liqueurs propres & ſpécifiques, pour faire produire les effets qu'ils eſperent de leurs médicamens. Mais pour fermer tout-à-fait la bouche aux Galeniſtes, il faut leur prouver qu'ils ſe ſervent dans leur pratique, quoi qu'empyriquement, des remedes Chymiques, ſoit qu'ils ſoient naturels, ou qu'ils ſoient artificiels. Par exemple, ne ſe ſervent-ils pas de l'acier & du mercure crud, comme auſſi de beaucoup d'autres mixtes naturels ? Ne ſe ſervent-ils pas auſſi de l'eſprit de vitriol, de l'aigre de ſoufre, du criſtal minéral, de la crême & des criſtaux de tartre, du ſafran de mars apéritif & de l'aſtringent, du ſel de vitriol, & du ſucre de Saturne ? Et quoique la plûpart d'entr'eux ne connoiſſent pas l'antimoine, ni ne ſçachent pas le tems, ni la vraye méthode de donner cet admirable remede, ils ne laiſſent pas néanmoins de le donner en cachette, le maſquant ordinairement de quelque infuſion de ſenné, ou de quelque petite portion de leurs pilules ordinaires ; car ils mêlent le vin émétique dans leurs infuſions, & la poudre

émétique dans leurs pilules. Mais ce qui eſt encore plus conſidérable & plus remarquable, c'eſt que les Galeniſtes envoyent leurs malades aux bains & aux fontaines minérales, lorſqu'ils ſont au bout de leur rollet, & lorſqu'ils ne trouvent plus dans leur méthode aucune choſe, qui ſoit capable de déraciner le mal qu'ils n'ont pas quelquefois connu : cette pratique leur fait tacitement avoüer qu'il y a dans les minéraux une vertu plus puiſſante, plus pénétrante & plus active, que dans pas un des autres remedes dont ils s'étoient ſervis auparavant. Les remedes dont les Chirurgiens ſe ſervent tous les jours, avec un très-loüable ſuccès, témoignent encore la vérité de ce que je dis ; car ils ſont tous compoſés des minéraux & des métaux, & principalement ceux qui agiſſent avec le plus d'efficace. Il eſt vrai que les Chymiſtes envoyent auſſi leurs malades aux eaux minérales, & leur en font pratiquer l'uſage ; mais il y a cette différence entr'eux & les Galeniſtes, que les premiers ſe ſervent de ces remedes, parce qu'ils connoiſſent diſtinctement quel ſoufre, quel ſel, ou quel eſprit prédomine dans les eaux qu'ils ordonnent : ce que ne font pas les derniers, qui ne connoiſſent que confuſément la vertu, qui réſide dans ces eaux ; & qui ne les preſcrivent, qu'à cauſe que d'autres s'en ſont ſervis avant eux,

eux, n'étant pas capables de raiſonner ſur les effets qu'elles produiſent, & encore moins de prouver les cauſes efficientes internes de ces mêmes effets; puiſque cela n'appartient qu'au Chymiſte, qui peut anatomiſer les eaux minérales, & qui peut auſſi faire une démonſtration de ce qu'elles contiennent de fixe ou de volatil. Que ſi l'Artiſte ne trouve pas ſa ſatisfaction dans l'examen qu'il fait de ces eaux, il cherchera de quoi ſe contenter par le travail qu'il fera ſur les terres circonvoiſines des fontaines minérales; il tâchera de découvrir quel métail abonde dans les marcaſſites, qui ſe forment ordinairement en ces lieux-là; après l'avoir trouvé, il reconnoîtra quel ſel & quel eſprit eſt le plus propre pour diſſoudre ce métal, afin de l'unir & de le mêler indiviſiblement avec l'eau: ſon eſprit étant inſtruit de cette ſorte, il ne manquera pas de rendre des raiſons pertinentes & démonſtratives des effets & de la cauſe des vertus que produiſent les eaux minérales. Que ſi quelqu'un dit que les Galeniſtes rendent auſſi raiſon de ces effets, & que même ils les attribuent au ſel, au ſoufre, ou à l'eſprit qui prédomine dans ces eaux: je répons à cela, qu'ils ne ſatisferont jamais parfaitement ſur ce ſujet, par les raiſonnemens qu'ils auront tirés des connoiſſances qu'ils auront priſes de l'Eco-

le ; mais qu'il faut qu'ils ayent tiré ces lumieres des Auteurs Chymiques ; & qu'ainſi ce ne ſera plus un Galeniſte qui parlera, puiſqu'il ne raiſonnera que par l'organe des Chymiſtes. Concluons donc pour les remedes Chymiques, & diſons que ce ſont les véritables armes, dont un Médecin ſe doit ſervir pour chaſſer & pour dompter les maladies les plus rebelles, & celles mêmes qui paſſent pour incurables, ſelon la pratique & les remedes ordinaires de la Médecine Galenique. Ainſi nous finiſſons cette Apologie, en diſant que ces merveilleux médicamens agiront toujours *citiùs, tutiùs & jucundiùs.*

CHAPITRE III.

Des facultés des mixtes, & des divers dégrés de leurs qualités.

IL faut que nous conſidérions, après tout ce que nous avons dit ci-deſſus, quels fruits nous pouvons recueillir de la ſéparation des cinq principes qu'on peut tirer des compoſés, pour l'établiſſement des vertus & des facultés des médicamens, auſſi-bien que pour les dégrés de leurs qualités. Quand donc on aura diſtingué la diverſité des ſubſtances, que l'Artiſte peut tirer des choſes naturelles, & qu'on aura remarqué que

quelques-unes d'elles abondent plus ou moins en ſoufre, en ſel, en eſprit, en terre ou en phlegme, & que cela ſe rencontre dans tous les mixtes des trois familles de la nature, qui ſont les animaux, les végetaux & les minéraux ; il ſemble qu'on peut déterminer légitimement quelque choſe pour l'uſage de la Médecine, pour faire reconnoître les vertus & les propriétés, qui ſont ſpécifiques à chacune des parties qui ont été tirées des mixtes. Car comme la Médecine ordinaire a tout attribué aux divers dégrés des premieres & des ſecondes qualités ; il faut auſſi faire ſervir ce Chapitre de quelque milieu, pour faire connoître le commencement de la vérité des vertus ſpécifiques de chaque principe du compoſé, afin que ce que nous dirons ici ſerve d'introduction, pour mieux pénétrer dans les penſées de tous les Auteurs qui en ont écrit juſqu'ici : car on peut dire aſſûrément, que ce qui abonde en huile, tient auſſi des qualités de l'huile ; & que ce qui abonde en eſprit, tient de celles de l'eſprit, & ainſi des autres parties conſtituantes ou ſeparées. On pourroit même inſérer ici le catalogue de tous les mixtes, où le ſoufre prédomine, auſſi-bien que les compoſés où les autres principes abondent. On pourroit encore de plus anatomiſer tous les corps naturels, pour ſçavoir préciſément

en quelle doſe ils ſont participans de l'un ou de l'autre des cinq principes, & combien la nature en aura départi à chacun d'eux en particulier ; & après un travail de cette maniere, on pourroit ſe vanter de connoître diſtinctement toutes les facultés des choſes naturelles. Mais comme ce n'eſt pas ſeulement le travail de la vie d'un ſeul homme, & qu'au contraire, celle de pluſieurs Artiſtes n'y ſuffiroit pas ; & qu'outre ces conſidérations, il faudroit pluſieurs Volumes pour contenir les remarques qui ſeroient néceſſaires à cet effet ; nous nous contenterons d'en dire quelque choſe en paſſant, lorſque nous décrirons le travail qu'on peut faire ſur chaque mixte, afin que nous ne paſſions pas les bornes que nous nous ſommes preſcrites, pour faire un Traité de la Chymie en forme d'abregé.

Pour donc revenir aux divers dégrés des qualités des mixtes, ou des cinq ſubſtances qu'on en peut tirer ; diſons premiérement que l'huile échauffe, ou qu'elle ſemble faire ſon opération par le moyen de la chaleur, qui eſt une qualité plus excellente que celle qu'on appelle élémentaire. Par exemple, nous voyons un effet ſenſible, & qui eſt connu de tous, qui eſt, que ſi on ſépare du vin, ſon huile ou ſon eſprit étheré, qui eſt ſa partie ſulfurée & ſon ſel volatil,

exalté par la fermentation qu'on appelle vulgairement eau-de-vie ; que ce qui reſtera, ne ſera plus propre pour échauffer, & encore moins pour communiquer la qualité que nous attribuons aux huiles & aux eſprits ; que ſi on rejoint cette portion d'eſprit ou d'huile étherée à ſon phlegme, on lui redonnera auſſi en même tems la même propriété d'échauffer, qu'il avoit auparavant ; ce qui nous oblige de conclure, que plus un mixte abonde en huile étherée & en eſprit volatil, plus auſſi il eſt capable d'échauffer, de fortifier & d'augmenter nos eſprits, comme étant le plus analogue & le plus approchant de la nature des eſprits vitaux, comme auſſi de celle des eſprits animaux, à cauſe que c'eſt cette ſeule portion du mixte, qui peut paſſer juſques dans les dernieres digeſtions.

Le même jugement ſe peut faire dans tout ce qui conſtitue le regne végetable ; car on peut dire que les différentes parties des plantes ont divers dégrés de qualités, ſelon qu'elles ont été plus ou moins fermentées, digerées & cuites par la chaleur extérieure du Soleil, & par celle qui leur eſt intérieure & eſſentielle, qui eſt contenue dans leur ſel, qui eſt l'envelope de leur eſprit fermentatif & digeſtif ; & ſelon que ce ſel eſt exalté par les actions de ces deux cauſes efficientes ; ces parties des plantes en

ont auſſi plus ou moins d'efficace & de vertu. Ainſi la ſemence doit tenir le premier lieu, parce qu'elle eſt pouſſée juſqu'à ſa perfection, & qu'elle contient en ſoi le germe & l'eſprit ſpermatique, qui peut produire & ſe multiplier en ſon ſemblable; & que c'eſt auſſi dans le corps de la ſemence, que la nature a raſſemblé, cuit, digeré & concentré tout ce qu'il y avoit de ſel, de ſoufre & d'eſprit dans tout le corps de la plante, comme cela ſe prouve par la diſtillation des ſemences, dont on tire une grande quantité de ſel volatil, qui n'eſt rien autre choſe que ces trois principes volatiliſés, & unis enſemble par la chaleur intérieure de la plante, & par la chaleur extérieure du ſoleil; & c'eſt dans ce ſel volatil que toutes les vertus des choſes ſont cachées, ce qui eſt cauſe que Helmont les appelle les Lieutenans Généraux des arcanes. Il faut enſuite deſcendre par dégrés, pour reconnoître les divers dégrés des qualités des autres parties des plantes, en leur appliquant le raiſonnement que nous avons fait ſur la ſemence; car la fleur eſt moindre que la ſemence, & la feüille eſt moindre que la fleur en vertu; le bois vaut moins que l'écorce, & le fruit vaut mieux que la feüille des arbres, & ainſi des autres parties du végetable, qu'on eſtimera toutes ſelon qu'elles abonderont en huile, en

eſprit, en ſel eſſentiel ou en ſel volatil.

Mais il faut ici faire une digreſſion, & remarquer la différence qui eſt entre les plantes annuelles, & celle qui eſt entre les plantes perpétuelles; car il y en a qui ont le ſiége de leur vertu dans la racine; les autres l'ont dans la feüille, & la plûpart l'ont dans la ſemence; c'eſt pourquoi, il faut être exact obſervateur de toutes ces circonſtances, afin d'en faire un jugement ſolide, & de les examiner par les ſens extérieurs & par le raiſonnement, pour en faire le choix néceſſaire.

Tout ce que nous venons de marquer, ſe peut auſſi appliquer aux autres principes pour la diſtinction des dégrés de leur facultés; car ſi on prive, par exemple, un mixte de ſon ſel, il perdra la faculté déſiccative, déterſive, coagulative, & toutes les autres propriétés qui proviennent du ſel. Or, il ſe peut faire qu'un mixte aura deux, trois, quatre ou cinq fois, plus ou moins de ſel, d'eſprit, de ſoufre, de phlegme ou de terre, en comparaiſon d'un autre compoſé, ce qui ſera la raiſon & la regle de pouvoir ſubdiviſer les dégrés de ſes facultés; quand on aura découvert par le travail l'abondance, ou le défaut de ce qui produit la vertu dans les choſes naturelles, parce que cela nous eſt encore caché par la négligence de ceux qui ont écrit, & par

l'ignorance de ces Phyſiciens bâtards, qui ne connoiſſent ni leur mere, ni les enfans qu'elle a produits : car nous voyons que le ſuc de berberis, celui des oranges & des citrons, que le vin aigre & celui qui eſt diſtillé, que l'eſprit de vitriol, celui du ſel commun, du ſel nitre, du tartre & celui de beaucoup d'autres ſemblables, méritent qu'on leur attribue divers dégrés de qualités, à cauſe de l'éminence de leurs actions, qui proviennent de l'abondance ou du défaut de quelque principe, qui eſt plus ou moins épuré, ce qui fait connoître que les mixtes ont plus ou moins d'efficace, d'action & de vertu, ſelon le trop ou le peu des principes efficiens. C'eſt pourquoi, on peut à bon droit tirer de la théorie & de la pratique de la Chymie quelque fondement véritable, pour orner & pour diverſifier la Médecine, pour redreſſer la Pharmacie commune, qui eſt ſur le penchant de ſa ruine, & pour examiner à fond la pratique des Naturaliſtes ordinaires.

CHAPITRE IV.

De l'ordre que nous tiendrons dans la deſcription des opérations Chymiques.

L'Ordre qu'on tient pour décrire les cinq principes, qui ſe tirent de tous les mixtes, par le moyen des opérations de la

Chymie, ſe peut donner en deux façons : car on peut premiérement, aſſembler en un Traité toutes les eaux ſimples, ou compoſées ſelon leurs eſpeces ; en un autre, tous les eſprits : on pourroit auſſi en faire un pour les huiles en particulier, & un autre pour les ſels, & ainſi des autres principes. On peut auſſi décrire ſecondement ces cinq ſubſtances, ſelon l'ordre qu'on les tire de chaque individu que nous fournit la nature. Ce ſera ce dernier ordre que nous ſuivrons, comme celui qui ſatisfait mieux l'eſprit, & où il y a moins de confuſion : nous donnerons donc à chaque mixte en particulier un Chapitre à part, dans lequel nous ferons une exacte deſcription de la nature de ce mixte, & de toutes les opérations Chymiques, qui ſont utiles & néceſſaires à la Médecine, ſans oublier aucune choſe de ce que l'Artiſte doit obſerver, pour bien & curieuſement anatomiſer le mixte ſur quoi il travaillera, juſqu'à ce qu'il en ait ſeparé toutes les différentes parties que la nature lui a données.

Et pour faire les choſes avec quelque méthode, nous commencerons par les météores, où nous parlerons de la pluye, de la roſée, du miel, de la cire & de la manne. Enſuite de quoi, nous enſeignerons les préparations qui ſe font ſur les animaux & ſur leurs parties. Nous continuerons ſur

les végetaux, où nous montretons comment il faut anatomiſer toutes les parties de cette ample & riche famille; pour finalement achever par les minéraux, & par l'examen que nous ferons de ce que contiennent d'eſſentiel les pierres, les ſels, les marcaſſites & les métaux, dont nous ſéparerons les parties les plus fixes & les plus dures, pour en tirer les remedes merveilleux, qui ſont enfermés dans le centre de ces véritables produits de la terre.

CHAPITRE V.

De la roſée & de la pluye.

COmme les Chymiſtes ne peuvent extraire ni diſſoudre, ſans quelque liqueur qui ſoit propre à ces deux actions, pour tirer la vertu des choſes (ils appellent ordinairement la liqueur qui leur ſert à diſſoudre & à extraire un menſtrue; & ce ſera de ce ſeul mot que nous nous ſervirons dans toutes les opérations que nous décrirons): comme, dis-je, ils ne ſe peuvent paſſer de menſtrue, auſſi ont-ils recherché avec beaucoup de ſoin & de travail, pour en trouver un qui ne fût doüé d'aucune qualité particuliere, & qui fût propre à toutes ſortes de mixtes; quoique les menſtrues particuliers qu'ils poſſedent, ſoient

deſtinés pour l'extraction & pour la diſſolution de quelques compoſés. Les Artiſtes n'ont pas crû pouvoir mieux parvenir à leur but, que par le choix qu'ils ont fait de la ſubſtance la plus pure & la plus ſimple qui ſoit dans la nature, qui eſt l'eau de la roſée & celle de la pluye, qui ſont deux ſubſtances, qui contiennent en elles l'eſprit univerſel, pour en tirer leur menſtrue univerſel, qui ſoit capable d'extraire la vertu des choſes, & d'en être retiré ſans emporter aucune portion de l'excellence dumixte, pourvû que ces deux liqueurs ſoient bien & dûement préparées.

Il n'eſt pas néceſſaire que nous répétions que la roſée & la pluye ſont deux météores, puiſque nous en avons parlé dans la premiere Partie de ce Traité de Chymie: il ſuffira que nous diſions qu'il faut recueillir l'eau de pluye durant l'eſpace de huit jours avant l'équinoxe de Mars, & huit jours après, parce qu'en ce tems-là l'air eſt tout rempli des vrayes ſemences céleſtes, qui ſont deſtinées au renouvellement de toutes les productions naturelles; & lorſque l'eau a été élevée de la terre, & qu'elle a été privée des divers fermens dont elle avoit été remplie par les diverſes générations; qui s'étoient faites dedans & deſſus la terre par ſon moyen; elle retombe en terre par l'air, où elle ſe refournit d'un

eſprit pur, & qui eſt indifférent à être fait toutes choſes. Cela ſuffit pour montrer la néceſſité du tems de l'équinoxe, pour le choix de l'eau de pluye.

Qu'on prenne donc en ce tems-là une grande quantité d'eau de pluye, qu'on la mette dans quelque cuve de bois qui ſoit bien nette, en un lieu qui ſoit bien ouvert & où l'air ſoit bien perméable, & qu'on la laiſſe fermenter, afin qu'elle faſſe un ſédiment des impuretés les plus groſſieres, qu'elle pourroit avoir acquiſes des toits & des canaux, qui la reçoivent & qui nous la fourniſſent; elle jettera de plus une eſpece d'écume en haut, qui acheve de la dépurer tout-à-fait. Après cela, qu'on en empliſſe des cruches de grais, des bouteilles, ou des barils, ſi on en veut garder comme elle eſt, vû qu'elle eſt déja propre à beaucoup d'opérations, & qu'elle eſt plus utile que pas une autre eſpece d'eau que ce puiſſe être, comme nous le ferons voir dans la ſuite de la pratique, à cauſe qu'elle eſt plus ſubtile que les autres eaux, & qu'elle abonde en un ſel ſpirituel, qui eſt le ſeul agent capable de bien pénétrer dans les mixtes.

Mais ſi on veut rendre cette eau plus ſubtile & plus capable d'extraire les teintures & la vertu des choſes, il faut la diſtiller dans la veſſie avec la tête de more

& le canal, qui paſſe à travers du tonneau, & n'en retirer que les deux tiers de ce qu'on en aura mis dans le vaiſſeau, & réitérer cette diſtillation, juſqu'à ce qu'on ait réduit cent pintes à dix, qui ſerviront après à l'extraction des purgatifs.

On peut faire la même choſe ſur la roſée, qui eſt encore préferable à l'eau de pluye ; il la faut prendre au mois de Mai, parce qu'elle eſt alors beaucoup plus chargée de l'eſprit univerſel, & qu'elle eſt remplit de ce ſel ſpirituel qui ſert à la génération, à l'entretien & à la nourriture de tous les êtres.

CHAPITRE VI.

Du miel & de la cire.

IL ne faut pas trouver étrange qu'on mette ici le miel entre les météores, puiſque la roſée contribue beaucoup à ſa géneration : car elle s'épaiſſit ſur les plantes, après qu'elle eſt deſſus ; elle retient & condenſe en ſoi les vapeurs, que les plantes exhalent continuellement, ce qui ſe fait par la fraîcheur de la nuit ; & la chaleur du ſoleil digere & cuit le tout en miel & en cire, que les abeilles vont recueillir enſuite, & le portent dans leurs ruches pour leur ſervir d'aliment. On peut tirer

une conſéquence de ce que nous avons dit, pourquoi il y a plus de miel en une ſaiſon qu'en l'autre. Le meilleur miel eſt celui qui eſt d'un blanc jaunâtre, qui eſt agréable au goût & à l'odorat, qui n'eſt ni trop clair, ni trop épais, qui eſt continu en ſes parties, & qui ſe diſſout facilement ſur la langue. Celui des jeunes mouches eſt meilleur que celui des vieilles. On en fait l'eau, l'eſprit, l'huile, le ſel & la teinture. On tire de la cire, qui eſt une ſubſtance emplaſtique, du phlegme, de l'eſprit, du beurre, de l'huile & une très petite portion de fleurs, qui ne ſont rien autre choſe que le ſel volatil de ce mixte.

§. 1. *La maniere de tirer les principes du miel.*

Il faut prendre du miel, & le mettre dans une cucurbite de verre, de fayence ou de grais, & mettre par deſſus environ deux onces de chanvre, ou d'étoupes, pour empêcher que le miel ne monte dans le chapiteau par ſon ébullition, & en lutter les jointures avec deux bandes de papier, qui ſoient enduites de colle faite avec de la farine & de l'eau cuites enſemble. On mettra la cucurbite au ſable, on l'échauffera lentement, afin de tirer l'eau par ce premier dégré de feu ; puis on changera de récipient, & on augmentera le feu, pour faire monter une ſeconde eau,

qui ſera jaune, & qui contiendra l'eſprit; & augmentant encore le feu, il en ſortira un eſprit rouge avec l'huile, qu'il faudra ſéparer par l'entonnoir & rectifier l'eſprit. Il faut calciner dans un réverbere ce qui reſte au fond de la cucurbite, pour en tirer le ſel avec ſon phlegme, qu'il faudra évaporer juſqu'à ſec, ou juſqu'à pellicule, pour le faire criſtalliſer enſuite en quelque lieu froid.

L'une & l'autre des eaux du miel, ſçavoir la claire & la jaune, ſont très-utiles pour déterger & pour nettoyer les yeux, & principalement pour en ôter les ſuffuſions & les taches : elles ſervent auſſi pour faire croître les cheveux; l'eſprit eſt un grand déſopilatif, car étant pris depuis ſix juſqu'à quinze ou vingt gouttes, dans des eaux apéritives, ou dans de la décoction de racines d'ortie & de bardane, il ouvre les obſtructions, pouſſe les urines, & chaſſe la gravelle, les colles & les glaires des reins & de la veſſie. Si on circule l'huile de miel dans l'eſprit de vin, l'eſpace de vingt ou trente jours, elle devient très-douce & très-agréable, elle ſert admirablement pour guérir les arquebuſades, & pour mondifier & nettoyer les ulcéres rongeans & chancreux : c'eſt un excellent remede pour appaiſer les douleurs de la goute; auſſi-bien que pour effacer les taches

du viſages, ſi on la mêle avec de l'huile de camphre.

§. 2. *Pour faire l'hydromel vineux & le vinaigre du miel.*

Il faut prendre une partie de très-bon miel, & huit parties d'eau de pluie dépurée, ou d'eau de riviere, qu'on aura laiſſé repoſer quelques jours, afin de la dépoüiller de ſes impuretés ; & les faire boüillir lentement juſqu'à la conſomption de la moitié, après l'avoir écumée très-exactement. Il faut enſuite mettre la moitié de la liqueur dans un tonneau, à laquelle il faut ajoûter ſur un tonneau de trente pintes une once de ſel de tartre & deux onces de teinture de ce ſel, pour aider à la fermentation, qui ſera parachevée dans le mois philoſophique, qui eſt de quarante jours : mais obſervez qu'il faut tous les jours remplir le tonneau, pour remplacer ce que l'eſprit fermentatif pouſſe dehors : cela étant achevé, il faut mettre le tonneau dans la cave, & le boucher comme il faut ; puis on s'en peut ſervir de boiſſon, tant pour les ſains que pour les malades.

Mais, quand on voudra faire du vinaigre du miel, il faut prendre dans le tonneau, dans quoi on aura mis le miel cuit à moitié avec l'eau, un noüet rempli de ſe-

mence de roquette, qui ſoit battuë groſſiérement, puis mettre le tonneau dans un lieu chaud, ſi c'eſt en hiver ; mais ſi c'eſt en été, il faut l'expoſer à la chaleur du ſoleil, juſqu'à ce que la liqueur ceſſe de boüillir & de fermenter, & cela ſe change par dégré & doucement en un très-bon vinaigre, qu'on peut diſtiller comme l'autre ; ce ſera un excellent menſtruë pour la diſſolution des cailloux, & pour celle de toutes les autres pierres, quand même elles n'auroient pas été calcinées auparavant ; c'eſt ce que Quercetan appelle dans ſes ouvrages, le vinaigre Phliloſophique. Il faut auſſi remarquer que ce même Auteur fait ſouvent mention du miel dans ſes œuvres ſous les noms de roſée & de manne céleſte.

§. 3. *Pour faire la teinture du miel.*

Cette teinture n'eſt pas un des moindres remedes qui ſe tirent de ce météore, tant à cauſe de la vertu particuliere de ce mixte, que pour celle du menſtruë, qu'on employe pour l'extraction des facultés de cette manne céleſte, qui contient beaucoup plus d'efficace, que ne ſe le ſont imaginés ceux qui croyent qu'elle ſe change facilement en bile, à cauſe de ce faux axiome de l'Ecole, qui leur fait paſſer pour véritable, que *omnia dulcia facilè bileſcunt* ; parce qu'ils ne comprennent pas que ces change-

mens ne ſe font pas en nous par le mêlange des humeurs, mais par les diverſes fermentations, qui ont leur origine dans le ventricule, & que le levain qui les occaſionne, eſt ou ſain, ou malade, ſelon les idées bonnes ou mauvaiſes, que l'eſprit de vie, qui eſt dans les hommes, aura conçûes. Revenons donc à notre ſujet, & diſons que le miel eſt une des ſubſtances du monde, qui contient le plus de l'eſprit univerſel, & que c'eſt auſſi celle qui eſt la plus capable d'être réduite en la nature de cet agent géneral du monde, pour en tirer de beaux remedes pour la Médecine; pourvû que nous lui conſervions quelque choſe de ſa ſpécification, qui nous le rende utile & ſenſible.

Il faut donc choiſir du meilleur & du plus beau miel qu'on puiſſe trouver, ſuivant les marques que nous en avons données, & en mêler une partie avec trois parties de ſable le plus net & le plus pur qui ſe puiſſe avoir, dans un mortier de marbre, & les battre enſemble, tant qu'on en faſſe une maſſe qui puiſſe être réduite en boulettes de telle groſſeur qu'elles puiſſe entrer dans un matras à long col. Après les avoir mis là-dedans, il faut verſer deſſus de l'eſprit de vin très-ſubtil, tant que le menſtruë ſurpaſſe la matiere de trois ou de quatre doigts; puis il faut mettre un

autre matras, qui entre dans le col du premier de deux travers de doigts ou environ, il faut lutter enſuite les jointures des vaiſſeaux de deux bandelettes de veſſie de bœuf ou de porc, qui ayent été trempées dans du blanc d'œuf, qu'on aura réduit en eau par une violente & fréquente agitation ; & que cette remarque & cette façon de lutter les jointures des vaiſſeaux ſuffiſe pour toutes les opérations qui ſuivront. Qu'on lie le matras au couvercle du bain marie, pour le ſuſpendre à la vapeur, & qu'on digere ainſi le miel avec ſon menſtrue, juſqu'à ce que l'eſprit de vin ſoit bien empreint, bien teint & bien chargé du ſoufre intérieur de ce mixte, que cet eſprit attirera par l'analogie qui eſt entre lui & ce principe. Cela étant en cet état, il faut laiſſer refroidir les vaiſſeaux, puis les ouvrir & filtrer la teinture par le papier, & le mettre dans une petite cucurbite, qu'on couvrira de ſon chapiteau ; on en luttera très-exactement les jointures, & on adaptera un récipient propre, puis on retitera la moitié de l'alkohol de vin à la très-lente chaleur du bain marie ; le bain étant refroidi, il faut ouvrir les vaiſſeaux & garder précieuſement ce qui fera reſté de teinture dans une phiole, qui ait l'orifice étroit, & qui ſoit bien bouchée avec du liége qui ait été trempé dans de la cire boüillante,

pour en boucher les porosités & la couvrir d'une double vessie moüillée & d'un papier, afin que rien ne puisse exhaler de ce remede, à cause de ses parties, & qu'on s'en puisse servir au besoin.

L'usage de cette teinture, est presque divin dans les affections de la poitrine, qui sont causées par des sérosités lentes & visqueuses, qui sont amassées dans la capacité du thorax; car elle a la vertu de les subtiliser & de les dissoudre, parce qu'elle fortifie suffisamment le malade pour lui faire cracher ce qui lui nuisoit, où il le chasse & le met dehors par les urines, par les sueurs, ou par la transpiration insensible, qui sont les bons effets ordinaires que produisent les remedes, qui approchent de l'universel. Ce sont ces rares médicamens, qui font voir la vérité de cette belle maxime, qui dit que *natura corroborata est omnium morborum medicatrix.* La dose de cette teinture, est depuis un quart de cuillerée jusqu'à une cuillerée entiere, pour les personnes qui sont avancées en âge, & depuis cinq goutes jusqu'à vingt pour les enfans. On peut la donner toute seule, ou la mêler dans des décoctions, ou dans des eaux spécifiques & appropriées à la maladie, comme sont celles de fleur de tussilage, de racines de petasites, de marrube blanc & odorant, comme aussi dans celles des bayes

de genévre & des racines d'énula, parce que tous ces ſimples abondent en eſprit pénétrant & volatil : on la peut encore donner dans des boüillons, ou dans le breuvage ordinaire du malade.

§. 4. *Pour tirer l'huile de la cire.*

On peut tirer de la cire, auſſi-bien que de beaucoup d'autres mixtes un phlegme, un eſprit acide, une huile & des fleurs, que nous avons dit être ſon ſel volatil. Mais comme les autres ſubſtances, excepté l'huile, ne ſont pas de grande utilité dans la Médecine, nous ne nous arrêterons pas à leurs deſcriptions : nous nous contenterons ſeulement de donner une façon de faire l'huile de cire qui ſoit utile, facile & compendieuſe.

Qu'on prenne une livre de cire jaune, qui ſoit bien odorante & bien nette de toute ordure ; qu'on la faſſe fondre à chaleur fort lente, dans un baſſin de cuivre, qui ait un couvercle qui le ferme juſte ; & quand on a quelque autre opération au feu, il faut prendre des charbons tous rouges, & les noyer les uns après les autres dans la cire fondue, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien imbus de la cire, & qu'ils en ſoient ſuffoqués & remplis ; il faut continuer ainſi juſqu'à ce que toute la cire ſoit entrée dans les charbons, avec cette précaution néan-

moins de couvrir le baſſin toutes les fois qu'on y mettra des charbons ardens, afin d'éviter que la cire ne s'enflamme. Il faut après cela mettre les charbons en poudre groſſiere, & les mêler avec leur poids égal de ſel décrépité ; qu'on mette ce mélange dans une cornue de verre, qui ait un tiers de ſa capacité qui ſoit vuide ; puis mettre la retorte au ſable, & adapter à ſon col un récipient aſſez ample, qu'il faut luter exactement avec de la veſſie & du blanc d'œuf : on laiſſera ſécher le lut ; puis on donnera le feu par dégrés, juſqu'à ce que les vapeurs ceſſent d'elles-mêmes, ce qui arrive ordinairement dans l'eſpace de quinze ou vingt heures : le tout étant refroidi, il faut ſéparer l'huile, qui eſt encore craſſe & épaiſſe, comme un beurre de la liqueur aqueuſe, & en réſerver une partie en cette conſiſtence, pour s'en ſervir extérieurement ; mais il faut rectifier le reſte dans une baſſe cucurbite, & le mêler avec trois ou quatre livres de vin blanc & quatre onces de ſel de tartre, mettre la cucurbite aux cendres, & diſtiller avec toute l'exactitude qui eſt requiſe, pour la rectification d'une huile très-ſubtile : on aura de cette maniere une huile de cire auſſi claire, auſſi fluide & auſſi pénétrante que l'eſprit de vin, & qui poſſede des vertus très-particulieres, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. On le

donne intérieurement depuis ſix goutes juſqu'à douze dans quelque liqueur diurétique, pour la rétention de l'urine ; ainſi on la peut donner pour cet effet dans de l'eau de perſil & dans celle du bois de ſaſſafras, même dans la décoction du bois néphrétique. Elle eſt fort réſolutive, quand on l'applique extérieurement, ce qui fait qu'elle eſt excellente pour diſſoudre les tumeurs ſchirreuſes & les œdémateuſes. Elle eſt auſſi très-bonne pour redonner le mouvement aux membres perclus & paralitiques, & pour remédier à toutes les affections froides des parties nerveuſes : on s'en ſert auſſi très-heureuſement contre la ſciatique, & contre les goutes froides des pieds & des mains.

Le beurre ou l'huile groſſiere, qu'on a réſervé ſans rectification, guérit les fiſſures des engelûres ; il ſoude & cicatrice les fentes du bout de mammelles.

On peut rectifier la liqueur aqueuſe, & l'on trouvera que le quart eſt un eſprit de ſel, qui n'eſt pas moins bon que celui qui ſe diſtille tout ſeul.

CHAPITRE VII.

De la manne.

PLine appelle la manne, avec raiſon, le miel de l'air; qui contient en ſoi une nature céleſte. J'ai dit que c'étoit avec raiſon qu'il la nommoit ainſi, parce que la manne n'eſt autre choſe qu'une roſée, ou une liqueur agréable, qui tombe dans le tems des équinoxes, ſur les rameaux & ſur les feüilles des arbres; de-là, ſur les herbes, ſur les pierres, & quelquefois ſur la terre même, qui ſe condenſe en peu de tems, & qui paroît grumelée comme la gomme.

On choiſit ordinairement celle qui eſt orientale, comme la Perſienne ou la Syriaque; mais on ſe peut légitimement contenter de celle qui vient de la Calabre, qui fait partie du Royaume de Naples; il faut qu'elle ſoit récente & blanche; car quand elle rouſſit, c'eſt une preuve qu'elle commence à vieillir, & qu'elle a perdu la partie céleſte & ſpiritueuſe, en quoi conſiſtoit ſa vertu.

Pour faire l'eſprit de la manne.

Prenez autant que vous voudrez de manne bien choiſie, mettez-là dans une cucurbite de verre, que vous couvrirez de ſon

ſon chapiteau, & les lutterez enſemble exactement, puis vous la mettrez aux cendres, & donnerez un feu très-lent, après avoir adapté un récipient au bec de l'alambic, & il en ſortira un eſprit inſipide, qui a des vertus très-notables; car c'eſt un excellent ſudorifique, & qui ſe peut donner heureuſement, tant dans les fiévres peſtilentielles & malignes, que dans toutes les autres fiévres communes; cet eſprit fait ſuer abondamment, & chaſſe les excrémens des dernieres digeſtions, comme on le peut remarquer par l'extrême puanteur de la ſueur qu'il provoque. La doſe, eſt depuis une demie cuillerée juſqu'à une entiere.

Cet eſprit a de plus une vertu toute particuliere, qui eſt de diſſoudre le ſoufre, dont on peut tirer par ce moyen une teinture jaune, qui n'eſt pas un des moindres remedes pour la poitrine & pour les principales parties qu'elle contient; car cette teinture eſt comme un baume reſtauratif, pour corriger le vice des poulmons, & pour conſerver leur action; on en peut donner depuis deux goutes juſqu'à douze, dans du ſuc d'ache dépuré & préparé, comme nous l'enſeignerons au Chapitre des végetaux.

On peut encore faire une eau de manne, qui ſera laxative & ſudorifique tout enſemble. Pour cet effet, il faut prendre une

partie de manne bien choiſie & deux parties de nitre bien pur ; puis les ayant mêlées enſemble, il les faut mettre dans une veſſie de bœuf, ou dans celle d'un pourceau, qui ſoient bien nettes l'une ou l'autre ; puis il faut lier bien exactement le haut de la veſſie, & la ſuſpendre dans l'eau boüillante, juſqu'à ce que le tout ſoit diſſout : il faudra diſtiller cette diſſolution de la même façon que nous avons dit de l'eſprit ; & on aura une eau inſipide, qui lâche le ventre, & qui fait auſſi ſuer copieuſement : la doſe, eſt depuis une drachme juſqu'à ſix, dans un boüillon, ou dans quelque décoction pectorale. On peut ſe ſervir de ce remede, pour évoquer les ſéroſités ſuperflues, qui cauſent ordinairement les rhumatiſmes.

CHAPITRE VIII.

Des animaux.

LE Traité des animaux, eſt une partie de la Pharmacie Chymique, qui contient les remedes qui ſe tirent des animaux, & la façon de les préparer. Or, comme la Chymie a pour ſon objet toutes les choſes naturelles ; auſſi travaille-t'elle ſur les animaux & ſur l'homme même, qui eſt le plus parfait de tous. Mais comme l'étendue

d'un abregé ne ſouffre pas de faire un dénombrement très-exact des animaux terreſtres parfaits, ni celui des oiſeaux, non plus que celui des poiſſons & des inſectes, qui ſont les quatre claſſes de cette grande, belle & ample famille des animaux; auſſi nous contenterons-nous de faire premiérement quelques obſervations ſur la nature des animaux en général, & ſur le choix que l'Artiſte en doit faire, lorſqu'il en veut tirer les médicamens merveilleux qu'ils contiennent, pour le ſoulagement de la miſere des hommes. De-là nous paſſerons aux opérations, qui ſe font ſur quelques-uns de ces animaux, qui ſerviront d'exemple & de guide, pour travailler ſur tous les autres qui ſont de même nature.

Nous dirons donc en paſſant, que comme tous les animaux ſont compoſés d'une ſubſtance plus volatile, plus ſubtile & plus aërée, que les végetaux dont ils ſe ſont nourris; qu'auſſi n'ont-ils point en leur réſolution artificielle tant de terre, ni tant de diverſités de ſubſtance: ſi bien qu'on n'en peut tirer que trois médicamens, qui ſont très-efficaces, ſçavoir l'eſprit, le ſel volatil & l'huile. Nous ne perdrons point de tems à diſputer, ſi les formes de ces animaux ſont ſpirituelles ou matérielles, parce que ce ſont des diſputes, qui ſont plus curieuſes qu'elles ne ſont utiles. Nous di-

rons ſeulement, qu'il faut que l'Artiſte choiſiſſe les animaux les plus ſains pour en tirer ſes remedes, qu'ils ſoient d'un âge médiocre, afin que les parties puiſſent avoir acquis la fermeté & la perfection qui eſt requiſe; car on ſçait que les animaux meurent tous les jours en vieilliſſant, après qu'ils ont paſſé un certain point de perfection, qui eſt leur non plus outre, ſelon la nature preſcrite à chacun d'eux pour leur durée. Il faut auſſi que l'animal meure de mort violente, & principalement qu'il ait été étranglé, parce que cette ſuffocation concentre les eſprits dans les parties, & qu'elle empêche leur diſſipation; & que c'eſt dans la conſervation de cette flamme & de cette lumiere vitale, que réſide & que ſe fixe proprement la vertu des animaux & de leurs parties, comme cela ſe prouve par l'hiſtoire que rapporte Bartholin dans ſes centuries, de ce qui eſt arrivé à Montpellier: C'eſt qu'une femme ayant acheté de la chair d'un animal nouvellement tué, & qui étoit encore toute fumante, la pendit dans la chambre où elle couchoit; s'étant éveillée la nuit, elle fut ſurpriſe de voir une grande lumiere dans ſa chambre, quoique la Lune ne luiſît point; elle en fut effrayée, ne pouvant s'imaginer d'où cela pouvoit provenir; elle reconnut enfin que cela venoit de la chair qu'elle avoit

pendue au croc, & en fit le lendemain récit à ſes voiſines, qui voulurent voir cette choſe qui leur ſembloit incroyable; mais leur vûe confirma la vérité : un morceau de cette chair lumineuſe fut porté à défunt Monſeigneur le Prince, Lieutenant général pour Sa Majeſté en la Province de Languedoc, en l'année 1641, qui perdit ſa lumiere peu à peu, comme elle approchoit de ſa corruption. Cette vérité ne peut être contredite dans cette chair morte; & tous les Curieux éprouveront, quand il leur plaira, qu'il ſort des étincelles de lumiere des animaux vivans, s'il prennent la peine de frotter le poil d'un chat à contre-poil dans un lieu bien obſcur, ce qui n'eſt que trop ſuffiſant pour vérifier de plus en plus, que la lumiere n'eſt pas ſeulement le principe de compoſition dans toutes les choſes, mais qu'elle eſt auſſi le principe de leur conſervation, & principalement de celle de la vie. L'hiſtoire précédente me fait ſouvenir de la plainte que faiſoient des garçons Bouchers à Sédan, de ce qu'entrant de nuit dans le lieu où on tue les animaux, ils appercevoient des lueurs extraordinaires, ce qu'ils rapportoient ſuperſtitieuſement à des apparitions de démons, & s'en effrayoient, dont je ſuis témoin oculaire; mais lorſqu'il y avoit de la chandelle allumée dans le lieu, la lueur diſparoiſſoit; ce

qui fait voir qu'elle ne provenoit que de la chair des animaux, qui avoient été nouvellement tués.

§. 1. *De l'Homme.*

L'Artiſte tire de l'homme, qui eſt ou mâle, ou femelle, diverſes ſubſtances ſur quoi il travaille, ou durant ſa vie, ou après ſa mort. On tire du mâle & de la femelle durant leur vie ce qui ſuit; à ſçavoir, les cheveux, le lait, l'arrierefaix, l'urine, le ſang & la pierre de la veſſie. On en tire auſſi après leur mort, ou le corps entier, ou ſes parties, qui ſont les muſcles ou la chair, l'axonge ou la graiſſe, les os & le crâne. C'eſt de ces différentes parties que l'Artiſte tirera des remedes, comme nous l'allons enſeigner exactement l'un après l'autre, ce qui doit ſervir d'exemple pour le pareil travail, qui ſe peut faire ſur les autres animaux & ſur leurs parties. Il y a néanmoins encore pluſieurs autres parties dans les animaux, qui ſont utiles à la Médecine; mais comme elles ne ſont point ſoumiſes ordinairement aux opérations Chymiques, auſſi n'avons-nous pas jugé néceſſaire d'en faire le rapport en ce Chapitre, qui n'eſt qu'une petite partie de l'Abregé de la Chymie.

§. 2. *Des cheveux.*

Pour tirer quelque remede des cheveux,

il les faut diſtiller, afin de ne rien perdre; car par cette opération, on en tire l'eſprit & l'huile, & on en conſerve la cendre, ce qui ſe fait ainſi. Prenez des cheveux du mâle ou de la femelle, comme on les trouve chez les Perruquiers, & en empliſſez une cornue de verre, plutôt que de terre, à cauſe de la ſubtilité des eſprits qui en ſortent, & les mettez au fourneau, que nous appellerons fourneau de ſable, à laquelle vous adapterez un ample récipient, dont vous lutterez exactement les jointures; & lorſque le lut ſera ſec, vous commencerez à donner un feu moderé, que vous augmenterez peu à peu, juſqu'à ce que les vapeurs commenceront d'entrer en abondance dans le récipient; alors continuez le feu ſelon ce même dégré, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus rien de la cornue, & que le récipient commence à devenir clair de ſoi-même; pouſſez alors le feu avec plus de violence, afin que rien ne demeure, & que la calcination de ce qui reſte dans la retorre s'acheve parfaitement; ceſſez alors le feu, & laiſſez refroidir les vaiſſeaux, vous trouverez dans le récipient deux ſubſtances différentes, qui ſont l'eſprit armoniac des cheveux, & l'huile qui n'eſt rien autre choſe que la portion ſulfurée de ce mixte, mêlée avec la plus groſſiere du ſel volatil. On pourra ſe ſervir de ces deux

ſubſtances en Médecine, après les avoir ſéparées; mais il ſera pourtant néceſſaire de les rectifier, à ſçavoir l'eſprit au bain marie ſur d'autres cheveux, qui ſoient coupés fort menus dans une petite cucurbite, couverte de ſon chapiteau avec toutes les précautions requiſes; & l'huile ſur ſes propres cendres, mais à feu de cendres, donnant d'abord une chaleur moderée.

L'eſprit des cheveux ne ſe donne point intérieurement, tant à cauſe de ſa mauvaiſe odeur & de ſon mauvais goût, qu'à cauſe auſſi que l'Art tire des autres parties de l'homme d'autres eſprits, qui ſont moins déſagréables pour l'uſage. On ne ſe ſert donc de celui-ci que mêlé avec du miel, pour oindre les parties où les cheveux ſont en trop petite quantité, ou celles dont ils ſont tombés. L'huile eſt excellente, pour extirper radicalement les dartres en quelques endroit qu'elles ſoient ſituées, ſi on en fait un limement avec un peu de ſel de Saturne, & qu'on en applique deſſus, après avoir purgé le patient avec quelque remede qui évacue les ſéroſités. La cendre étant mêlée en forme de cérat avec du ſuif de mouton, produit de beaux effets, pour radouber les luxations, & pour fortifier le membre démis ou diſloqué. On peut encore ajoûter, que les cheveux entiers ſont un remede très-prompt pour arrêter le flux de

ſang des playes, du nez, & même le flux immoderé des femmes.

§. 3. *Du lait.*

Le lait de femme eſt de ſoi-même un très-excellent remede pour les yeux, ſoit pour en appaiſer la douleur & pour en ôter l'inflammation, ſoit celle de la ſubſtance même de l'œil, ou celle qui provient des petits ulceres qui ſe font aux paupieres, ou dans les coins des yeux : on peut ſubſtituer quelqu'autre ſorte de lait, quand on ne peut avoir de celui d'une femme. Mais il y a une eau vitriolée, qui ſe diſtille avec le lait de femme ou avec quelqu'autre lait, ſoit de celui de vache, d'âneſſe ou de chévre, qui peut être toujours prête, & qui fait des merveilles pour ôter les maux des yeux ; elle ſe fait de cette façon.

Prenez du lait & du vitriol blanc en poudre, de chacun partie égale ; mettez-les enſemble dans une cucurbite de verre, avec tout l'ajuſtement requis à la diſtillation ; puis tirez-en l'eau dans le fourneau des cendres avec une chaleur graduée, juſqu'à ce que les nuages blancs apparoiſſent : après quoi, il faut finir le feu, afin que l'eau ne devienne pas corroſive : cette eau corrige la rougeur des yeux, & en ôte les inflammation d'une façon merveilleuſe.

§. 4. *De l'arrierefaix.*

Pour préparer quelque remede de l'arrierefaix, il faut en avoir un qui vienne du premier accouchement d'un mâle, que la femme dont il ſortira ſoit d'un âge médiocre, comme depuis dix-huit ans juſqu'à trente-cinq ; que la femme ſoit ſaine, de poil noir ou châtain ; il en faut excepter les rouſſes, que ſi on n'en peut avoir du premier, que ce ſoit toujours d'un mâle, s'il ſe peut ; mais ſi la néceſſité preſſe, on pourra même ſe ſervir de celui qui ſuit une fille ; car à parler véritablement, le mâle & la femelle ſont nourris d'un même ſang & dans un même corps, il n'y a que la différence de la force & de la vigueur.

Prenez donc une arrierefaix avec les conditions requiſes, mettez-le dans une cucurbite de verre, & le diſtillez au B. M. juſqu'à ſec, & en reſervez l'eau dans une bouteille, qui ſoit bien bouchée d'un liége qui ait été trempé dans de la cire fondue. Que ſi ce qui reſte au fond de la cucurbite, n'eſt pas aſſez ſec pour être mis en poudre, il le faut ſécher dans un triple papier à une chaleur moderée ; mais remarquez qu'il ne faut pas qu'il ſoit retourné en diſtillant non plus qu'en le deſſéchant, afin que les eſprits & le ſel volatil ſe concentrent, parce que c'eſt proprement ce ſel qui conſ-

titue la vertu de la poudre qu'on en doit faire.

L'eau d'arrierefaix eſt un excellent coſmétique, qui déterge doucement la peau des mains & du viſage, qui en unit auſſi les rides & en efface les taches, pourvû qu'on y ajoûte un peu de ſel de perles & un peu de borax. Mais elle eſt auſſi très-excellente pour faire ſortir l'arrierefaix, quand le travail de la femme a été long & difficile, & qu'il y a eu de la foibleſſe, pourvû qu'on mêle avec cette eau le poids d'une demie drachme de la poudre du corps dont elle a été tirée, ou le même poids d'un foye d'anguille deſſeché avec ſon fiel, qui eſt un remede qui ne manque jamais ſon effet.

La poudre de l'arrierefaix donnée au poids depuis un ſcrupule, juſqu'à deux ou à trois, eſt un ſouverain remede contre l'épilepſie, ou dans ſa propre eau, ou dans celle de fleurs de pivoine, de fleurs de muguet, ou dans celle de fleurs de tillot, il en faut donner ſept jours continuels à jeun dans le décours de la Lune.

Que ſi on calcine l'arrierefaix dans un pot de terre non verniſſé, qui ſoit bien couvert & bien lutté; les cendres ſeront un remede ſpécifique contre les écroüelles & contre les goitres, ſi on en donne durant le dernier quartier de la Lune, le poids de

demie drachme dans de l'eau d'auronne mâle tous les matins à jeun.

§. 5. *De l'urine.*

Quoique l'urine ſoit un excrément qu'on rejette tous les jours, cependant elle contient un ſel qui eſt tout myſtérieux, & qui poſſede des vertus qui ne ſont connues que de peu de perſonnes. Il ne faut pas que ſon nom ou ſa puanteur faſſent peur à l'Artiſte, qui aura connu ſes propriétés; cela n'eſt propre qu'à ceux qui ſe vantent d'avoir éminemment la connoiſſance de la Pharmacie & de ſes préparations, ſans oſer ſe noircir les mains, ni ſéparer les différentes parties qui compoſent les choſes. Et pour prouver généralement combien l'urine a de vertus médécinales, nous dirons ſeulement en paſſant, qu'elle deſſéche la gratelle, lorſqu'on la lave avec cette liqueur nouvellement rendue; qu'elle réſout les tumeurs, étant appliquée chaudement; qu'elle mondifie, déterge & nettoye les playes & les ulceres vénimeux; qu'elle empêche la gangrêne; qu'elle ouvre & lâche le ventre doucement & ſans tranchées, ſi on la donne en clyſteres devant qu'elle ſoit refroidie; parce qu'autrement, elle ſeroit privée de ſon eſprit volatil, en qui réſide ſa principale vertu; qu'elle empêche, ou pour le moins qu'elle affoiblit les accès de la fiévre

tierce, ſi on l'applique chaudement ſur les pouls & en frontal ; qu'elle guérit les ulcéres des oreilles, ſi on en verſe dedans ; qu'elle ôte la rougeur & la demangeaiſon des yeux, ſi on en diſtille dans leurs coins ; qu'elle ôte le tremblement des membres, ſi on les en lave, étant mêlée avec de l'eſprit de vin ; qu'elle réſout & diſſipe la tumeur & l'enflure de la luette en gargariſme ; & qu'enfin, elle appaiſe les douleurs que cauſent les météoriſmes de la rate, ſi on l'applique deſſus, étant réduite en cataplaſme fait avec des cendres. Que ſi l'urine eſt comme un tréſor pour les maladies du dehors, elle n'eſt pas moins efficace pour celles du dedans ; car elle eſt excellente pour ôter les obſtructions du foye, de la rate & de la veſſie du fiel, pour préſerver de la peſte, pour guérir l'hydropiſie naiſſante, & pour ôter la jauniſſe ; juſques-là même qu'il y en a qui ont obſervé que l'urine du mari eſt très-ſpécifique, pour faire accoucher la femme dans un travail long & difficile ; & que l'expérience fait voir qu'elle produit des effets ſurprenans pour la guériſon des fiévres tierces, ſi on en donne un verre de toute nouvelle dès les premiers mouvemens de l'accès.

Nous n'avons avancé tout ce qui eſt ci-deſſus, que pour faire voir combien l'urine bien préparée & ſéparée de ſes impuretés

groſſieres, ſera plus excellente & produira de meilleurs effets, que lorſqu'elle eſt encore corporelle; comme auſſi pour prouver de plus en plus, que tout ce que les mixtes ont de vertu ne provient que de leurs eſprits & de leurs ſels.

Ceux qui voudront ſe ſervir de l'urine, en prendront, s'ils peuvent, de celle des jeunes hommes, des adoleſcens, ou de celle des enfans de l'âge depuis dix ans juſqu'à quinze, qui ſoient ſains & qui boivent du vin; que ſi cela ne ſe peut, ils en prendront comme ils la pourront avoir, car l'urine a toujours ſes eſprits & ſon ſel; elle en aura pourtant moins & ſera plus groſſiere; mais l'expérience du travail fera voir qu'on y trouvera les mêmes remedes, ſoit pour s'en ſervir de médicament en dehors ou en dedans, ou pour en faire les opérations qui ſuivent.

§. 6. *Pour faire l'eſprit igné de l'urine & ſon ſel volatil.*

Prenez trente ou quarante pintes d'urine, qui ait les conditions que nous avons dites, & la faites évaporer à lente chaleur, juſqu'en conſiſtence de ſyrop; mettez ce qui vous reſtera dans une cucurbite, qui ſoit haute d'une coudée, que vous couvrirez de ſon chapiteau & que vous lutterez très-exactement; mettez votre vaiſſeau au

bain marie ou aux cendres, pour en tirer l'eſprit & le ſel volatil par la diſtillation : ſi c'eſt au bain marie, il faut qu'il ſoit boüillant ; mais ſi c'eſt aux cendres, il faudra graduer le feu avec plus de précaution. Ainſi vous aurez un eſprit qui ſe coagulera en ſel volatil dans l'alambic, qui ſe coagule au froid, & qui ſe réſout en liqueur à la moindre chaleur. Mais il faut noter qu'il ne faut évaporer l'urine, que lorſqu'elle eſt nouvelle ; car ſi elle avoit été fermentée ou digerée, le meilleur s'évaporeroit.

On peut auſſi diſtiller l'eſprit de l'urine dans un alambic au bain marie boüillant, ſans l'évaporer ; mais il faudra le rectifier.

On peut encore diſtiller l'eſprit d'urine ſans feu apparent, qui eſt une opération merveilleuſe, ce qui ſe fait ainſi : il faut évaporer l'urine très-lentement juſqu'aux deux tiers, après quoi mettez trois ou quatre doigts de haut de bonne chaux vive dans une cucurbite ; & verſez votre urine évaporée ſur cette chaux, couvrez preſtement le vaiſſeau de ſon chapiteau, & lui adaptez un récipient ; ainſi vous aurez de l'eſprit d'urine en peu de tems & ſans feu, qui ſera très-ſubtil & très-volatil, qui ne cédera point auſſi en bonté à celui qui aura été fait d'une autre maniere : ceux qui auront la cornue ouverte de Glaubert, le diſtilleront plus facilement & en plus grande

quantité. Il eſt fort difficile de garder le ſel volatil de l'urine, à cauſe de ſa ſubtilité & de la pénétrabilité de ſes parties ; c'eſt pourquoi, il eſt néceſſaire de le digérer avec ſon propre eſprit, & de les unir enſemble, pour les conſerver dans une fiole qui ait l'embouchûre étroite, qui n'ait point d'autre bouchon que de verre, & une double veſſie moüillée par deſſus.

Cet eſprit ſalin volatil, ou ce ſel ſpirituel, a des vertus qui ſont preſqu'innombrables ; car il eſt premiérement très-ſouverain pour appaiſer les douleurs de toutes les parties du corps, & principalement celles des jointures, lorſqu'il eſt mêlé avec quelque liqueur convenable. Il ouvre plus que tout autre remede toutes les obſtructions tartarées des entrailles & du méſentere ; c'eſt ce qui fait que ſon uſage eſt admirable dans le ſcorbut & dans toutes les maladies hypocondriaques, dans les mauvaiſes fermentations qui ſe font dans l'eſtomach, & dans les deux ſortes de jauniſſe : il n'eſt pas moins bon pour atténuer & pour diſſoudre le ſable & les glaires, qui ſe forment dans les reins ou dans la veſſie. On peut même en faire un remede très-excellent contre l'épilepſie, l'apoplexie, la manie & contre toutes les autres maladies qu'on dit prendre leur origine du cerveau : mais il le faut préparer comme il ſuit.

Prenez du vitriol, qui ait été purifié par diverſes diſſolutions, filtrations & criſtalliſations faites avec de l'eau de pluye diſtillée, ou ce qui ſeroit encore meilleur, avec de celle de la roſée; imbibez-le d'eſprit d'urine, juſqu'à ce qu'il ſurnage ſeulement la matiere; bouchez très-exactement le vaiſſeau, & le mettez digérer durant huit ou dix jours; après quoi mettez la matiere digerée dans une haute cucurbite & la diſtillez aux cendres juſqu'à ſec, & vous aurez un très-excellent céphalique, qui guérit la migraine & les autres douleurs de la tête par le ſeul flair; & qui concilie le ſommeil, ſi on le tient quelque peu de tems ſous le nez. Il faut mettre ce qui reſtera dans le fonds de la cucurbite, dans une retorte que vous mettrez au ſable avec ſon récipient bien lutté, & vous en tirerez encore le ſel volatil & une eſpece d'huile brune, qui n'eſt pas mépriſable dans la Médecine & dans la métallique; vous pourrez auſſi faire une diſſolution de ce qui reſtera, que vous filtrerez, évaporerez & criſtalliſerez en un ſel, qui ſera un véritable ſtomachique pour chaſſer les viſcoſités & les ſuperfluités nuiſibles, qui s'attachent ordinairement aux parois de l'eſtomac, on le donne dans du boüillon ou dans de la bierre chaude. La doſe eſt depuis huit grains juſqu'à vingt, &

même juſqu'à une demie drachme.

La doſe de l'eſprit d'urine, eſt depuis deux gouttes juſqu'à douze ou quinze dans des émulſions, dans des boüillons, ou dans quelques autres liqueurs appropriées; celle du ſel volatil, eſt depuis deux grains juſqu'à dix, de la même façon que l'eſprit.

§. 7. *Pour faire l'eau, l'huile, l'eſprit, le ſel volatil & fixe du ſang humain.*

Prenez au mois de Mai une bonne quantité de ſang de quelques jeunes hommes, qui ſe font ordinairement ſaigner en ce tems-là, & le mettez diſtiller aux cendres dans une ample cucurbite de verre; mais il faut mettre deux ou trois poignées de chanvre par-deſſus le ſang, pour empêcher ſon élévation dans le chapiteau, qu'il faudra lutter exactement, & y adapter un récipient: il faut graduer le feu avec jugement, & ſurtout empêcher que la maſſe qui reſtera, ne ſe brûle, mais qu'elle ſe deſſéche ſeulement. Ainſi vous aurez l'eau & l'eſprit, qu'il faudra rectifier au bain marie; l'eau ſervira pour extraire le ſel de la tête morte calcinée; l'eſprit peut être gardé comme il eſt, pour s'en ſervir contre le mal caduc & contre les convulſions des petits enfans, la doſe eſt depuis une demie drachme juſqu'à une drachme entiere; il eſt auſſi ſpécifique pour les mêmes

maux, en y mêlant des fleurs de muguet & de lavande, pour en tirer la teinture. Il ſera pourtant meilleur de le cohober par la retorte, ſur ce qui ſera reſté dans la cucurbite, juſqu'à neuf fois, ou juſqu'à ce qu'il ait acquis une couleur de rubis, & que l'huile ſorte ſur la fin avec le ſel volatil, qui adhérera au col de la cornue, ou aux parois du récipient, qu'il faudra mêler avec l'eſprit, & les rectifier & joindre enſemble par la diſtillation que vous en ferez au bain marie. C'eſt cet eſprit empreint de ſon ſel volatil, qui eſt tant vanté pour la cure de la paralyſie, pris intérieurement depuis ſix gouttes juſqu'à dix, dans des boüillons, ou dans de la décoction de racine de ſquine, ou bien dedans du vin blanc.

Il faut achever de calciner au feu de roue, ce qui ſera reſté dans la cornue, puis en extraire le ſel avec l'eau qu'on aura tirée du ſang; il faut filtrer la diſſolution, l'évaporer & laiſſer criſtalliſer le ſel, qu'il faut garder pour ce qui ſuit.

Prenez l'huile diſtillée du ſang, & la rectifiez ſur du colchotar au ſable dans une retorte, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſubtile & pénétrante; mêlez le ſel fixe avec cette huile & les digerez enſemble, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien unis; ainſi vous aurez un baume, qui fait des merveilles pour appaiſer

la douleur des gouttes des pieds & des mains, & pour en ôter l'enflûre & la rougeur ; mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt que ce remede amollit, diſſipe & réſout les tophes & les nœuds des goutteux ; comme auſſi ceux des vérolés, pourvû qu'on les ait purgés auparavant avec de bons remedes tirés du mercure ou de l'antimoine.

Il faudra pourtant ne s'arrêter pas toujours à la ſaiſon du printems pour avoir du ſang, car on en pourra prendre dans les autres ſaiſons de l'année, ſi la néceſſité le requiert. On peut auſſi ſe ſervir du ſang de cerf, de bouc, de celui de pourceau, de bœuf ou de mouton, qu'on pourra diſtiller de la même façon que le ſang humain ; car leurs digeſtions ſe font de même que dans les animaux parfaits ; & leur ſang eſt doüé des mêmes facultés, ſinon que celui des hommes eſt plus ſubtil, à cauſe de la délicateſſe de ſes alimens.

§. 8. *Pour faire le ſel & l'élixir de la pierre de la veſſie.*

C'eſt une choſe admirable, que ce qui cauſe tant de maux aux hommes, ſoit pourtant capable de leur ſervir de remede ; cela ſe voit en la pierre de la veſſie, qui peut être donnée ſans autre préparation, que d'être miſe en poudre, au poids depuis un ſcrupule juſqu'à une drachme dans du vin

blanc, ou dans de la décoction de racines de bardane & d'ortie brûlante, pour diſſoudre & pour faire ſortir la gravelle & les glaires des reins & de la veſſie; mais les remedes qu'on en tire par la préparation Chymique, ont beaucoup plus de vertu, & agiſſent avec beaucoup plus de promptitude.

Prenez donc une partie de pierres de la veſſie, & les mettez en poudre, que vous joindrez avec deux parties de charbon de hêtre pulvériſé; mettez-les enſemble en un creuſet, que vous lutterez, & les calcinez au feu de roue ou au feu de réverbere, cinq ou ſix heures durant; & lorſque le creuſet ſera refroidi, broyez ce qui reſtera, & en faites une leſſive avec quelque eau diurétique, ou avec du phlegme de ſalpêtre ou d'alun, que vous filtrerez & l'évaporerez juſqu'à pellicule, puis la mettrez criſtalliſer en un lieu froid, & continuerez ainſi juſqu'à ce que vous ayez tiré tout le ſel; que s'il n'étoit pas aſſez net, il le faut mettre dans un creuſet, puis le faire rougir au feu ſans le mettre en fuſion; il le faut purifier par pluſieurs diſſolutions, filtrations, évaporations & criſtalliſations. Il faut mettre ce ſel bien deſſeché dans une fiole, qui doit être bien bouchée, de peur qu'il ne ſoit humecté par l'attraction de l'air. La doſe de ce ſel, eſt depuis quatre grains

juſqu'à huit dans des liqueurs appropriées, pour faciliter l'excrétion de l'urine ; comme auſſi pour diſſoudre & pour faire ſortir le ſable & les glaires, qui ſont ordinairement la cauſe occaſionnelle de la génération & de la fermentation de la pierre dans les reins, ou dans la veſſie.

Mais ſi vous en voulez faire une eſſence ou un élixir, qui ſoit encore plus efficace que ce ſel, il faudra que vous calciniez la pierre avec ſon poids égal de ſalpêtre très-pur dedans un bon creuſet, au feu de roue durant l'eſpace de ſix heures ; puis il faut extraire le ſel de la maſſe avec de l'eſprit de vin ſimple, qu'il faut filtrer, évaporer & criſtalliſer ; & lorſque les criſtaux ſeront deſſéchés, il les faut mettre digérer durant douze jours dans un vaiſſeau de rencontre à la vapeur du bain marie, avec de l'eſprit de vin rectifié ; après quoi mettez un chapiteau ſur le vaiſſeau, & retirez l'eſprit de vin à la chaleur de l'eau du bain, & le cohobez tant de fois, que vous réduiſiez le ſel en une liqueur ſubtile & claire, que vous garderez précieuſement. Il en faut donner depuis cinq gouttes juſqu'à dix, pour les mêmes maux & dans les mêmes liqueurs que nous avons dites ci-deſſus.

Il ne faut pas que l'Artiſte faſſe aucune difficulté de ſe ſervir du nitre, pour calciner le calcul, de peur que ſon ſel ne ſe

joigne à celui de cette pierre : car outre que tout ce qu'il y a de volatil, d'âcre & de corroſif dans le nitre, s'évanoüit par la calcination ; c'eſt que ce qui reſte avec la pierre calcinée, étant réduit à la nature univerſelle par l'action du feu, cela ne peut qu'augmenter la vertu de ce remede, plutôt que de la diminuer.

Après avoir achevé de traiter des choſes qui ſe tirent de l'homme durant ſa vie, il faut que nous achevions ce Chapitre, par l'examen que nous ferons de celles que nous en tirons après ſa mort ; & nous commencerons par la chair, qui nous fournit beaucoup de belles préparations, ainſi que la ſuite le fera voir.

§. 9. *De la chair humaine & ſes préparations.*

La mumie qu'on prépare avec la chair du microcoſme, eſt un des plus excellens remedes qui ſe tirent des parties de l'homme. Mais parce que la mumie eſt en horreur à quelques-uns, & qu'elle n'eſt ni connue, ni conçûe des autres ; il n'eſt pas hors de propos de dire quelque choſe de ſes différences, avant que de venir à la deſcription de ſa véritable préparation.

Ceux des Anciens qui ont le plus doctement écrit de la mumie, n'en marquent que quatre ſortes. La premiere, eſt celle des Arabes, qui n'eſt rien autre choſe qu'une

liqueur, qui eſt ſortie des corps qui ont été embaumés avec de la mirrhe, de l'aloë & du baume naturel, qui ont été mêlés, diſſous & unis avec la ſubſtance des chairs du corps embaumé, qui contenoient en elles l'eſprit & le ſel volatil, qui ſont la partie mumiale & balſamique, qui compoſent avec la mirrhe, l'aloë & le baume, cette premiere ſorte de mumie des Anciens, qui véritablement ne ſeroit point à rejetter, s'il étoit poſſible de la recouvrer : mais on n'en trouve point du tout à préſent.

La ſeconde, eſt la mumie des Egyptiens, qui eſt une liqueur épaiſſie & ſéchée, ſortie des corps, qui ont été confits & remplis d'un baume, qu'on appelle ordinairement Aſphalte ou Piſſaſphalte. Or, comme les ſoufres ſont d'une nature incorruptible ; c'eſt auſſi par leur moyen & par leur faculté balſamique, que les corps morts ſont préſervés de la corruption : cette ſeconde n'approche pas de la premiere, & n'eſt propre que pour l'extérieur ; parce qu'elle n'a pû tirer du cadavre les vertus de la vie moyenne, qui étoit reſtée dans ſes parties, à cauſe de la ſolidité compacte & du reſſerrement des parties de ces bitumes ſulfurés, qui ſont ſecs & friables.

La troiſiéme, eſt tout-à-fait ridicule & mépriſable, parce que ce n'eſt rien autre choſe que du piſſaſphalte artificiel, c'eſt-à-dire,

dire, de la poix noire mêlée avec du bitume, & boüillie avec de la liqueur qui ſort des corps morts des eſclaves, pour lui donner l'odeur cadavereuſe; & c'eſt cette troiſiéme ſorte qu'on trouve ordinairement chez les Epiciers, qui la fourniſſent aux Apothicaires, qui ſont trompés par l'odeur de cette drogue falſifiée & ſophiſtiquée. J'ai appris ce que je viens de dire d'un Juif d'Alexandrie d'Egypte, qui ſe moquoit de la crédulité & de l'ignorance des Chrétiens.

La quatriéme ſorte de mumie, & celle qui eſt la meilleure & la moins ſophiſtiquée, eſt celle des corps humains, qui ſe trouvent avoir été deſſéchés dans les ſables de la Lybie: car il y a quelquefois des caravanes entieres, qui ſont enſevelies dans ces ſables, lorſqu'il ſouffle quelque vent contraire, qui éleve le ſable, & qui les couvre inopinément & en un inſtant. J'ai dit que cette quatriéme étoit la meilleure, parce qu'elle eſt ſimple, & que cette ſuffocation ſubite concentre les eſprits dans toutes les parties, à cauſe de la ſurpriſe & de la peur que les Voyageurs conçoivent, qui ſelon le dire de Virgile:

Membra quatit gelidusque con formidine ſanguis

Et que de plus, l'exſiccation ſubite qui s'en fait, ſoit par la chaleur du ſable, ſoit par l'irradiation du Soleil, communique

quelque vertu aſtrale, qui ne ſe peut donner par quelque autre façon d'agir que ce ſoit. Ceux qui auront de cette derniere mumie, s'en ſerviront pour faire les prépations qui ſuivront : mais comme on ne trouve pas toujours de ces corps morts ainſi deſſéchés, & que les remedes qu'on en tire ſont très-néceſſaires ; l'Artiſte pourra ſubſtituer une cinquiéme ſorte de mumie, qui eſt celle que Paracelſe appelle *mumiam patibuli*, & qu'on peut légitimement appeller la mumie moderne, qu'il préparera de cette ſorte.

§. 10. *Préparation de la mumie moderne.*

Il faut avoir le corps de quelque jeune homme de l'âge de vingt-cinq ou trente ans, qui ait été étranglé, duquel on diſſequera les muſcles, ſans perte de leur membrane commune ; après les avoir ainſi ſéparés, il les faut tremper dans de l'eſprit de vin, puis les ſuſpendre en un lieu, où l'air ſoit perméable & bien ſec, afin de les deſſécher, & de concentrer dans leurs fibres ce qu'il y a de ſel volatil & d'eſprit, & qu'il n'y ait que la partie féreuſe & inutile qui s'exhale. Que ſi le tems eſt humide, il faut ſuſpendre ces muſcles dans une cheminée, & les parfumer tous les jours trois ou quatre fois avec un petit feu fait du bois de genevre, qui ait ſes branches, avec ſes feüil-

les & ſes bayes, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſecs, comme la chair du bœuf ſalée, de laquelle on charge les navires, qui ſont employés aux longs voyages. Ainſi vous aurez une mumie, qui ne cédera nullement à la quatriéme en bonté, & que j'eſtime même davantage, parce qu'on eſt aſſûré de ſa préparation; qu'on peut de plus en avoir plus facilement, & qu'il ſemble que les eſprits, le ſel volatil & la partie mumiale & balſamique, y doivent avoir été mieux conſervés, parce que les chairs n'ont pas été ſéchées avec une ſi grande chaleur.

§. 11. *Pour faire le baume de la mumie des modernes.*

Prenez une livre de la cinquiéme mumie, concaſſez-là dans le mortier avec un pilon de bois, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en fibres très-déliés, qu'il faut couper fort menu avec des ciſeaux, puis la mettre dans un matras à long col, & verſer deſſus de l'huile d'olive empreinte de l'eſprit de thérébentine, qui eſt proprement ſon huile étherée, juſqu'à ce qu'elle ſurnage de la hauteur de trois ou quatre doigts; ſcellez le vaiſſeau hermétiquement, & le mettez digérer dans le fumier, ou dans de la ſieure de bois à la vapeur du bain, durant l'eſpace du mois philoſophique qui eſt de quarante jours, ſans diſcontinuer la chaleur. Après

quoi ouvrez le vaiſſeau, verſez la matiere dans une cucurbite, que vous mettrez au bain marie ſans la couvrir, & laiſſerez ainſi exhaler la puanteur qu'elle aura contractée, & que toute la mumie ſoit diſſoute; alors coulez le tout par le cotton, & mettez digérer au bain marie cette diſſolution dans un vaiſſeau de rencontre, avec partie égale d'eſprit de vin rectifié, dans quoi vous aurez diſſout deux onces de vieille thériaque, & mêlé une once de chair de viperes en poudre, pendant l'eſpace de trois ſemaines; au bout de ce tems, vous ôterez l'alambic aveugle, & couvrirez la cucurbite d'un chapiteau à bec, & retirerez l'eſprit de vin à la très-lente chaleur du bain, & coulerez ce qui reſtera par le cotton; ainſi vous aurez un beaume très-efficace, de quoi vous pourrez vous ſervir au-dedans & au-dehors.

C'eſt un très-excellent remede intérieur contre toutes les maladies vénimeuſes, & particuliérement contre les peſtilentielles & toutes celles qui ſont de leur nature. Il eſt auſſi très-bon d'en donner à ceux qui ſont tombés & qui ont du ſang caillé dans le corps, aux paralytiques, à ceux qui ont des membres contracts & atrophiés, aux pleurétiques & à toutes les autres maladies, où la ſueur eſt néceſſaire : c'eſt pourquoi, il eſt à propos de bien couvrir les malades,

auſquels on en donnera. La doſe eſt depuis une drachme juſqu'à trois, dans des boüillons, ou dans de la teinture de ſaſſafras, ou de baye de genevre.

Mais on ne peut aſſez exalter les beaux effets qu'elle produit pour le dehors ; car c'eſt un baume, qui eſt même préférable au baume naturel, pour appaiſer toutes les douleurs externes qui proviennent du froid, ou de quelque vent enclos dans les eſpaces des muſcles ; comme auſſi contre celles qui ſont occaſionnées par des foulures & des meurtriſſures ; il en faut oindre auſſi les membres paralitiques, les parties contractes & atrophiées, c'eſt-à-dire, qui ne reçoivent point de nourriture ; il en faut encore frotter les endroits du corps, qui ſont douloureux, où néanmoins on ne voit aucune enflure ni rougeur ; mais notez qu'il en faut donner en même tems intérieurement, afin que la chaleur interne coopere avec l'externe ; car il faut couvrir le malade, & le laiſſer en repos quelques heures, afin de provoquer la ſueur, ou que ce qui cauſe la douleur & le vice des parties, s'exhale inſenſiblement.

§. 12. *Comment il faut préparer & diſtiller l'axunge humaine.*

L'axunge ou la graiſſe humaine, eſt de ſoi, ſans autre préparation, un remede

extérieur qui eſt très-conſidérable ; car elle fortifie les parties foibles & diſſipe leur ſéchereſſe extérieure ; elle appaiſe leurs douleurs, réſout leurs contractions, & redonne l'action & le mouvement des parties nerveuſes, adoucit la dureté des cicatrices, remplit les foſſes, & rétablit l'inégalité de la peau, qu'a laiſſée le venin de la petite vérole.

La *premiere préparation*, eſt ſimple & commune ; car il faut ſeulement la découper & la faire boüillir avec du vin blanc, juſqu'à ce que les morceaux ſoient bien frits, & que l'humidité du vin ſoit évaporée ; puis la preſſer entre deux platines d'étain, qui ayent été chauffées, & garder cette axunge pour la néceſſité.

La *ſeconde préparation*, eſt lorſqu'on en veut faire un liniment anodin, réſolutif & refrigérant, dont on peut très-utilement ſe ſervir aux enflures, aux inflammations, aux duretés, & aux autres accidens, qui arrivent ordinairement aux playes & aux ulcéres, ou par l'intempérance du malade, ou par l'impéritie & la négligence du Chirurgien mal expérimenté. Pour le faire, prenez du phlegme de vitriol ou d'alun, qui ſoient empreints de leur eſprit acide, environ une demie livre ; mettez-la digérer au ſable avec environ deux onces de litharge lavée & ſéchée, qu'il faudra remuer ſou-

vent; & lorſque la liqueur ſera bien chargée, il la faudra filtrer, & en faire le liniment en forme de nutritum. Que ſi vous le voulez rendre plus ſpécifique, il y faudra joindre à meſure qu'on l'agitera, quelque portion de la teinture de mirrhe & d'aloë, faite avec du très-bon eſprit de vin.

La *troiſiéme* & la derniere *préparation* de la graiſſe humaine, que je tiens la plus exacte & la meilleure, eſt la diſtillation, ce qui ſe pratique ainſi. Prenez une partie d'axunge humaine, & deux ou trois parties de ſel décrépité, que vous piſterez & mêlerez bien enſemble; vous mettrez ce mêlange dans une cornue de verre, que vous placerez au ſable avec ſon récipient, qui ſoit lutté très-exactement; puis vous donnerez le feu par dégrés, juſqu'à faire rougir le fond de la retorte, ce qui ne requiert qu'environ huit heures de tems; ainſi vous aurez une huile d'axunge humaine qui ſera très-ſubtile, qui eſt un remede ſouverain pour ranimer & pour dégourdir les membres paralitiques, qui ſont ordinairement refroidis & atrophiés, & cette huile vaut mieux que le corps dont elle a été tirée, pour s'en ſervir à tout ce à quoi nous avons dit ci-deſſus qu'elle étoit propre. Que ſi on veut rendre cette huile plus pénétrante & plus ſubtile, il la faudra circuler au bain marie

avec partie égale d'eſprit de vin durant quelques jours, puis la rectifier en la diſtillant aux cendres dans une cucurbite de baſſe coupe; elle deviendra par ce moyen ſi pénétrante & ſi ſubtile, qu'à peine la peut-on conſerver dans le verre, vû qu'elle devient imperceptible, auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée, tant elle eſt pénétrante.

Les préparations que nous venons de décrire, ſerviront d'exemples pour toutes les autres huiles, beurres, graiſſes & axunges, qu'on rendra par ce moyen plus efficaces & plus pénétrantes.

§. 13. *Pour faire l'eſprit, l'huile & le ſel volatil des os & du crâne humain.*

La préparation du crâne ne ſera point différente de celle des os; c'eſt pourquoi, nous ne perdrons pas le tems pour en faire deux deſcriptions: l'une & l'autre préparation ſe fait ainſi.

Prenez des os humains, qui ayent été pris d'un homme qui ſoit fini de mort violente, & qui n'ayent point été enterrés ni boüillis, ni mis dedans de la chaux vive, & les faites ſier par morceaux d'une groſſeur convenable, qui puiſſent entrer dans une cornue, qui ſoit luttée, & qui ne ſoit remplie que juſqu'aux deux tiers; vous la mettrez au réverbere clos à feu ouvert; & après lui avoir adapté & lutté bien exacte-

ment ſon récipient, vous couvrirez le réverbere, & laiſſerez au-deſſus un trou d'un pouce & demi de diamettre, qui ſervira de regiſtre pour gouverner le feu, qui doit être gradué modérement, juſqu'à ce que tous les nuages blancs ſoient paſſés; alors il faut changer de récipient, ou vuider la mariere qui ſera contenue dans le premier, puis le lutter exactement, & continuer & augmenter le feu, pour faire ſortir l'huile & le ſel volatil avec le reſte de l'eſprit; ce qu'il faut pourſuivre juſqu'à ce que le récipient devienne clair de ſoi-même; ce qui arrive dans l'eſpace de douze heures, depuis le commencement de l'opération.

Mais notez qu'il faut garder la ſieure des os, ou en faire limer ou raper; afin que cela ſerve à la rectification de l'eſprit, de l'huile & du ſel volatil. Il faut auſſi calciner & réverberer juſqu'à blancheur à feu ouvert, entre des briques, les morceaux qui ſeront reſtés dans la cornue, afin qu'ils ſervent pour arrêter & fixer en quelque façon le ſel volatil, qu'on ne peut garder autrement, à cauſe de ſa ſubtilité, comme nous en donnerons la deſcription en parlant de la diſtillation & de la rectification de ce qui ſe tire de la corne de cerf.

Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence une expérience, que j'ai vûe en la perſonne d'un

Cornette, qui avoit été bleſſé d'une mouſquetade à la cuiſſe, proche du genoüil, & qui avoit la jambe & le genoüil en ſi mauvaiſe ſituation après ſa guériſon, que le talon approchoit de la feſſe, ce qui le rendoit preſque inutile à ſa charge. Mais leur Chirurgien Major, qui étoit Allemand, entreprit de lui rendre le mouvement du genoüil; & pour parvenir à ſes fins, il lui fit prendre tous les jours dans des boüillons, ſix ſemaines durant, le poids d'une drachme de la poudre des os de la jambe & de la cuiſſe d'un homme, qui avoit été diſſequé quelques années auparavant; ce qui lui redonna non-ſeulement le mouvement pliant du genoüil, mais qui le mit de plus en état avant les ſix ſemaines achevées, de faire des armes, de joüer à la paume & de monter à cheval. Ce qui doit faire remarquer, que cette poudre ne peut avoir produit un ſi rare effet, qu'à cauſe du ſel volatil, ſpirituel & pénétrant qu'elle contenoit, puiſque la partie matérielle ne pouvoit jamais paſſer juſques dans les dernieres digeſtions. Je n'ai rapporté cette hiſtoire, que pour mieux faire croire & pour mieux faire comprendre les effets, que produiſent les remedes qu'on tire des os & du crâne humain, par la diſtillation qui ſépare le pur de l'impur. On donne l'eſprit & le ſel volatil du crâne humain,

pour la cure de l'épilepſie dans de l'eau de fleurs de tillot, de muguet ou de pœone. Celui des os ſe donne auſſi avec heureux ſuccès, pour réhabiliter les membres racourcis & deſſéchés, pourvû qu'on les frotte auſſi du baume de la mumie moderne. L'huile du crâne & celle des os ne s'applique qu'extérieurement, pour nettoyer & pour guérir les ulceres vilains & rongeans, pourvû qu'on y mêle un peu de colchotar en poudre, & qu'on donne des potions vulnéraires & purgatives au malade de deux jours en deux jours. La doſe de l'eſprit, eſt depuis trois gouttes juſqu'à dix; & celle du ſel volatil arrêté, depuis quatre grains juſqu'à huit.

§. 14. *La maniere de bien préparer les remedes qui ſe tirent de la corne de cerf.*

Quoique nous ayons donné le modelle de faire toutes les opérations Chymiques, pour tirer les remedes des parties des animaux; cependant comme il y en a pluſieurs qui auroient de l'averſion de travailler ſur les parties de quelques animaux, qui ſont en quelque façon différentes de celle-là, & qui ont en elles une plus grande portion de ce qui peut être utile à la cure des maladies: j'ai crû qu'il étoit néceſſaire de décrire exactement les bons remedes, qui ſe tirent de la corne de cerf, qu'on peut légi-

timement ſubſtituer à ceux qu'on prépare des parties de l'homme. Car il faut avoüer qu'il y a quelque choſe de très-beau & de merveilleux dans la production annuelle du bois de cerf, qu'il renouvelle tous les printems, comme une eſpece de végétation. Et pour faire voir cette vérité, il faut remarquer que les armes de cet animal, ne lui deviennent inutiles & inſupportables, que lorſqu'il eſt tombé en pauvreté, comme diſent les Veneurs, qui eſt une façon de parler qui eſt aſſez phyſique; car ils veulent dire qu'ils manquent de bonne & de ſuffiſante nourriture durant l'hiver, lorſque la terre eſt long-tems couverte de neige; & qu'ainſi, ces pauvres animaux n'ont plus d'eſprits naturels, ni d'humide radical en aſſez grande quantité, pour pouſſer juſques dans leur bois, vû qu'ils n'en ont pas même aſſez pour les ſuſtenter & pour entretenir leur vie, puiſqu'ils ſont en ce tems-là maigres & langoureux. Mais lorſque la riche ſaiſon du printems leur donne la pointe de l'herbe & les bourjons des arbriſſeaux des taillis, ils ſont comme ranimés d'un nouveau feu ſi abondamment, que la ſublimation des eſprits pouſſe juſqu'à leur tête, & leur donne des demangeaiſons qui font qu'ils mettent bas leur vieille rameure, qui eſt toute rare, ſpongieuſe & privée de ſa meilleure & de

ſa principale partie, qui eſt ſon ſel volatil ſpirituel, en quoi conſiſte toute la vertu médicinale, qu'on deſire en tirer : après quoi, ils pouſſent un nouveau bois, qui eſt au commencement mol & tout rempli d'un ſang très-ſubtil, qui ſe durcit peu à peu, & qui acquiert toute la perfection requiſe. Ce qui fait juger de la néceſſité du choix qu'on doit faire du bois de cet animal ; car il ne faut pas prendre pour vos opérations de ce qui aura été mis bas ; il ne faut pas auſſi le prendre avant qu'il ait acquis la fermeté requiſe ; il faut même encore négliger celui qui approche de l'hyver : mais le vrai tems de le prendre en ſa perfection, eſt entre les deux Fêtes de Notre-Dame d'Août & de Septembre : c'eſt en ce tems qu'il eſt ſuffiſamment fourni d'eſprit, de ſel volatil & d'huile, pour en faire les médicamens que nous allons décrire, il faut que le cerf ait été tué, ou pris par les chiens ; mais il faut avant que d'en venir là, montrer comment il faut diſtiller l'eau de tête de cerf, lorſqu'elle eſt encore tendre & qu'elle eſt couverte de ſon poil, parce que cette eau eſt de grande vertu, & qu'elle n'échauffe pas tant que les autres remedes que nous décrirons, à cauſe que ſes eſprits ne ſont encore qu'embrionnés, & qu'ils ne ſont pas, ni cuits, ni digerés juſqu'à leur derniere perfection.

§. 15. *Comment il faut diſtiller la corne de cerf, qui eſt encore molle pour avoir l'eau de tête de cerf.*

Il faut prendre ce nouveau bois du cerf pour le diſtiller, depuis le quinziéme de Mai, juſqu'à la fin de Juin ; il le faut couper par roüelles, de l'épaiſſeur de la moitié d'un travers de doigt, & les poſer l'un ſur l'autre en échiquier, dans le fond d'une cucurbite de verre qu'il faut mettre au bain marie ; & lorſque tout ſera prêt, il faut donner le feu juſqu'à ce que l'eau commence à diſtiller, & continuer la même chaleur juſqu'à ce qu'il n'en ſorte plus rien : on pourra de plus mettre la cucurbite aux cendres, pour achever de tirer l'humidité qui reſteroit, afin que les morceaux ſoient plus ſecs, & ſe puiſſent mieux conſerver. Il y en a qui ajoûtent du vin, de la canelle, du macis & un peu de ſaffran à cette diſtillation, pour rendre l'eau plus efficace ; tant pour faciliter les accouchemens difficiles, que pour faire ſortir l'arriere-faix, quand les femmes ont perdu leurs forces ; comme auſſi pour faire nettoyer la matrice des ſéroſités, dont ſes membranes ont été imbues durant la groſſeſſe, qui cauſent avec le ſang qui reſte, les tranchées qui tourmentent les femmes accouchées. L'Apothicaire curieux pourra faire la ſimple &

la compoſée, afin qu'il puiſſe ſatisfaire aux intentions des Médecins qui les voudront employer. La doſe de la ſimple, eſt depuis une demie juſqu'à une & deux cuillerées entieres : on peut même paſſer plus avant, parce que cette eau fortifie ſans altérer & ſans échauffer ; outre qu'elle eſt bonne aux femmes en travail, elle n'eſt pas moins excellente à toutes les maladies qui participent du venin. Ceux qui la voudront conſerver long-tems, ajoûteront une dragme & demie de borax en poudre à chaque livre de cette eau ; ce qui la rendra encore meilleure, puiſque le borax eſt de ſoi un ſpécifique, pour faciliter l'accouchement. La doſe de l'eau compoſée, doit être moindre ; car il ne faut pas aller au-deſſus de deux dragmes ; c'eſt un vrai contrepoiſon dans toutes les fiévres malignes & pourpreuſes, & principalement dans la rougeole & dans la petite vérole.

Il ne faut pas rejetter les morceaux, qui ſont reſtés au fond du vaiſſeau ; il les faut au contraire employer en poudre très-ſubtile au poids, depuis un demi ſcrupule juſqu'à une demie dragme, pour tuer les vers des enfans, même pour en empêcher le ſeminaire ; il leur faut faire boire cette poudre dans de la décoction de rapure de corne de cerf & d'yvoire : cette poudre n'a de la vertu, qu'à cauſe que la chaleur du bain

marie n'a pas été capable d'élever le ſel volatil, qui étoit dans les plus ſolides parties de ces morceaux.

§. 16. *La préparation philoſophique de la corne de cerf.*

Il y a beaucoup d'Artiſtes, qui croyent qu'on ne peut rendre la corne de cerf tendre & friable, pour la pouvoir aiſément mettre en poudre, ſans la calciner ; mais comme cette calcination-là prive de ſes eſprits & de ſon ſel, les plus expérimentés ont trouvé le moyen d'en faire une eſpece de calcination philoſophique, qui lui conſerve ſa vertu ; ce qui doit faire remarquer l'extrême différence qu'il y a entre l'ancienne Pharmacie, & celle qui eſt éclairée des lumieres de la Chymie.

Prenez donc de la corne de cerf bien choiſie, & qui ſoit en ſon vrai tems ; ſiez-là par morceaux de la longueur d'un empan vers les extrêmités ; puis mettez deux bâtons en travers du haut de la veſſie, qui ſert à la diſtillation des eſprits & des eaux, auſquels vous ſuſpendrez avec de la fiſſelle les morceaux des andoüilletes du cerf, lorſque vous diſtillerez quelques eaux cordiales, comme ſont celles de chardon bénit, d'ulmaria ou de petite centaurée ; ou ce qui vaudroit encore mieux, lorſque vous diſtillerez quelques matieres fermen-

tées, qui doivent avoir par ce moyen des vapeurs plus pénétrantes & plus ſubtiles; il faut couvrir la veſſie & donner le feu, comme pour la diſtillation ordinaire de l'eau de vie; & les vapeurs pénétreront la corne de cerf juſques dans ſon centre, & la rendront auſſi friable, que ſi elle avoit été calcinée à feu ouvert, & qu'elle eût été broyée ſur le porphyre; mais il faut continuer la diſtillation quatre ou cinq jours conſécutifs, ſans ouvrir le vaiſſeau; ce qui eſt cauſe qu'il faut que la veſſie ſoit percée en haut ſur le côté, afin d'y pouvoir mettre de l'eau chaude à meſure qu'elle diminue par la diſtillation, & qu'il ne faut pas que la liqueur approche de demi pied de la matiere qui eſt ſuſpendue. Que ſi on objecte que les vapeurs peuvent enlever avec elles la portion la plus ſubtile des eſprits de la corne de cerf, nous répondons que cela ſe peut; & qu'ainſi les eaux cordiales & ſudorifiques, ou les eſprits diſtillés de la fermentation des bayes de genevre, ou de celle de ſureau, n'en auront que plus de vertu: mais que cette chaleur vaporeuſe n'eſt pas ſuffiſante pour en emporter le ſel volatil, qui eſt retenu dans la matiere par la liaiſon très-étroite qu'il a avec l'huile ou le ſoufre, qui ne peut être déſuni que par une chaleur beaucoup plus violente.

Cette corne de cerf ainſi préparée, eſt

encore plus excellente, que celle qui eſt reſtée de la diſtillation précédente, tant pour fortifier & pour être diaphorétique, que pour en donner aux enfans pour tuer les vers, & pour empêcher toutes les corruptions qui ſe font ordinairement dans leur petit eſtomac. La doſe, eſt depuis un demi ſcrupule juſqu'à une demie dragme & deux ſcrupules, dans des eaux cordiales & ſudorifiques, ou dans quelque conſerve ſpécifique, contre toutes les maladies peſtilentielles & vénimeuſes.

§. 17. *La façon de préparer l'eſprit, l'huile & le ſel volatil de la corne de cerf.*

Prenez autant qu'il vous plaira de corne de cerf, qui ſoit de la condition qui eſt requiſe; ſiez-là, ou la faites ſier par roüelles ou par talleoles, de l'épaiſſeur de deux écus blancs; empliſſez-en une cornue de verre, qui ſoit luttée; mettez-là au réverbere clos à feu nud; & graduez le feu juſqu'à ce que les gouttes commencent à tomber les unes après les autres dans le récipient, qui ſoit bien lutté avec de la veſſie moüillée, & que vous puiſſiez compter quatre entre l'intervalle que les gouttes feront en tombant; continuez & réglez le feu de cette même égalité, juſqu'à ce que les gouttes ceſſent; alors ôtez le récipient & le vuidez, puis remettez-le, luttez-le

avec de bon lut ſalé comme il faut ; & augmentez le feu d'un dégré, juſqu'à ce que l'huile commence à diſtiller, avec encore quelque peu d'eſprit ; & le ſel volatil commencera de s'attacher aux parois du col de la cornue, & de là paſſera en vapeurs dans le corps du récipient, où il s'attachera en forme de cornes de cerf & de branchages des arbres, qui ſont chargés de petite gelée ou de neige, qui eſt une opération qui eſt très-agréable à voir ; car il tombe même de ce ſel volatil en forme de neige au fond du récipient, qui ſe joint à l'eſprit qui eſt au-deſſous de l'huile. Continuez le dernier dégré du feu, juſqu'à ce qu'il n'en ſorte plus rien, & que le récipient paroiſſe clair ſans aucune vapeur.

Or, ce n'eſt pas aſſez d'avoir tiré ces diverſes ſubſtances de la corne de cerf ; il faut les ſçavoir rectifier, tant pour en ôter, autant qu'on le peut faire, l'odeur empyreumatique, que pour en ſéparer la groſſiereté : & pour commencer par la premiere ſubſtance qui en eſt ſortie, qui eſt l'eſprit, il faut la rectifier aux cendres à feu lent dans une cucurbite de verre, dans laquelle on aura mis la hauteur de trois ou quatre doigts, de la ſieure ou de la rapure de corne de cerf ; & cet eſprit ſortira beau, clair, net, & privé de la plus grande partie de ſa mauvaiſe odeur ; celui qui vient

le premier, eſt préférable au dernier, parce que c'eſt un eſprit volatil, de qui la nature eſt de monter toujours le premier; il faut rejetter le reſte comme inutile, & mettre cet eſprit rectifié dans une fiole d'embouchure étroite, qui ſoit bien bouchée. C'eſt un remede excellent, pris intérieurement ou appliqué au-dehors; car il nettoye & rectifie toute la maſſe du ſang des ſuperfluités ſéreuſes, par les urines & par la ſueur, auſſi-bien que par la tranſpiration inſenſible; c'eſt pourquoi, il eſt très-ſpécifique contre le ſcorbut, contre la vérole & contre toutes les autres maladies, qui tirent leur origine de l'altération du ſang; enfin cet eſprit volatil peut être dignement ſubſtitué à celui qu'on pourroit tirer de toutes les parties des autres animaux, pour ſervir d'excellent médicament à tout ce que nous avons dit que les autres étoient propres. Mais ſon uſage eſt auſſi merveilleux au-dehors, car il nettoye comme par miracle tous les ulceres malins, rongeans, chancreux & fiſtuleux; ſi on les en lave, ou qu'on le ſeringue dedans: il ſert auſſi pour les playes récentes, ſoit de feu, de taille ou d'eſtoc; car il empêche qu'il n'arrive aucun accident: il eſt ami de la nature, ce qui fait qu'il aide cette bonne mere à la réunion des parties; & comme ce n'eſt pas ſon intention de faire ſuppurer, ni de

faire une colliquation des chairs & des parties voiſines ; c'eſt auſſi ce que cet eſprit empêche : mais remarquez qu'il en faut auſſi donner en dedans, depuis ſix gouttes juſqu'à douze dans des potions vulnéraires, ou dans la boiſſon du malade. Enfin, cet eſprit n'eſt rien autre choſe qu'un ſel volatil, qui eſt en liqueur, comme le ſel volatil, n'eſt qu'un eſprit ferme & condenſé ; ce qui fait qu'on les peut donner l'un pour l'autre, ſi ce n'eſt que la doſe du ſel volatil doit être un peu moindre que celle de l'eſprit ; ſi bien que les vertus que nous attribuerons à l'un, peuvent être attribuées à l'autre.

Nous n'avons point d'autre obſervation à donner, pour rectifier le ſel volatil & l'huile, ſinon qu'il faut que l'opération ſe faſſe dans une retorte ſur de la rapure de corne de cerf, & avec les mêmes circonſtances pour le réglement du feu. Ainſi vous aurez l'huile belle, claire & d'un beau rouge de rubis, qui ſurnagera le ſel volatil qui ſera allé dans le récipient, ou qui ſe ſera ſublimé dans le col de la cornue ; il faut diſſoudre le ſel avec ſon propre eſprit rectifié, par une diſſolution faite à la chaleur de l'eau tiede pour le ſéparer de l'huile ; il faudra filtrer cette diſſolution par le papier, qu'il faut humecter de l'eſprit, avant que de rien verſer dedans, & vous

aurez l'huile à part & le ſel dans ſon propre eſprit, qui n'en eſt que meilleur, & qui ſe conſerve mieux que s'il étoit ſeul, ſi ce n'eſt qu'on l'arrête & qu'on le fixe, comme nous l'enſeignerons ci-après. Pour cet effet, il faut mettre la diſſolution de l'eſprit & du ſel dans une cucurbite au bain marie, pour rediſtiller l'eſprit & pour ſublimer le ſel dans le chapiteau, ou ſi on veut par la cornue : il eſt impoſſible de conſerver ce ſel, tant il eſt pénétrant & ſubtil, c'eſt pourquoi il le faut arrêter de cette ſorte.

Prenez les roüelles qui ſont reſtées de la diſtillation, qui ſont très-noires, & les calcinez à feu ouvert juſqu'à blancheur ; mettez-en une partie en poudre, que vous mêlerez avec ſon poids égal de ſel volatil, que vous ſublimerez enſemble, & recommencerez ainſi avec de la nouvelle corne de cerf calcinée en blancheur juſqu'à quatre ou cinq fois, & vous aurez un ſel volatil arrêté que vous pourrez garder, tranſporter & envoyer avec moins de riſque que l'eſprit : néanmoins je conſeille de ſe ſervir plutôt de l'eſprit rempli & comme ſaoulé du ſel volatil, à tout ce que nous allons dire.

On pourroit véritablement appeller ce remede une panacée, ou une Médecine univerſelle, par les merveilleux effets qu'il

eſt capable de produire ; car il eſt très-excellent contre l'épilepſie, l'apoplexie, la léthargie, & généralement contre toutes les maladies qu'on dit tirer leur origine du cerveau : il ôte toutes les obſtructions du foye, de la ratte, du méſentere & du pancréas. Il réſiſte à tous les venins, à la peſte & à toutes les ſortes de fiévres, ſans en excepter aucune. Il nettoye les reins & la veſſie, dont il évacue toutes les limoſités & les glaires, qui ſont les cauſes de la pierre. Il corrige tous les vices du ventricule, & principalement ſes indigeſtions, qui cauſent la puanteur à la bouche ; c'eſt un ſpécifique pour le poulmon, ſi on le digere avec du lait de ſoufre. Il appaiſe le flux de ventre immoderé, comme auſſi celui des femmes, parce qu'il évacue les ſéroſités ſuperflues qui en ſont la cauſe ; mais ce qui eſt de plus merveilleux & de moins concevable, c'eſt qu'il ouvre le ventre conſtipé, & qu'il provoque les purgations lunaires, parce qu'il remet toutes les fonctions naturelles en leur état, & qu'il ôte toutes les matieres terreſtres & groſſieres, qui en empêchoient l'effet. Je ne doute pas que je ne me rende ridicule à tous ceux qui ne conçoivent pas la puiſſance & la ſphere d'activité des ſels volatils ; mais je ſçais d'ailleurs, que ceux qui ſçauront avec moi, que ce ſel eſt la derniere envelope de

l'eſprit & de la lumiere, ne trouveront pas étrange que j'aye attribué tant de beaux effets à ce remede admirable.

Mais il faut que je faſſe concevoir ce myſtere, autant que je le pourrai, par la deſcription de ce qui ſe fait tous les jours dans la cuiſine, pour les perſonnes ſaines, auſſi-bien que pour les malades. Ne ſçait-on pas que les Cuiſiniers ne ſçauroient faire une biſque, ni un bon ragoût, s'ils ne ſe ſervent du boüillon & du jus des meilleures viandes ? Or, ce n'eſt que par le ſel volatil des chairs, que cet agrément & ce chatoüillement du palais ſe communique. Ne fait-on pas auſſi des gelées, des preſſis, des jus de viandes & des conſommés pour les malades, dont on jette les reſtes qui ſont matériels & terreſtres, & qui ſont épuiſés de ce ſel qui demeure dans les gelées, & qui eſt l'unique principe de congélation ? On donne ces choſes au malade, afin que ſon eſtomac réduiſe plutôt les puiſſances de ces alimens en acte, & que cela paſſe plus ſubitement dans la ſubſtance des parties par la facilité des digeſtions. C'eſt ce que l'Artiſte fait, quand il prépare les ſels volatils, qui ſont capables de faire voir leurs vertus, d'autant qu'ils pénétrent toutes les parties de notre corps, & qu'ils charient avec eux cette merveilleuſe puiſſance, que nous leur avons attribuée.

Ne

Ne voit-on pas auſſi que toute la Médecine, tant l'ancienne que la moderne, a fait entrer la corne de cerf dans toutes les compoſitions cordiales qu'elle a preſcrites; qu'elle a fait un grand état de l'os du cœur du cerf, & qu'on fait encore tous les jours de la gelée de corne de cerf, qui ſert plutôt à fortifier le malade qu'à le nourrir? Mais laiſſons tout cela à la vérité de l'expérience, qui eſt le véritable fondement de tout le raiſonnement que nous avons avancé.

℞. 18. *Pour faire la teinture du ſel volatil de la corne de cerf.*

Prenez le ſel volatil rectifié, mettez-le dans un vaiſſeau de rencontre, ou ce qui ſeroit encore mieux, mettez-le dans un pélican; verſez deux fois ſon poids d'alkohol de vin par-deſſus, & les mettez extraire & digérer enſemble à lente chaleur de la vapeur du bain durant douze ou quinze jours; ſi néanmoins tout le ſel n'étoit pas diſſout, il faudra retirer ce qui eſt teint par inclination & reverſer de l'alkohol deſſus, pour achever l'extraction & la diſſolution. Ainſi vous aurez une teinture, qui ſera plus exaltée que les remedes précédens, qui eſt bonne à tout ce que nous avons dit; mais qui de plus, eſt un remede très-excellent & très-préſent dans les apoplexies, par

ſa ſubtilité qui eſt ſi grande, qu'à peine le peut-on garder dans les fioles les mieux bouchées.

On peut faire la même choſe du ſel volatil arrêté & comme fixé ; mais il ne ſe diſſoudra pas tout : la teinture n'en ſera pas auſſi, ni ſi efficace, ni ſi pénétrante ; mais elle ſera beaucoup plus agréable, & n'aura pas une odeur ſi mauvaiſe. La doſe de la premiere, eſt depuis trois gouttes juſqu'à huit ou neuf. Et celle de la ſeconde, eſt depuis ſix gouttes juſqu'à douze.

§. 19. *La maniere de faire l'élixir des propriétés, avec l'eſprit de la corne de cerf.*

Après avoir connu par des expériences redoublées, les admirables vertus de ce grand remede, que Paracelſe appelle par excellence ***Elixir proprietatis*** au ſingulier ; nous avons néanmoins crû le devoir appeller, Elixir des propriétés au plurier, puiſqu'il eſt très-vrai qu'il les poſſede ſans nombre ; & particuliérement celui que j'ai fait, depuis que je ſuis en Angleterre, où je me ſuis ſervi de l'eſprit rectifié de la corne de cerf, chargé & rempli de ſon ſel volatil ; autant qu'il en peut diſſoudre, en la place de l'eſprit, ou de l'huile de ſoufre ; ce qui ſe fait ainſi.

Prenez de très-bon ſaffran, du plus fin aloë ſucotrin & de la myrrhe, la plus

récente & la mieux choiſie ; de chacune de ces choſes balſamiques trois onces : coupez le ſaffran fort délié & menu, & mettez les deux autres en poudre fine ; mettez-les dans un matras à long col, qui ſoit large de deux pouces de diamettre ; verſez deſſus dix onces d'eſprit de corne de cerf bien rectifié chargé de ſon ſel volatil, autant qu'il en peut diſſoudre, & vingt onces d'eſprit de vin alkoholizé ſur le ſel de tartre ; bouchez exactement votre vaiſſeau avec un vaiſſeau de rencontre, & le luttez avec du blanc d'œuf & de la farine, & une veſſie moüillée par-deſſus ; placez cela à la vapeur du bain marie un peu plus que tiéde, & le digerez durant trois jours naturels : le quatriéme jour ôtez la rencontre, & appliquez un alambic ou chapiteau proportionné au col du matras ; luttez très-ſoigneuſement les jointures, adaptez un récipient au bec, & en retirez lentement environ quinze onces de la liqueur ; & ſi le ſel volatil s'eſt ſublimé dans le chapiteau, diſſoudez avec l'eſprit diſtillé, rejettez le tout dans le matras, & le digerez encore trois jours ; réiterez la diſtillation juſqu'à vingt onces, que vous remettrez encore ſur vos matieres en digeſtion durant trois jours : pour la derniere fois, laiſſez refroidir & filtrez votre élixir par le coton dans un entonnoir couvert, qui ſoit poſé ſur une fiole

à col étroit, pour empêcher qu'il ne s'évapore, & ainſi le gardez au beſoin dans cette même fiole bien bouchée.

C'eſt ſans hyperbole, qu'on peut attribuer à ce noble & grand remede des vertus & des facultés comme rénovatives; car le ſaffran, l'aloë & la myrrhe extraits & exaltés par le ſel volatil de la corne de cerf, & par l'eſprit de vin alkoholiſé ſur le ſel de tartre, ne peuvent que produire de très-bons effets, tant pour la conſervation que pour la reſtauration. C'eſt pourquoi, ce remede eſt très-bon dans les maladies, qui alterent la maſſe du ſang, comme ſont le ſcorbut, la jauniſſe & les pâles couleurs, dans toutes les obſtructions du corps, contre la paralyſie, la contraction des nerfs & les atrophies; mais ſurtout, il eſt ſans pareil contre toutes les irrégularités & les météoriſmes de la matrice & de la rate. Il faut le prendre à jeun dans du vin blanc, la doſe eſt depuis cinq gouttes juſqu'à trente: on peut déjeuner deux heures après.

§. 20. *Des préparations qui ſe font des viperes.*

Nous fermerons le Chapitre de la préparation Chymique des animaux, par l'examen des divers remedes, qui ſe tirent des viperes par le travail de la Chymie: car ce reptile poſſede un ſel volatil très-ſubtil &

très-efficace pour la guériſon de pluſieurs maladies très-opiniâtres. Galien même rapporte pluſieurs hiſtoires de la guériſon des ladres, pour avoir bû du vin, où des viperes avoient été ſuffoquées. Cardan prouve auſſi cette vérité dans une conſultation, qu'il envoya à Jean, Archevêque de S. André, en Ecoſſe, en ces mots : Je vous dirai un très-grand ſecret, qui guérit radicalement les tabides, les ladres & les verolés, qui les engraiſſe & qui les rétablit contre toute eſpérance : c'eſt qu'il faut prendre une vipere bien choiſie, lui couper la tête & la queue, l'écorcher, jetter les entrailles & garder la graiſſe à part : coupez-là par tronçons comme une anguille ; faites-là cuire dans une quantité ſuffiſante d'eau, avec du benjoin & du ſel, & y ajoûtez ſur la fin des feüilles de perſil : lorſqu'elle ſera bien cuite, il faut couler le boüillon, & faire cuire un poulet dans ce boüillon ; donnez du pain trempé dans ce jus au malade, & lui faites manger le poulet : continuez ſept jours conſécutifs ; mais il faut que le malade ſoit dans une étuve, ou dans une chambre bien chaude, & qu'on l'oigne avec la graiſſe de la vipere le long de l'épine & les autres jointures, comme auſſi les arteres des pieds & des mains & la poitrine. Par ce moyen on guérit les ulceres des poulmons ; car ils ſont pouſſés juſqu'à l'exté-

rieur du cuir en tubercules & autres irruptions qui ſurviennent. Quercetan parle auſſi très-avantageuſement des viperes dans ſa Pharmacopée dogmatique. Pluſieurs autres Auteurs ont ſuivi les précédens ; mais il faut avoüer qu'ils ont tous choqué contre un même écueil, puiſque tous ont crû que la vipere étoit de ſoi, ou venimeuſe toute entiere, ou qu'elle l'étoit pour le moins en quelques-unes de ſes parties. Mais l'expérience que rapporte Galien, doit confondre les Anciens & les Modernes, puiſque la vipere étoit & vive & entiere, quand elle fut ſuffoquée dans le vin qui guérit les ladres. Les Dames Angloiſes font honte aux Médecins, puiſqu'elles ne font pas de difficulté de boire du vin, dans lequel on a ſouffoqué des viperes vives & entieres, pour ſe conſerver l'embonpoint & l'enjouement, pour empêcher les rides & pour ſe conſerver en ſanté. Mais ce qui eſt encore de plus remarquable, c'eſt que les plus fameuſes Courtiſanes Italiennes ſe préſervent de la maladie vénérienne & de ſes accidens, en prenant au printems & en automne des boüillons de volaille, avec de la chair de viperes & de la ſquine. Il n'y a eu que le célébre Potier, & le très-docte & très-ſubtil Médecin & Philoſophe Helmont, qui ayent bien expliqué dans quoi conſiſte le poiſon des viperes, qui ne réſide

que dans l'aiguillon de la colere, qui imprime une idée empoiſonnée dans l'imagination de l'animal. Fabricius Hildanus, & pluſieurs autres Auteurs graves, doctes & célébres, autoriſent par leurs obſervations la vérité des effets; mais il n'y a eu que les deux précédens, qui nous ayent enſeigné le ſiége du poiſon, qui ne peut être que dans l'eſprit de la vie de l'animal, comme l'enſeigne le proverbe Italien, qui dit que, *morta la beſtia, morto il veneno*, vû que l'homme même, le chien, le cheval, le loup, le chat, la bellette & pluſieurs autres animaux, n'impriment aucun venin par leurs morſures, que lorſqu'ils ſont en colere, & que leur imagination eſt empeſtée du déſir de la vengeance & de la rage.

Cela ſoit dit en paſſant, pour vérifier de plus en plus, que toute la vertu des choſes eſt logée dans les eſprits & dans la vie, qui ne ſont rien autre choſe qu'une portion de l'eſprit univerſel & de la lumiere corporifiée. Venons enſuite aux préparations qui ſe font ſur les viperes & ſur leurs parties.

§. 21. *La façon de deſſecher les viperes, pour en faire la poudre & les trochiſques.*

Le choix des viperes ne conſiſte qu'à les prendre quelque tems après qu'elles ſont ſorties de leurs trous, afin qu'elles ſoient mieux nourries; n'importe qu'elles ſoient

mâles ou femelles, pourvû que la femelle ne ſoit pas pleine ; il faut les prendre en un lieu qui ſoit haut & ſec, & rejetter celles des marais & des autres lieux aquatiques.

Prenez autant de ces viperes que vous voudrez, ou que vous pourrez ; écorchez-les & les vuidez de leurs entrailles ; réſervez le cœur & le foye : mettez-les dans une cucurbite de verre qui ſoit ample, afin de les pouvoir arranger ſur des petits bâtons, pour qu'elles ne ſe touchent pas l'une l'autre : ajuſtez la cucurbite au bain marie, & deſſéchez ainſi les viperes après les avoir poudrées d'un peu de nitre bien pur, ou d'un peu de fleurs de ſel armoniac ; réſervez l'eau qui en ſortira, pour les uſages que nous dirons ci-après. Notez qu'il faut retourner les viperes de douze heures en douze heures, afin de les deſſécher également. Ainſi, vous aurez de quoi faire une véritable poudre de viperes, qui ne ſera point par filamens, qu'on pourra donner dans ſa propre eau, dans du vin, ou dans de l'eau de canelle, ou de ſaſſafras, depuis un ſcrupule juſqu'à une drachme, dans toutes les fiévres, & particuliérement dans celles qui ſont peſtilentes & contagieuſes ; dans la peſte, & même contre l'épileſie & contre l'apoplexie : mais les autres préparations qui ſuivront ſont préferables à cette poudre.

Que ſi vous en voulez faire des trochiſques, il faut prendre d'autres viperes, que vous écorcherez & vuiderez de leurs entrailles; coupez-les par tronçons, & les faites cuire avec l'eau, que vous aurez retirée de la diſtillation, au bain marie boüillant, dans une cucurbite qui ſoit couverte de ſon chapiteau, juſqu'à ce que ce boüillon ſoit en conſiſtance de gelée; c'eſt avec cette gelée qu'il faut piſter la poudre des viperes dans un mortier de marbre & la réduire en pâte, que vous formerez en trochiſques avec les mains ointes de baume du Pérou, d'huile de girofles, & de celle de noix muſcates faite par expreſſion; ceux qui voudront faire la thériaque comme il faut, ſe ſerviront de ces trochiſques, au lieu de ceux que demandent les diſpenſaires anciens, qui ne ſont que de la mie de pain & de la chair de viperes, privée de toutes ſes facultés, qui ne réſident que dans ſon ſel volatil. La poudre de ces trochiſques eſt préférable à la ſimple poudre, parce qu'ils ſont empreints de la propre ſubſtance & de la vertu des viperes, outre que les trochiſques ſe corrompent moins que la poudre. La doſe eſt depuis un demi juſqu'à deux ſcrupules, dans les eaux que nous avons dites ci-deſſus.

§. 22. *Comment il faut faire l'eſprit, l'huile, le ſel volatil, le ſel volatil fixé, la ſublimation de ce ſel fixé, & le ſel fixé des viperes.*

La juſtice me défend de m'attribuer la façon de toutes les opérations ſuſdites, puiſqu'elle eſt trop légitimement dûe à M. Zwelfer, Médecin de l'Empereur Léopold, qui eſt encore vivant, & qui s'eſt immortaliſé par les belles, les doctes & les admirables remarques qu'il a faites ſur la Pharmacopée d'Auſbourg, dans leſquelles il a corrigé les défauts de l'ancienne Pharmacie & de la moderne, avec un jugement ſi net & avec une expérience ſi confirmée, que tous ceux qui ſuivent & qui ſuivront le travail de la belle Pharmacie, lui en ſeront éternellement obligés.

Je dirai ſimplement en paſſant, que je ſuis l'inventeur de l'opération, qui révolatiliſe le ſel volatil des viperes, après qu'il aura été comme fixé par un acide ; & comme cet excellent homme a voulu mettre ſes expériences au jour pour obliger la poſtérité, auſſi n'ai-je pas voulu cacher le ſecret de cette opération, puiſqu'elle ſera très-utile aux pauvres malades, quoique cette invention ne ſoit pas commune, & qu'elle me ſoit particuliere.

Prenez des viperes bien nourries, ſans

diſtinction du ſexe; vuidez leurs entrailles, ſéparez-en le cœur & le foye; faites-les ſécher dans une étuve ou dans un four, qui ait été médiocrement échauffé; & lorſqu'elles ſeront bien ſéchés, il les faut mettre en poudre groſſiere, & en emplir une retorte de verre, que vous mettrez au réverbere clos ſur le couvercle d'un pot de terre renverſé, ſur lequel vous aurez mis deux poignées de cendres ou de ſable, pour ſervir de lut à la retorte & pour empêcher la premiere violence du feu; couvrez le réverbere, adaptez un ample récipient au col de la cornue, & donnez le feu par dégrés, juſqu'à ce que la retorte rougiſſe, & que le récipient s'éclairciſſe durant même la violence du feu, qui eſt un ſigne très-évident, que toutes les vapeurs ſont ſorties; cela ſe fait en moins de douze heures. Le tout étant refroidi, vous trouverez trois différentes ſubſtances dans votre récipient, qui ſont le phlegme & l'eſprit mêlés enſemble, l'huile noire & puante, & le ſel volatil, qui ſera adhérent aux parois du récipient. Il faut diſſoudre le ſel volatil, qui eſt à l'entour du vaiſſeau avec la liqueur ſpiritueuſe qui eſt au bas; puis il faut ſéparer cette liqueur de ſon huile par le filtre: mettez la liqueur empreinte du ſel volatil dans une haute cucurbite que vous couvrirez de ſon chapiteau, dont vous lutterez

exactement les jointures, & vous y ajusterez un petit matras pour récipient ; mettez votre vaisseau au sable ou aux cendres, & ménagez bien le feu, de crainte que l'eau amere & puante, qui a dissout le sel volatil, ne monte avec lui : lorsque la sublimation sera achevée, il faut curieusement séparer le sel & le garder dans une fiole, qui ait un bouchon de liége ciré, sur lequel il faut verser du soufre fondu, si vous voulez conserver ce sel ; autrement, il s'évaporera dans peu de tems, à cause de la subtilité & de la pénétrabilité de sa substance volatile & aërée.

C'est ce sel volatil, qui possede tant de beaux effets & tant de rares vertus ; car il empêche toutes corruptions qui se font en nous : il ouvre toutes les obstructions du corps humain, il résout & emporte toutes sortes de fiévres, & principalement la quarte, si on le donne depuis six grains jusqu'à dix dans de l'eau de sassafras, ou dans celle de grains de genevre ou de sureau, une heure ou deux avant l'accès : on le donne de plus dans la peste & dans toutes les autres maladies contagieuses, dans des émulsions faites avec les semences d'ancolie, de raves & de chardon bénit, ausquelles on joint les amandes & les pignons, du sucre, & un peu d'eau de roses ou de canelle. Il fait encore des merveilles contre

l'épilepſie & contre l'apoplexie : car c'eſt un furet, qui pénetre juſqu'au plus profond des moüelles ; il le faut donner pour ces maladies, dans des émulſions faites avec les eaux de muguet, de fleurs de pœone ou de tillot, les ſemences de pœone, les amandes des noyaux des ceriſes, des pêches & des abricots. La doſe eſt toujours depuis ſix grains juſqu'à douze.

Mais à cauſe que ce ſel eſt d'une odeur très-ingrate & d'un goût tout-à-fait déſagréable, on a depuis long-tems cherché le moyen de le dépoüiller de ces deux qualités ; comme auſſi celui de l'urine, celui du ſuccin, celui de la corne de cerf & celui des parties du microſcome : mais perſonne n'a pû parvenir à cette perfection, ſans priver ces ſels volatils de leur ſubtilité, & par conſéquent de leur vertu pénétrante & diaphorétique. Il n'y a eu que le très-docte & le très-expérimenté M. Zwelfer, qui ait bien réuſſi dans cette opération utile & curieuſe, après avoir inutilement tenté beaucoup d'autres voyes différentes. Mais l'augmentation de la doſe de ce ſel fait connoître que cette purification le fixe en quelque façon ; & quoiqu'il ſoit arrêté, & qu'il ſoit même plus agréable, néanmoins il eſt moins efficace. Et comme ce grand & charitable Médecin provoque les Artiſtes à produire ce qu'ils auront découvert, pour le

révolatiliſer & lui ôter l'acide qui le fixe : j'ajoûterai après la préparation qu'il en a donnée, celle que le travail & l'étude des choſes naturelles m'ont appriſe.

§. 23. *Comment il faut arrêter, fixer & purifier les ſels volatils.*

Prenez tel ſel volatil qu'il vous plaira, mettez-en quatre onces dans une haute cucurbite, que vous couvrirez de ſon chapiteau, qui ait un trou par le haut de la groſſeur du tuyau d'une plume d'oye, luttez exactement les jointures, & inſerez dans le trou du haut du chapiteau, un tuyau de plume, que vous arrêterez avec de la cire d'Eſpagne, ou avec de la lacque ; mettez un petit récipient au bec de l'alambic, puis verſez goutte à goutte & très-lentement du bon eſprit de ſel commun, bien rectifié ſur le ſel volatil ; & continuez ainſi, juſqu'à ce que le bruit & le combat de l'eſprit acide & du ſel volatil ſulfuré ſoit paſſé ; alors vous verrez qu'il s'eſt fait une union de ces deux diverſes ſubſtances, qui ſeront converties en liqueur, qu'il faudra filtrer, ſi elle paroît impure ; ſinon, il faudra ſeulement boucher le trou du haut du chapiteau avec un bouchon de verre, qu'on couvrira d'une veſſie trempée dans du blanc d'œuf : il faut enſuite accommoder le vaiſſeau au bain marie, & retirer l'humidité juſqu'aux

deux tiers, ſi on veut avoir du ſel en criſtaux; ſinon, on retirera toute l'humidité juſqu'à ſec, & vous trouverez quatre onces de ſel arrêté & aucunement fixé au fond de la cucurbite; & ſi vous avez remarqué le poids de votre eſprit de ſel, vous trouverez autant de liqueur inſipide, & qui ſent l'empyreume dans le récipient. Le ſel eſt de bonne odeur, d'une ſaveur aigrelette & d'un goût ſalin, dont la doſe eſt depuis un demi ſcrupule juſqu'à un ſcrupule entier; il a la vertu de pénétrer juſques dans les parties les plus éloignées des premieres digeſtions, ſans aucune altération de ſa vertu; il purifie le ſang & réſout tous les excrémens, qui ſemblent avoir déja été comme appropriés à nos parties, & principalement aux gouteux: il chaſſe les urines, le ſable, la gravelle & les viſcoſités des reins & de la veſſie; il évacue toutes les matieres, qui cauſent les affections mélancoliques; il réſiſte mieux que tout autre remede à la pourriture, il ouvre toutes ſortes d'obſtructions, il guérit toutes les fiévres; c'eſt le vrai préſervatif & le vrai curatif de la peſte; & pour achever en un mot le reſte de ſes vertus, il efface toutes les mauvaiſes impreſſions & les mauvaiſes idées, qui ont donné leur caractere à l'eſprit de vie, qui eſt le véritable ſiége de la ſanté & de la maladie. La doſe peut auſſi

être augmentée ou diminuée ſelon l'âge, les forces, & la nature du malade & de la maladie. Mais comme M. Zwelfer a connu le moyen de fixer le ſel volatil, par le moyen d'un acide, pour ôter la mauvaiſe odeur & le mauvais goût; il faut que nous enſeignions le moyen de retirer cet acide, & de reſublimer le ſel volatil, lui rendre ſa premiere ſubtilité, & augmenter par conſéquent ſa vertu pénétrante, ſans qu'il acquiert derechef aucune mauvaiſe odeur, ni aucun mauvais goût.

§. 24. *Le moyen de reſublimer le ſel volatil fixé.*

Prenez quatre onces de ſel volatil arrêté, & le mêlez avec une once de ſel de tartre, fait par calcination & qui ſoit bien purifié; mettez-les dans une petite cucurbite aux cendres, couvrez la cucurbite de ſon chapiteau, adaptez-y un recipient, ſi le chapiteau à un bec; car s'il eſt aveugle, il ne ſera pas néceſſaire; luttez exactement les jointures, & donnez le feu par dégrés, juſqu'à ce que la ſublimation ſoit achevée: ainſi vous aurez le ſel volatil le plus ſubtil qui ſoit en toute la nature, & qui a une véritable analogie & une ſympathie particuliere avec nos eſprits, qui ſont le ſujet de notre chaleur naturelle & de notre humide radical. Mais remarquez en paſſant, que tous les alkali ont cette propriété de

tuer les acides, & de ne point nuire aux ſubſtances volatiles. La doſe de ce ſel ne peut être que depuis deux grains juſqu'à huit, à cauſe de ſon extrême ſubtilité qui eſt telle, qu'il eſt impoſſible de le conſerver ſans être mêlé avec ſa propre liqueur, ou ſans être réduit en eſſence, comme nous l'enſeignerons ci-après. Il eſt propre à toutes les maladies que nous avons énoncées, & principalement celui de la corne de cerf & celui de viperes, qui doivent être conſiderés comme une des clefs de la Médecine.

§. 25. *Comment il faut faire l'eſſence des viperes, avec leur vrai ſel volatil.*

Prenez environ cinquante ou ſoixante cœurs & foyes de viperes, qui auront été deſſéchés comme nous l'avons dit ci-deſſus; mettez-les en poudre, & les jettez dans un vaiſſeau de rencontre, jettez deſſus de l'alkohol de vin, juſqu'à ce qu'il ſurnage de ſix pouces; couvrez le vaiſſeau & le luttez exactement, puis vous le mettrez digérer au bain vaporeux trois ou quatre jours durant à une chaleur de digeſtion, afin d'en extraire toute la vertu; cela paſſé, mettez-le tout dans une cucurbite au bain marie, afin de diſtiller l'eſprit à une chaleur lente, cohobez trois fois, & à la quatriéme, diſtillez juſqu'à ſec; mettez dans chaque livre

de cet eſprit, une once & demie du vrai ſel volatil de viperes, une drachme d'ambre gris eſſenſifié, comme nous le dirons ci-après, une demie drachme d'huile de canelle, & autant de la vraye eſſence de la pellicule extérieure de l'écorce de citron récente : mettez toutes ces choſes dans un pélican, & les circulez enſemble durant huit jours ; en ſuite de quoi mettez cette véritable eſſence dans des fioles convenables à ce précieux remede, que vous boucherez avec toutes les précautions requiſes. On peut attribuer très-légitimement à ce noble médicament toutes les vertus que nous avons données au ſel volatil ſeul : il a même cela de meilleur, qu'il eſt plus agréable, & qu'il peut être mieux conſervé que le ſel volatil : il y a ſeulement à dire de plus, que c'eſt un des plus grands & des plus aſſurés contrepoiſons qui ſoit au monde, & qu'il eſt digne du cabinet des plus grands Princes. La doſe eſt depuis un demi ſcrupule juſqu'à deux ſcrupules, dans du vin, dans des boüillons, ou dans d'autres liqueurs appropriées.

§. 26. La maniere de faire le ſel thériacal ſimple, qui ſoit empreint de la vertu alexitaire & confortative des viperes.

Les Anciens, & Quercetan après eux, ont parlé de ces ſels, & en ont fait une

eſtime très-particuliere ; mais la préparation ancienne & la correction qu'en a faite ce célebre Médecin, ſont plutôt dignes de compaſſion que d'imitation, quoique le dernier ſoit digne de loüange, d'avoir excellé en ſon tems, & d'avoir recherché la vérité autant qu'il a pû ; mais comme nous ſommes montés ſur ſes épaules, & que le travail des Médecins modernes, qui s'appliquent à la recherche des ſecrets de la nature, & notre propre expérience, nous ont appris à mieux faire, il eſt juſte que nous en faſſions part aux autres.

Prenez donc deux livres de ſel marin, qui ſoit blanc & net, ou bien autant de ſel gemme ; diſſoudez-les dans dix livres d'eau de riviere bien clarifiée, puis ajoûtez-y deux douzaines de viperes écorchées avec leurs cœurs & leurs foyes ; faites-les boüillir enſemble au ſable, juſqu'à ce que les viperes ſe ſéparent très-facilement de leurs os ; preſſez-le tout, clarifiez-le & le filtrez, puis évaporez-le à la vapeur du bain boüillant juſqu'à ſec, & le réſervez à ſes uſages dans une bouteille bien bouchée. C'eſt de ce ſel qu'il faut faire manger aux ſains & aux malades, aux uns pour préſervatif, & aux autres pour reſtauratif. C'eſt principalement dans les maladies croniques, où il eſt beſoin de purifier la maſſe du ſang, & de réparer le vice des digeſtions, que ce ſel

eſt très-néceſſaire. Ceux qui le voudront rendre encore plus ſpécifique & plus ſtomachal, y ajoûteront des huiles diſtillées de canelle, de girofle & de fleur de muſcades, qui eſt le macis, jointes avec un peu de ſucre en poudre, qui leur ſervira de moyen uniſſant pour les bien mêler avec le ſel ; il faut une drachme de chacune de ces huiles, avec autant de bon ambregris eſſenſifié pour chaque livre de ſel : car cela étant ainſi, ce ſel aura beaucoup plus d'efficace. Sa doſe ſera depuis dix grains juſqu'à une demie drachme, dans des boüillons le matin à jeun, pour nettoyer l'eſtomach de toutes les ſuperfluités précédentes, qui ſont ordinairement les cauſes occaſionnelles de nos maladies.

℞. 27. *La préparation d'un autre ſel thériacal, beaucoup plus ſpécifique que le précédent.*

Prenez du ſcordium & de la petite centaurée récente, de chacune de ces herbes une demie livre, des racines d'angélique, de zedoaire, de contrayerva & d'eſclepias, de chacune deux onces ; coupez les herbes & mettez les racines en poudre groſſiere, faites-les boüillir enſemble au bain marie dans un vaiſſeau de rencontre, dans dix livres des eaux diſtillées de chardon bénit, & de celle du ſuc de bourrache & de bu-

gloſſe : cela étant refroidi, coulez la décoction, puis la remettez dans ſon vaiſſeau ; ajoûtez-y une douzaine & demie de viperes nouvellement écorchées avec leurs cœurs & leurs foyes, comme auſſi des ſels alkali, d'abſynthe, de chardon bénit, de petite centaurée & de ſcordium, de chacun huit onces ; fermez le vaiſſeau & le luttez, puis le faites boüillir durant un demi jour ; & après que le tout ſera refroidi, il le faut clarifier, le filtrer, & l'évaporer à la vapeur du bain dans une cucurbite couverte de ſon chapiteau juſqu'à ſec ; ainſi vous aurez un ſel rare & précieux, & une eau qui ſera doüée de beaucoup de vertus ; c'eſt un remede capable de déraciner toutes les fiévres, & c'eſt un vrai ſpécifique dans toutes les maladies épidemiques, contagieuſes & malignes. La doſe eſt depuis un ſcrupule & une demie drachme, juſqu'à une drachme entiere. On pourra encore ajoûter à ce ſel les mêmes huiles diſtillées & l'ambre gris eſſenſifié, comme nous l'avons dit dans la préparation du ſel thériacal précédent ; c'eſt par cette opération que nous finiſſons le Chapitre de la préparation chymique des animaux.

§. 28. *De l'éponge & de ſa préparation chymique.*

Nous plaçons l'éponge entre les animaux

& les végetaux, à cauſe qu'elle participe de la nature des uns & des autres, puiſqu'elle a comme une eſpece de ſenſation; qu'elle ſe dilate & qu'elle ſe reſtraint en ſoi-même, lorſqu'elle eſt dans la mer, où elle joüit d'une vie obſcure, qui tient de l'animal & de la plante, de ſorte qu'on la peut légitimement appeller, zoophyte ou plantanimal. Nous prouverons ce que nous venons d'avancer, par la diſtillation de l'éponge, qui nous fournira un eſprit, une huile & un ſel volatil, du même goût, de la même odeur, de la même couleur, & de la même figure, que nous les fourniſſent les animaux & leurs parties.

§. 29. *Comment il faut diſtiller l'éponge.*

Prenez autant d'éponges que vous voudrez, coupez-les menu avec les ciſeaux; mettez-les dans une cornue de verre, que vous placerez au réverbere clos; adaptez-y un récipient, que vous lutterez exactement: donnez le feu par dégrés, comme pour la diſtillation du tartre, que vous continuerez en l'augmentant peu à peu, juſqu'à ce que les nuages blancs & huileux viennent, & que vous apperceviez que le ſel volatil ſe ſublime, & s'attache aux parois intérieures du récipient, continuez le feu du même dégré tant que cela durera; & lorſque le récipient deviendra clair de ſoi-même,

c'eſt un ſigue manifeſte, qu'il n'y a plus rien à prétendre, c'eſt pourquoi il faut ceſſer le feu ; & lorſque le tout ſera refroidi, il faut ſéparer les vaiſſeaux & retirer l'eſprit & le ſel volatil enſemble, & en ſéparer l'huile par l'entonnoir, ou avec du cotton, & la mettre à part dans une fiole ; mettez l'eſprit & le ſel dans une cucurbite baſſe & d'entrée étroite, & les rectifiez au ſable & les gardez l'un avec l'autre ; gardez auſſi dans une boëte l'éponge calcinée, qui eſt demeurée au fond de la retorte, après la diſtillation, à cauſe qu'elle a auſſi ſes uſages dans la pratique. Il ne faut pas douter que l'eſprit, le ſel volatil & l'huile des éponges, ne ſoient excellens pour ouvrir, pour atténuer & pour réſoudre, puiſqu'ils ſont très-ſubtils. C'eſt pourquoi on les peut beaucoup plus raiſonnablement employer pour la réſolution des bronchoceles ou des boëtes, que l'éponge ſimplement calcinée, ou ſéchée & miſe en poudre. Mais afin de faire cadrer tout enſemble, on ſe ſervira de tout pour la guériſon de cette maladie : il faudra donc premiérement purger le malade avec de la réſine de jalap & de ſcammonée ; puis en ſuite, il faut faire des tablettes de quatre onces de ſucre en poudre, avec deux drachmes d'éponge calcinée par la diſtillation, trois drachmes d'écorces de mars aſtringent, & une

drachme de poivre long ; il faut réduire le tout en masse, & en former des tablettes du poids d'une drachme & demie, qu'on laissera sécher ; il faut en faire mâcher une tous les matins à jeun, & faire boire au malade par-dessus, après l'avoir avalée, un petit verre de vin rouge un peu verd, dans lequel on aura mis depuis dix jusqu'à vingt gouttes de l'esprit d'éponge empreinte de son sel volatil : il faut continuer trois ou quatre semaines, & on verra diminuer très-sensiblement ces tumeurs incommodes & mal-séantes, qu'il faudra frotter soir & matin, avec un liniment fait avec de l'huile de laurier & quelques gouttes de l'huile distillée d'éponge, & les tenir couvertes d'un emplâtre fait avec l'oxycroceum, & surtout empêcher d'avoir froid aux parties gutturales, & avoir soin que le patient ait le ventre libre ; sinon, on lui donnera de deux jours l'un, une demie dragme de pilule de rave en se couchant.

CHAPITRE IX.

Des végetaux & de leur préparation Chymique.

C'Est en ce Chapitre que nous ferons voir, que les persécuteurs de la Chymie ont tort de blâmer ce bel Art, & que les

les reproches qu'ils font aux Artiſtes, ſont faux, puiſque les préparations que nous décrirons, ſont capables de faire rentrer les envieux en eux-mêmes, & feront avoüer aux plus opiniâtres, que la Pharmacie ancienne n'a jamais rien produit de pareil. C'eſt ſur les diverſes parties de cette noble, de cette agréable, & de cette ample famille des végetaux, que le véritable Pharmacien trouvera toujours de quoi s'occuper, pour admirer de plus en plus les œuvres du Créateur. Mais comme le deſſein de notre Abregé ne permet pas que nous faſſions l'examen & la réſolution de tous les végetaux & de leurs parties, nous nous contenterons de donner un ou deux exemples du travail qui ſe peut faire, ou ſur le végetable entier, ou ſur ſes parties, qui ſont les racines, les feüilles, les fleurs, les fruits, les ſemences, les écorces, les bois, les graines ou les bayes, les ſucs, les huiles, les larmes, les réſines & les gommes. Nous donnerons une Section à chacune de ces parties, afin de mieux faire comprendre le travail, & d'agir avec moins de confuſion.

Mais avant que d'entrer en matiere, j'ai jugé néceſſaire de dire quelque choſe des abus, que commettent tous les jours les Apothicaires, qui ne ſont pas éclairés des lumieres de la Chymie, & qui ne ſont

conduits que par des aveugles, qui souffrent & qui admirent tous les défauts de leur mauvaise préparation, pour ne connoître pas la natute des choses, & n'avoir pas bien compris la physique, qui est la véritable porte de la Médecine. Ce qui fait qu'on ne s'étonne pas, si des aveugles qui sont conduits par d'autres aveugles, tombent ensemble, & font tomber journellement avec eux tant de personnes dans la fosse. Et comme l'Allemagne a M. Zwelfer, Médecin de l'Empereur, qui a réformé la Pharmacie dans les belles & doctes remarques qu'il a faites sur la Pharmacopée d'Ausbourg : aussi avons-nous en France M. Vallot, très-digne Premier Médecin de notre invincible Monarque, qui a travaillé & qui travaille encore tous les jours à défricher le champ de la Médecine & celui de la Pharmacie ordinaire, pour en bannir les épines & les chardons, que par l'ignorance de la Chymie on n'a que trop cultivés jusqu'à présent.

Je veux faire paroître cette vérité par l'exemple des eaux distillées, & par celui des sirops; parce que je sçai très-certainement que c'est principalement en ces deux choses, que les Apothicaires ordinaires péchent le plus souvent, ou par ignorance, ou par malice, ou par avarice, au deshonneur de la Médecine & des Médecins : au

mépris de leur profeſſion, & ce qui eſt encore pis, au grand dommage de la République.

§. 1. *Premier diſcours des eaux diſtillées.*

Si les choſes ne ſont bien connues, il eſt impoſſible de pouvoir jamais bien réuſſir en leur préparation, puiſque c'eſt de cette connoiſſance que dépend abſolument la belle maniere de travailler. Que ſi cela eſt néceſſaire dans tous les travaux de la Chymie, il l'eſt encore beaucoup davantage dans les opérations, qui ſe font ſur les végetaux, & principalement en ce qui concerne la façon de les diſtiller, ſans qu'on les prive de leur vertu; ce qui fait que j'ai crû qu'il falloit donner une idée générale de la nature des plantes, avant que de parler de leur préparation particuliere.

Nous ne parlerons pas ici des plantes ſelon le goût de pluſieurs, parce que nous ne ſuivrons pas à la piſte les Auteurs Botaniſtes, qui ne nous ont preſque tous laiſſé que la peinture extérieure des plantes, & les divers dégrés de leurs qualités, ſans qu'ils ſe ſoient mis en peine de nous apprendre les différences de la nature intérieure de ces mêmes plantes, & encore beaucoup moins la vétitable façon de les anatomiſer, pour en ſéparer & pour en

tirer tout ce qui peut aider, & en écarter ce qui eſt inutile.

Pour commencer avec méthode, il faut que nous faſſions connoître la nature des plantes par elles-mêmes, par la diviſion que nous en faiſons, ſelon les dégrés de leur accroiſſement & de leur perpétuation : car elles ſont vivaces ou annuelles ; les vivaces, ſont celles dont les racines attirent à elles aux deux équinoxes l'aliment univerſel. A l'équinoxe du printems, elles attirent ce qui leur eſt néceſſaire pour pouſſer & pour végeter, juſqu'à la perfection de la plante, qui finit par ſa fleur & par ſa ſemence ; & à celui de l'automne, elles attirent ce qui leur eſt néceſſaire, pour ſe refournir de l'épuiſement de toutes leurs forces, que la chaleur du Soleil & des autres Aſtres en avoient tirées.

Or, nous n'avons pas fait cette remarque inutilement, puiſqu'elle eſt abſolument néceſſaire pour faire connoître à l'Artiſte le tems de prendre la plante avec ſa racine, ou de la laiſſer comme inutile ; car s'il a beſoin de la plante, un peu après qu'elle ſera ſortie hors de la terre, il faut qu'il médite en ſoi-même, & qu'il faſſe une réflexion judicieuſe, que cette plante n'eſt pas encore fournie de cet aliment ſpirituel & ſalin, dont le principe eſt enclos dans la racine, & qu'ainſi ſon travail ſera inutile

ſur cette plante ; puiſque ce qu'il en tirera, n'aura pas la vertu que le Médecin déſire, & moins encore celle qui eſt requiſe pour agir ſur la maladie. Il aura donc recours à la racine qui contient le ſel volatil, qui eſt l'ame de toute la plante, & qui poſſede en ſoi la vertu ſeminale de ſon tout. Mais s'il déſire de travailler ſur cette même plante, lorſqu'elle ſera montée à peu près au point de ſa perfection, il faut qu'il connoiſſe que la racine a tout donné à cette plante, & qu'elle ne s'eſt réſervé qu'une petite portion de ſa vertu, qui lui fournit encore une vie languiſſante, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit refournie de vertu, de force & de nouvelle vie au tems de l'équinoxe de l'automne, afin de ſe pouvoir conſerver en hyver, & de renaître encore au renouveau.

Ce qui fait voir, que lorſque la plante eſt en ſon état, comme on parle ordinairement, il faut que l'Artiſte la prenne entre fleur & ſemence, s'il déſire d'en avoir la vertu toute entiere ; car lorſqu'elle eſt parvenue à ce point, la tige, la feüille, les fleurs & la premiere ſemence, ſont encore remplies de vigueur & de vertu, qu'elles communiquent à la liqueur qu'on en tire par la diſtillation, qui ſont un ſel volatil mercuriel, & un ſoufre embrionné, qui contiennent toute la vertu de la plante ;

car ce qui ſe tire d'elle, eſt une eau ſpiritueuſe, qui ſe conſerve long-tems avec le propre goût & la propre odeur de ſon ſujet, ſur laquelle il ſurnage une huile étherée & ſubtile, qui eſt ce ſoufre embrionné, mêlé de ſon mercure. Mais ſi l'Artiſte attend que la plante ait pouſſé toute ſa vie juſques dans la ſemence, & que ce ſoufre, qui n'étoit qu'embrionné, ſoit actué & parfaitement mûr; il doit alors rejetter la racine, la tige & la feüille, à cauſe qu'elles n'ont plus en elles-mêmes cette vertu qu'elles avoient auparavant.

C'eſt ici que l'Artiſte doit méditer de nouveau, & qu'il doit conſulter la façon d'agir de la nature; car la ſemence étant une fois parfaite, elle n'a plus cette humidité mercurielle & ſaline, qui faiſoit qu'on pouvoit extraire ſa vertu plus facilement: au contraire, tout eſt réuni comme en ſon centre, & toutes les belles idées que l'eſprit de la plante avoit expliquées durant les divers tems de ſa végetation, ſont réunies & renfermées ſous l'écorce du noyau & de la ſemence; & de plus, ces ſemences ſont de trois genres différens: car les *unes* ſont *mucilagineuſes* & glaireuſes; dans ces premieres, le ſel mercuriel & le ſoufre ſont plus fixes que volatils, & ainſi ces ſemences ne donnent leur vertu que par le moyen de la décoction; car comme elles ſont

tenaces & gluantes, cette vertu ne monte point en la diſtillation. Les *autres* ſont *laitées*, d'une ſubſtance blanche & tendre, dont on peut tirer de l'huile par expreſſion, ſi elles ſont bien mûres & bien ſéchées; mais leur meilleure vertu ne ſe peut tirer, que lorſqu'on en extrait l'émulſion ou le lait; car cette ſeconde ſorte de ſemence, eſt également mêlée de ſel volatil & de ſoufre, qui ſe communiquent facilement à l'eau. L'Artiſte ne doit pas eſpérer de tirer la vertu de cette ſorte de ſemence par la diſtillation, non plus que de la premiere. Mais il y a la troiſiéme ſorte de ſemence, qui eſt tout-à-fait *oléagineuſe* & ſulfurée, qui ne communique à l'eau aucun mucilage, ni aucune viſcoſité ni lenteur, non plus que de blancheur: au contraire, leur ſubſtance eſt compacte, aride & reſſerrée par un ſoufre, qui prédomine par-deſſus le ſel. L'Artiſte diſtillera ce genre de ſemences, ou ſeules ou avec addition; ſeules, ſi c'eſt pour l'extérieur; avec addition, ſi c'eſt pour donner intérieurement au malade le remede qu'il en tirera.

Ces trois ſemences différentes, font bien voir qu'il faut que l'Apothicaire Chymique ſoit bien verſé dans la ſcience naturelle, afin de faire les obſervations néceſſaires ſur les parties fixes ou volatiles, des matieres ſur leſquelles il opere, afin de ne point

confondre inutilement ſon travail.

Il faut appliquer les mêmes théorêmes & les mêmes remarques aux plantes annuelles, qui ne ſe conſervent pas par leur racines, mais qu'il faut renouveller chaque année par leur ſemence. Or, ces deux ſortes de plantes, ſoit les vivaces, ſoit les annuelles, ſont auſſi-bien que les ſemences de trois genres différens. Sçavoir, celles qui ſont inodores; & de celles-là, il y en a qui ſont comme inſipides, ou qui ſont acides ou ameres, ou mêlées de pluſieurs façons de ces deux ſaveurs, ou d'autres encore qui ont un goût ſéparé, qui eſt piquant & ſubtil; toutes ces ſortes de plantes ſont vertes & tendres, & leur vertu paroît dès le commencement de leur végetation, parce qu'elles abondent en ſuc, qui contient en ſoi un ſel eſſentiel tartareux, qui s'épaiſſit avec le tems & la chaleur en un mucilage, duquel il eſt bien difficile de les dégager; c'eſt pourquoi il faut les prendre, lorſqu'elles ſont encore ſucculentes & tendre, en ſorte que leur tige ſe rompe & ſe caſſe facilement en les voulant plier.

Le *ſecond genre* des plantes, eſt tout-à-fait oppoſé au premier; car la plante n'a que peu ou point de vertu au commencement qu'elle ſort hors de la terre, & encore beaucoup de tems après; lors donc qu'elles ſont encore vertes & tendres, elles n'ont

preſque point de goût ni d'odeur, elles ne ſentent proprement que l'herbe, parce que l'humidité ſuperflue prédomine encore, & que leur vertu ne réſide pas en un ſel eſſentiel & tartareux; mais cette ſorte de plante charie avec ſon aliment naturel un ſel ſpiritueux & volatil, mêlé d'un ſoufre embrionné très-ſubtil, qui n'eſt pas réduit de puiſſance en acte, & qui ne paroît ni au goût, ni à l'odeur, qu'après que cette humidité ſuperflue eſt cuite & digérée par la chaleur; alors la vertu de ces plantes commence à ſe faire connoître par leur odeur & par leur goût, mais principalement par leur odeur. On doit travailler ſur cette ſeconde ſorte de végetaux, lorſque le bas de leur tige commence à ſe ſécher, qu'ils ſont encore couverts de fleurs, & qu'ils commencent de faire voir quelque peu de leur ſemence.

Le *troiſiéme genre* des végetaux, eſt mêlé des deux premiers, car ils ont du goût dès le premier moment de leur végetation; mais ils n'ont point d'odeur, & même ils n'en acquierent gueres, lorſqu'ils ſont en leur perfection, ou s'ils en ont, elle ne paroît que lorſqu'on les preſſe, qu'on les broye, ou qu'on les frotte, parce que leur ſoufre eſt ſurmonté par une viſcoſité lente & craſſe, qui contient beaucoup de ſel, qui ſe déclare par un goût amer & piquant,

ou par une ſaveur miéleuſe & ſucrée : la vertu de cette derniere ſorte ne peut être bien extraite, que la digeſtion ou la fermentation n'ait précedé : on doit cueillir ces plantes, lorſqu'elles ſont encore en fleur, ſi elles ſont ameres & inodores ; mais ſi elles portent du fruit, des bayes, ou des grains, il faut attendre leur maturité, parce que ce ſont ces parties-là qui contiennent la principale vertu de leur tout, & que c'eſt dans le centre du mucilage miéleux & ſucré, que ces fruits ont en eux-mêmes, que l'Artiſte doit chercher la vertu de ces mixtes admirables.

Or, ce ne ſeroit pas aſſez d'avoir donné ces notions générales, ſi nous n'en faiſions quelques applications particulieres, qui ſerviront d'exemple & de conduite, qu'on fera ſur chacun de ces genres, des plantes entieres ou de leurs parties. Nous parlerons donc premiérement des plantes ſucculentes nitreuſes, c'eſt-à-dire, de celles qui participent d'un ſel qui eſt de la nature du ſalpêtre, ou de ce ſel de la terre, qui eſt le premier principe de la végetation, & qui ſemble n'avoir encore reçû qu'une très-petite altération dans le corps de ces plantes, ſinon qu'il commence de participer de quelque portion du tartre & de ſa fœculence. Les plantes qui ſont de cette nature, ſont la *parietaire*, la *fumeterre*, le *pourpier*,

la *bourrache*, la *bugloſſe*, la *mercuriale*, la *morelle*, & enfin généralement toutes les plantes ſucculentes, qui ne ſont ni acides, ni ameres au goût; mais qui ont ſeulement une ſaveur mêlée d'un peu d'acerbe, d'acide & d'amer tout enſemble, qui eſt un goût qui approche tout-à-fait de celui du ſalpêtre.

§. 2. *La préparation des plantes ſucculentes nitreuſes, pour en tirer le ſuc, la liqueur, l'eau, l'extrait, le ſel eſſentiel nitrotartareux, & le ſel fixe.*

Prenez une grande quantité de l'une de ces plantes, dont nous avons fait mention ci-deſſus, qu'il faut battre par parcelles au mortier de pierre, de bois ou de marbre, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en une eſpece de boüillie, c'eſt-à-dire, que les parties de la plante ſoient bien déſunies & confondues; en ſorte que tout ce qu'elle aura d'humeur ou de ſuc, puiſſe être totalement tiré en la preſſant à force dans un ſac de crin, d'étamine, ou d'une toile neuve claire. Lorſque le tout ſera battu & preſſé, il faut couler tout le ſuc à travers d'un couloir de toile un peu plus ſerrée; puis le laiſſer raſſeoir, juſqu'à ce qu'il ait été en quelque façon dépuré de ſoi-même; enſuite de quoi, il faut verſer ce ſuc doucement par inclination dans des cucurbites,

ou des pots d'alembics de verre, que vous placerez au bain marie, ſi vous voulez avoir un bon extrait & un eau foible, parce que la chaleur du bain marie n'eſt pas capable d'élever le ſel eſſentiel nitreux de la plante ; ce qui fait que ce ſel demeure au fond du vaiſſeau mêlé avec le ſuc épaiſſi, qu'on appelle improprement extrait, lorſqu'il eſt réduit en une conſiſtence un peu plus épaiſſe.

Mais ſi vous voulez une eau qui dure long-tems, & qui ſoit animée de ſon ſel ſpiritualiſé, il faudra placer vos cucurbites au ſable, parce que ce dégré de chaleur eſt capable d'élever & de volatiliſer la plus pure & la plus ſubtile portion du ſel, & de les faire monter ſur la fin de la diſtillation parmi les dernieres vapeurs aqueuſes : néanmoins il faut ſurtout prendre garde de bien près, que la chaleur ne ſoit pas trop violente ſur la fin, & que la matiere ne ſe deſſéche pas tout-à-fait au fond de la cucurbite, & encore beaucoup moins qu'elle vienne à s'attacher & à brûler. Mais avant que de venir à la fin de l'opération, il faut avoir ſoin de bien prendre garde à l'entiere défecation de votre ſuc ; car il ſe fait deux ſéparations, lorſque la chaleur du bain marie ou celle du ſable, a fait la ſéparation de la ſubſtance radicale du ſuc de la plante d'avec la lie, qui s'affaiſſe au bas du vaiſ-

ſeau, & de l'écume qui s'éleve au-deſſus ; c'eſt pourquoi, il faut couler ce ſuc ainſi dépuré, à travers le couloir de drap, qu'on appelle ordinairement blanchet dans les boutiques.

Enſuite de quoi, lorſque le ſuc eſt ainſi ſéparé de toutes ſes héterogeneités & du mélange étranger de la terre, il faut continuer la diſtillation au bain marie ou au ſable, ſuivant l'intention de celui qui travaillera, juſqu'à ce que ce ſuc ſoit réduit en conſiſtence de ſyrop, qu'il faudra mettre en une cave fraiche, ou en quelqu'autre lieu pareil, juſqu'à ce que le ſel eſſentiel nitrotartareux ſoit criſtaliſé & ſéparé de la viſcoſité du ſuc épaiſſi, qu'il faut retirer en le verſant doucement par inclination, puis le remettre au bain marie ou au ſable, & l'achever d'évaporer en extrait, qui contiendra encore beaucoup de ſel, s'il a été fait au bain marie, & qui pourra ſervir à mettre dans des opiates, ſuivant l'indication que voudra prendre le ſçavant & l'expert Medecin ou l'Artiſte même, lorſqu'ils s'en voudront ſervir dans quelque maladie, ſelon la nature & la vertu de la plante, ſur laquelle on aura travaillé. Et voilà toutes les remarques néceſſaires pour la purification du ſuc des plantes ſucculentes, pour la diſtillation de leur eau, & pour la façon d'en avoir le ſel eſſentiel & l'extrait.

Venons à preſent à la préparation de leur ſel fixe : il faut faire ſécher pour cet effet, le marc ou le réſidu de l'expreſſion du ſuc, puis enſuite le bien calciner & le bien brûler, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en cendres grisâtres & blanchâtres, dont il faudra faire une leſſive avec de l'eau commune de pluye ou de riviere, qu'il faudra filtrer à travers du papier broüillart, qui ne ſoit gueres collé, afin que le corps de la colle n'empêche pas la liqueur de paſſer bien claire en peu de tems. Après que la premiere leſſive qui eſt empreinte du ſel des cendres de la plante eſt filtrée, il faut verſer de la nouvelle eau deſſus les cendres, pour achever de tirer le reſte du ſel, & continuer ainſi de leſſiver & d'extraire le ſel, juſqu'à ce que l'eau en ſorte inſipide comme on l'y aura verſée, ce qui eſt un ſigne manifeſte & évident qu'il n'y a plus aucune portion de ſel dans les cendres, qui ne ſont plus qu'une terre inutile, à ce qu'il ſemble, ou comme quelques-uns les nomment, la tête morte de la plante ſur laquelle on aura travaillé.

Mais il faut pourtant que je prouve le contraire par l'hiſtoire de ce qui m'eſt arrivé à Sedan, après avoir travaillé ſur le fenoüil : car comme je croyois avec les autres, que ces cendres dépoüillées de leur ſel, étoient tout-à-fait inutiles, je les fis

jetter dans une cour où l'on tenoit ordinairement du fumier & d'autres immondices ; je reconnus par ce qui arriva l'année ſuivante, que je m'étois trompé, car il crut une grande abondance de fenoüil dans cette cour, dont je tirai beaucoup d'huile diſtillée, après qu'il fut venu à ſa perfection ; ce qui me fit reconnoître, avec cet excellent Philoſophe & Médecin Helmont, que la vie moyenne des choſes ne périt pas ſi facilement qu'on ſe l'imagine, & que ſelon cet axiome de Philoſophie, *forma rerum non pereunt*, parce que l'Art & l'Artiſte ne font que ſuivre la bonne mere nature de bien loin, & que cela nous fait bien connoître que nous ne comprenons pas le moindre de ſes reſſorts, & encore beaucoup moins ceux qu'elle employe ſecretement pour arriver à ſes fins.

Revenons à notre ſujet, après une digreſſion que j'ai crû devoir faire, puiſque c'étoit ſon propre lieu. Après donc qu'on aura aſſemblé toutes les leſſives bien filtrées, il les faut évaporer dans des écuelles de grais ſur le ſable, juſqu'à pellicule, c'eſt-à-dire juſqu'à ce qu'on apperçoive que la liqueur commence à faire une petite croûte au-deſſus, à cauſe qu'elle eſt trop chargée de ſel ; il faut alors commencer d'agiter & de remuer doucement la liqueur avec un biſtortier, ou avec une ſpatule,

juqu'à ce que le ſel ſoit tout deſſéché. Il faut mettre après cela ce ſel dans un creuſet pour le réverbérer au four à vent entre les charbons ardens, juſqu'à ce qu'il devienne rouge de tous les côtés, ſans que néanmoins il vienne à fondre, & c'eſt à quoi il faut bien prendre garde. Ce travail étant achevé, il faut tirer le creuſet du feu, le laiſſer refroidir, & puis diſſoudre le ſel dans l'eau qu'on aura tirée de la plante, d'où provient le ſel, pour le filtrer encore une fois, afin de le purifier & de lui rendre la portion du ſel volatiliſé dans la diſtillation. Enſuite de quoi il faut mettre cette diſſolution dans une cucurbite de verre, qu'il faut couvrir de ſon chapiteau, & retirer l'eau de ce ſel au ſable, juſqu'à pellicule, alors il faut ceſſer le feu & mettre le vaiſſeau en lieu froid pour faire criſtaliſer le ſel, & continuer ainſi de retirer l'eau au ſable, & de faire criſtaliſer le ſel, juſqu'à ce que tout le ſel ait été retiré, & vous aurez un ſel pur & net, dont on ſe pourra ſervir au beſoin; mais il ſert principalement pour en mettre une portion dans l'eau qu'on a tirée de ſa plante, afin de la rendre non-ſeulement plus active & plus efficace, mais auſſi afin de la rendre plus durable, & qu'elle ſe conſerve pluſieurs années ſans aucune perte de ſa vertu. On en peut mettre deux drachmes pour

chaque pinte d'eau diſtillée. La faculté générale des ſels fixes des plantes, qui ont été faits par calcination, évaporation, réverberation, dépuration & criſtaliſation, eſt de lâcher doucement le ventre, d'évoquer les urines, & d'ôter les obſtructions des parties baſſes: leurs autres vertus particulieres peuvent être priſes de la plante, dont ils ont été tirés.

Et comme nous avons donné la maniere de purifier les ſels fixes, auſſi faut-il que nous donnions celle de retirer & de ſéparer une certaine limoſité viſqueuſe & colorée, qui ſe trouve mêlée parmi les ſels eſſentiels nitrotartareux dans leur premiere criſtaliſation. Cela ſe fait de la ſorte; il faut les diſſoudre dans l'eau commune, & les couler trois ou quatre fois ſur une portion des cendres de la plante dont on les a tirés. Ce qui ſe fait pour deux fins intentionelles; car il ne faut pas que l'Artiſte travaille ſans être capable de rendre raiſon pourquoi il fait une choſe, ou pourquoi il ne la fait pas. La premiere intention eſt, afin que le ſel eſſentiel, qui n'eſt pas encore pur, & qui même ſe trouve ordinairement mêlé parmi l'extrait, ſans avoir pû prendre l'idée ni le caractére de ſel, à cauſe de l'empêchement de la viſcoſité des ſucs épaiſſis, prennent en paſſant au travers des cendres le ſel fixe de ſon propre corps, qui

l'imprime de l'idée ſaline & qui fait qu'il ſe criſtaliſe facilement après l'évaporation de la liqueur ſuperfluë. La ſeconde intention eſt, afin que les cendres retiennent les corps épais & viſqueux de l'extrait en elles, & qu'ainſi l'eau qui s'eſt chargée du ſel eſſentiel & du ſel fixe des cendres, paſſe plus nette & plus pure par la percolation réitérée.

Lorſque cela eſt achevé, il faut évaporer lentement votre eau dans une terrine de grais au ſable, non pas juſqu'à pellicule, comme nous l'avons dit en parlant des ſels fixes, mais en faiſant évaporer les deux tiers ou les trois quarts de la liqueur, qu'il faudra verſer chaudement dans une autre terrine qui ſoit bien nette, & cela bien doucement ſans troubler le fond; afin que s'il s'étoit fait quelque réſidence de quelques corpuſcules par l'action de la chaleur, ils ne ſe mêlaſſent point parmi la liqueur claire, pour empêcher la pureté de la criſtaliſation du ſel. Il faudra retirer l'eau qui ſurnagera les criſtaux, & réitérer l'évaporation, juſqu'à la conſomption de la moitié de la liqueur, & continuer ainſi juſqu'à ce que vous ayez retiré tout votre ſel en criſtaux.

Que ſi l'Artiſte n'eſt pas ſatisfait de cette purification, & que les criſtaux n'ayent pas toute la netteté & la tranſparence deſirée,

il les mettra tous dans un creuſet, qui ſoit fait de la terre la moins poreuſe qu'il ſe pourra, & qu'il faſſe fondre ſon ſel dans le four à vent, afin que le feu de la fonte conſume tout ce qui peut empêcher la criſtaliſation avec toute la netteté & la diaphanéité requiſe; après que ce ſel eſt fondu, il le faut verſer dans un mortier de bronze, qui ſoit net & qui ait été chauffé auparavant, afin que la trop grande chaleur du ſel fondu ne le faſſe pas fendre; lorſqu'il ſera refroidi, il le faut diſſoudre dans une quantité ſuffiſante de l'eau qui aura été diſtillée de l'herbe même dont on a tiré le ſel; mais il ne faut pas que la quantité de l'eau ſurpaſſe celle du ſel, autrement il en faudra retirer le tiers ou la moitié par diſtillation ou par évaporation; après quoi il faut mettre le vaiſſeau en un lieu frais, & les criſtaux ſe feront beaux & clairs, qui auront les éguilles d'une figure approchante de celle du ſalpêtre, & qui auront à peu près le même goût; il faudra continuer d'évaporer & de criſtaliſer, juſqu'à ce que l'eau ne produiſe plus de ſel. Il faut ſécher ce ſel eſſentiel entre deux papiers, puis le mettre dans une fiole bien bouchée pour le garder au beſoin. Ce ſel eſt capable de conſerver l'eau diſtillée de la plante, auſſi bien que le ſel fixe; & de plus il la rend diurétique, apéritive & réfrigerante,

beaucoup mieux que le criſtal minéral commun, qui eſt fait avec le ſalpêtre. On le peut donner dans des boüillons ou dans de la boiſſon ordinaire du malade, ainſi que le prudent & ſçavant Médecin le jugera néceſſaire. La doſe eſt depuis dix grains juſqu'à un ſcrupule.

§. 3. *La préparation des plantes ſucculentes qui ont en elles un ſel eſſentiel volatil, pour en tirer l'eau, l'eſprit, le ſuc, la liqueur, le ſel eſſentiel volatil, l'extrait & le ſel fixe.*

Après avoir montré la façon de travailler ſur les plantes qui ont un ſel nitrotartareux, & avoir fait voir de quelle façon l'Artiſte les doit préparer, il faut continuer d'enſeigner ce qu'il y a de changement d'opération en celles qui ſont auſſi ſucculentes, mais qui ont un goût âcre, piquant & aromatique, qui poſſedent en elles une grande abondance de ſel eſſentiel volatil; comme ſont tous les genres des *creſſons*, le *ſium*, le *ſiſymbrium*, les *roquettes*, la *berle*, le *cochlearia*, la *moutardelle*, toutes les *moutardes*, & généralement toutes les autres plantes de cette nature, qu'on appelle communément anti-ſcorbutiques.

Mais comme nous nous ſommes amplement & ſuffiſamment étendus ſur la préparation des plantes ſucculentes, qui ont en elles un ſuc nitrotartareux, & que les opé-

rations que nous avons décrites, doivent ſervir de régle & d'exemple pour toutes les autres plantes ſucculentes ; nous avons néanmoins jugé néceſſaire d'ajoûter ici quelques remarques, qui concernent la nature de ces plantes, le tems de les cueillir pour en avoir la vertu propre, & d'ajoûter encore la maniere de faire les eſprits de ces plantes par l'aide de la fermentation, parce que nous n'en avons point parlé cidevant.

Il faut donc premierement obſerver que ces plantes aquatiques ou cultivées, participent dès leur naiſſance d'une grande abondance de ſel eſſentiel, qui eſt d'une nature très-ſubtile, pénétrante & volatile ; & qu'ainſi l'Artiſte doit travailler ſur celles-ci avec plus de précaution & de diligence que ſur les précédentes. La raiſon eſt, que les autres n'avoient pas en elles cet eſprit ſalin, ſubtil & volatil, qui s'évapore & qui s'envole facilement, ſi on ne prend ſon tems pour le conſerver ; car ſi on demeure trop long-tems à travailler ſur ces plantes après qu'elles ont été cueillies, cet eſprit s'échauffe facilement, & lorſque la chaleur l'a volatiliſé, il s'envole, & le corps de la plante demeure pourri ou inutile. Il faut donc prendre cette ſorte de végétable, lorſqu'il eſt monté nouvellement, & qu'il commence à former les ombelles de ſes

fleurs, car c'eſt en ce vrai tems que le ſel eſſentiel de la plante eſt ſuffiſamment exalté, & qu'il a acquis toute la vertu qu'on en eſpere ; car ſi on attendoit davantage, toute cette efficace ſe concentreroit en peu d'eſpace dans la ſemence, à cauſe de la chaleur de la plante & de celle de la ſaiſon, comme cela ſe remarque évidemment dans la culture du creſſon alenois. Cela ſuffit pour ſervir d'avertiſſement à l'Artiſte, de prendre garde à ſoi, lorſqu'il travaillera ſur des plantes de cette nature ; pour le reſte, il n'aura qu'à ſe conduire, ainſi que nous l'avons enſeigné ci-devant ; ſinon qu'il doit avoir égard aux circonſtances précédentes, & ſurtout de ne point mettre le ſel eſſentiel volatil de ces plantes au creuſet, autrement tout ce ſel s'évanoüiroit, à cauſe de ſon principe, qui eſt très-ſubtil & très-volatil, & qui tient plus du lumineux & du céleſte, que de l'eau ni de la terre, de qui tient celui qui eſt nitrotartareux.

§. 4. *Comment il faut faire l'eſprit des plantes ſuccullentes, qui ont un ſel eſſentiel volatil.*

Après avoir donné toutes les obſervations néceſſaires pour bien travailler ſur les plantes de cette nature, il faut que nous achevions le diſcours que nous avons commencé, par la façon de bien faire leur eſprit

volatil par le moyen de la fermentation ; ce qui ſe doit exécuter ainſi.

Prenez autant qu'il vous plaira de l'une de ces plantes, & la mondez de tout ce qu'il y aura de terreſtre & d'étranger ; battez-la dans un mortier de marbre, de pierre ou de bois, & la mettez auſſi-tôt dans un grand récipient de verre, qu'on appelle ordinairement un grand balon, & verſez deſſus de l'eau qui ſoit entre tiede & boüillante, que les Cuiſiniers appellent de l'eau à plumer, juſqu'à l'éminence d'un demi-pied, & puis bouchez le col du balon avec un vaiſſeau de rencontre : on laiſſera repoſer cela environ deux heures, après quoi il y faut ajoûter de la nouvelle eau, qui ne ſoit qu'amortie, afin de tempérer la chaleur de la premiere, juſqu'à ce que l'Artiſte n'apperçoive pas, que le doigt puiſſe ſentir la chaleur de la liqueur ; & c'eſt ce que les plus expérimentés en la théorie & dans la pratique de la Chymie, appelle chaleur humaine, & le vrai point de la fermentation.

C'eſt ici proprement où l'Opérateur Chymique a beſoin de ſon jugement, & qu'il doit bien prendre le tems de cette douce & amiable chaleur, parce que ſi ce dégré de chaleur excede, il volatiliſe trop ſubitement l'eſprit & les parties ſubtiles de la plante ſur laquelle on travaille, qui s'en-

vole & qui s'évanoüit facilement, quelque précaution qu'on y apporte, car le tout ſe convertit enſuite en un acide ingrat, qui n'a plus aucun eſprit volatil en ſoi. Que ſi auſſi cette chaleur eſt moindre qu'elle ne doit être, elle n'aide pas ſuffiſamment au levain ou au ferment, pour diſſoudre & pour diviſer les parties les plus ſolides de la plante, qui contiennent encore en elles un ſel centrique, qui contribue beaucoup à la perfection de l'eſprit qu'on prétend tirer de cette plante, & que de plus, elle n'aide pas auſſi à la déſunion de la viſcoſité du ſuc de la plante, qui contient en ſoi la principale portion du ſel eſſentiel volatil, qui eſt celui qui fournit l'eſprit : néanmoins il vaut mieux manquer au moins, que de pécher au plus. Lorſque les choſes ſont en cette température, il faut avoir de la levûre de biere, de ſon ferment ou de ſon jecт, ſi on eſt en lieu pour cela; ſinon il faut faire lever de la farine diſſoute & mêlée dans de l'eau un peu moins que tiede, avec environ une demie livre de levain ou de ferment, dont on ſe ſert par toute la terre, pour faire lever la pâte dont on fait le pain, & lorſque ce levain a bien enflé la liqueur, & qu'il a fait monter la farine au haut, il faut prendre garde, lorſque cela vient à ſe fendre par le haut; car c'eſt le vrai ſigne que l'eſprit fermentatif eſt ſuffiſamment excité

excité pour être réduit de puiſſance en acte, & pour être introduit dans la matiere, qui ſera prête pour être fermentée.

Mais notez qu'il ne faut pas que votre vaiſſeau ſoit plus qu'à demi, autrement tout ſortiroit & fuiroit à cauſe de l'action du ferment, qui éleve les matieres, & qui les agite par un mouvement intérieur, en quoi conſiſte la puiſſance de la nature & celle de l'Art. Lorſque cette violence eſt paſſée, il faut laiſſer agir doucement le levain, juſqu'à ce que l'Artiſte apperçoive, que ce que le mouvement de l'eſprit fermentatif avoit élevé en haut, comme une croûte de tout ce qu'il y avoit de corporel & de matériel, afin de lui ſervir comme d'un rempart & d'une défenſe contre l'évaſion & l'évaporation des eſprits, qui ſont en action, que cette matiere, dis-je, commence à s'affaiſſer & à tomber en bas de ſoi-même, à cauſe qu'elle n'eſt plus ſoutenue par l'activité des eſprits. Cela ſe fait ordinairement à la fin de deux ou de trois jours en été, & de quatre ou de cinq en hyver.

C'eſt encore ici qu'il faut que l'Artiſte prenne le tems à propos; car il faut qu'il diſtille ſa matiere fermentée, auſſi-tôt que ce ſigne lui eſt apparu, à moins qu'il ne veüille perdre par ſa propre négligence, ce que la nature & l'art lui avoient préparé;

car cet esprit fermenté s'évanoüit très-facilement en ce tems-là, & ce qui reste n'est plus qu'une liqueur acide, inutile & mauvaise. Mais lorsque l'Artiste prendra bien son tems, & qu'il mettra sa matiere fermentée dans la vessie qu'il couvrira de la tête de more, qu'il en luttera bien exactement les jointures, tant celle de la tête que celle du canal, qu'il aura soin que l'eau du tonneau qui sert de refrigere, pour condenser les vapeurs qui s'élevent, soit entretenue bien fraîche, & qu'il donnera le feu par dégrés, jusqu'à ce que les gouttes commencent à tomber & à se suivre de près, & que lorsque cela ira de la sorte, il aura le jugement de fermer les regiſtres du fourneau, & de boucher exactement la porte du feu ; alors il aura par ce moyen un esprit volatil, très-subtil & très-efficace : il ne cessera le feu, que lorsqu'il goûtera que ce qui distille, n'a plus de goût ; ce qui sera le vrai signe qui lui fera finir son opération. S'il veut rectifier cet esprit, il le distillera derechef au bain marie : mais s'il a procedé avec la méthode que nous avons décrite, il n'aura pas besoin de rectification, parce qu'il pourra séparer le premier esprit à part, & ainsi le second & le troisiéme, qui seront différens en vertu & en subtilité, à cause qu'ils seront plus ou moins mêlés de phlegme.

Les vertus de cet eſprit ſont merveilleuſes dans toutes les maladies, qui ont leur ſiége dans des matieres fixes, crues & tartarées, parce qu'il diſſout ces matieres, qu'il les réſout & les volatiliſe avec une grande efficace; mais par-deſſus tout, l'eſprit de cochlearia, comme auſſi ſon ſel volatil qui ſe tire de ſon ſuc, de la même façon que celui des plantes nitro-tartarées: car ce ſont les deux plus puiſſans remedes que les Sçavans ayent trouvé contre les maladies ſcorbutiques, qui regnent dans les régions maritimes, & dont il y a peu de perſonnes qui ſe puiſſent garantir durant les longs voyages ſur la mer. Et quoique ces maladies ſoient preſques inconnues en France; cependant la plûpart des mauvais rhumatiſmes, qui proviennent de l'altération de la maſſe du ſang, dont toute la ſubſtance eſt vitiée & dégénerée en ſéroſité craſſe & maligne, dont le venin imprimé dans les parties membraneuſes & nerveuſes, cauſe les laſſitudes, les douleurs vagues, les enflures & les taches au cuir, qui ſont toutes les marques du ſcorbut. Or, comme ces maladies ne ſe guériſſent que par les diaphorétiques & par les diurétiques, il faut avoir recours aux eſprits & aux ſels volatils des plantes anti-ſcorbutiques, dont nous venons de parler. La doſe de l'eſprit eſt depuis ſix gouttes, juſqu'à

vingt dans du boüillon, ou dans la boiſſon ordinaire du malade : celle du ſel volatil eſt auſſi depuis cinq, juſqu'à quinze ou vingt grains dans les mêmes liqueurs, ou ce qui vaut encore mieux, dans de l'eau de la même plante.

§. 5. *Maniere particuliere de faire l'eau anti-ſcorbutique Royale.*

Cette eau a produit tant de beaux effets, pour le rétabliſſement de pluſieurs perſonnes de tout âge des deux ſexes, que j'ai crû néceſſaire de la communiquer à mes compatriotes, qui reſſentent tous les jours des douleurs ſcorbutiques, ſans en connoître ni la ſource, ni les remedes, qui ſont capables de les déraciner & de les guérir.

Prenez donc une demie livre de racine de moutardelle, qui s'appelle *raphanus ruſticanus ;* après qu'elle ſera bien nette, il la faut couper en petites tranches fort minces, & les mettre dans une grande cucurbite de verre, & y ajoûter trois livres de cochlearia marine & de celle des jardins, une livre & demie de creſſon alenois & de creſſon d'eau, & une livre de cette eſpece de ſcabieuſe, qu'on appelle mors-diable ou ſucciſa, que les plantes ſoient hachées fort menu ; verſez deſſus douze livres de lait tout nouveau, & quatre livres de vin du

Rhin, ou de quelqu'autre vin blanc clair & ſubtil, diſtillez le tout au bain marie, juſqu'à ce qu'il ne diſtille plus rien. Gardez cette eau bien bouchée dans des fioles à col étroit, afin que l'eſprit volatil qui la rend efficace, ne s'évapore point; c'eſt pourquoi il faut avoir le ſoin de couvrir les bouteilles avec la veſſie moüillée. Cette eau Royale eſt admirable pour rectifier la maſſe du ſang, & pour tempérer les chaleurs du bas ventre & des hypocondres; elle chaſſe par les urines & par la tranſpiration ſenſible & par l'inſenſible; elle rétablit les fonctions du ventricule & donne de l'appétit, ce qui montre qu'elle eſt ſpécifique contre le ſcorbut & contre les obſtructions. On en prend depuis deux onces juſqu'à ſix, le matin à jeun, & autant l'après-midi, environ les quatre ou cinq heures: on peut boire & manger deux heures après l'avoir bûe. Mais comme nous avons joint à l'uſage de cette eau, celui des tablettes & des pilules ſpécifiques contre le ſcorbut, il eſt auſſi néceſſaire que nous en donnions la deſcription.

§. 6. *Tablettes anti-ſcorbutiques.*

Prenez une demie once d'antimoine diaphorétique, ſix drachmes d'écorce ſuperficielle de citron récent, & une drachme & demie de macis ou fleur de muſcade, deux

onces d'amandes pelées, & une once de piſtaches mondées ; coupez ces quatre choſes en très-petits carreaux, & broyez bien le diaphorétique : puis cuiſez une livre de ſucre fin en ſucre roſat, avec de l'eau de roſes & de canelle ; après cela, rompez un peu votre ſucre, & y ajoûtez les eſpeces, mêlez le tout également ; & lorſque vous ſerez prêt de jetter vos tablettes, verſez dedans le poëlon une demie drachme de teinture d'ambre gris ; coupez les tablettes du poids de deux ou trois drachmes : il en faut manger une le matin & une autre le ſoir, après avoir avalé l'eau ci-deſſus.

§. 7. *Pilules anti-ſcorbutiques.*

Prenez deux drachmes de rhubarbe très-bien choiſie, trois drachmes d'aloë ſocotrin très-fin, deux drachmes & demie de myrrhe récente & pure, deux drachmes de gomme ammoniaque en larmes, une drachme de ſaffran pur & odorant, quatre ſcrupules de ſel de tartre de ſenné : mettez chaque choſe en poudre à part, puis les mêlez & les réduiſez en maſſe, en ajoûtant goutte à goutte, & l'un après l'autre, autant qu'il faudra d'élixir de propriété avec l'eſprit de corne de cerf, & de la liqueur de la pierre hémathite, dont la préparation eſt au Traité des pierres. La doſe de ces pilules, eſt depuis un demi ſcrupule

juſqu'à une drachme ; vous en formerez quarante pilules à la drachme, afin qu'elles ſe diſſoudent plus facilement : il les faut prendre avant le repas du ſoir, ou en ſe couchant, elles ne troublent pas la digeſtion,& ne donnent aucunes tranchées ; mais elles purgent bénignement : on en peut prendre de deux jours l'un, ou de trois en trois jours.

§. 8. *Comment il faut faire l'eſprit & l'extrait de cochlearia.*

Comme il y a des perſonnes délicates, qui ne peuvent pas prendre de l'eau antiſcorbutique en quantité ; j'ai trouvé à propos de donner le procedé, pour bien faire l'eſprit & l'extrait de cochlearia, qui ſont deux excellens remedes contre le ſcorbut, & qui ſont aiſés à prendre, à cauſe que l'un ſe donne dans le vin blanc, & l'autre ſe donne en forme de bol dans du pain à chanter : ils ſe font ainſi.

Prenez quatre livres de racines de moutardelle coupées en tranches bien minces, ſix livres de ſemence de cochlearia de jardin, huit livres de cochlearia marine, & dix livres de celle de jardin ; il faut écraſer la ſemence dans un mortier de bronze, & hacher les herbes bien menu, & mettre le tout dans la veſſie de cuivre étamé ; puis verſer deſſus du bon vin du Rhin, ou

d'autre vin blanc ſubtil, juſqu'à ce que les eſpeces nagent dedans aiſément ; couvrez la veſſie de ſa tête de more, lutez les jointures exactement ; adaptez un récipient commode, & donnez le feu comme pour diſtiller l'eſprit de vin ; ayez égard que l'eau du réfrigere ſoit toujours fraîche, & la changez, ſi elle s'échauffe. Séparez ce qui diſtille de tems en tems, & le goûtez ; & lorſque l'eſprit commencera à ne plus être bon & fort, tant au nez qu'à la langue, alors ne le mêlez plus ; mais continuez le feu, juſqu'à ce que les gouttes ſoient tout-à-fait inſipides ; puis ceſſez le feu, & gardez cette eau ſpiritueuſe à part, qui ſervira comme elle eſt, & ſe donnera en plus grande quantité que l'eſprit, ſinon elle ſervira pour une autre diſtillation.

On prendra donc le premier eſprit, qui eſt très-fort dans du vin blanc, depuis dix gouttes juſqu'à trente & quarante gouttes ; il purifie la maſſe du ſang, par la ſueur & par la tranſpiration inſenſible & par les urines ; mais comme cet eſprit pénétre juſques dans les dernieres digeſtions, & qu'il va fureter par ſa ſubtilité juſques dans les derniers capillamens des veines, des artéres & des vaiſſeaux lymphatiques, pour en tirer & pour corriger ces ſéroſités ſubtiles, âcres & malignes, qui cauſent les douleurs & les éruptions ſcorbutiques ; il eſt auſſi

néceſſaire de nettoyer le bas ventre, & ſurtout la rate & le pancreas des matieres terreſtres & groſſieres, par les ſelles, ce qui ſe fera facilement avec l'extrait qui ſuit.

§. 9. *Extrait de cochlearia.*

Après que vous avez fini la diſtillation de l'eſprit & de l'eau ſpiritueuſe, il faut ouvrir la veſſie, & tirer tout ce qui ſera dedans; puis vous paſſerez la liqueur dans un tamis, & vous preſſerez la matiere autant que faire ſe pourra, ſéchez l'expreſſion que vous brûlerez, & en tirerez le ſel ſelon l'art. Clarifiez enſuite la liqueur preſſée avec des blancs d'œufs, & l'évaporez au ſable lentement, juſqu'en conſiſtance d'un ſirop fort épais; & lorſque vous voudrez purger les ſcorbutiques ſpécifiquement, prenez depuis une demie drachme juſqu'à trois, & juſqu'à une demie once de cet extrait, auquel vous aurez joint le ſel que vous aurez tiré des matieres calcinées, & y ajoûtez de la poudre de bonne rhubarbe & de celle de ſenné, depuis dix grains juſqu'à une drachme, que vous mêlerez bien; puis le ferez prendre en bol avec du pain à chanter, & vous ferez boire un petit trait de vin blanc par-deſſus, & deux heures après un boüillon, ou un bon trait de ce qu'on appelle Poſſet en Angle-

terre, qui eſt du lait boüilli avec des pommes de renette coupées en roüelles, & dont on a ſéparé le fromage, en y verſant un verre de vin blanc. Cela purge très-doucement, & détache les viſcoſités des parois du ventricule, ôte les obſtructions de la rate, du méſentere & du pancreas, par le moyen du ſel eſſentiel, qui eſt dans cet extrait, comme ſon goût le manifeſte très-ſenſiblement.

Il ne ſera pas néceſſaire de faire un grand diſcours à part, pour faire comprendre comment on diſtillera la *petite centaurée*, l'*abſynthe*, la *rue*, la *meliſſe*, la *menthe*, l'*herbe à chat*, la *fleur du tillot*, & les autres plantes de cette nature, qui n'ont en elles aucune humidité, lorſqu'elles ſont en érat d'être cueillies avec leur propre vertu. Il faut ſeulement les piler groſſiérement au mortier, après les avoir coupées, & ajoûter dix livres d'eau pour chaque livre de la plante, qu'on voudra fermenter & diſtiller pour en tirer l'eſprit, & procéder au reſte, comme nous avons dit ci-deſſus, avec toutes les régles & toutes les remarques, qui ſont eſſentiellement néceſſaires à bien faire réuſſir la fermentation. Mais ſi on ne veut ſimplement tirer par la diſtillation, que l'huile éthérée & l'eau ſpiritueuſe de la plante, il faut ſeulement diſtiller cette plante hachée & coupée bien menu avec

dix livres d'eau, pour une livre de la plante, ſans aucune préalable infuſion, macération, & encore moins ſans fermentation.

Il y a pourtant encore un autre moyen de conſerver les plantes de cette nature & les fleurs mêmes, & de les faire fermenter ſans aucune addition, & c'eſt encore ici où l'Artiſte a beſoin de beaucoup de circonſpection : car il ne faut pas obmettre aucune des circonſtances que nous allons décrire, à moins que de vouloir perdre ſon tems & ſa peine ; ceci ſe fait donc de la maniere qui ſuit.

Il faut cueillir la plante ou la fleur, lorſqu'elles ſont en leur perfection, il faut pour cela que la plante ſoit entre fleur & ſemence ; & ſi c'eſt ſimplement une fleur, il faut qu'elle ſoit dans la vigueur de ſon odeur, & que les feüilles tiennent fermement à leurs queues : mais il y a outre cela la principale remarque, qui eſt de cueillir ces choſes un peu après le lever du ſoleil, afin qu'elles ne ſoient pas chargées de la roſée, ce qui les feroit corrompre ; il ne faut pas auſſi les prendre, lorſqu'il a plû le jour précédent, à cauſe qu'elles auroient de l'humidité ſuperflue, qui cauſeroit le même accident. Lorſqu'on aura ces plantes ou ces fleurs, ainſi conditionnées, il faut en emplir de grandes cruches de grais, qui

ſoient bien nettes & bien ſéches, & les preſſer très-fort, juſqu'à ce que la cruche en ſoit toute remplie, & qu'il ne reſte du vuide que pour y placer un bouchon de liége qui ſoit fort juſte, & qu'on aura trempé dans de la cire fondue, pour en boucher la poroſité; cela étant fait, il faut verſer de la poix noire fondue ſur le bouchon de liége, & en enduire tout l'entour de l'embouchure de la cruche, la mettre à la cave ſur un ais, afin que la terre ne communique pas trop de fraîcheur, & que cela n'altere pas la plante ou la fleur; ainſi vous conſerverez des années entieres des plantes & des fleurs, qui ſeront fermentées par elles-mêmes, & qui ſeront prêtes pour être diſtillées à tous les momens qu'on en aura beſoin, en y ajoûtant dix livres d'eau pour chaque livre de fleurs, ou de plantes entieres fermentées d'elles-mêmes; & vous en tirerez un eſprit & un eau, qui ſeront vrayement remplis & doüés de l'odeur & de toutes les vertus de la plante, comme nous en avons donné les exemples ſur des plantes ainſi digérées & fermentées en elles-mêmes & par elles-mêmes, par les ordres de M. Vallot, Premier Médecin du Roi, qui a toujours commandé de faire ces démonſtrations en public, afin de mieux faire connoître la vertu des choſes & la plus excellente façon de les diſtiller, & qu'on

puiſſe légitimement confeſſer, que c'eſt de lui qu'on tiendra dorénavant cette belle & ſçavante maniere de travailler.

Nous n'avons à préſent rien autre choſe à dire touchant les régles générales, & les obſervations communes que l'Artiſte doit faire ſur le végetable en général & ſur ſes parties en particulier, ſinon qu'il faut que nous donnions les moyens de faire les liqueurs des plantes entieres ou de leurs parties, & même de purifier ces liqueurs, & de les exalter de plus en plus, juſqu'à ce qu'on les ait remiſes en la nature de leur premier être, qui ne laiſſera pas de poſſéder très-éminemment les vertus centrales de leur mixte, parce que la nature & l'art ont conſervé dans ce travail toutes les puiſſances ſeminales qu'il poſſedoit : ainſi que le prouve & l'enſeigne très-doctement notre très-grand & très-illuſtre Paracelſe, dans le Traité qu'il intitule, *de renovatione & reſtauratione.*

§. 10. *La maniere de faire les liqueurs des plantes, & leurs premiers êtres.*

Toutes les plantes ne ſont pas propres à cette opération, à cauſe qu'elles n'ont pas également en elles une proportion ſuffiſante de ſel, de ſoufre & de mercure, pour communiquer à leurs liqueurs & à leurs premiers êtres, la vertu de renouveller

& de reſtaurer ; & Paracelſe même ne nous en recommande que deux entre toutes, qui doivent ſervir de régle & d'enſeignement pour toutes les autres ſortes de plantes, qui ſont à peu près de la nature de ces deux, qui ſont la *meliſſe* & la *grande chelidoine* ; entre celles qui approchent de ces deux, nous y pouvons légitimement comprendre la *grande ſcrophulaire*, la *petite centaurée* & les plantes vulnéraires, comme le *pyroha*, la *conſolida ſaracenica*, la *verge dorée*, le *mille pertuis*, l'*abſinthe*, & généralement toutes les plantes alexiteres, comme le *ſcordium*, l'*aſclepias*, la *gentiane* & les *gentianelles*, la *rue*, le *perſil*, l'*ache* & beaucoup d'autres que nous laiſſerons au choix & au jugement de l'Artiſte, qui les préparera toutes de la ſorte que nous le dirons ci-après, & lorſqu'il en aura tiré la liqueur ou le premier être, il s'en ſervira dans les occaſions, ſelon la vertu de la plante.

Il faut cueillir celle de ces plantes, qu'on voudra préparer, lorſqu'elle eſt en ſon état, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle eſt tout-à-fait fleurie ; mais qu'elle n'eſt pas encore en ſemence, au tems que Paracelſe nomme *balſamiticum tempus*, le tems balſamique, qui eſt un peu devant le lever du Soleil, parce qu'on a beſoin dans cette opération de cette douce & agréable humeur, que les plantes attirent de la roſée durant la nuit,

par la vertu magnétique & naturelle qu'elles ont de ſe fournir de l'humidité dont elles ont beſoin, tant pour leur ſubſiſtance & pour leur vie, que pour réſiſter auſſi à la chaleur du Soleil, qui les ſuce, & qui les deſſéche durant le jour.

Lorſque vous aurez une quantité ſuffiſante de la plante que vous voulez préparer, il la faut battre au mortier de marbre, & la réduire en une boüillie impalpable, autant que faire ſe pourra; puis il faut mettre cette boüillie dans un matras à long col, qu'il faut ſceller du ſceau de Hermès, & le mettre digérer au fumier de cheval durant un mois philoſophique, qui eſt l'eſpace de quarante jours naturels, ou bien mettre le vaiſſeau au bain vaporeux, & qu'il ſoit enfermé dans de la ſieure de bois ou dans de la paille coupée, durant le même tems, & à une chaleur analogue à celle du fumier de cheval. Ce tems étant expiré, il faut ouvrir votre vaiſſeau pour tirer la matiere qui ſera réduite en liqueur, qu'il faut preſſer & ſéparer le pur de l'impur par la digeſtion au bain marie à une lente chaleur, afin qu'il ſe faſſe une réſidence des parties les plus groſſieres, que vous ſéparerez par inclination, ou ce qui ſera mieux, en filtrant cette liqueur à travers du coton par l'entonnoir de verre: il faut mettre cette liqueur ainſi dépurée dans une fiole, afin

d'y joindre le ſel fixe qu'on tirera de l'expreſſion de la plante, ou de la même plante deſſéchée : ce qui ſervira pour augmenter ſa vertu, & pour la rendre de plus longue durée, & même comme incorruptible.

Mais lorſque l'Artiſte veut pouſſer plus loin ſon travail ; qu'il veut purifier cette liqueur au ſuprême dégré & la réduire en premier être, il y procédera de la ſorte. Il faut prendre parties égales de cette liqueur & de l'eau de ſel, ou de ſel réſout, dont nous enſeignerons la pratique au Traité des ſels, & les mettre dans un matras, qu'il faudra ſceller hermétiquement, & l'expoſer au Soleil ſix ſemaines durant, & ainſi, ſans aucun autre travail, cette liqueur ſaline ſéparera toutes les hétérogenéités & les limoſités, qui empêchoient la pureté & l'exaltation de ce noble médicament ; mais à la fin de ce tems, on verra trois ſéparations différentes, qui ſont les feces de la liqueur de l'herbe, le premier être de la plante, qui eſt vert & tranſparent comme l'émeraude, ou clair & rouge comme le grenat oriental, ſelon la qualité & la quantité du ſel, du ſoufre ou du mercure, qui auront prédominé dans la plante qu'on aura ainſi préparée.

Je ſçai qu'il y en aura pluſieurs qui diront que la pratique de cette opération eſt facile, & que la plûpart ne croiront jamais

que la liqueur des plantes, ni leur premier être, puiſſent poſſeder les vertus que nous leur attribuerons après Paracelſe. Je ſouhaiterois néanmoins que chacun en fût perſuadé par des expériences légitimes & très-aſſûrées, comme je le ſuis, afin que les Artiſtes ſe miſſent à travailler à ces rares préparations, avec une confiance de n'être point fruſtrés du bien qui leur en peut revenir en particulier, & de celui qu'ils procureront à la ſociété civile, par la ſanté qu'ils conſerveront, ou qu'ils répareront dans les ſujets particuliers qui la compoſent.

§. 11. *De la vertu & de l'uſage de la liqueur des plantes.*

Ce mot de liqueur ne ſe prend pas ici ſimplement pour le ſuc, ou pour l'humidité de la plante; mais on le donne ici à cette eſpéce de remede par excellence, parce qu'il contient en ſoi tout ce que la plante dont il provient, peut avoir d'efficace & de vertu. Ce qui fait qu'il n'eſt pas difficile de faire concevoir à quoi ces liqueurs bien préparées peuvent & doivent être employées. Car ſi la liqueur eſt faite d'une plante vulnéraire, on la peut donner plus ſûrement que la décoction de pas une des plantes de cette nature, dans les potions vulnéraires; on la peut mêler dans les in-

jections, on la peut faire entrer dans les emplâtres, dans les onguens & dans les digeſtifs, qui ſerviront pour les appareils des playes ou des ulcéres ; mais avec cette condition, que le corps de ces remedes ſoit compoſé de miel, de jaune d'œuf, de thérébentine, de myrrhe ou de quelque autre corps balſamique, qui prévienne plutôt les accidens des parties qui ſont bleſſées, que d'en faire une colliquation & une ſuppuration inutile & douloureuſe ; ce qui n'eſt jamais ſelon la bonne intention de la nature, & encore beaucoup moins ſelon les vrais préceptes de la belle & de la docte Chirurgie.

C'eſt dans cette excellente partie de la Médecine, que notre Paracelſe a principalement excellé, comme cela ſe prouve ſans contredit, par les deux excellens Traités, qu'il intitule, *la grande & la petite Chirurgie.* De plus, ſi la liqueur eſt rirée d'une plante thorachique, on la pourra mêler dans les juleps & dans les potions qu'on fera prendre aux malades, qui ſeront travaillés de quelque affection de la poitrine. Si elle eſt faite d'une plante diurétique ou anti-ſcorbutique, on l'employera pour ôter les obſtructions de la rate, du méſentere, du pancréas, du foye & des autres parties voiſines ; ou bien, on la fera ſervir contre le calcul, contre la ſuppreſ-

ſion de l'urine & contre les autres maladies des reins & de la veſſie. Enfin ſi cette liqueur tire ſa vertu de quelque plante alexitaire, cordiale, céphalique, hyſtérique, ſtomachique ou hépatique, on s'en ſervira avec un très-heureux ſuccès contre les venins & contre toutes les fiévres, qui tirent leur origine de ce venin, ſi la plante eſt alexitaire. On la donnera auſſi contre toutes ſortes de foibleſſes en général, ſi la plante eſt cordiale. Que ſi auſſi elle eſt céphalique, cela montre que la liqueur eſt utile contre l'épilepſie, contre les menaces de l'apoplexie, contre la paralyſie & contre toutes les autres affections du cerveau. Si elle eſt hyſtérique, elle fera des merveilles contre les ſuffocations de la matrice, contre ſes ſoulevemens, contre ſes convulſions, & encore contre toutes les autres irritations de ce dangéreux animal, qui eſt contenu dans un autre. Si elle eſt ſtomachique, ce ſera le vrai moyen pour empêcher toutes les corruptions qui s'engendrent dans le fond du ventricule, ſoit qu'elles proviennent du défaut de la digeſtion, à cauſe de la ſuperfluité, ou à cauſe du vice & de la mauvaiſe qualité des alimens; ſoit auſſi qu'elle ſoit occaſionnée par une mauvaiſe fermentation. Enfin, ſi la liqueur a la vertu d'une plante hépatique, s'il eſt vrai que ce ſoit le foye, qui ſoit le magazin &

la ſource du ſang ; on donnera ce remede dans toutes les maladies qu'on attribue au vice & au défaut de ce viſcere ; mais principalement dans les hydropiſies naiſſantes, & même dans celles qu'on croira confirmées.

La doſe de ces liqueurs, ou de ces teintures vrayement balſamiques & amies de notre nature, eſt depuis un demi ſcrupule juſqu'à une drachme, & juſqu'à deux drachmes, ſelon l'âge & les forces de ceux à qui le Médecin les croira propres & utiles. Ajoûtons pourtant encore un petit avis, afin que ceux qui prépareront ces liqueurs, les puiſſent auſſi conſerver long-tems, ſans aucune altération & ſans aucune diminution de leur force, de leur vertu, ni de leur efficace : c'eſt qu'il faudra qu'ils y mêlent ſeulement quatre onces de ſucre en poudre pour une livre de liqueur, ſi c'eſt pour s'en ſervir intérieurement ; ou quatre onces de miel cuit avec le vin blanc & écumé, ſi c'eſt pour s'en ſervir extérieurement en la Chirurgie.

§. 12. *De la vertu & de l'uſage du premier être des plantes.*

On pourra ſe ſervir du premier être des plantes dans tous les cas où nous avons dit que leurs liqueurs étoient utiles. Mais il doit y avoir cette notable différence, que comme

ces beaux remedes ſont beaucoup plus purs & plus exaltés, que les liqueurs qui ſont plus corporelles; ce qui fait qu'on doit néceſſairement diminuer leur doſe de beaucoup, de maniere que ce qui ſe donnoit par drachmes avant ce haut dégré de préparation, ne ſe donne plus que par gouttes. La doſe en eſt donc depuis trois gouttes juſqu'à vingt, en augmentant par dégrés: on peut prendre ce remede dans du vin blanc, dans un boüillon, ou dans quelque décoction ou quelque eau, qui pourront ſervir de véhicule au médicament, pour le faire agir & le faire pénétrer par la ſubtilité de ſes parties juſques dans nos dernieres digeſtions, pour en chaſſer le mauvais & l'inutile, y rétablir les forces, & finalement remettre la nature dans ſon véritable état, pour la direction de la ſanté du ſujet dans lequel elle agit.

Mais il faut que nous montrions que ce n'eſt pas ſans raiſon, que Paracelſe parle de la préparation des premiers êtres dans le Traité, que nous en avons cité ci-deſſus, qui eſt celui *de renovatione & reſtauratione*, c'eſt-à-dire, du renouvellement & de la reſtauration; car ce grand homme, conclut ce Traité, par la façon de faire les premiers êtres de quatre matieres différentes; ſçavoir, le premier être des animaux, celui des pierres précieuſes, celui des plantes & ce-

lui des liqueurs, qui eſt celui des ſoufres ou des bitumes ; il ne s'eſt pas voulu contenter de faire le diſcours théorique de la poſſibilité du renouvellement & de la reſtauration de nos manquemens intérieurs & extérieurs ; mais il a voulu de plus donner la pratique de travailler ſur diverſes matieres pour en tirer les premiers êtres, & conclut enfin par la maniere de s'en ſervir pour ſe pouvoir renouveller.

Il dit donc qu'il faut ſimplement mettre autant de cette précieuſe liqueur dans du vin blanc, qu'il en faudra pour le colorer de la couleur approchante de celle du remede, & qu'il en faut boire ou faire boire un verre tous les matins à jeun à celui, ou à celle qui aura quelque défaut d'âge ou de maladie. De plus, il donne les ſignes du commencement & du progrès de ce renouvellement, & le tems auquel il faut ceſſer l'uſage de ce médicament admirable ; car il n'a pas crû devoir dire les ſignes, ni les obſervations qu'on doit faire, lorſqu'on le prend pour quelque maladie ſenſible, puiſqu'il s'enſuit néceſſairement qu'on en doit continuer l'uſage, juſqu'à ce qu'on en reſſente du ſoulagement, ou juſqu'à ce que le mal diminue, & c'eſt alors qu'il faudra ceſſer l'uſage du remede.

Mais pour les ſignes du renouvellement, il les met d'une ſuite judicieuſe, comme

s'il vouloit prévenir l'incrédulité de ceux qui ne connoiſſent pas la puiſſance, ni la ſphére d'activité de la vertu & de l'efficace que Dieu a miſe dans les êtres naturels, lorſqu'il ſont réduits par le moyen de l'Art à leur principe univerſel, ſans perte de leur bonté ſéminale ; ou bien encore pour prévenir l'étonnement de ceux qui s'en ſerviront, puiſque ce qui arrive, ne cauſe pas une petite ſurpriſe, lorſque la perſonne qui ſe ſert de ces remedes voit premiérement tomber ſes oncles des pieds & des mains ; qu'enſuite de tout cela, tout le poil du corps lui tombe & les dents enſuite ; & pour le dernier de tous, que la peau ſe ride, & ſe deſſéche peu à peu & tombe auſſi de même que le reſte, qui ſont tous les ſignes & les obſervations qu'il donne du renouvellement intérieur par ce qui ſe fait en l'extérieur.

C'eſt comme s'il vouloit nous inſinuer & nous faire comprendre qu'il faut de toute néceſſité, que le médicament ait pénetré par tout le corps, & qu'il l'ait rempli d'une nouvelle vigueur, puiſque les parties extérieures qui ſont inſenſibles, & comme les excrémens de nos digeſtions, tombent d'elles-mêmes ſans aucune douleur ; mais remarquez qu'il fait ceſſer l'uſage du remede, lorſque le dernier ſigne apparoît, qui eſt la ſéchereſſe de la peau, ſes rides & ſa

chûte ; parce que c'eſt un ſigne univerſel, que l'action du renouvellement s'eſt étendue ſuffiſamment par toute l'habitude du corps, que la peau couvre généralement, & qu'ainſi il a fallu que cette vieille écorce tombât, & qu'il en revînt une autre, parce que la premiere n'étoit plus aſſez poreuſe ni aſſez perméable, pour faire que la chaleur naturelle qui eſt renouvellée, pût chaſſer au-dehors toutes les ſuperfluités des digeſtions, qui ſont les cauſes occaſionnelles internes & externes de la plûpart des maladies du corps humain.

Je ſçai que ce remede & les vertus renovatives & reſtauratives qu'on lui attribue, paſſeront pour ridicules parmi le vulgaire des Sçavans, & même parmi ceux qui ſe prétendent Phyſiciens. Tant à cauſe que la Philoſophie du cabinet, n'eſt pas capable de comprendre ce myſtere de nature ; que parce qu'ils ne ſont pas auſſi convaincus, ni les uns ni les autres par aucune preuve, ni par aucune expérience. Mais il faut que j'entreprenne de les convaincre par deux exemple, l'un tiré de ce qui ſe fait naturellement tous les ans, par le renouvellement de quelques animaux en une certaine ſaiſon ſeulement ; & l'autre de l'hiſtoire très-véritable que je rapporterai, de ce qui arriva à un de mes meilleurs amis, qui prit du premier être de meliſſe ; à une femme

plus

plus que ſexagénaire, qui en prit auſſi; & enfin de ce qui arriva à une poule qui mangea du grain, qu'on avoit abbreuvé de quelques gouttes de ce premier être.

Pour ce qui eſt du premier exemple, il n'y a perſonne qui ne ſçache le renouvellement de la tête ou du bois du cerf, comme auſſi la dépoüille de la peau des ſerpens & des viperes, ſans parler de celui des alcions, puiſque Paracelſe en fait l'hiſtoire dans le Traité que nous avons cité ci-devant; mais de tous ceux qui ſçavent que cela ſe fait, il y en a peu qui ſçachent, ou qui ſe mettent en peine de ſçavoir & de connoître comment, par quel moyen & pour quelles raiſons cela ſe fait. Car premiérement, pour ce qui eſt des ſerpens en général, il faut conſidérer qu'ils demeurent cachés ſous terre, ou dans les creux des arbres & des rochers, ou logés parmi des pierrailles, depuis la fin de l'automne juſques bien avant dans le printems; & qu'ainſi durant ce tems, ils ſont comme aſſoupis & comme morts, que leur peau devient épaiſſe & dure, que même elle perd ſa poroſité pour la conſervation de l'animal qu'elle couvre; car s'il ſe faiſoit une expiration continuelle, il ſe feroit auſſi une déperdition de la ſubſtance de cet animal : or après que les ſerpens ſont ſortis de leurs trous au printems, & qu'ils ont commencé à paître & à

prendre pour leur nourriture la pointe des herbes, qui ont la vertu de renouveller: auſſi-tôt cet animal étant excité par une démangeaiſon qu'il ſent vers le contour de ſa tête, à cauſe de la chaleur des eſprits, qui ſont échauffés par ce remede naturel, il ſe frotte & ſe gliſſe juſqu'à ce qu'il ſe ſoit dépoüillé la tête de ſa vieille peau. Ce qu'il continue le reſte du même jour, juſqu'à ce qu'il ait jetté cette dépoüille, qui lui étoit non-ſeulement inutile; mais qui même l'eût fait ſuffoquer, faute d'être poreuſe & tranſpirable, & alors il paroît tout glorieux de ſon renouvellement; ce qui ſe remarque par la différence du mouvement lent & pareſſeux de ceux qui ne ſont pas renouvellés, d'avec l'action vive de ceux qui ſont dépoüillés, dont le mouvement eſt ſi prompt & ſi léger, que même ils ſe dérobent facilement à notre vûe; & de plus, la peau des uns eſt vilaine & de couleur de terre, & l'autre au contraire eſt unie, belle, luiſante & bien colorée.

Pour ce qui eſt de l'exemple du cerf, cela ſe fait d'un autre maniere & pour une autre raiſon, que ce qui arrive aux ſerpens; car cet animal ne ſe cache point en terre, ni ne renouvelle pas toutes ſes parties extérieures, puis qu'il n'y a que ſes cornes, ſa tête ou ſon bois, qu'il met bas au printems; mais la raiſon eſt, que ce pauvre

animal eſt privé durant l'hyver d'une nourriture, qui ſoit ſuffiſante pour nourrir & entretenir cette production merveilleuſe qu'il a ſur la tête, puiſque même il n'en a pas aſſez pour ſa propre ſubſiſtance & pour ſa vie; alors les Veneurs diſent que les bêtes ſont tombées en pauvreté; ce qui ſe reconnoît, non-ſeulement par leur maigreur & par leur foibleſſe, mais auſſi principalement par leur bois, qui devient aride, ſpongieux & ſec, parce que cet animal n'a pas une vigueur aſſez abondante pour pouſſer un aliment ſpiritueux & ſalin juſques dans ce bois, à cauſe du défaut de l'aliment, comme nous le diſions à ce moment.

Or, c'eſt de cet aliment que vient la force, la vigueur & la ſubſiſtance au bois du cerf; ce qui fait qu'il eſt contraint de mettre bas, lorſqu'un aliment bon & ſucculent lui revient au printems, qui l'anime, qui l'échauffe, & qui fait végeter de nouveau, s'il faut dire ainſi, la tête de l'animal. Nous ne dirons rien davantage de ce renouvellement, ni de la vertu qui eſt contenue dans le nouveau bois du cerf, comme dans celui qui eſt une fois durci & comme parfait, parce que nous en avons amplement fait mention au Chapitre de la préparation Chymique des animaux & de leurs parties.

Mais venons à préſent à la preuve du renouvellement, qui a été commencé de

l'uſage d'un premier être, par le récit de l'hiſtoire que nous avons promiſe, & qui ſe paſſa de la ſorte. Après qu'un de mes meilleurs amis eut préparé le premier être de la méliſſe, & que tous les changemens & toutes les altérations, que Paracelſe requiert, eurent ſuccédé ſelon ſon eſpérance & ſelon la vérité, il crut ne pouvoir être pleinement ſatisfait en ſon eſprit, s'il ne faiſoit l'épreuve de ce grand arcane, afin d'être mieux perſuadé de la pure vérité de la choſe, & de l'énonciation de l'Auteur qu'il avoit ſuivi; & comme il connoiſſoit que l'expérience eſt ordinairement trompeuſe en autrui, il la fit ſur ſoi-même, ſur une vieille ſervante, qui avoit près de ſoixante & dix ans, qui ſervoit en la même maiſon, & ſur une poule qu'on nourriſſoit au même lieu. Il prit donc près de quinze jours durant, tous les matins à jeun, un verre de vin blanc coloré de ce remede; & dès les premiers jours, les ongles des pieds & des mains commencerent à ſe ſéparer de la peau ſans aucune douleur, & continuerent ainſi, juſqu'à ce qu'ils tomberent d'eux-mêmes. Je vous avoue qu'il n'eut pas aſſez de conſtance pour achever de faire cette expérience toute entiere, & qu'il crut d'être plus que ſuffiſamment convaincu par ce qui lui étoit arrivé, ſans qu'il fût obligé de paſſer plus avant ſur ſa propre perſonne.

C'eſt pourquoi, il fit boire de ce même vin tous les matins à cette vieille ſervante, qui n'en prit que dix ou douze jours; & avant que ce tems fût expiré, ſes purgations lunaires lui revinrent avec une couleur loüable & en aſſez grande quantité, pour lui donner de la terreur, & pour lui faire croire que cela la feroit mourir, puiſqu'elle ne ſçavoit pas qu'elle eût pris quelque remede capable de la rajeunir; cela fut cauſe auſſi que mon ami noſa paſſer plus loin, tant pour la peur qui avoit ſaiſi cette pauvre femme, qu'à cauſe de ce qui lui étoit arrivé. Après avoir ainſi fait l'épreuve très-certaine des effets de ſon médicament ſur l'homme & ſur la femme; il voulut ſçavoir s'il agiroit auſſi ſur les autres animaux, ce qui fit qu'il trempa des grains dans le vin, qui étoit empreint de la vertu de ce premier être, qu'il fit manger à une vieille poule à part, ce qu'il continua quelque huit jours, & vers le ſixiéme la poule fut déplumée peu à peu, juſqu'à ce qu'elle parut toute nue; mais avant la quinzaine les plumes lui repouſſerent; & lorſqu'elle en fut couverte, elles parurent plus belles & mieux colorées qu'auparavant, ſa crête ſe redreſſa & pondit des œufs plus qu'à l'ordinaire. Voilà ce que j'avois à dire là-deſſus, & d'où je tire les conſéquences qui ſuivent.

Je croi qu'il n'y a perſonne, dont le ſens

ſoit aſſez dépravé pour ne pas concevoir facilement, que puiſque la nature nous enſeigne par toutes les opérations, qu'il faut entretenir la poroſité dans les corps vivans pour les faire vivre, avec toutes les fonctions néceſſaires aux parties qui les compoſent: qu'auſſi faut-il de toute néceſſité, que l'art qui n'eſt que l'imitateur de la nature, faſſe la même choſe, pour entretenir & pour reſtaurer la ſanté des individus, qui ſont commis à ſon ſoin & à ſa tutelle.

Ce qui fait que je dis conſéquemment, qu'il faut que le Médecin & l'Artiſte Chymique travaillent inceſſamment à découvrir, par l'anatomie qu'ils feront des mixtes naturels, cette partie ſubtile, volatile, pénétrante & agiſſante, qui ne ſoit point corroſive; mais au contraire, qui ſoit amie de notre nature, & qui aide ſimplement à la faire enfanter ſans la contraindre. Et comme je ſçai qu'il n'y a que les ſels volatils ſulfurés, qui puiſſent avoir la puiſſance d'agir de la maniere que nous avons dite, auſſi faut-il qu'ils étudient de toute leur puiſſance, à détacher cet agent amiable, & qui eſt néanmoins très-efficace, du commerce du corps groſſier & matériel, s'ils veulent être les vrais imitateurs de la nature, qui ſe ſert toujours de ce même agent, pour conduire tous les corps animés à la perfection de leur prédeſtination naturelle,

ſi elle n'en eſt empêchée par quelque cauſe occaſionnelle externe ou interne, qui interrompent ordinairement l'ordre, l'œconomie & la conduite des reſſorts, qui maintiennent une agréable harmonie dans tous les compoſés animés. Or, c'eſt ce que Paracelſe a fait, en nous apprenant la façon de préparer les liqueurs & les premiers êtres, parce que cette opération ſépare le ſubtil du groſſier, qu'il conſerve & qu'il exalte les puiſſances ſeminales du compoſé, juſqu'à ce qu'elle l'ait rendu capable de réparer les défauts des fonctions naturelles; afin qu'à l'exemple de ce grand Naturaliſte, & que ſuivant les idées que nous avons données dans ce diſcours que nous avons tracé, avant que de venir au détail des parties des végetaux & de toutes les opérations, auſquelles ils ſont ſoumis par le travail de la Chymie, que tous ceux qui s'adonnent particuliérement à ces belles préparations, ſoient prévenus d'une connoiſſance générale de leurs parties ſubtiles ou groſſieres, ils puiſſent auſſi conduire & régler leur jugement & leurs actions, ſelon les théorêmes & les notions que nous avons données, qu'ils approprieront par la direction de leurs intentions à chaque végetable en particulier; & qu'ainſi l'Artiſte puiſſe ſatisfaire à ſoi-même, à l'illuſtration & à l'ennobliſſement de ſa profeſſion, & encore

ce qui doit être ſon principal but, à l'entretien & au recouvrement de la ſanté de ſon prochain.

SECOND DISCOURS.

Des ſirops.

NOus avons, ce me ſemble, aſſez inſinué la diverſité de la nature des plantes, & la différence de leurs parties dans le diſcours précédent, pour préparer l'eſprit de l'Artiſte à reconnoître la vérité de ce que nous avons à dire dans celui que nous commençons, pour réprimer & pour ôter, s'il eſt poſſible, l'abus & la mauvaiſe préparation que la plûpart des Apothicaires pratiquent, lorſqu'ils travaillent à leurs ſirops, qui ſont ſimples ou compoſés, & qui ne ſont rien autre choſe que du ſucre, ou du miel cuits en une certaine conſiſtance liquide, ou avec des eaux diſtillées, ou avec des ſucs, ou encore avec les décoctions des plantes entieres, ou avec celle de leurs parties, comme ſont les feüilles, les fleurs, les fruits, les ſemences & les racines. Or, comme nous avons enſeigné cidevant la diverſité de la nature de ces choſes, pour y avoir égard, lorſque l'Artiſte les veut diſtiller; c'eſt auſſi à cette inſtruction, que nous renvoyons l'Apothicaire, qui veut devenir Chymiſte, pour acquerir

la même connoiſſance, lorſqu'il voudra bien faire les ſirops ſimples & les compoſés. Néanmoins comme je ſçai que tous les diſpenſaires commettent les mêmes fautes en ce qui concerne les ſirops, & qu'il n'y a eu qu'un Médecin Chymique, qui ait oſé entreprendre de les corriger; je me ſens obligé de ſuivre l'exemple de M. Zwelfer, Médecin de l'Empeur Léopold, qui a fait des remarques très-doctes ſur tous les défauts de la Pharmacie ancienne; mais comme il écrit en latin, & que de plus il raiſonne en Chymiſte, j'ai crû que j'étois obligé de mettre au bon chemin ceux qui n'y entrent pas, faute d'être Chymiſtes, & de ne ſçavoir pas aſſez de latin, pour entendre & pour ſuivre un Auteur ſi admirable; & de plus, d'exhorter ceux qui ſçavent le latin, & qui croyent être Chymiſtes, de ne point enfoüir leur talent; mais au contraire, de le faire valoir pour le bien des malades, pour l'honneur du Médecin & de la Pharmacie, à l'acquit de leur conſcience, & à leur profit particulier.

Il faut pourtant que nous mettions ici quelques exemples des fautes qu'on a commiſes par le paſſé, & que nous prouvions qu'on a failli, faute de n'avoir pas connu les choſes comme il faut, & que nous enſeignions enfin le moyen de mieux faire, & que nous donnions les raiſons poſitives,

& qui ayent leur fondement dans la choſe même & dans la maniere de travailler, pourquoi on aura mieux fait, & pourquoi on aura réuſſi.

Avant que de venir à la preuve, à laquelle nous nous ſommes engagés, il eſt néceſſaire que nous faſſions voir à nud le but qu'ont eu les Anciens & les Modernes dans la compoſition des ſirops ſimples & des compoſés, dont ils nous ont laiſſé les deſcriptions dans leurs antidotaires & dans leurs diſpenſaires. Tous les vrais amateurs de la Médecine ont crû de tout tems, qu'il falloit que les remedes euſſent trois conditions; à ſçavoir, qu'ils fuſſent capables d'agir promptement, sûrement & agréablement : *citò, tutò & jucundè*. De plus, ils ont auſſi travaillé pour faire que ce qu'ils préparoient, ſe pût conſerver quelque tems avec ſa propre vertu, afin qu'on y eût recours au beſoin. Voilà pourquoi ils ont compoſé tous leurs ſirops & les autres remedes, qui ſont approchans de cette nature, avec du miel & avec du ſucre, ou avec tous les deux enſemble. Ils ſe ſont donc ſervis de ces deux ſubſtances, comme de deux ſels balſamiques, propres à recevoir & à conſerver la vertu des eaux diſtillées; comme celle de l'eau de roſes dans leur ſirop ou julep Alexandrin; celle des ſucs des plantes ou des fruits; comme celles du

vin, du vinaigre, du ſuc de coings, de citrons, d'oranges, de grenades & de beaucoup d'autres choſes, dans les ſirops qu'ils ont voulu que les Apothicaires tinſſent dans leurs boutiques. Celle des infuſions des bois, des racines, des ſemences & des fleurs, dont ils ont ordonné de faire les ſirops; & enfin, celle des décoctions d'un bon nombre de toutes ces choſes mêlées enſemble, comme les aromats, les fleurs, les fruits mucilagineux, les ſemences laitées, les racines glaireuſes & celles qui ſont doüées de ſels volatils, dont ils nous ont donné la méthode, pour en faire les ſirops compoſés.

Mais, comme la plus grande partie de ceux qui juſqu'ici ont prétendu vouloir, & pouvoir enſeigner la Pharmacie & le *modus faciendi* aux Apothicaires, n'ont pas eux-mêmes connu la différence des matieres, ni même n'ont pas ſçû les divers moyens d'extraire leur vertu ſans aucune perte, parce qu'ils ignoroient la Chymie; auſſi ne faut-il pas s'étonner, ſi les Apothicaires qui les ont ſuivis, & qui les ſuivent encore tous les jours, ont péché & ont failli beaucoup plus lourdement qu'eux; puiſque pour l'ordinaire ils ne font pas même exactement ce qu'ils trouvent dans leurs Livres.

Il faut donc avoir recours à la Phyſique

Chymique, qui nous preſcrira les régles, qui empêcheront dorénavant les Médecins & les Apothicaires de commettre des fautes pareilles, s'ils prennent la peine de les ſuivre; & s'ils profitent des exemples & des enſeignemens que nous allons faire ſuivre, pour apprendre à bien méthodiquement faire les ſirops ſimples & les compoſés, ſans que l'Apothicaire perde aucune portion de la vertu qui réſide dans le ſel volatil ſulfuré, & dans le fixe des mixtes qui entrent en leur diſpenſation.

Nous commencerons par les ſirops ſimples, & cela par dégrés, & premiérement par ceux qui ſont compoſés des ſucs, qui ſont déja dépurés d'eux-mêmes, ou qui ſe peuvent ſéparer, ſans crainte que la fermentation leur nuiſe, comme ſont les ſucs acides. Après cela, nous parlerons des ſirops, qui ſe font avec les ſucs qui ſe tirent des plantes, qui ſont de deux natures; les uns ſont inodores, & participent d'un goût vitriolique tartareux; & les autres, ont de l'odeur & participent d'un ſel volatil ſulfuré: ces deux ſortes de ſucs ont beſoin de l'œil & de l'induſtrie de l'Artiſte pour en ſéparer les impuretés, ſans aucune perte de leurs facultés, avant que d'en faire les ſirops; & c'eſt ce que l'Apothicaire ne fera jamais, qu'en ſuivant les préceptes de la Chymie. Enſuite de cela, nous finirons

par la démonſtration des fautes qu'on a faites juſqu'ici, lorſqu'on a travaillé aux ſirops compoſés, dont nous donnerons quelques exemples, afin que le tout ſoit rendu plus ſenſible à celui qui ſe voudra rendre plus éclairé & plus exact en ſon travail.

§. 1. *La maniere de faire le ſirop aceteux ſimple ou le ſirop de vinaigre, à la façon ordinaire & ancienne.*

Prenez cinq livres de ſucre clarifié, quatre livres d'eau de fontaine, & trois livres de bon vinaigre de vin blanc. Cuiſez le tout ſelon l'art en conſiſtance de ſirop.

Il ſemble à voir cette nue & ſimple deſcription, qu'elle eſt toute ingénue, toute nette, & toute ſelon la nature & ſelon l'art; mais il faut que notre examen Chymique faſſe voir qu'il y a plus de fautes qu'il n'y a de mots, & qu'elle eſt entiérement remplie d'abſurdités, qui ſont indignes d'un apprentif Apothicaire Chymiſte, & par conſéquent encore beaucoup plus indignes de ce célébre & renommé Médecin Arabe, Meſué, auquel on attribue l'invention de ce ſirop.

Mais avant que de commencer à faire les remarques de cette mauvaiſe façon de faire, il faut que nous faſſions connoître quelles vertus Meſué & ſes Sectateurs, ont

attribué à ce ſirop & à l'oxymel ſimple, & pour quelles maladies ils les ont employés, parce que cela ne ſervira pas peu à faire reconnoître les mauvaiſes indications qu'ils ont priſes, faute d'avoir bien connu la nature des choſes & le travail de la Chymie.

Ils attribuent à ce ſirop, & non ſans raiſon, la vertu & la faculté d'inciſer, d'atténuer, d'ouvrir & de mondifier : auſſi-bien que celle de rafraîchir & de tempérer les chaleurs qui proviennent de la bile, celle de réſiſter à la pourriture & aux corruptions, & finalement celle de chaſſer par les urines, & de provoquer la ſueur. J'avoue que tout cela eſt poſſible, lorſque ce ſirop eſt bien fait ; mais qu'il n'aura jamais toutes ces belles vertus, s'il n'eſt préparé comme nous le dirons ci-après.

J'ai pris la deſcription de ce ſirop de la Pharmacopée d'Auſbourg, comme de la plus correcte qui ſe voye aujourd'hui ; car ſi je l'avois pris de celle de Bauderon, ou de quelqu'autre encore plus ancien, j'y ferois remarquer des abſurdités beaucoup moins tolérables que celles que nous allons faire voir. Qu'y a-t-il, je vous prie, de plus mal digeré, que de commander de cuire cinq livres de ſucre avec quatre livres d'eau à un feu de charbons allumés, enflammés, & d'écumer inceſſamment, juſqu'à

la conſomption de la moitié, ſans l'avoir clarifié auparavant; & puis d'y ajoûter trois ou quatre livres de vinaigre, pour achever de cuire le tout en ſirop, vû que le vinaigre poſſede auſſi ſes impuretés & ſon écume, & qu'ainſi c'eſt à recommencer. Voilà néanmoins ce que commande Bauderon.

Les autres n'ont pas mieux réuſſi avec leur ſucre clarifié, & ne méritent pas moins d'être repris. Car l'expérience même répugne à ce qu'ils prétendent : cet axione qui dit, que *fruſtra fit per plura, illud, quod æquè benè, vel melius fieri poteſt per pauciora*, montre évidemment que c'eſt très-mal fait de mettre quatre livres d'eau avec le ſucre & le vinaigre, pour les réduire en ſirop : puiſque outre que l'eau eſt ici tout-à-fait inutile, je dis même qu'elle y eſt abſolument nuiſible pour deux raiſons : la premiere, parce que l'ébulition de cette eau cauſe la perte de beaucoup de tems, qui doit être précieux à l'Artiſte ; & la ſeconde, qui eſt encore beaucoup plus conſidérable, elle l'eſt à cauſe que l'eau enleve avec ſoi en boüillant long-tems, les parties les plus ſubtiles, les volatiles & les ſalines du vinaigre, qui ſont celles qui conſtituent la vertu inciſive & apéritive, qui eſt le propre & ſpécifique de ce ſirop. Car je ſouhaiterois de grand cœur, qu'on me pût dire à quoi quatre livres d'eau peuvent ſervir à ce ſirop, quelle

vertu elles lui peuvent communiquer : car ſi on me dit que c'eſt pour ſervir à la dépuration du ſucre, & que c'étoit la penſée de Bauderon ; je demanderai la raiſon pourquoi la Pharmacopée d'Auſbourg y demande auſſi quatre livres d'eau, puiſqu'elle preſcrit de prendre du ſucre clarifié, tellement que je trouve que les uns ni les autres n'ont aucune raiſon. C'eſt pourquoi, il faut que ceux qui voudront faire ce ſirop comme il faut, avec toutes les vertus & les puiſſances qui ſont néceſſaires, pour ſuivre l'intention des Médecins, le faſſent de la maniere qui ſuit.

Prenez une terrine de fayence, de terre verniſſée ou de grais, que vous placerez ſur un chaudron plein d'eau boüillante, que nous appellerons le bain marie boüillant : mettez dans cette terrine deux livres de ſucre fin en poudre très-ſubtile, ſurquoi vous verſerez dix-huit onces de vinaigre diſtillé dans une cucurbite de verre au ſable, & rectifié au bain marie, pour en tirer toute l'aquoſité ou le phlegme, comme nous l'enſeïgnerons, lorſque nous traiterons du vinaigre ; agitez le ſucre & le vinaigre diſtillé enſemble, avec une ſpatule ou avec une cuilliere de verre, juſqu'à ce que le tout ſoit diſſout & réduit en ſirop, qui ſera d'une juſte conſiſtance, qui ſera de longue durée, & qui aura toutes les vertus qu'on

déſire dans le ſirop acéteux ſimple. Je laiſſe à préſent le jugement libre & le choix auſſi de faire ce ſirop à l'antique ou à la moderne, & je ſçai que ceux qui connoîtront les choſes, ſuivront toujours la raiſon & l'expérience qui conduiſent à faire *citiùs, tutiùs, & jucundiùs*, c'eſt-à-dire, plus promptement, plus sûrement & plus agréablement; afin de faire voir que la Chymie eſt & ſera toujours l'unique école de la vraye Pharmacie. Pour la fin de cet examen, notez en paſſant, que neuf onces de liqueur claire de ſoi-même ou clarifiée, ſelon les préceptes de l'art, ſont ſuffiſantes pour reduire une livre de ſucre en conſiſtance de ſirop, par une ſimple diſſolution à la chaleur du bain vaporeux; afin que cela ſerve de remarque générale, lorſque nous parlerons des autres ſirops ſimples ou compoſés.

§. 2. *La façon générale de faire comme il faut les ſirops des ſucs acides des fruits, comme ceux du ſuc de citrons, d'oranges, de ceriſes, de grenades, d'épine-vinette, de coings, de groſeilles, de framboiſes, de pommes, &c.*

Nous n'avons pas beaucoup de remarques à faire ſur ces ſirops, parce que ce ſont ceux où la Pharmacie ordinaire péche le moins; cependant comme il y a quelque petite obſervation que nous jugeons néceſſaire à l'inſtruction de notre Apothicaire

Chymique, nous ne l'avons pas voulu négliger.

Prenez donc celui qu'il vous plaira de ces fruits, dont vous tirerez le ſuc artiſtement, ſelon la nature de chacun d'eux en particulier, avec cette précaution de ne ſe ſervir d'aucun vaiſſeau métallique pour les recevoir; & qu'on ait auſſi grand ſoin de ſéparer les grains & les ſemences de ces fruits, tant parce qu'il y en a qui ſont amers, que parce qu'il s'en trouve qui ont la ſemence mucilagineuſe & glaireuſe, & qu'ainſi cela feroit acquérir un goût étranger aux ſucs, ou une viſcoſité qui nuiroit à la perfection du ſirop. Et pour les fruits qui doivent être rapés pour en tirer le ſuc, il faut avoir des rapes d'argent, ou de celles qui ſont faites d'un fer blanc, qui ſoit bien net & bien étamé; car le fer communique très-facilement ſon goût & ſa couleur à la ſubſtance du fruit acide, ce que font auſſi le cuivre, l'airain ou le laiton. Tout cela ayant été obſervé avec exactitude, il faut laiſſer dépurer les ſucs, qui ſont liquides d'eux-mêmes, juſqu'à ce qu'ils ayent dépoſé une certaine limoſité, & des corpuſcules ou des atomes, qu'on ſéparera par la filtration. Mais pour ce qui eſt des ſucs des fruits, qui ſont d'une ſubſtance molle, lente & viſqueuſe; il faut laiſſer affaiſſer & comme fermenter leurs ſucs en quelque

lieu frais, & ſéparer après le ſuc, qui devient le plus clair de ſoi-même, & qui ſurnage deſſus le reſte, parce que ſi on fait autrement, on fera plutôt une gelée qu'un ſirop.

Après que toutes ces ſortes de ſucs ſeront bien & dûement préparées, comme nous venons de le dire, il faut les mettre dans une cucurbite de verre au bain marie, & les évaporer juſqu'à la conſomption du tiers, ou même de la moitié. Or, on ne doit pas craindre que cette façon d'agir faſſe perdre quelque portion de l'acidité du ſuc; puiſqu'au contraire cela l'augmentera, en ce que l'acide demeure toûjours le dernier, & qu'il ne s'évapore que le phlegme ou l'aquoſité inutile; & de plus, cette opération ſervira pour ſéparer ce qu'il pourroit y reſter de féculence dans le ſuc; car on doit remarquer que deux heures de digeſtion au bain marie dépureront plutôt un ſuc, que trois jours d'inſolation du même ſuc; mais ce qui eſt encore de plus notable, c'eſt que les ſucs qui ſont dépurés de cette façon, ne ſe moiſiſſent que très-rarement, & qu'on les peut conſerver beaucoup plus long-tems que les autres, ſans aucune altération.

Pour ce qui eſt de la préparation du ſirop, il faut ſuivre le *modus faciendi*, que nous avons donné ci-devant au ſirop acé-

teux ; ſçavoir, de prendre neuf onces de ſuc bien préparé, pour une livre de ſucre en poudre, ou pour le même poids de ſucre, qui ſoit cuit en électuaire ſolide ou en ſucre roſat, & les faire diſſoudre à la chaleur du bain vaporeux, dans des vaiſſeaux de terre verniſſée ou dans du verre, ſans jamais ſe ſervir d'aucun vaiſſeau de métal, lorſqu'on maniera des acides.

§. 3. *Comment il faut faire les ſirops des ſucs qui ſe tirent des plantes, tant de celles qui ſont inodores, que de celles qui ſont odorantes, avec les remarques néceſſaires à leurs dépurations.*

Nous avons ici trois ſortes de plantes à conſidérer, & par conſéquent trois ſortes d'exemples à donner pour en bien faire les ſirops, avec la conſervation de leur vertu propre & eſſentielle, ce que nous partagerons en trois claſſes.

La *premiere*, ſera des plantes inodores ſucculentes, telles que ſont les eſpéces d'*ozeille*, la *chicorée*, la *fumeterre*, la *mercuriale*, le *pourpier*, la *bourrache*, la *bugloſſe*, le *chardon bénit* & les autres de pareille nature.

La *ſeconde*, ſera de celles qui ſont auſſi inodores, & quelquefois ont auſſi de l'odeur ; mais dont le ſuc eſt rempli d'un eſprit & d'un ſel volatil très-ſubtil, telles

que ſont les plantes anti-ſcorbutiques, comme le *cochlearia*, les *creſſons*, les eſpéces de *ſium*, de *moutarde* & de *moutardelle*, la *berle* & le *pourpier aquatique*, qu'on appelle *beccabunga*.

Et la *troiſiéme*, ſera des plantes qui ſont odorantes & ſucculentes, telles que ſont la *betoine*, l'*hyſſope*, le *ſcordium*, l'*ache*, le *perſil*, l'*eupatoire*, & les autres de même catégorie.

§. 4. *Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la premiere claſſe.*

Il faut prendre la plante dont vous voudrez tirer le ſuc, que vous couperez menu, puis la battrez au mortier de marbre ou de pierre, vous la preſſerez avec tout le ſoin & les obſervations, que nous avons marquées dans le diſcours que nous avons fait ci-devant ſur les eaux diſtillées de ces mêmes plantes; & lorſque le ſuc ſera bien dépuré au bain marie, & qu'on en aura tiré une ſuffiſante quantité de phlegme ou d'eau, qui eſt de trois parties en tirer deux par la diſtillation; alors il faut mêler une livre & demie de ſucre, avec une livre de ce ſuc ainſi dépuré & diſtillé, & les cuire enſemble, juſqu'en conſiſtance de ſucre roſat, qu'il faudra décuire & réduire en ſirop, avec ſix ou ſept onces de l'eau que vous aurez retirée du ſuc par la diſtillation

au bain marie ; ainſi vous aurez un ſirop, qui ſera doüé de toutes les vertus de la plante ; & lorſque vous voudrez faire des apozémes ou des juleps, vous mêlerez une once ou deux de l'un de ces ſirops avec trois ou quatre onces de ſon eau, que vous appliquerez aux maladies, ſelon les vertus & les qualités qu'on attribue à cette plante : notez qu'on peut garder ces ſucs, ainſi dépurés par la diſtillation une ou deux années, ſans aucune corruption, à cauſe qu'ils ſont ſuffiſamment chargés du ſel eſſentiel nitrotartareux de ces plantes ; mais qu'il faut néanmoins les couvrir avec de l'huile, pour empêcher la pénétration de l'air, qui eſt le grand altérateur de toutes choſes, & qu'il faut auſſi les tenir en un lieu qui ne ſoit ni trop humide, ni trop ſec.

§. 5. *Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la ſeconde claſſe.*

Il faut tirer le ſuc de ces plantes avec les mêmes précautions que nous avons enſeignées, lorſque nous avons parlé des eſprits des plantes, de leurs eaux diſtillées & de leurs extraits, où nous renvoyons l'Artiſte, pour éviter la repétition inutile & ennuyeuſe. Mais comme nous avons déja dit pluſieurs fois, que les plantes anti-ſcorbutiques étoient compoſées de parties ſubtiles, & qu'elles avoient en elles un eſprit ſalin, qui

eſt volatil, mercuriel & ſulfuré, qui s'évanoüit & qui s'envole facilement; auſſi faut-il que l'Apothicaire Chymique travaille ſoigneuſement & diligemment à leur préparation, lorſqu'il aura une fois commencé, afin qu'il ne perde point par ſa négligence, ce qu'il doit conſerver avec étude, & qui ne ſe peut plus recouvrer, lorſqu'il eſt une fois échapé. Voici donc la ſeule différence qu'il y a de la préparation de ces ſucs & de ces ſirops avec les précédens. C'eſt que lorſque l'on les diſtille au bain marie, il faut avoir un égard très-judicieux, de recevoir à part cinq onces de la premiere eau, qui montera de chaque livre de ſuc; parce que ces cinq onces auront enlevé avec elles la portion de l'eſprit & du ſel volatil d'une livre de ſuc: vous continuerez enſuite la diſtillation, juſqu'à ce que vous ayez retiré la moitié de l'humidité de votre ſuc; alors vous ceſſerez & mettrez une livre de ce ſuc, avec une livre & demie de ſucre, que vous cuirez en ſucre roſat, & que vous réduirez en ſirop, par une ſimple diſſolution à froid, avec ſix ou ſept onces de l'eau ſpiritueuſe & ſubtile, qui eſt montée la premiere, & que vous aurez reſervée à cet effet; ainſi vous aurez un ſirop rempli de toutes les vertus de ſon mixte, comme cela ſe prouvera manifeſtement par l'odeur & par le goût; mais principa-

lement par les effets merveilleux qu'il produit dans toutes les maladies ſcorbutiques, ſoit que vous le donniez ſeul, ſoit que vous le mêliez avec la ſeconde eau que vous aurez réſervée. Vous pourrez auſſi garder de ces ſucs, pour en être fourni dans la néceſſité, pour le tems que les plantes ne ſont pas en vigueur, en y apportant néanmoins les précautions requiſes à cet effet.

§. 6. Comment on fera les ſucs & les ſirops des plantes de la premiere claſſe.

Nous ne ferons pas ici de repétitions inutiles, puiſqu'il ſuffit que nous diſions qu'il faut que l'Artiſte prépare ſon ſuc, comme il le doit, pour en faire ce qui va ſuivre. Lorſque vous aurez le ſuc de quelqu'une de ces plantes odorantes, il faut le mettre au bain marie, pour le dépurer par une ſimple & lente digeſtion, afin d'en ſéparer les feces & l'écume qui ſurnage. Après avoir coulé ce ſuc à froid par le blanchet, il faut en prendre quatre livres, & les mettre dans une cucurbite qui ait un chapiteau aveugle, ou un vaiſſeau de rencontre qui joigne bien exactement; il faut mettre dans ce ſuc une livre & demie des ſommités & des fleurs de la même plante, qui ne ſoient point battues au mortier, mais qui ſoient ſimplement coupées fort menu avec des ciſeaux; puis il faut fermer les vaiſſeaux & les

les lutter avec de la veſſie trempée dans du blanc d'œuf battu, & les placer au bain marie, à une chaleur lente vingt-quatre heures durant; après quoi, il faut ôter le deſſus du vaiſſeau, & y appliquer un chapiteau qui ait un bec, afin de tirer de ce ſuc empreint de la nouvelle vertu de ſa plante, vingt onces d'une eau ſpiritueuſe très-odorante : cela étant fini, il faut ceſſer le feu, & pouſſer ce qui reſte au fond de la cucurbite, & le garder juſqu'à ce que vous ayez fait ce qui ſuit.

Mettez les vingt onces d'eau odorante dans un vaiſſeau de rencontre; à ces vingt onces, vous ajoûterez encore dix onces de nouvelles ſommités de la plante ſur laquelle vous travaillez, que vous lutterez & ferez digérer à la lente chaleur du bain, pendant un jour naturel. Vous laiſſerez refroidir & preſſerez doucement le tout, afin qu'il ne ſoit pas trouble, & le garderez juſqu'à ce que vous ayez fait boüillir ce qui vous étoit reſté avec le marc de l'expreſſion, & que vous l'ayez clarifié avec des blancs d'œufs, & cuit avec trois livres de ſucre, en conſiſtance de tablettes : enſuite il le faudra décuire à froid, ou ſeulement ſur l'eau tiéde, avec les vingt onces de votre eau odoriférante, qui contient la vertu mumiale & balſamique de la plante, & vous aurez un ſirop auquel il ne manquera rien de ce qu'il doit

avoir, pour ſuivre nettement l'intention de la nature & celle de l'art.

Mais il me ſemble que j'entens la plûpart des Apothicaires, qui diront que c'eſt allonger la méthode de faire les ſirops, & que perſonne ne voudra récompenſer la peine qu'ils ſe donneront à bien faire : que de plus, ils ſeront obligés de faire les frais d'un bain marie & des vaiſſeaux de verre, qui ſont néceſſaires à la digeſtion & à la diſtillation : que ces vaiſſeaux ſont fragiles, & qu'ainſi tout cela joint enſemble, augmentera le prix du remede : que même, il y en aura d'autres qui ne ſeront pas ſi circonſpects, qui donneront leurs ſirops au prix commun : que le peuple court au meilleur marché, ſans connoître la bonté de la choſe, & que par ce moyen la boutique ſe déchalandera.

Il faut répondre à toutes ces objections, qui ne ſont pas ſans quelque fondement : premiérement, pour ce qui eſt du bain marie, il n'étonnera que par ſon nom, ceux qui ne ſçavent ce que c'eſt ; car ce n'eſt qu'un chaudron, qui leur pourra ſervir à toutes les néceſſités de la boutique. Secondement pour les vaiſſeaux, ne ſont-ils pas obligés d'en avoir pour d'autres diſtillations, s'ils ſe veulent acquitter dignement de leur vocation, ou au moins en faire le ſemblant ? Que s'ils en appréhendent la rupture, ils

pourront avoir des cucurbites de grais & de fayence pour les acides, & de celles de cuivre étamé pour les autres matieres ; il y aura néanmoins encore un inconvénient, qui eſt, qu'ils ne pourront pas juger de la dépuration des matieres, ni de la quantité qui demeure, non plus que de la conſiſtance, à cauſe de l'opacité des vaiſſeaux. Mais la derniere conſidération doit l'emporter par-deſſus toutes les autres : car chacun eſt obligé par le ſerment qu'il a prêté lors de la Maîtriſe, de faire ſa profeſſion avec toute l'exactitude requiſe, & à l'acquit de ſa conſcience. Il faut donc que ce dernier but l'emporte ſur tout le reſte, & qu'il ſerve d'aiguillon & d'attrait à bien faire : car ceux qui le feront de la ſorte, trouveront le ſupport de Meſſieurs les Médecins, qui recommanderont leurs boutiques ; & lorſque les honnêtes gens ſeront informés de leur candeur & de leur aſſiduité au travail, ils contribueront de grand cœur à récompenſer la vertu de ceux qui travailleront aux médicamens, qui ſont capables de conſerver leur ſanté préſente, & de faire renouveller celle qui ſera perdue ou altérée.

Continuons donc à faire voir le défaut de l'ancienne Pharmacie, & ne nous contentons pas de prouver qu'on a mal fait ; mais enſeignons comme il faut mieux faire.

Pour cet effet, il faut que nous donnions encore trois exemples des ſirops ſimples, qui ſeront ceux des fleurs odorantes, des écorces de même nature, & ceux des aromats ; afin que quand les Apothicaires cuiront des ſirops de cette ſorte, on ne ſente point leurs boutiques de trois ou quatre cens pas, ce qui témoigne la perte de la vertu eſſentielle des parties volatiles & ſulfurées des ſubſtances des fleurs, & des écorces odorantes & celle des aromats : ſi ce n'eſt que ces Apothicaires veüillent faire ſentir leurs boutiques de bien loin, par une vaine politique, qui néanmoins eſt très-dangéreuſe & très-dommageable à la ſociété civile. Et comme les contraires paroiſſent beaucoup mieux, lorſqu'ils ſont oppoſés : nous dirons premiérement, comment on a mal fait ; ſecondement, pourquoi on a mal fait : pour enſeigner & faire comprendre enſuite les moyens de mieux travailler.

§. 7. *La façon ancienne de faire le ſirop de fleurs d'oranges.*

Prenez une demie livre de fleurs d'oranges récentes : faites-les infuſer dans deux livres d'eau claire & nette, qui ſoit chaude, durant l'eſpace de vingt-quatre heures : après quoi, faites-en l'expreſſion ; & réitérez encore la même infuſion deux fois, avec une demie livre de nouvelles fleurs à

chaque fois. L'expreſſion & la colature faites, cuiſez vingt onces de cette infuſion en ſirop avec une livre de ſucre très-blanc. Notez ici une fois pour toutes, que je n'entens pas ici le poids médécinal; mais que j'entens le poids ordinaire des Marchands, qui eſt de ſeize onces à la livre.

Avant que de faire voir le défaut de ce récipé, il faut que nous diſions les vertus qu'on attribue au ſirop qui en provient, afin que nous faſſions mieux connoître qui a tort ou qui a droit. On dit donc que ce ſirop réjoüit merveilleuſement le cœur & le cerveau, que c'eſt un reſtaurant des eſprits, qu'il provoque les ſueurs; qu'il eſt par conſéquent très-ſalutaire contre les maladies malignes & peſtilentes, parce qu'il chaſſe & qu'il pouſſe ce qui eſt infecté de ce venin, du centre à la circonférence, & en fait paroître les taches & les marques. Tout cela peut être vrai, ſi ce ſirop eſt bien fait : mais on eſt fruſtré de ces nobles effets, par la mauvaiſe façon que nous venons de décrire. Parce qu'il ne reſte à ce ſirop qu'une amertume ingrate, qui lui vient de ſon ſel matériel & groſſier : au lieu de cette pointe agréable au goût, & de ce fumet ſubtil & délicat, qui ſe diſcerne par l'odorat, qui eſt proprement la marque que ce ſirop n'eſt pas privé de ſon ſel volatil ſulfuré, dans lequel réſident toutes les vertus

qu'on en eſpere. Mais la coction de ce ſirop, qui ne ſe peut faire ſans boüillir, emporte toute cette vertu ſubtile, ce qui eſt cauſe qu'il ne répond pas aux indications du ſçavant & de l'expert Médecin, & encore moins à l'eſpérance du malade.

§. 8. *La façon de faire chymiquement & comme il faut, le ſirop de fleurs d'oranges.*

Prenez une livre & demie de fleurs d'oranges, qui auront été cueillies un peu de tems après le lever du Soleil; mettez-les dans une cucurbite de verre, & les arroſez de douze onces de bon vin blanc, & d'autant d'excellente eau de roſes; couvrez le vaiſſeau de ſon chapiteau, dont vous lutterez très-exactement les jointures; placez-les au bain marie, & en retirez par la diſtillation faite avec un feu, que vous augmenterez par dégrés, huit onces d'eſprit ou d'eau ſpiritueuſe, qui ſera très-odorante & très-ſubtile, que vous garderez à part: continuez le feu & tirez une ſeconde eau, preſque juſqu'à la ſéchereſſe de vos fleurs; après cela ceſſez le feu, & faites boüillir les fleurs qui vous ſont reſtées dans deux livres d'eau commune, juſqu'à la conſomption d'une livre; preſſez cette décoction, qui eſt remplie de l'extrait & du ſel fixe des fleurs; clarifiez-là avec les blancs d'œufs, & la cuiſez en conſiſtance de ſucre roſat avec

une livre de ſucre, que vous décuirez après avec les huit onces d'eau ſpiritueuſe, & cela à froid; & vous aurez le vrai ſirop de fleurs d'oranges, pleinement rempli de toutes leurs vertus.

La ſeconde eau que vous aurez tirée ſervira d'eau cordiale & alexitaire pour y mêler le ſirop, lorſque le Médecin l'ordonnera. Cette préparation ſervira de modéle pour faire les ſirops des autres fleurs, qui ſont ou qui approchent de la nature des fleurs d'oranges. Suivons à préſent par l'exemple du ſirop des écorces odorantes, & prenons celle du citron.

§. 9. *L'ancienne façon de faire le ſirop de l'écorce du citron.*

Prenez une livre de l'écorce extérieure des citrons récens, deux drachmes de graine d'écarlate ou de Kermès, & cinq livres d'eau commune; faites cuire & boüillir le tout enſemble, juſqu'à la conſomption de deux parties; coulez ce qui reſte, & y ajoûtez une livre de ſucre, que vous réduirez à la juſte conſiſtance de ſirop, que vous aromatizerez avec quatre grains de muſc. Voilà leur maniere d'ordonner & de faire, qui eſt tout-à-fait indigne d'un bon & d'un vrai Phyſicien, comme nous le ferons voir par les vertus qu'ils attribuent à ce ſirop, & par la confeſſion ingénue qu'ils

ſont, que la bonne odeur lui eſt tout-à-fait néceſſaire, pour l'élever & le faire parvenir juſqu'au haut point des vertus qu'ils lui attribuent. Qui ſont telles, de fortifier l'eſtomach & le cœur, de paſſer au-dehors & de corriger les humeurs pourries, corrompues & puantes du ventricule, d'ôter la mauvaiſe haleine, de réſiſter aux maladies vénimeuſes & peſtilentes, de remédier à la palpitation ou aux battemens du cœur, & de diſſiper la triſteſſe. Toutes ces vertus ſont propres & eſſentielles au ſel volatil ſulfuré de l'écorce du citron, comme le témoigne très-bien ſon odeur & ſon goût ſi agréable.

Mais voyons, je vous prie, comment ces prétendus Maîtres s'imaginent de pouvoir introduire & conſerver ce goût & cette odeur dans le ſirop, dont il eſt queſtion, ou dans un julep de ſucre & d'eau, cuits enſemble en conſiſtance de ſirop. Ils ordonnent de mettre dans l'un ou dans l'autre une quantité judicieuſe de l'écorce extérieure du citron, ſans dire ſi ce ſera à chaud ou à froid, vû que quand même ils auroient eu cette précaution, encore ne ſerviroit-elle de rien : car ſi c'eſt à chaud qu'on y met l'écorce, ſon fumet & ſon eſprit volatil s'évanoüiront auſſi-tôt, & ne laiſſera qu'une odeur & qu'un goût de thérébentine ; & ſi c'eſt à froid, la viſcoſité & la len-

teur du ſirop, qui eſt chargé de l'amertume & de l'extrait de l'écorce précédente, ne pourra pas recevoir, ni ne ſera capable d'extraire cette puiſſance qu'on y veut introduire, quoiqu'elle ſoit très-ſubtile de ſoi-même. Ils auroient néanmoins beaucoup mieux fait, s'ils avoient preſcrit à l'Apothicaire de preſſer entre ſes doigts des zeſtes d'écorce de citron, & de faire entrer cette humidité ſpiritueuſe & oléagineuſe dans du ſucre très-fin réduit en poudre très-ſubtile, juſqu'à ce qu'il commençât à ſe fondre, & alors achever la diſſolution de ce ſucre avec un peu de ſuc de citrons bien filtré, & ainſi aromatizer leur ſirop tout cuit avec cette agréable liqueur. Mais cette maniere d'agir n'eſt pourtant pas encore digne d'un Artiſte ou d'un Apothicaire Chymiſte, il y procédera donc de la maniere qui ſuit.

§. 10. *La maniere de faire artiſtement le ſirop d'écorces du citron.*

Prenez une demie livre de l'écorce extérieure & mince des citrons nouveaux, hachez-la fort menu avec des ciſeaux ou avec un coûteau ; mettez-la dans une cucurbite de verre, & l'arroſez avec une livre & demie de bon vin blanc, ou ce qui ſera encore mieux, avec autant de bonne malvoiſie ou de bon vin d'Eſpagne ; tenez cela

quelque peu de tems en digeſtion, retirez par la diſtillation que vous ferez avec les précautions que nous avons dites, dix ou douze onces d'eau ſpiritueuſe, ou d'eſprit très-ſubtil & très-odorant, ſans autre addition ; ſi c'eſt pour les femmes, à cauſe de la matrice, qui ne peut ſouffrir l'odeur du muſc, ni le goût de l'ambre. Mais ſi c'eſt pour des hommes, ou pour des femmes qui ne ſoient pas ſujettes aux paſſions hyſtériques, mettez dans le bec du chapiteau, qui ſervira à cette diſtillation, un noüet de toile de ſoye crue, qui contiendra une demie once de graine de kermès, qui ne ſoit, ni ſurannée, ni vermoulue ; huit grains d'ambre-gris & quatre grains de muſc ; & ainſi les premieres vapeurs qui ſont très-ſubtiles, très-pénétrantes & très-diſſolvantes, étant condenſées en liqueur qui diſtillera par ce bec, emporteront avec elles, la teinture, la vertu, l'eſſence & l'odeur de ces trois corps, dont tout le reſte ſera empreint & parfumé. Mettez enſuite en digeſtion à froid encore trois onces d'écorce de citron, qui ne ſoit que ſuperficielle, mince & ſubtile, & qui ſoit coupée bien menu, dans l'eau ſpiritueuſe que vous avez tirée de la premiere : coulez cette macération à travers un linge net & fin ſans expreſſion, & le gardez dans une fiole qui ſoit bien bouchée, juſqu'à ce que vous ayez

fait boüillir dans deux livres d'eau commune l'écorce, qui vous eſt reſtée de la diſtillation, & même celle de l'expreſſion, tant que la liqueur ſoit réduite à la moitié, que vous preſſerez, clarifierez & cuirez en ſucre roſat, avec une livre de ſucre très-blanc, qu'il faut après cela décuire en conſiſtance de ſirop, avec la quantité requiſe de l'eau ſpiritueuſe eſſenſifiée. Il faut garder ce ſirop avec ſoin, parce qu'il eſt autant ou plus utile durant la ſanté, que pendant la maladie; car une cuillerée de ce ſirop mêlée avec du vin blanc, ou avec du ſucre & de l'eau, compoſent enſemble une limonade très-agréable & très-odoriferante; ceux qui voudroient rendre cette boiſſon d'une agréable acidité, pourront y joindre du jus de citron, ou bien quelques gouttes d'aigre de ſoufre ou d'eſprit de vitriol, ſi c'eſt dans la maladie, pourvû que ce ſoit de l'ordre d'un bon Médecin. Ce ſirop donnera auſſi l'exemple de faire comme il faut celui de l'écorce d'orange, qui n'eſt pas moins utile que le précédent, & principalement pour les femmes, & pour ceux qui ſont ſujets aux indigeſtions & aux coliques. Continuons notre troiſiéme exemple des ſirops des aromats.

§. 11. Comment on a fait communément le ſirop de canelle.

Prenez deux onces & demie de canelle fine & ſubtile, c'eſt-à-dire, qui ait un goût pénétrant & piquant; mettez-la en poudre groſſiere, & la digerez en un lieu chaud dans une cucurbite de verre, avec deux livres de très-bonne eau de canelle l'eſpace de vingt-quatre heures, que le vaiſſeau ſoit ſi bien bouché, que rien ne puiſſe expirer. Ce tems paſſé, faites-en la colature & l'expreſſion; puis remettez deux autres onces & demie de nouvelle canelle en infuſion, autant de tems que la précédente que vous garderez; & continuez ainſi juſqu'à quatre fois; gardez cette infuſion empreinte des vertus de la canelle à part; puis prenez la canelle qui reſte des expreſſions, & verſez deſſus une livre de malvoiſie, ou de quelque autre vin généreux & fort; faites-en auſſi l'infuſion, puis en tirez toute la liqueur par une forte expreſſion, que vous joindrez à l'infuſion précédente, avec deux onces de très-odorante eau de roſes & une livre de ſucre, & les cuirez enſemble en ſirop dans un pot de terre bien couvert.

Je ſçai qu'il n'y a perſonne qui connoiſſe tant ſoit peu la canelle, & les parties qui fourniſſent & qui contiennent ſes vertus, comme auſſi celles des autres aromats, &

principalement celles du girofle ; qui ne s'étonne & qui ne hauſſe les épaules de pitié, lorſqu'on lira cette ſorte & cette abſurde deſcription d'un des plus nobles ſirops & des plus excellens qu'un Apothicaire puiſſe faire, ou puiſſe tenir dans ſa boutique, & que ſes Auteurs deſtinent à la récréation & au rétabliſſement des eſprits vitaux, à réveiller & à ramener la chaleur & la vie au cœur & à l'eſtomach, lorſqu'elle en a été chaſſée par quelque froidure mortelle, qui corrige auſſi la puanteur de la bouche & celle du ventricule, qui aide à la digeſtion, & qui enfin eſt capable de réparer & conſerver univerſellement toutes les forces du corps. Je ſçai, dis-je, que pour peu qu'une perſonne ſoit verſée dans la diſtillation, & dans l'extraction de la ſubſtance étherée des aromats & particuliérement de la canelle ; il eſt impoſſible qu'elle n'ait une ſecrette horreur de voir des manquemens ſi groſſiers, dans un diſpenſaire, où tant de graves Docteurs ont mis la main. Toutes les vertus qu'on attribue au ſirop de canelle, ſont vrayes & réelles, pourvû qu'elles y ſoient conſervées ; mais examinons un peu, je vous prie, & voyons de quelle belle & judicieuſe précaution les Auteurs ſe ſervent pour cet effet. Ils ordonnent à l'Apothicaire de cuire ce ſirop dans un pot de terre qui ſoit exactement bou-

ché : mais conſiderez, qu'en même tems qu'ils preſcrivent la clôture du vaiſſeau, qu'ils veulent qu'on faſſe cuire ce qu'il contient en conſiſtance de ſirop, ce qui ne ſe peut faire que par l'évaporation lente de la liqueur ſuperflue, ou par ſon ébullition. Que ſi le couvercle du pot dans lequel on le cuira, a un rebord qui entre en dedans & qui ſoit juſte, qu'il ferme exactement ce pot, & que les jointures en ſoient bien luttées, afin qu'il ne ſe puiſſe faire aucune expiration; l'Artiſte ou l'Apothicaire ne parviendront jamais à leur but, qui eſt de faire un ſirop, comme on le leur a ordonné, puis qu'il ſe fera une circulation perpétuelle des vapeurs du bas au haut; car ce qui s'élevera du bas ſe condenſera au haut du couvercle & retombera, ſans eſpérance d'acquérir par ce moyen la conſiſtance d'un ſirop. Il faut donc néceſſairement qu'il ſe faſſe de l'expiration, voire même de l'ébullition, pour conſumer deux livres & demie de liqueur ſurabondante pour la conſiſtance du ſirop. Or, ne ſeroit-ce pas un grand dommage & une perte très-conſidérable, de laiſſer aller en l'air inutilement deux livres & demie & davantage d'une eau ſpiritueuſe, d'une odeur très-agréable, d'un goût très-délicieux & d'une très-grande efficace? Il n'y a pourtant que la Chymie, qui ſoit capable de réparer ces défauts, puis qu'elle

nous fait connoître que la canelle poſſede en ſoi, auſſi-bien que les autres aromats, un ſel volatil ſulfuré ſi ſubtil, que la moindre chaleur eſt capable de l'extraire & de le chaſſer, ſi l'Artiſte n'obſerve avec exactitude de boucher comme il faut, non-ſeulement les jointures de l'alambic, mais auſſi celles du bec, à l'endroit qu'il ſe joint à l'embouchure du récipient; autrement il perdra le plus ſubtil & le plus efficace de l'eſprit ſalin de la canelle, qui eſt accompagné de celui de la malvoiſie, ou de celui de quelqu'autre vin qu'on y auroit ſubſtitué.

Pourſuivons à faire voir, juſqu'où va l'imperitie des Artiſtes, qui ont fait cette deſcription, par l'addition de deux onces de très-bonne eau de roſes ſur dix onces de canelle, ſur deux livres de très-bonne eau de cet aromat, & ſur une livre de malvoiſie; & ce qui eſt encore plus ridicule, c'eſt qu'il faut que l'odeur de cette eau ſe perde avec la partie ſubtile & volatile des autres. Mais on pourra m'objecter que le ſucre qui eſt un ſel végetable, de la nature moyenne entre le fixe & le volatile, ſera capable de retenir à ſoi l'eſprit & le ſel volatil de la canelle, & qu'ainſi c'eſt à tort que je déclame contre ce ſirop, puiſque ce moyen uniſſant, eſt capable de conſerver la vertu de ce qui entre dans ſa compoſition.

Cet argument ſemble avoir de la force,

& en a même beaucoup. Nous ferons pourtant voir la vérité ſans la détruire, & cela par la diſtinction qui ſuit. Nous diſtinguons donc entre le ſucre chaud & entre le ſucre froid. Car nous confeſſons bien que le ſucre réduit en poudre ſubtile, eſt capable de recevoir en ſoi les huiles éthérées des aromats, & encore toutes les autres huiles diſtillées, qu'il eſt même capable de les unir & de les mêler indiviſiblement, avec les eſprits & avec les eaux, ce qui n'eſt pas un des moindres ſecrets de la Chymie; mais nous nions abſolument que cette union & ce mêlange ſe puiſſent faire à chaud, non pas à la moindre chaleur; & par conſéquent encore beaucoup moins à celle qui eſt néceſſaire à la cuite d'un ſirop, où il faut évaporer plus de deux livres de liqueur ſuperflue. Nous avons été obligés d'entrer dans la diſcuſſion de tout ce que deſſus, pour faire voir la vérité de plus en plus, & pour faire connoître très-évidemment la belle & l'abſolue néceſſité de la Chymie, puiſqu'il n'y a que cette ſeule Maîtreſſe, qui puiſſe enſeigner à bien faire toutes les préparations de la pharmacie.

§. 12. Comment il faut faire le ſirop de canelle ſelon les préceptes de la Chymie.

Ce ſirop ſervira de régle pour bien faire tous les autres ſirops des aromats, dont

il n'eſt pas beſoin de donner les récettes, puiſque la préſente ſervira pour tous.

Prenez dix onces de très-bonne canelle que vous couperez menu, & la mettrez dans une cucurbite de verre, ſur laquelle vous verſerez trois livres de bon vin d'Eſpagne ou de malvoiſie, ou même de quelqu'autre vin qui ſoit fort & généreux, & une livre de très-bonne eau de roſes; couvrez la cucurbite de ſon chapiteau, dont il faut lutter exactement les jointures; mettez-là au bain marie, & lui adaptez un récipient, que vous lutterez auſſi avec le bec de l'alambic; donnez un petit feu de digeſtion durant douze heures; puis donnez le feu de diſtillation, enſorte que les gouttes ſe ſuivent l'une l'autre, ſans néanmoins que le chapiteau s'échauffe trop: mais qu'on y puiſſe ſouffrir la main ſans peine; continuez ainſi tant que la canelle paroiſſe ſéche; ceſſez alors, & mettez cette canelle à part. Réitérez ce que vous aurez fait avec autant de canelle, verſant deſſus l'eau que vous aurez retirée, & diſtillez comme auparavant, faites cela la troiſiéme fois; & quand vous aurez achevé, mettez votre eau dans une bouteille, que vous boucherez avec du liége ciré, & la couvrirez avec de la veſſie moüillée, afin qu'elle n'exhale pas le meilleur & le plus ſubtil de ſa vertu.

Prenez enſuite toute la canelle qui vous

eſt reſtée ; mettez-la dans la cucurbite, & verſez deſſus quatre livres d'eau commune ; couvrez-la de ſon chapiteau, luttez & diſtillez au ſable, & en retirez une livre & demie, afin que s'il étoit reſté quelque ſubſtance volatile & virtuelle dans la canelle, vous la retiriez ſans la perdre : cette derniere eau ſervira dans le laboratoire pour la derniere lotion des magiſteres & des précipités, auſſi-bien qu'à l'extraction de quelques teintures. Faites boüillir enſuite la canelle au ſable ſans chapiteau, parce qu'il n'y a plus rien à eſpérer. Coulez & preſſez toute la liqueur, qui eſt empreinte de l'extrait & du ſel fixé de la canelle ; clarifiez-la & la cuiſez en tablettes avec deux livres de ſucre fin, qu'il faudra décuire à froid avec une livre de l'eau ſpiritueuſe que vous aurez réſervée : il faut mettre auſſi-tôt ce ſirop dans une bouteille qui ſoit bien bouchée, afin qu'il ne perde pas ce qu'on aura conſervé avec tant de travail.

C'eſt un tréſor dans toutes ſortes de foibleſſes ; mais principalement dans les accouchemens longs & difficiles, où les femmes ſont épuiſées de leurs forces ; & où par conſéquent, elles ſont privées de la meilleure partie de leurs eſprits & de leur chaleur naturelle, ſi bien qu'il eſt néceſſaire de refournir ces pauvres languiſſantes de nouveaux eſprits & de chaleur ; & comme il

n'y a point de végetable qui en poſſede davantage que la canelle, & principalement lorſqu'elle eſt animée de l'eſprit du vin, tout cela ſe trouve concentré dans ce ſirop avec un agrément admirable, ſi bien qu'il eſt capable de produire tous les effets que nous lui avons attribués.

La doſe eſt depuis une demie juſqu'à une & deux cueillerées. Ceux qui déſireront rendre ce ſirop encore plus excellent, mettront dans le bec du chapiteau un ſcrupule d'ambre gris mêlé avec une drachme de vrai bois d'aloé réduit en poudre, & repaſſeront une demie livre de leur excellente eau de canelle par la diſtillation, dont ils feront le ſyrop, qui ſera beaucoup plus efficace.

Il faut que nous achevions ce diſcours des ſirops, par les remarques & les obſervations que nous ferons ſur les ſirops compoſés; parce que comme ils ſont diſtinés à différens uſages, auſſi ſont-ils compoſés de différentes matieres, qui demandent auſſi une maniere différente de les préparer.

Mais avant que d'entrer en matiere, il faut que nous diſions quelque choſe qui puiſſe fraper l'eſprit du lecteur, afin qu'il nous puiſſe mieux entendre, & que cela ſoit auſſi plus capable d'inſtruire ceux, qui ſe conſacrent à l'étude de la belle pharmacie. Et pour commencer, je dirai que les

Philoſophes naturaliſtes, qui ſont ceux qui jugent le plus ſainement des choſes, aſſûrent que tout ce qui reçoit, le fait à ſa façon de recevoir, & non pas à la façon de celui qui eſt reçû, & qui doit introduire quelque qualité nouvelle dans celui qui reçoit. Si cet axiome philoſophique eſt vrai en ſoi, comme perſonne d'un jugement ſain n'en doutera; c'eſt ici particuliérement que nous en ferons voir la vérité : parce que l'Apothicaire ne peut faire aucun ſirop compoſé, qu'il ne faſſe l'extraction de la vertu & des teintures de diverſes choſes, qui doivent être reçues dans quelque liqueur, qui eſt ce que les Chymiſtes appellent ordinairement *Menſtrue*. Or, de quelque nature que ſoit ce menſtrue ou cette liqueur, elle ne ſe peut charger ni s'empreindre de la teinture, ou de l'eſſence de quelque végetable, de quelque animal, ou de quelque minéral que ce ſoit, que ſelon ſa maniere de recevoir, qui ne peut être autre que ſelon le poids de nature, qui n'eſt autre choſe que la portée & la quantité ſuffiſante de la matiere la plus ſubtile du corps qu'on extrait, dont le menſtrue eſt chargé; & lorſqu'il en eſt ainſi ſaoulé & rempli, ſoit à froid ou à chaud, il eſt impoſſible à l'art de lui en faire prendre davantage; parce que, comme nous avons dit, il eſt chargé ſelon le poids de nature,

qu'on ne peut outre-paſſer, ſi on ne veut tout gâter, ou qu'on ne perde inutilement les choſes; car

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra, citraque nequit conſiſtere rectum.

Pour exemple, prenez quatre onces de ſel ordinaire, faites-les diſſoudre dans huit onces d'eau commune à chaud, & vous verrez que l'eau ne ſe chargera que des trois onces de ce ſel, & qu'elle laiſſera la quatriéme; & quoique vous faſſiez boüillir l'eau, & que vous l'agitiez avec le ſel; cependant elle n'en recevra pas davantage, parce que s'il paroît diſſout à la chaleur, il ſe décharge au fond & ſe coagule, lorſque l'eau eſt refroidie. Mais pour une preuve plus manifeſte, que l'eau eſt chargée ſuffiſamment & naturellement; il faut avoir une aſſez grande quantité de cette eau chargée de ſel, pour y mettre un œuf dedans, qui fera connoître viſiblement, ſi l'eau eſt chargée ſelon le poids de la nature; car ſi elle en a autant qu'elle en peut recevoir, l'œuf ſurnagera ſans qu'il aille au fond; & ſi elle n'en eſt pas aſſez chargée, l'œuf ne manquera pas d'aller au fond, parce que l'eau n'eſt pas ſuffiſamment remplie du corps diſſout pour l'en empêcher.

Cela ſe prouve encore dans la cuite de l'hydromel; car lorſque l'eau n'eſt pas en-

core assez chargée du corps du miel, l'œuf ne surnagera jamais ; mais au contraire, il va tout aussi-tôt au fond : mais lorsque par diverses tentatives, on est venu à ce point que l'œuf puisse surnager ; alors c'est le vrai signe de la cuite parfaite de l'hydromel, & que l'eau est chargée de la substance du miel autant qu'elle le doit être, pour faire un breuvage agréable & vineux après sa fermentation ; au lieu que s'il est chargé davantage, ce breuvage est gluant & attachant aux lévres, à cause du trop de miel ; & s'il ne l'est pas assez, il n'a pas assez du corps du miel en soi, pour lui donner le goût & la force qu'il doit avoir, parce que les esprits du miel, qui causent sa bonté, n'y sont pas assez abondamment introduits pour faire une légitime fermentation.

Nous disons aussi la même chose de l'esprit de vin, de l'eau de vie, du vinaigre simple & du distillé, des esprits corrosifs du sel, du nitre, du vitriol, des eaux fortes & généralement de toutes les liqueurs, ou de tous les menstrues qui sont capables d'extraire ou de dissoudre quelque corps, soit animal, soit végetable, soit minéral. Par exemple, mettez du corail en poudre grossiere dans un matras & versez dessus du vinaigre distillé, jusqu'à l'éminence de trois ou de quatre doigts peu à peu ; aussi-tôt vous verrez son action, & vous entendrez

un certain bruit dans ſon ébullition, qui fait la diſſolution du corps du corail ; mais lorſque cette ébullition & ce bruit eſt ceſſé, filtrez la liqueur qui ſurnage, & la mettez ſur du nouveau corail en poudre, & vous verrez qu'il ne ſe fera plus aucune action, ni aucun bruit ; ce qui prouve évidemment que cette liqueur eſt ſuffiſamment remplie de ce corps, & qu'elle n'en peut recevoir davantage. Prenez auſſi de l'eau, de l'eau-de-vie, ou de l'eſprit de vin, & en mettez ſur du ſaffran, juſqu'à ce qu'elle ſoit exaltée en très-haute couleur ; prenez enſuite du nouveau ſaffran & verſez cette teinture deſſus, & vous verrez que cette liqueur n'extraira plus, & que votre ſaffran demeurera de la même couleur que vous l'aurez mis dans le vaiſſeau.

Il en eſt de même de tous les corps végetables, qui entrent dans la préparation des ſirops compoſés, comme les herbes, les fleurs, les fruits, les ſemences & les racines. Tous ces corps ont en eux un ſel, qui, quoiqu'il ſoit de différente nature, ne laiſſe pas de charger de ſa ſubſtance plus ou moins viſqueuſe, le menſtrue dont l'Apothicaire ſe ſert, ſelon le diſpenſaire qu'il ſuit, du poids de nature ; & lorſque ce menſtrue eſt une fois empreint de la vertu & de l'eſſence de quelqu'une de ces choſes, juſqu'à la concurrence du poids de nature,

il eſt impoſſible qu'il puiſſe attirer à ſoi la teinture & la vertu des autres corps qu'on y ajoûte enſuite, ſans qu'il ſe faſſe quelque perte ; car la vertu de ces corps ſera ou fixe ou volatile ; ſi elle eſt fixe, le menſtrue eſt déja chargé de quelque choſe de même nature, & ainſi ce corps ne communiquera point ſa vertu à la décoction du ſirop, qui eſt ſuffiſamment chargée ; mais ſi la vertu de ce corps eſt volatile, elle s'évaporera inutilement pendant l'ébullition de la liqueur ſuperflue dans la cuite du ſirop.

Tout ce que nous avons dit ci-devant, fait voir que nous avons beſoin de donner les remarques que nous avons promiſes ſur les ſirops compoſés, & les exemples de la diviſion des matieres qui entrent dans ces ſirops, afin d'en tirer l'eſſence & la vertu, ſelon la diverſe nature qu'elles ont en elles, ſoit qu'elle réſide dans la partie fixe, ſoit qu'elle ſe trouve dans celle qui eſt volatile.

Nous nous ſervirons donc de l'exemple de ſix ſirops, qui ſont de ſix différens uſages, & par conſéquent qui ſont compoſés de différentes matieres, & qui ſont extraits avec des menſtrues différens, afin de faire mieux voir la vérité de toutes les manieres poſſibles. Ces ſirops ſont, premierement un ſirop ſtomachal, qui eſt le *ſirop d'abſinthe* compoſé. Secondement, un ſirop apéritif, qui

qui eſt le ſirop *acéteux*, ou le ſirop de vinaigre compoſé. Le troiſiéme, un ſirop hyſtérique ou pour la matrice, qui eſt le ſirop d'*armoiſe* compoſé. Le quatriéme, un ſirop cholagogue & hépatique, qui eſt le ſirop de *chicorée*, compoſé avec la rhubarbe. Le cinquiéme, eſt un ſirop thorachique ou pectoral, qui eſt deſtiné aux maladies de la poitrine, qui eſt celui d'*hyſſope*. Le ſixiéme, un ſirop purgatif & phlegmagogue, qui eſt le ſirop de *carthame*, ou de ſaffran bâtard. Nous donnerons premiérement leur diſpenſation ancienne, & des remarques ſur leurs manquemens; après quoi nous montrerons comment il les faut faire à la moderne, c'eſt-à-dire, chymiquement & ſans défauts.

§. 13. *L'ancienne façon de faire le ſirop d'abſinthe composé.*

Prenez une demie livre d'abſinthe pontique, ou de l'abſinthe romain, deux onces de roſes rouges, trois drachmes de nard indic: mettez macerer cela réduit en poudre groſſiere dans un vaiſſeau de terre verniſſé durant vingt-quatre heures, avec du bon vin vieil qui ſoit clairet, & du ſuc de coings bien dépuré, de chacun trois livres & quatre onces; après cela faites boüillir le tout & le coulez, & en faites un ſirop, ſelon les régles de l'art, avec deux livres de ſucre.

Ce ſirop n'eſt pas un des moindres de la boutique d'un Apothicaire, pourvû qu'il ſoit bien & dûement préparé : car il eſt compoſé de choſes qui peuvent produire les effets que les Auteurs lui attribuent, pourvû qu'on ne perde point par une ignorance groſſiere, & qui n'eſt nullement pardonnable, les choſes qui conſtituent ſa vertu ; qui ſont l'eſprit du vin clairet & l'eſſence volatile, odorante & ſubtile de l'abſinthe, des roſes & du nard indic. Mais nous avons déja ſuffiſamment dit ci-devant les raiſons pour leſquelles on avoit mal fait, lorſque nous avons parlé des ſirops ſimples ; c'eſt pourquoi nous nous contenterons de dire ſimplement ici, que perſonne ne peut cuire l'infuſion de ce ſirop en conſiſtance avec deux livres de ſucre, qu'on ne faſſe premiérement évaporer par la coction & par l'ébullition cinq livres & plus, de la liqueur ſuperflue ; ce qui ne ſe peut faire qu'on ne perde l'eſprit du vin & le ſel volatil ſulfuré des ingrédiens, & ainſi il ne reſtera que l'acide du ſuc de coings, & l'extrait groſſier & matériel du reſte. Il faut donc que nous donnions une autre diſpenſation de ce remede, & la maniere de le bien faire ſans aucune perte de ſes bonnes qualités.

§. 14. *Comment il faut bien faire le ſirop d'abſinthe composé.*

Prenez ſix onces d'abſinthe récente, trois onces de menthe, une once de galanga, deux onces de calamus aromatique, une once & demie de roſes rouges, & une demie once de nard indic, que vous couperez bien menu, & mettrez dans une cucurbite de verre, avec quatre livres de bon vin clairet; vous mettrez le tout au bain marie avec les précautions requiſes au travail & à la diſtillation, & en retirerez, après qu'ils auront été vingt-quatre heures en infuſion, dix-huit onces d'eau ſpiritueuſe & odorante, que vous mettrez dans un vaiſſeau de rencontre, & jetterez dedans encore deux onces & demie de ſommités d'abſinthe, deux drachmes de giroffles, une demie once de noix muſcate, & deux drachmes de maſtic choiſi, le tout réduit en poudre ſubtile; & après que cela aura été deux jours en infuſion au bain vaporeux, vous le preſſerez à froid, & filtrerez la liqueur que vous garderez dans une fiole, juſqu'à ce que vous ayez fait boüillir ce qui vous eſt reſté de votre diſtillation, & de l'expreſſion dans un pot de terre verniſſé, juſqu'à la réduction de la moitié, que vous clarifierez & cuirez en conſiſtance de tablettes, pour le décuire après en ſirop, avec l'eau

eſſenſifiée de la vertu ſtomachale de l'abſinthe & des aromats ; ſi vous le voulez encore rendre plus agiſſant & plus prêt à ſuivre vos indications ; vous y pourrez ajoûter de l'eſprit de vitriol, ou de celui de ſel, juſqu'à ce qu'il ait acquis une agréable acidité, qui vaudra beaucoup mieux que l'acide, qui vous ſeroit demeuré du ſuc de coings, après une ſi longue & ſi inutile ébullition.

§. 15. *Comment les Anciens ont fait le ſirop acéteux, ou le ſirop de vinaigre composé.*

Prenez des racines de fenoüil, de celles d'ache & de celle d'endive, ou de chicorée, de chacune trois onces : des ſemences d'anis, de fenoüil & d'ache, de chacune une once, de celle d'endive une demie once. Faites boüillir le tout haché, & réduit en poudre groſſiere dans dix livres d'eau de fontaine, à un feu lent, juſqu'à la diminution de la moitié, que vous cuirez en ſirop ſelon l'art, dans un vaiſſeau de terre verniſſée, avec trois livres de ſucre & deux livres de vinaigre très-fort.

Nous avons encore à nous plaindre ici des mêmes erreurs, dont nous avons ſi ſouvent parlé ci-devant : car, je vous prie, qui ne voit une abſurdité manifeſte, de faire boüillir des ſemences & des racines, qui ſont compoſées de parties ſubtiles & vola-

les, à un feu lent avec dix livres d'eau ; & de plus, de joindre deux livres de vinaigre à cinq livres de liqueur, afin de lui faire perdre ce qu'il a de plus pénétrant & de plus actif, & d'où dépend toute la vertu inciſive & apéritive de ce ſirop ? Ne nous rendons pas pourtant ennuieux à répeter ſi ſouvent une même leçon ; diſons ſeulement le moyen de mieux faire, puiſque nous nous ſommes ſuffiſamment expliqués là-deſſus dans nos remarques précédentes ſur le ſirop acéteux ſimple.

§. 15. *Pour faire chymiquement le ſirop acéteux composé.*

Prenez des racines d'ache, de chicorée ou d'endive, & de fenoüil, de chacune trois onces ; des ſemences d'anis, de fenoüil & d'ache, de chacune une once ; de celle d'endive une demie once : il faut battre les ſemences groſſiérement, & hacher les racines bien menu, puis les mettre dans une cucurbite de verre, & verſer deſſus deux livres de vinaigre diſtillé, qui ſoit bien dephlegmé ; diſtillez le tout au bain marie, juſqu'à ce que vous ayez retiré tout le vinaigre, & que les eſpéces ſoient ſéches dans le vaiſſeau. Gardez dans une phiole le vinaigre diſtillé, qui eſt empreint du ſel volatil des racines & de celui des ſemences, qui lui communiquent ſa princi-

pale vertu d'ouvrir les obſtructions. Tirez le reſte de la cucurbite, & le faites boüillir dans trois livres d'eau commune, juſqu'à ce qu'il ne reſte que le tiers que vous clarifierez & ferez cuire en conſiſtance de tablettes avec trois livres de ſucre fin, & que vous décuirez à la chaleur tiede du bain en conſiſtance de ſirop, avec le vinaigre que vous aurez retiré par diſtillation. Ce ſirop eſt excellent pour nettoyer le ventricule de ceux qu'on appelle pituiteux, qui eſt ordinairement farci de glaires & de mucilages, qui enduiſent ſes tuniques intérieures, qui empêchent la digeſtion & l'appétit, & qui ſont les cauſes occaſionelles des fiévres bâtardes ; il eſt auſſi très-bon pour ouvrir les obſtructions des reins, du foye & de la rate, à cauſe de la ſubtilité du tartre qui a été volatiliſé dans le vinaigre diſtillé, qui eſt aidé de la vertu ſubtile & pénétrante du ſel volatil & pénétrant des racines & des ſemences.

§. 16. *Comment les Anciens ont fait le ſirop d'Armoiſe.*

On donne ordinairement ce ſirop en chef-d'œuvre aux jeunes Apothicaires, qui ſont aſpirans à la Maîtriſe. Je crois pourtant que c'eſt plutôt pour ſonder s'ils connoiſſent les plantes, que pour éprouver s'ils ſeront capables de bien faire ce ſirop, avec

la conſervation de la vertu de ſes ingrédiens, qui ſont véritablement capables de produire de merveilleux effets, puiſqu'il eſt compoſé d'herbes, de racines, de ſemences & d'aromats, qui concourent tous à une même fin, & qui ſont tous ſpécifiques dédiés à la matrice, tant pour ôter la ſuppreſſion des mois, que pour nettoyer, & comme balayer la matrice de toutes les ordures dont elle pourroit être infectée, & la délivrer des douleurs que les vents cauſent en cette partie, qui l'irritent le plus ſouvent juſqu'aux convulſions, & juſqu'à la ſuffocation & aux ſincopes.

Mais tout cela ne ſe fera pas, ſi on ne retient par le moyen de la Chymie, toute la vertu ſubtile & pénétrante de ce qui entre dans ce ſirop.

§. 17. *La deſcription du ſirop d'Armoiſe.*

Prenez deux poignées d'armoiſe, lorſqu'elle eſt montée & qu'elle eſt encore en fleur, du poüillot royal, du calament, de l'origan, de la meliſſe, du dictamne de Crete, de la perſicaire, de la ſabine, de la marjolaine, du chamœdrys, du millepertuis, du chamœpythis, de la matricaire avec ſa fleur, de la petite centaurée, de la rue, de la bétoine & de la bugloſſe, de chacun une poignée; des racines de fenouil, d'ache, de perſil, d'aſperges, de

bruſcus, de pimpernelle, de campane, de cyperus aromatique, de garance, d'iris & de pœone, de chacun une once; des bayes de genevre, des ſemences de levêche, de perſil, d'ache, d'anis, de nielle romaine; des racines de cabaret, de pyrethre, de valeriane, du coſtus amer, du carpobalſamum, ou des cubebes, du cardamome, du caſſia lignea aromatique, & du calamus de même nature, de chacun une demie once. Il faut couper les herbes & les racines récentes, & mettre en poudre groſſiere tout ce qui eſt ſec; puis les mettre macérer & infuſer durant vingt-quatre heures dans dix-livres d'eau pure; après cela, il les faut cuire & faire évaporer juſqu'à la conſomption de la juſte moitié, puis ôter la baſſine du feu; & lorſque la décoction ſera tiéde, il faut frotter & manier les eſpéces avec les mains, puis en faire une exacte colature, qu'il faudra cuire en ſirop avec quatre livres de ſucre. Notez qu'ils recommandent encore itérativement d'avoir grand égard à ce que la décoction ſoit coulée, & recoulée bien nettement avant que de la cuire avec le ſucre, ou qu'autrement le ſirop ſe rancira, & ſe troublera facilement, parce qu'ils prétendent de ne le point clarifier, de peur que les blancs d'œufs n'attirent à eux la vertu de la décoction; & que de plus, ils ordonnent de ne

mettre les aromats que ſur la fin de l'ébullition, afin que la vertu de ces ſubſtances volatiles ne ſe perde par une trop longue coction. Voilà qui fait bien voir que ces gens-là ne péchent que pour n'avoir pas été initiés aux myſteres de la Chymie, qui leur auroit appris à raiſonner plus judicieuſement, & à travailler avec plus de circonſpection.

Mais venons à l'examen, & aux marques qui ſont néceſſaires pour l'inſtruction de l'Apothicaire Chymique, & nous n'en ferons que trois, qui feront aſſez connoître l'imperfection de leur façon de faire. Et premiérement, à quoi eſt néceſſaire, je vous prie, cette frixion & ce maniment des eſpeces, puiſqu'il les faut preſſer, pour retirer par cette violence toute la liqueur, dont les eſpeces ſont imbibées? Et à quoi encore cette double & triple colature, puiſqu'elle ne purifiera jamais la décoction, & qu'il eſt abſolument néceſſaire de la clarifier avec les blancs d'œufs, pour en faire un ſirop qui ſoit agréable à la vûe & à la bouche? La ſeconde, c'eſt qu'ils veulent & ordonnent de ne mettre les aromats que ſur la fin de la décoction; de peur, diſent-ils, que leur vertu qui conſiſte en une grande ſubtilité ne s'évapore; & ils ne conſiderent pas, que quoique la décoction puiſſe avoir reçû quelque vertu des aromats, à

cauſe que l'ébullition ne s'en ſeroit pas enſuivie ; cependant qu'il faudroit que cette vertu s'évanoüît, lorſqu'on cuira cette même décoction avec le ſucre, & qu'ainſi leur précaution eſt peu judicieuſe, pour ne pas dire ignorante.

Mais pour la troiſiéme, qui eſt qu'il ne faut avoir égard qu'aux aromats dans la façon de faire ce ſirop ; puiſque toutes les plantes, toutes les racines, tous les fruits & toutes les ſemences qui entrent en ſa compoſition, ſont toutes odorantes, & par conſéquent remplies d'un ſel, d'un eſprit, & d'un ſoufre très-ſubtils, qu'il faut auſſi-bien conſerver que la vertu des aromats ; puiſque ce ſont ces ſeules choſes, qui donnent l'efficace & la puiſſance à ce ſirop d'appaiſer, comme on le prétend, toutes les irritations & les exorbitations de la matrice.

Il n'eſt pas néceſſaire que nous donnions une méthode particuliere de faire ce ſirop ſelon les régles de la Chymie, puiſque nous avons aſſez de fois enſeigné & repeté la maniere de le pouvoir faire dans les autres que nous avons décrits ci-devant, & principalement en parlant du ſirop acéteux compoſé : ceux qui feront ce ſirop avec les précautions, & avec la méthode chymique que nous avons inſinuée ci-devant, pourront alors ſe vanter qu'ils auront fait un

chef-d'œuvre de Pharmacie ; puiſqu'il ne ſuffit pas de connoître les matieres, & d'en faire une démonſtration pompeuſe, pour négliger enſuite la conſervation de la vertu des choſes qui entrent dans la diſpenſation, dont on fait ordinairement parade devant les Maîtres Apothicaires.

§. 18. *Comme on fait ordinairement le ſirop de chicorée avec la rhubarbe.*

Meſſieurs les Médecins ſe ſervent de ce ſirop avec une raiſon très-valable, puiſqu'elle a ſon fondement dans la nature de la choſe, & dans l'expérience de ſes vertus : car il n'entre rien dans ce ſirop, qui ne ſoit capable de ſeconder leurs bonnes intentions, & de produire les bons effets qu'ils en eſperent, pourvû qu'on le faſſe avec les ſucs dépurés des plantes chicoracées qui le compoſent, qui témoignent par leur goût amer l'abondance de leur ſel eſſentiel nitrotartareux, qui eſt apéritif & diurétique : de plus, les racines apéritives poſſedent en elles un ſel qui eſt analogue à celui des plantes ; mais ce qui conſtitue ſa principale vertu, eſt la rhubarbe, qui eſt la racine d'un eſpéce de lapathum ou de patience, qui cache en ſoi un ſel volatil, ſubtil & très-efficace, un ſoufre balſamique & conſervatif des facultés de l'eſtomach ; ce qui ſe prouve par ſon goût, par

ſon odeur & par ſa couleur tingente, qui ſe communique non-ſeulement aux excrémens & aux urines, lorſqu'elle eſt bien conditionnée ; mais qui fait même voir la pénétration de ſa teinture, juſqu'aux yeux & aux oncles. Ce ſeroit donc un grand dommage de perdre les belles vertus de cette admirable racine, ou de ne point enſeigner à les bien extraire & à les bien conſerver.

On fait ſervir ce ſirop contre les obſtructions, contre la jauniſſe, contre les maux de la rate, contre la cachexie & l'impureté des viſceres, contre la foibleſſe du ventricule, contre l'épilepſie, ou le mal caduc en général, mais principalement contre celles des enfans ; & finalement on l'employe pour chaſſer par les ſelles & par les urines, tout ce qui peut être vicié en nous ; & tout cela eſt vrai, parce que ce ſirop doit être rempli de ſel eſſentiel des plantes & du ſel volatil des racines, qui eſt accompagné du ſoufre balſamique de la rhubarde, qui corrige tous les défauts de la rate & de l'eſtomach, qui ſont les deux parties qui cauſent tous les déſordres que ce ſirop peut appaiſer & remettre comme il faut.

§. 19. *Comment on fait d'ordinaire le ſirop de chicorée, compoſé avec la rhubarbe.*

Prenez de l'endive domeſtique & de la

ſauvage, de chacune deux poignées & demie ; de la chicorée & du piſſenlit, de chacun deux poignées ; du laitteron, de l'hépatique, de la laitue, de la fumeterre & du houblon, de chacun une poignée ; de l'orge entier deux onces ; des capillaires, de chacun deux onces & deux drachmes ; du fruit d'alkekange, de la regueliſſe, du ceterach & de la cuſcute, de chacun ſix drachmes ; des racines de fenoüil, d'ache & d'aſperges, de chacune deux onces. Il faut hacher les herbes & les racines, & les faire boüillir dans trente livres d'eau, juſqu'à la réduction de la moitié ; puis vous cuirez cette décoction avec dix livres de ſucre clarifié en ſirop, auquel vous ajoûterez en boüillant un noüet de linge clair, dans lequel il y aura ſept onces & demie de rhubarbe excellente, coupée fort délié, & deux ſcrupules de nard indic : il faudra preſſer le noüet de tems en tems ; & lorſque le ſirop ſera cuit en conſiſtance, & qu'on l'aura mis dans ſon pot, il y faut ſuſpendre le noüet avec la rhubarbe & le ſpicnard, pour mieux entretenir ſa vertu.

Ce que nous avons dit ci-deſſus, eſt l'ordre commun de faire ce ſirop ; mais ils ont jugé néceſſaire d'y joindre quelques obſervations pour le faire mieux, qui néanmoins ne valent pas mieux que le reſte ; car quoiqu'ils croyent avoir mieux rencontré qu'au-

paravant, ils ne font pourtant qu'héſiter & tâtoner, ſans qu'il puiſſent trouver le vrai chemin, parce que le flambeau de la Chymie ne les éclaire pas. Ils diſent donc qu'il faut macérer durant vingt-quatre heures l'orge, les racines & les choſes ſéches de cette compoſition dans la quantité d'eau qu'ils demandent, & puis qu'on faſſe boüillir tout le reſte enſemble, juſqu'à la diminution de la moitié. Qu'il faut enſuite couler la décoction & en prendre une portion, dans laquelle on fera infuſer durant l'eſpace de douze heures pour le moins, les ſept onces & demie de rhubarbe & le ſpicnard, pour en extraire la teinture & la vertu; après quoi, il faut les faire un peu boüillir, puis les exprimer doucement; & qu'il ne faut joindre cette teinture au reſte, que lorſque l'autre partie de la décoction ſera cuite en parfaite conſiſtance de ſirop, & y mettre auſſi la rhubarbe & le nard indic dans un noüet de toile, afin qu'ils communiquent leur vertu au reſte du ſirop, parce qu'autrement on ne reconnoîtroit pas que la ſuſpenſion de ce même noüet dans le ſirop, pourroit contribuer à ſa vertu; & lorſque le tout ſera joint, il faut épaiſſir lentement ce ſirop juſqu'à la conſiſtance requiſe.

Il ſemble par-là que ces Meſſieurs ayent eu grand ſoin de réformer la préparation

de ce ſirop ; mais c'eſt très-groſſiérement : car ne jugent-ils pas que cette décoction eſt chargée du corps des racines & de celui des herbes, & qu'ainſi elle ne ſe peut charger davantage, ni ne peut extraire comme il faut la rhubarbe, qui eſt la baſe & le fondement de la vertu de ce remede ? Encore s'ils avoient ordonné de clarifier cette décoction auparavant, afin de la dépoüiller du corps groſſier que la colature ne lui peut ôter ; ils auroient fait voir quelque étincelle de jugement, qui pourtant ſeroit encore fort imparfait, puiſque cela pourroit mieux extraire ; mais il ne conſerveroit pas le volatil de la rhubarbe, ni l'odeur du ſpicnard, parce qu'il faut néceſſairement conſumer & faire évaporer plus de dix ou onze livres d'humidité ſuperflue pour en faire un vrai ſirop, qui ne ſe peut faire que par le moyen que nous allons donner.

§. 20. *Comment on fera bien le ſirop de chicorée composé avec la rhubarbe.*

Prenez ſuffiſamment de toutes les plantes ſucculentes qui entrent dans ce ſirop, pour en avoir huit livres de ſuc ; hachez-les & les battez au mortier de pierre ; tirez-en le ſuc, que vous mettrez au bain marie dans une cucurbite de verre couverte de ſon chapiteau, pour en faire la dépuration convenable ; réſervez l'eau qui en ſera ſortie,

coulez votre ſuc par le blanchet, & le mettez au bain marie, & y ajoutez les racines mondées & les capillaires, vous en retirerez quatre livres d'eau que vous joindrez à la premiere. Mettez la quantité de rhubarbe & le nard indic que vous deſtinez à votre ſirop : je préſuppoſe une demie drachme pour once de ſirop, qui fait une once pour livre dans un matras, & verſez deſſus de l'eau que vous avez retirée de vos ſucs, juſqu'à ce qu'elle ſurnage de trois doigts, digerez au bain vaporeux durant douze heures pour en faire l'extraction ; coulez & preſſez doucement cette premiere impreſſion, remettez la rhubarbe au matras avec de la nouvelle eau, & continuez ainſi juſqu'à trois fois, & vous aurez toute la teinture de la rhubarbe, que vous purifierez par réſidence au bain marie à cauſe de l'expreſſion, qui fait toujours paſſer quelque corps groſſier & matériel : cela fait, cuiſez le reſte de votre ſuc, après l'avoir coulé & clarifié avec le ſucre, & le réduiſez en conſiſtance de tablettes, que vous cuirez avec votre teinture de rhubarbe en un vrai ſirop, qui aura toutes les vertus qu'on en eſpére, & qui ſe conſervera long-tems ſans perte de ſes facultés, à cauſe de l'abondance des ſels des plantes & du vrai ſoufre balſamique de la rhubarbe. Notez qu'une demie once de ce ſirop, fait mieux qu'une once

entiere de celui qui eſt fait à l'ordinaire.

§. 21. *La maniere de faire le ſirop d'hyſſope composé, ſelon la méthode des Anciens.*

Prenez de l'hyſſope médiocrement ſéche, des racines d'ache, de fenoüil, de perſil & de regueliſſe, de chacun dix drachmes; de l'orge mondé une demie once, de la gomme tragacanth, des ſemences de mauve & de coings, de chacune trois drachmes; des capillaires, ſix drachmes; des jujubes & des ſebeſtes, de chacune au nombre de trente; des raiſins ſecs, dont on aura ôté les pepins, une once & demie; des figues & des dattes qui ſoient graſſes, de chacune dix en nombre: il faut faire cuire le tout dans huit livres d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte que quatre, qu'il faut réduire en conſiſtance de ſirop, après l'avoir preſſé avec deux livres de ſucre pénide.

Si nous avons remarqué quelque choſe d'impropre & de mal digeré dans les récettes des ſirops précédens; celle-ci néanmoins fait encore beaucoup plus paroître l'ignorance de la vraye Pharmacie en ceux qui l'ont faite. Car ſi nous prenons la peine d'examiner à fond les ingrédiens qui la compoſent, nous n'y trouvons qu'un abîme d'abus & d'erreurs; ce que j'y trouve même de pis, c'eſt que la Chymie eſt ici pouſſée

à bout, ſans qu'elle puiſſe ſauver ni rhabiller les manquemens de cette pratique : car les racines & les herbes donnent déja d'elles ſeules une décoction aſſez craſſe : les fruits la rendent lente & viſqueuſe ; mais la gomme & les ſemences la rendront tout-à-fait mucilagineuſe, ſi bien qu'il ſera impoſſible d'en pouvoir jamais faire un ſirop. Que ſi quelqu'un ſe vante de le pouvoir faire :

Talem vix repperit unum,
Millibus è multis hominum conſultus Apollo.

Car s'il prétend faire ſa décoction ſuperficiellement, ſans que les racines, les fruits, les ſemences & la gomme ſoient bien cuits, il fruſtrera l'intention de l'Auteur, & privera le ſirop de la prétendue vertu qu'on lui attribue ; que ſi encore il les fait cuire comme il faut, il perdra le volatil des racines, & principalement celui de l'hyſſope & des capillaires ; & s'il clarifie ſa décoction par les blancs d'œufs, ils retiendront la gomme & les mucilages.

Je ſçai encore que les Apothicaires, qui font ce ſirop, prétendent s'être acquittés de leur devoir, lorſqu'ils ont fait boüillir les ſubſtances mucilagineuſes parmi la décoction dans un noüet, qu'ils retirent après ſans le preſſer, & ainſi leur décoction eſt

dépoüillée de ce qu'on y demande. De plus, qu'y a-t'il de plus ridicule, que de ſubſtituer le ſucre penide au ſucre commun ? car je ne peux m'imaginer aucune autre raiſon de cette preſcription, ſinon que c'eſt ſeulement pour rehauſſer le prix du ſirop, & pour abuſer le commun & les ignorans. Comme donc ce ſirop eſt impoſſible, nous le laiſſerons comme inutile, puiſqu'il ne peut avoir les vertus qu'on lui attribue, d'être bon aux maladies froides de la poitrine, où il eſt beſoin de déterger & d'atténuer la matiere craſſe & lente qui l'obſede, d'ôter les obſtructions, d'alléger les douleurs des hypocondres, & d'être ſalutaire à ceux qui ſont travaillés de la gravelle. Or, il n'y a perſonne qui connoiſſe tant ſoit peu les matieres qui entrent dans ce ſirop, qui ne voye que c'eſt une abſurdité manifeſte d'eſpérer ouvrir les obſtructions avec des glaires & avec des colles, qui les produiroient plutôt, que d'être en aucune façon capables de les pouvoir ôter. C'eſt pourquoi, quiconque voudra avoir un bon ſirop pectoral, qu'il le faſſe de la maniere qui ſuit.

℔. 22. *Sirop pectoral d'hyſſope très-excellent.*

Prenez de l'hyſſope récente quatre onces, des racines d'ache, de fenoüil, de perſil & de regueliſſe, de chacune deux onces. Il les

faut hacher & battre groſſiérement, puis les mettre dans une cucurbite de verre, & verſer deſſus une livre de ſuc d'hyſſope, douze onces de ſuc de fenoüil, & une demie livre de ſuc de lierre terreſtre; diſtillez le tout au bain marie, juſqu'à ce que les eſpéces paroiſſent preſque ſéches: mettez de nouveau en infuſion durant un jour naturel dans votre eau une once & demie d'hyſſope récente, & autant de ſquille non préparée: une once de racine de fenoüil, & autant de ſommités de lierre terreſtre; coulez, preſſez & filtrez cette infuſion, & la gardez à part. Faites enſuite boüillir ce qui vous eſt reſté de la diſtillation & de l'expreſſion, dans quatre livres d'eau, qu'il n'en reſte que la moitié que vous preſſerez, coulerez & clarifierez; puis les cuirez en conſiſtance de tablettes avec deux livres & demie de ſucre, qu'il faudra cuire en ſirop avec l'eau eſſenſifiée de la teinture & du ſel des plantes pectorales. Ainſi vous aurez un ſirop qui vous ſervira avec utilité.

§. 23. *Comment on a fait communément le ſirop de carthame.*

Il ſemble que les Médecins anciens, & même les modernes, ayent prétendu faire croire qu'ils étoient très-ſçavans dans la théorie, & très-expérimentés dans la pratique, lorſqu'ils ont fait des aſſemblages

inutiles d'une vaine quantité de matieres, pour la compoſition des eaux, des électuaires & des opiates ; mais principalement dans les deſcriptions qu'ils nous ont données de leurs ſirops magiſtraux. Celui de carthame, ou de ſaffran bâtard, dont nous entreprenons l'examen, nous en fournit un exemple ſuffiſant ; car je ne ſçai quel coup de Maître ces Meſſieurs prétendent avoir fait, de mêler quelquefois des drogues les unes avec les autres, qui ſont tout-à-fait différentes, & qui contrediſent le plus ſouvent leurs intentions : or, cela ne ſe fait qu'à cauſe qu'ils ne connoiſſent pas la différence des ſels, ni celle des eſprits, & encore beaucoup moins l'action & la réaction des uns ſur les autres, comme elle ſe voit tous les jours, dans le laboratoire de ceux qui s'adonnent à l'anatomie des corps naturels, pour apprendre par ce moyen les opérations de la nature, afin de la ſuivre de près dans les choſes que l'art nous preſcrit ; car ceux qui ont fait, ou qui font encore de ces récettes compliquées, n'ont aſſûrément, ni bien conçû, ni bien connu par aucune expérience, que comme la nature eſt une & ſimple, auſſi agit-elle très-ſimplement ; & qu'ainſi, il faut néceſſairement que les Médecins, qui n'en ſont que les miniſtres & les ſinges, étudient à connoître la vertu ſimple & ſpécifique des pro-

duits naturels, afin de s'en ſervir avec la même ſimplicité, & d'être les vrais imitateurs de la nature.

Or, ils ne ſe ſont pas contentés de faire une rapſodie inutile; mais ils ont de plus ordonné le *modus faciendi*, d'une maniere ſi confuſe, & ſi peu capable d'extraire la vertu de toutes ces choſes différentes mêlées enſemble, que cela donne de l'horreur & fait pitié. Et comme ces ſirops ſont encore en pratique en pluſieurs endroits, quoiqu'ils ſoient dorénavant retranchés de la pratique des Médecins, qui ſont les plus éclairés : nous avons crû néceſſaire de conduire à la vraye méthode de bien faire ces ſirops, les Apothicaires qui n'ont pas connoiſſance des lumieres de la Chymie; mais diſons auparavant la façon commune de le faire.

Prenez donc pour ce ſirop purgatif compoſé, du vrai capillaire, de l'hyſſope, du thim, de l'origan, du chamedrys, du chamepythis, de la ſcolopendre & de la bugloſſe, de chacune une demie poignée; de la cuſcute, du fruit d'alkekange, des racines d'angélique, de regueliſſe, de fenoüil, d'aſperges, de chacune une once; du polypode de chêne, une once & demie; de l'écorce de tamariſc, une demie once; des ſemences d'anis, de fenoüil, d'ammi, de daucus, de chacune une once; de celle de

carthame légérement pilée, quatre onces ; des raiſins ſols, dont on aura ôté les pepins, deux onces : faites boüillir tout cela haché & battu groſſiérement, dans ſix livres d'eau claire, que vous réduirez au tiers ; il faut couler cette décoction, & y mettre chaudement en infuſion une once & demie de ſenné mondé, une demie once d'agaric en trochiſque, ſix drachmes de rhubarbe choiſie, & une drachme de gingembre : il les faut laiſſer en macération une nuit entiere, & le lendemain en faire une forte expreſſion, & la colature, qu'il faudra cuire en ſirop avec une livre de ſucre fin, & y ajoûter des ſirops violat ſolutif, roſat ſolutif, & de l'acéteux ſimple de chacun deux onces. Ils deſtinent l'uſage de ce ſirop à la guériſon des fiévres invéterées, des quotidiennes & des quartes, pour ouvrir les obſtructions, qui proviennent de la lenteur & groſſiéreté de ce qu'on appelle pituite, & pour chaſſer par les voyes du ventre les ſéroſités dommageables.

Je demande à préſent, s'il eſt poſſible qu'une décoction qui eſt chargée de la ſubſtance des premieres matieres de ce ſirop, & qui de plus eſt réduite au tiers : je demande, dis-je, ſi elle eſt capable de recevoir, ni encore de pouvoir extraire la vertu des purgatifs ; & de plus, à quoi bon, je vous prie, l'addition de deux onces de

chacun des ſirops qu'on demande, puiſqu'on y peut mettre du ſucre en la place, & ajoûter en leur lieu de l'infuſion de violettes, de celle de roſes, & un peu de vinaigre ſimple & ordinaire, ou de celui qui ſera diſtillé, comme nous le dirons ci-après ? Mais ce n'eſt pas encore tout ; car il faut outre cela conſiderer la perte très-importante des ſels volatils & ſulfurés des herbes, des racines & des ſemences, qui s'envolent & qui s'évaporent par la coction. Diſons donc comme on le fera mieux ; & que le ſirop qui ſuivra, ſerve de régle pour tous les autres ſirops purgatifs qui ſont compoſés.

§. 24. *La vraye façon de faire le ſirop de carthame.*

Prenez le vrai capilaire, l'hyſſope, le thim, l'origan, le chamedris, le chamepithis, la ſcolopendre, la racine d'angélique, les ſemences d'anis, de fenoüil & d'ammi ; coupez les plantes & les racines, & mettez les ſemences en poudre groſſiere ; ajuſtez le tout dans une cucurbite au bain marie, avec deux livres d'eau & quatre onces de ſuc ou d'infuſion de roſes, autant de celle de violettes, & une once de vinaigre diſtillé ; couvrez la cucurbite de ſon chapiteau, & en retirez une demie livre d'eau ſpiritueuſe & odoriférante que vous réſerverez.

réſerverez. Ajoûtez à cette premiere décoction la bugloſſe, la cuſcute, les grains d'alkékange, les racines de réglueliſſe, de fenoüil, d'aſperges & de polipode de chêne, l'écorce de tamariſc, la ſemence de carthame & les raiſins mondés, & y ajoûtez encore trois livres d'eau; faites boüillir le tout juſqu'à la conſomption du tiers ou de la moitié; coulez & preſſez le reſte des ingrédiens; clarifiez cette décoction avec des blancs d'œufs, & faites infuſer à chaleur lente en cette clarification, le ſenné, l'agaric en trochiſques, la rhubarbe & le gingembre, durant l'eſpace de vingt-quatre heures; au bout deſquelles, vous les ferez un peu boüillir enſemble, puis vous les coulerez. Gardez la colature à part, & faites boüillir encore une fois les eſpéces purgatives dans une livre de nouvelle eau commune, afin d'achever d'en extraire toute la vertu: coulez & preſſez cette derniere décoction, que vous joindrez à la premiere extraction des purgatifs, que vous clarifierez & cuirez en conſiſtance d'électuaire avec deux livres de caſtonade; enſuite de quoi, vous réduirez votre ſirop en vraye conſiſtance avec l'eau ſpiritueuſe & aromatique, que vous aurez tirée par la diſtillation. Vous aurez en cette maniere un ſirop purgatif compoſé, qui ſera fort agréable, qui aura toutes les vertus des choſes

qui entrent en ſa compoſition, & qui ſe gardera pluſieurs années, ſans aucune altération, pourvû qu'on le tienne, comme auſſi tous les autres ſirops, dans un lieu moderé, qui ne ſoit ni chaud, ni frais ; parce que ce ſont ces deux qualités, qui ſont ordinairement les cauſes occaſionelles de leur fermentation, qui les rend acides, ou de leur moiſſiſure, qui les corrompt & qui les gâte.

Voilà ce que nous avions à dire ſur les plantes, & les remarques que nous avons jugées néceſſaires pour ceux, qui veulent bien faire les eaux diſtillées & les ſirops. Ce que nous avons dit, eſt ſuffiſant pour bien apprendre, non-ſeulement ce qui eſt utile à ces deux préparations : mais on le peut encore employer avec très-grande raiſon, pour bien faire toutes les macérations, les infuſions, les décoctions, les digeſtions & les ébullitions, de tout ce que Meſſieurs les Médecins ordonnent aux Apothicaires, pour les apozemes, pour les juleps & pour les potions qu'ils preſcrivent pour le bien des malades ; & je ſçais qu'après que les Apothicaires auront connu ce qui ſe peut évaporer de bon par les actions de la chaleur, qu'il étudieront à le conſerver ; afin de faire tout au bien de leur prochain, à l'acquit de leur conſcience & à l'honneur de la Pharmacie ; & de plus, ils reconnoî-

tront qu'ils n'ont pû recevoir ces lumieres d'ailleurs, que par les dogmes de la Pharmacie Chymique.

Or après avoir ainſi donné une idée générale des végetaux entiers & de leurs parties conſtituantes, de ce qu'ils contiennent de fixe & de volatil ; & après avoir donné les marques néceſſaires, pour faire que l'artiſte chymique ne perde rien de ce qu'il doit conſerver : il eſt tems de paſſer aux parties, que la nature & l'art nous fourniſſe de cette ample famille, & que nous donnions une Section à chacun des quatorze genres ſubalternes, qui ſe tirent du genre végetable principal ; afin que l'exemple que nous donnerons du travail chymique, qui ſe doit faire ſur l'eſpéce de même nature de ce genre ſubalterne, ſerve de phare & de guide, pour être capable de travailler ſur toutes les autres eſpéces qui lui reſſemblent.

Ces genres ſubalternes ſont comme nous l'avons déja dit, les *racines*, les *feüilles*, les *fleurs*, les *fruits*, les *ſemences*, les *écorces*, les *bois*, les *graines* ou les *bayes*, les *ſucs*, les *huiles*, les *larmes*, les *réſines*, les *gommes-réſines* & les *gommes*.

Nous donnerons une Section à chacun de ces genres en particulier, afin que ſi ce genre, quoique ſubalterne, a pourtant encore quelque ſubordination ſous ſoi, que

nous en faſſions la ſubdiviſion, pour donner par ce moyen plus de lumiere à l'artiſte, parce qu'il ſe rencontre de la variété & de la différence entre les parties d'un même genre, qui demandent par conſéquent une différente maniere de les travailler. Nous commencerons *le Tome ſecond* par les racines.

ADDITION

Au Tome premier.

I. *Préparation particuliere d'un Hydromel fort ſain, & dont le goût eſt peu différent de celui du vin d'Eſpagne, ou de la Malvoiſie.*

LEs avantages que quantité de perſonnes tirent de l'uſage de l'hydromel chez les Nations étrangeres, ont rendu depuis peu cette liqueur ſi recommandable en France, parmi les gens qui ont quelque ſoin de leur ſanté, que pluſieurs ayant témoigné qu'on les obligeroit, ſi on leur en vouloit donner une préparation exacte, on n'a pas voulu les priver de cette ſatisfaction; & on la leur donne d'autant plus volontiers, qu'on a une parfaite connoiſſance de l'utilité qu'on en reçoit, en s'en ſervant pour boiſſon ordinaire.

Mettez boüillir ſur un feu moderé, environ vingt pintes d'eau de pluye, ou à ſon défaut, autant d'eau commune bien pure, dans une grande poële de cuivre étamée en dedans, & dont la capacité ſoit telle, que l'eau n'en rempliſſe que les deux tiers. Délayez dans cette eau boüillante cinq ou ſix livres de miel nouveau, le plus pur & le plus blanc que vous pourrez trouver, comme eſt celui de Narbonne; & faites-le cuire, en l'écumant ſouvent, juſqu'à ce que la liqueur ait acquis aſſez de conſiſtance, pour ſoutenir un œuf frais ſans tomber au fond du vaiſſeau.

Pendant cette opération, vous ferez boüillir à part, dans un pot de terre verniſſé, une demie livre de raiſins de damas coupés en deux, avec quatre pintes d'eau, juſqu'à la diminution de la moitié de la liqueur; puis l'ayant paſſée par un linge blanc en preſſant un peu les raiſins, vous la verſerez dans la grande poële avec l'autre liqueur; & laiſſant encore le tout ſur le feu, vous y enfoncerez une rôtie de pain trempée dans de la nouvelle levûre de bierre: après quoi, l'ayant écumée de nouveau, vous la tirerez du feu, & la laiſſerez repoſer juſqu'au clair, que vous ſéparerez de ſon ſédiment, pour la verſer dans un baril de bois de chêne, ſur une once de ſel de tartre bien pur & bien blanc diſſout

dans un verre d'eſprit de vin, tant que ce baril ſoit plein, que vous expoſerez enſuite tout débondé ſur des tuilles à la chaleur du Soleil de midi, en été, ou ſur le four d'un Boulanger, en hyver, tant que la liqueur ne bouillant plus, elle ne jette plus d'écume. Alors l'ayant rempli de la même liqueur claire, vous le bonderez, & le mettrez à la cave, pour le percer dans deux ou trois mois après.

Que ſi l'on ſouhaite que cet hydromel ait quelque odeur aromatique, vous mettrez cinq ou ſix gouttes d'eſſence de canelle dans l'eſprit de vin, qui ſert à diſſoudre le ſel de tartre, ou vous y mettrez infuſer des zeſtes d'écorce de citron nouvelle, ou bien des fraiſes ou framboiſes, ſelon votre goût, obſervant de paſſer cet eſprit, & d'en ſéparer les fruits incontinent après l'infuſion, avant que d'y faire diſſoudre le ſel de tartre; & par ce moyen, vous aurez un hydromel vineux d'un goût & d'une odeur très-agréables, que l'expérience a fait connoître avoir les propriétés ſuivantes.

Cette liqueur étant priſe à l'ordinaire au lieu de vin, fortifie l'eſtomach, aide à la digeſtion, purifie le ſang, conſerve l'embonpoint, fait ceſſer les douleurs de tête, abaiſſe les vapeurs, guérit la pthiſie, l'aſthme, & toutes les autres maladies des poulmons, léve les obſtructions du bas

ventre, & conſerve tous les viſceres dans une ſi bonne conſtitution, que ſon uſage fait joüir long-tems d'une parfaite ſanté, & d'une vie longue & tranquille.

II. *Quinte-eſſence de miel.*

Vous prendrez deux livres de miel blanc, qui ait une bonne odeur & un bon goût. Vous le mettrez en une grande cucurbite de verre, dont les trois quarts ſoient vuides. Vous la couvrirez de ſa chape à bec bien lutée, à laquelle vous appliquerez un grand récipient pareillement luté. Faites un feu doux de cendres, juſqu'à ce que vous voyez monter des vapeurs blanches; & pour les condenſer en eſprit, vous appliquerez ſur la chape & ſur le récipient des linges moüillés en eau froide, & il en ſortira une liqueur qui ſera rouge comme ſang. Après la diſtillation, vous mettrez cette liqueur en un vaiſſeau de verre bien bouché, tant que la liqueur ſoit bien clarifiée & de couleur de rubis. Après quoi vous diſtillerez ſept ou huit fois, juſqu'à ce que ſa couleur rouge ſoit convertie en un jaune doré, & prendra une odeur très-douce & très-agréable. Cette quinte-eſſence diſſout l'or en chaux, & le rend potable. Deux ou trois dragmes de cette liqueur priſes intérieurement, font revenir à eux ceux qui ſont à l'extrêmité: elle fortifie même ceux qui joüiſſent de la

ſanté, guérit la toux, les catharres & la ratte ; appliquée ſur les playes & ulcéres, elle les guérit incontinent. Fioraventi rapporte en avoir donné à des perſonnes dans les approches de la mort, & qu'il rappelloit ainſi à la vie, pour leur donner au moins le tems de mettre ordre à leurs affaires. Diſtillée vingt fois avec argent fin, & donnée pendant quarante-ſix jours à un paralitique, il en a été guéri : c'eſt ce que Fioraventi marque avoir éprouvé lui-même. Surquoi ce Médecin fait une remarque fort ſenſée à ce ſujet, que Dieu n'a jamais promis dans l'Ecriture-ſainte, ni ſcammonée, ni caſſe, ni turbith, ni rhubarbe ; mais bien du froment, du vin, de l'huile, du lait & du miel.

III. *Huile de miel.*

Vous prendrez ce que vous voudrez de bon miel blanc bien choiſi, que vous mêlerez avec ſon double poids de ſable bien net. Mettez-le dans une retorte, ou en une cucurbite, diſtillez à feu de dégrés. Il en ſortira d'abord un flegme, puis une huile noire qui deviendra d'un beau rouge, après qu'elle aura été expoſée au ſoleil trente ou quarante jours. Diſtillez pluſieurs fois cette huile, & elle devient couleur d'or.

IV. *Fermentation du miel, pour en faire vin, eau-de-vie & eſprit.*

Tous les Chymiſtes ſçavent qu'il faut un levain, pour la fermentation des matieres, qui naturellement ne fermentent pas ſeules, comme il en faut pour faire lever la pâte, auſſi-bien que pour la bierre. Mais quoique tout levain végetable faſſe fermenter un autre végetable, il y a cependant de la différence d'un levain à l'autre. Tout levain eſt une végetation de ſon eſpéce ; & par conſéquent un levain peut altérer la nature & l'eſſence d'une autre eſpéce avec laquelle il ſera mêlé ; comme une autre qui eſt confermentée avec le tronc ſur lequel elle eſt jointe, dont il vient des fruits mixtes, qui participent des deux eſpéces. Ainſi les Bergamotes d'Italie en font la preuve. Elles ont la figure, la couleur & l'odeur d'une poire ; & quand on les coupe, on y trouve le dedans d'une orange.

Il faut donc que dans la fermentation, rien ne puiſſe dégénerer, ſi on veut que la vertu du mixte ne ſoit point altérée, & qu'elle demeure dans ſon être pur, naturel & ſeminal ; autrement elle ne produira pas l'effet qu'on en doit attendre. D'où il paroît que les levains de Boulangers, de bierre, de vin & de cidre, ne ſont pas propres pour faire la fermentation du miel, dont elles

altérent la vertu, parce qu'ils ſont d'une eſpéce différente. Il faut donc faire fermenter le miel par lui-même. C'eſt une ſubſtance produite par l'eſprit univerſel. C'eſt un commencement de corporification & de coagulation des eſprits de l'air & de l'eau, qui s'uniſſent avec les vapeurs de la terre, d'où il ſe tire une ſubſtance onctueuſe, qui ſert d'aliment aux végetaux, & qui leur donne le premier mouvement de fécondité.

Sur ce principe, faites diſſoudre un poid de miel dans quatre poids d'eau chaude de riviere très-pure & très-claire. Vous tiendrez cette diſſolution dans des étuves échauffées jour & nuit par un poële, qui ſoit au milieu de l'étuve. Le dégré de chaleur doit être tel, que l'on puiſſe demeurer dans l'étuve ſans en être incommodé. Au bout de trois ou quatre jours, ſans avoir beſoin d'aucun levain étranger, la diſſolution du miel ſe met en fermentation. Et quand elle eſt en bonne fermentation, c'eſt-à-dire, un jour ou deux après qu'elle eſt commencée, on peut y ajoûter des raiſins de damas écraſés, deux onces par livre de miel, avec un demi gros de canelle. Le tout étant bien mêlé, on laiſſe finir la fermentation qui n'eſt achevée, que quand vos raiſins & votre canelle ſont tombée au fond. On les mêle encore une fois ou deux,

& s'ils retombent, la fermentation eſt entiérement finie.

Après cette fermentation, votre liqueur aura un goût vineux, & vous la pourrez garder dans des vaiſſeaux propres pour votre uſage; ou ſi vous la voulez pouſſer plus loin, vous en diſtillerez l'eau-de-vie au refrigératoire, comme on diſtille l'eau-de-vie: pour cela, vous mettrez toute votre matiere, ſuc & marc, dans l'alembic. La diſtillation étant faite, on la rectifie plus ou moins, ſi l'on veut, pour en tirer un eſprit qui tient lieu d'eſprit de vin, & qui eſt un diſſolvant bien plus naturel & plus homogêne des plantes & des ſimples, que tout autre; & par ce moyen, on pourra faire les opérations que nous allons marquer.

V. *Maniere de faire bonne eau de meliſſe par l'eſprit de miel.*

Prenez une livre de miel blanc avec quatre livres, ou deux pintes d'eau claire de riviere, que vous ferez un peu chauffer, pour y diſſoudre le miel, dans la proportion que nous marquons pour travailler en grand volume. Mettez le tout fermenter en lieu chaud dans un vaiſſeau de bois, comme un petit cuvier, que vous couvrirez légérement d'un linge.

Si au bout de quatre jours la matiere n'entroit pas en fermentation, on pourroit

y ajoûter de la levûre de bierre pour la faire fermenter plus vîte. Quand elle commencera à fermenter, il faut y joindre de la meliſſe, coupée & bien broyée en un mortier, juſqu'à conſiſtance de boüillie. La proportion eſt de mettre deux livres, ou la valeur d'une pinte de cette meliſſe, ainſi en marmelade, pour chaque livre de miel diſſout; & laiſſez fermenter, juſqu'à ce que toute la meliſſe ſoit tombée au fond du vaiſſeau.

Après quoi, il faut ſurvuider la liqueur, qui forme un hydromel vineux, rempli de l'eſprit de meliſſe. On peut en réſerver une partie en bouteille; mais il faut perfectionner le reſte, pour en tirer encore l'eſprit; après néanmoins qu'on aura preſſé le marc, qui eſt reſté au fond du vaiſſeau, voici ce qu'il faut faire.

Broyez de rechef de la nouvelle meliſſe, & la mettez en une eſpéce de marmelade; joignez-en la valeur d'une chopine dans chaque pinte de votre hydromel. Laiſſez-les digérer enſemble deux ou trois jours; puis les mettez en alembic, pour en tirer une eau-de-vie de meliſſe faite par ſon hydromel. Cette eau-de-vie ſera encore plus parfaite que ne l'eſt l'hydromel; mais pour aller plus avant, faites ce qui ſuit.

Ayez de la meliſſe, que vous aurez fait un peu ſécher à l'ombre cinq ou ſix jours,

vous en joindrez environ une bonne poignée dans chaque pinte de votre eau-de-vie, avec la pelure d'un citron & le quart d'une noix muſcade, que vous ferez digérer environ deux jours, après quoi vous en tirerez l'eſprit par l'alembic, & vous aurez un eſprit de meliſſe excellent, & qui eſt très-bon pour la conſervation & le rétabliſſement de la ſanté.

Comme ce dernier eſprit eſt trop fort pour être bû ſeul, on le peut mêler avec un ſirop fait avec eau & ſucre, & clarifié avec blanc d'œufs battus; & pour lors, on la doſe comme on juge convenable; ou bien, on peut en mêler avec le premier hydromel que l'on a réſervé. Mais pour s'en ſervir à l'extérieur, il faut prendre l'eſprit ſans le mêlanger, & en frotter les parties douloureuſes ou affligées.

Tous les marcs que l'on a eus de la meliſſe, ne doivent pas être jettés; mais il faut les calciner & réduire en cendre autant que l'on pourra. Etant bien calcinés, faites-en une leſſive avec eau boüillante; filtrez-la par le papier, puis l'évaporez, & il vous reſtera un ſel, que vous ferez fondre dans de nouvelle eau chaude; faites évaporer pour en tirer le ſel, qui ſera plus blanc que le premier. Mettez une demie once de ce ſel dans chaque pinte de votre eſprit de meliſſe, & ſa force & vertu ſeront aug-

mentées ; ou bien, au lieu de calciner la meliſſe, vous la prendrez & en joindrez de nouvelle, & la triturerez avec de l'eau clarifiée, ainſi que le pratique M. le Comte de Garraye dans la Chymie *Hydraulique*.

VI. *Maniere de faire la véritable eau de la Reine de Hongrie, par l'eſprit de miel.*

Cette eau qui a tant de réputation, ne ſe doit pas faire avec l'eſprit de vin de vignes, comme on le pratique ordinairement : mais avec l'eſprit de vin de romarin fermenté par le miel, qui multiplie la quantité & la vertu de la plante, ſans en altérer la ſimplicité.

Il faut donc pour faire cette eau, prendre une livre de miel blanc, quatre livres d'eau de riviere bien clarifiée, & les faire fermenter avec une livre de romarin, fleurs, feüilles & tige pilées, & broyées comme nous avons dit qu'il falloit pour l'eau de meliſſe. Le miel, qui eſt une ſubſtance homogêne aux fleurs & aux plantes, eſt un diſſolvant tiré de l'eſprit univerſel, & bien plus propre à en faire la quinte-eſſence, que ne ſeroit l'eſprit de vin, qui eſt d'une eſpéce différente. Quand la fermentation eſt finie, le marc tombe au fond, & il reſte une eſpéce d'hydromel vineux, qu'il faut tirer au clair, preſſer les féces pour en avoir ce qui s'en peut exprimer : ce premier travail

ne dure pas plus de huit jours. Prenez de nouvelles fleurs de romarin, feüilles & tiges, pilez & mettez avec votre hydromel en une grande cucurbite, pour diſtiller à feu doux, comme on fait l'eau-de-vie : vous prendrez la liqueur diſtillée, & vous y joindrez quantité ſuffiſante de fleurs de romarin ; laiſſez digérer & diſtillez à feu doux, & vous aurez la véritable eau de la Reine de Hongrie, dans laquelle ſe trouve toute la ſubſtance de la plante, & qui ſe peut prendre intérieurement, en petite quantité cependant.

Mais pour l'uſage extérieur, on pourroit fortifier cette eau par le propre ſel de la plante calcinée, & dont on fait une leſſive. On tire de cette leſſive par évaporation le ſel de la plante, que l'on joint avec ſon eſprit, & que l'on fortifie même avec un huitiéme ou ſixiéme d'eſprit de ſel ammoniac ; alors cette eau de la Reine de Hongrie eſt excellente pour les rhumatiſmes, gangrênes, ulcéres putrides, contuſions & ſang extravaſé, en étuvant la partie pluſieurs fois le jour : ce qui a été éprouvé plus d'une fois.

On peut tirer le même eſprit & par la même voye de toutes les plantes aromatiques, comme ſauge, rhue, lavande, impératoire, abſinthe, hyſſope, & de celles qui abondent en ſels volatils, dont la

vertu eſt infiniment exaltée par cette opération.

VII. *Electuaire de grande conſoude très-utile pris intérieurement, de Fioraventi.*

La grande conſoude, eſt une herbe à laquelle on a impoſé ce nom, pour la vertu qu'elle a de conſolider les playes & lieux ſéparés en la chair : elle aide auſſi beaucoup, priſe par la bouche, pour les ruptures d'en bas ; elle eſt utile à toutes les playes, qui pénétrent dans le corps, aux ulcéres du poulmon, deſſéche la rate, & fait d'autres effets ſemblables. Mais afin qu'on puiſſe s'en ſervir facilement, on en compoſe un électuaire, qui eſt tel.

Prenez une livre de racine de grande conſoude, & la faites cuire en eau juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée ; & l'ayant bien pilée en un mortier & paſſée par le tamis, vous y ajoûterez autant de miel blanc que vous avez de liqueur paſſée, & les ferez boüillir à petit feu, juſqu'à ce qu'ils ſoient cuits en forme d'électuaire ; & quand ils ſeront cuits, vous y ajoûterez ce qui s'enſuit.

Girofle.

Saffran, de chacun une dragme.

Canelle fine, deux dragmes.

Muſc de Levant diſſout en eau roſe, un carat.

Incorporez le tout, étant encore chaud,

& il ſera fait. Voilà l'électuaire de conſoude fait, de la compoſition de Fioraventi, duquel avant que d'en uſer, il eſt beſoin que le malade ſoit premiérement bien purgé, & qu'il faſſe grande diete, ſi on veut en tirer du ſecours. Il guérit toutes les maladies internes, comme j'ai dit. On peut auſſi en faire emplâtres ſur les bleſſures & fractures des os, en faire prendre par la bouche; & ainſi le malade guérira en peu de tems ſans aucun dégoût, avec l'aide de Dieu premiérement, & la vertu d'un tel médicamment. Avec ce reméde, j'ai vû guérir des hommes de grand âge, leſquels étoient rompus en bas, ou qui avoient des playes qui paſſoient de part en part, des os rompus, des meurtriſſures & autres bleſſures, qu'on ne croiroit pas, ſi je les diſois même conformément à la vérité.

VIII. *Emplâtre excellent fait par le miel.*

L'onguent ſuivant, eſt pour ſervir dans les maux, qui ne ſouffrent pas les choſes graſſes & onctueuſes. Prenez quatre onces de miel très-pur, douze onces de ſuc de plantin exprimé & dépuré, & deux onces de vitriol doux de Vénus; faites cuire doucement juſqu'à ce que le tout s'épaiſſiſſe; alors ajoûtez-y demie once de ſaffran oriental bien broyé; & pour que le tout ſoit plus efficace, ajoûtez-y un peu de baume

d'anthimoine. Les vertus de ces deux remédes, comme l'a éprouvé Juncken & moi-même, l'emportent de beaucoup ſur tout autre reméde, dans les playes & les ulcéres les plus mauvais : cela paroît même par le ſimple emplâtre de verd-de-gris, réduit en emplâtre avec la cire qui amollit merveilleuſement les tumeurs dures des mamelles. *De Saulx.*

IX. *Sirop pectoral, qui convient dans toutes ſortes de toux, où les crachats ſont viſqueux.*

Prenez feüilles ſéches de bourrache, de bugloſſe, & fleurs de pas-d'âne, de chacune une poignée ; meliſſe, hyſſope, aigremoine, de chacune une demie poignée, bien épluchées & nettoyées ; des dattes, des figues, des jujubes, des ſebeſtes, de chacun deux onces ; écorce de citron fraîche, une once. Faites boüillir le tout dans ſix pintes d'eau, réduites à la moitié ; ajoûtez-y ſur la fin une once de régliſſe battue ; retirez le coquemar du feu ; paſſez le tout par une étamine, avec expreſſion : clarifiez cette décoction avec le blanc d'œuf, & mettez enſuite dans la colature une livre de ſucre candi brun. Faites-le boüillir de rechef, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en conſiſtance de ſirop.

Le malade en prendra de trois heures en trois heures une demie cuillerée, battue

dans un verre d'eau chaude, & le continuera juſqu'à ce que la toux ſoit appaiſée. Ce ſirop eſt univerſellement bon dans toutes ſortes de rhumes, & de toux invétérées.

Le malade en peut faire ſa boiſſon ordinaire, mêlant trois ou quatre cuillerées de ce ſirop dans une pinte d'eau boüillante, & enſuite la laiſſant refroidir.

Quand on ne peut recouvrer ces différens ingrédiens, on augmente à proportion de ceux qui manquent, la quantité de ceux qu'on employe. Avec les mêmes ſimples, on peut faire toutes ſortes de ptiſanes & de boüillons.

Les perſonnes les moins aiſées, au lieu de ſucre, peuvent uſer de miel commun blanc, & bien choiſi : elles peuvent s'en ſervir par tout, où le ſucre eſt néceſſaire. *Méthodes d'Helvetius.*

X. *Pour faire le ſirop laxatif de Fioraventi par le miel, & la maniere de le pratiquer en pluſieurs maladies.*

Les ſirops laxatifs faits par décoction, ſont fort ſalutaires, ſurtout contre les crudités des humeurs ; parce qu'ils diſpoſent la matiere, & l'évacuent avec une très-grande facilité, ſans fatiguer le patient. Ainſi, qu'on faſſe prendre de ce ſirop laxatif à qui on voudra, cela n'empêchera point que ce

jour-là, il ne puiſſe ſortir ſans aucun danger, & il ne laiſſera pas de bien opérer, ce qui eſt fort commode aux malades qui ont beſoin de ces ſortes de ſirops.

Or la maniere de le faire, eſt de prendre :

De la Sauge.	De chacune de ces herbes une poignée.
Rue.	
Romarin.	
Alornier.	
Cichorée.	
Chardon bénit.	
Ortie.	
Origan.	
Figues.	De chacun quatre onces.
Dattes.	
Amandes douces.	
Sel gemme.	
Coloquinte.	De chacun deux onces.
Aloës hépatique.	
Canelle.	
Mirabolans citrins.	

Miel commun deux livres.

Toutes ces choſes ſoient pilées groſſiérement, & miſes enſemble en infuſion en dix-huit livres d'eau commune : puis boüillies tant qu'elle reviennent à la moitié ; preſſez la décoction, qu'il faut clarifier par le filtre, & l'aromatiſer avec deux karats de muſc & une livre d'eau roſe, & il ſera fait.

Il faut garder cette décoction dans un

vaiſſeau de verre bien bouché. Elle ſert à toutes maladies comme j'ai dit, en prenant de quatre juſqu'à ſix onces aſſez chaud, l'hyver : l'automne & le printems, tiéde ; & l'été, froid. Elle purge les humeurs groſſieres, & ne corrompt point la viande. On peut continuer à en prendre pour les fiévres, quatre ou cinq jours de ſuite, & elles ſeront guéries. Mais pour les maladies qui ſont cauſées par des humeurs crues, & même au mal de Naples, gouttes, catharres, douleurs de jointures, & autres ſemblables qui ſont ſans fiévre, on en pourra prendre dix ou quinze jours durant ; car il ne peut faire aucun mal, & purge le corps parfaitement. Il ſe peut prendre pour la toux, flux d'urine, douleur de tête, pour la carnoſité de la verge, pour les hémorrhoïdes ; enfin, il eſt bon pour toutes les maladies cauſées par des humeurs corrompues, étant de telle vertu, qu'il purge les parties externes, & évacue auſſi les humeurs internes du corps. J'ai fait une infinité d'expériences de ce ſirop, ſur des perſonnes preſque abandonnées des Médecins, & qui avoient perdu l'appétit, qui en ont incontinent été rétablies.

XI. *Elixir de propriété de Paracelſe.*

Prenez *mirrhe d'Alexandrie*, *Aloës hépatique*, *ſafran Oriental*, ana, quatre onces.

Pulvériſez enſemble, & les mettez après dans un vaiſſeau de verre, les humectant de bon eſprit de vin alkoholiſé : cela fait, il faut y ajoûter l'huile de ſoufre rectifié, & fait par la cloche. Je dis néanmoins en paſſant, que pour avoir plus d'huile de ſoufre, il la faut diſtiller en tems de pluye, ayant choiſi le plus jaune ou grisâtre. Il faut que ladite huile ſurnage le reſte à l'éminence de trois ou quatre doigts, & incontinent vous mettrez le tout en digeſtion l'eſpace de deux jours, le circulant ſouvent, & la teinture ne manque point à ſe faire, laquelle il faut ſéparer par inclination.

Quant à la matiere qui reſte au fond, elle doit être arroſée avec de bon eſprit de vin, & laiſſée en digeſtion l'eſpace de deux mois, la circulant tous les jours, afin qu'elle rende toute ſa teinture, laquelle ſera retirée & mêlée avec la premiere, pour la diſtiller lentement. Les féces doivent auſſi être diſtillées ; & ce qui en ſort le premier, mêlé à la premiere teinture ; & par ce moyen, il ne ſentira pas ſi fort le feu qu'à la façon ordinaire de diſtiller.

Il faut prendre garde d'arroſer la matiere avec l'eſprit de vin, afin qu'elle ſe puiſſe mettre en pâte ; après quoi, il faut y mettre de l'huile de ſoufre ; car ſans cela, toute la matiere ſe brûleroit & deviendroit noire

comme charbon, ce que Paracelſe a caché fort ſubtilement.

Ses forces & ſon uſage.

C'eſt le baume des Anciens, ſelon le rapport de Paracelſe, échauffant les parties foibles, & les conſervant de putréfaction.

C'eſt enfin un élixir très-parfait ; car en lui ſont toutes les vertus du baume naturel, avec la vertu conſervatrice, principalement pour ceux que l'âge a amenés juſqu'à la cinquantiéme ou ſoixantiéme année.

Il fait des merveilles aux affections de l'eſtomach & des poulmons.

Contre la peſte & l'air envenimé.

Il chaſſe les humeurs diverſes du ventricule.

Il conforte l'eſtomach & les inteſtins, & les préſerve de douleur.

Il mondifie la poitrine, & ſoulage les hétiques, catarreux, & ceux qui ſont oppreſſés de la toux.

Il n'eſt pas moins profitable au refroidiſſement de la tête & de l'eſtomach.

Il guérit de l'hémicranie, ou migraine, & même les étourdiſſemens, qui arrivent ſouvent aux perſonnes foibles.

Il eſt utile contre la chaſſie des yeux.

Il fortifie le cœur & la mémoire.

Il ſoulage dans les douleurs de côtés, &

peu à peu la démangeaiſon, qui ſouvent arrive au corps.

Il rompt le calcul des reins.

Guérit la fiévre quarte.

Il préſerve de la paralyſie & goute.

Il ſubtiliſe & épure l'entendement, & tous les autres ſens naturels.

Il chaſſe la mélancolie & procure la joye.

Il réſiſte à la vieilleſſe, & empêche que l'homme ne devienne ſi-tôt vieux, & décrépite.

Il prolonge la vie, qui par débauches de boire & manger exceſſivement, auroit été racourcie.

Il guérit les playes & ulcéres internes en peu de tems.

Et enfin toutes les infirmités, tant chaudes que froides, reçoivent du ſoulagement & même la ſanté déſirée.

Doſe dudit ſel liquide.

La doſe eſt depuis ſix, à dix ou douze goutte, ſelon la néceſſité du malade, jettées dans le vin, ou eaux convenables.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE

Des Matieres pour le Tome premier.

A

ABlution ou lotion, ce que c'eſt, 126
Abſinthe, 322. ſon ſirop, 385. 387
Age des hommes, pourquoi plus long avant le déluge que depuis, 86
Aigle étendue, 172
Air, élément 63. à quoi ſert aux animaux, 65. 66
Air, quelquefois plein de vapeurs arſenicales, 75
Alchymie, d'où vient ce nom, 7
Alembics aveugles, 150
Alkohol ou Alkoholiſation, ce que c'eſt, 128
Alteration des corps 94. comment différe de la génération, 95
Aludels, 150
Amalgamation, 130
Animaux, leurs eſpéces, 118. ſe diſtillent à lente chaleur, 177. ſont un des ſujets de la Médecine, 218. combien il y en a de claſſes, 219. Compoſition de leur ſubſtance, 219. Choix qu'on en doit faire, 220
Antimoine, 107. calciné au ſoleil, 144
Appoſition, explication de ce mot, 97
Argent vif, s'il eſt métal, 111
Ariſtote, s'il a connu la Chymie, 3
Armoiſe réduite en ſirop, 390. 391
Arſenic, ce que c'eſt, 107
Arriere-faix diſtillé, 226. ſubſtances qu'on en tire, 226. 227
Athanor, eſpéce de fourneau très-utile, 154

Axunge humaine, ſa préparation, 245. 246,&c.

B.

BAin Marie, 142. De vapeur, *ibid.*
Bartholin, fait ſingulier qu'il rapporte, 220
Bauderon, ſa Pharmacopée, 350. 351.
Bitumes, ce que c'eſt, 106. De combien de ſortes il y en a, *ibid.*

C.

CAdmie, ce que c'eſt, 107
Calcination, 131
Canelle, ſon ſirop, 372. 376
Caracteres Chymiques, 170. 171.
Carthame, ſon ſirop, 404. 408
Cementation, 133
Cendrier, 153
Cerf, préparation de ſa corne, 251. Sa diſtillation, 254. Sa préparation philoſophique, 256. Son uſage, 257. 258. Son eſprit, huile & ſel volatil, 258. Ses vertus, 262. &c. Sa teinture, 265
Chair d'animaux nouvellement tués, Phénomene à ce ſujet, 220. 221
Chair humaine, ſes différentes préparations, 239 Voyez Mumie.
Chaleur, ſes divers dégrés, 137. De fumier, 145
Champignons, quelles ſortes de plantes, 117
Cheveux, ce que la Chymie en tire, 222 & 223. Eſprit qu'on en tire, 223 & 224
Chycorée, ſon ſirop, 395. 396. 399
Chymie eſt la ſcience de la nature, 1. ſon ancienneté, 2. clef de la nature, 4. eſt une Philoſophie ſenſible, 121. Sa fin, 14. Ne reçoit que des objets ſenſibles, 28. Comment travaille ſur les mixtes, 119. Pour la connoître il ne ſuffit pas de lire, il faut opérer, 119
Cinnabre, 107

Circulation, 135
Cire, ſon huile, 213. Son beurre, 215
Citron, ſirop de ſon écorce, 367. 369
Coagulation, ce que c'eſt, 124
Cochlearia, maniere d'en faire l'eſprit & l'extrait, 319. Son extrait, 321
Cohobation, 129
Colation, 127
Congelation, 136
Conſoulde, ſon électuaire, 424
Contemplation & opération, inſéparables en Chymie, 120
Contuſion, ce que c'eſt, 127
Corne de cerf, ſa préparation, 251. Voyez cerf.
Cornues, 149
Corporification, 135
Corps compoſé, & comment, 103. 104
Crane humain, ſa préparation, 248
Création & deſtruction, d'où peuvent venir, 97
Creuſets, 151
Cribation, ce que c'eſt, 126
Criſtalliſation, 136
Cucurbite, 149

D.

Deſiccation, 135
Deſpumation, ce que c'eſt, 127
Déterſion, ce que c'eſt, 126
Détonation, 134
Digeſtion, *ibid.*
Diſſolutions, les premieres ſont ordinairement impures, 178
Diſtillation, 130
Douces ſubſtances, ſi elles ſe changent en bile, 209
Dragons, (les deux) 172

E.

Eau, élement, 67. eſt une des matrices générales, 68

Eau anti-ſcorbutique, 316
Eau de la Reine de Hongrie par le miel, 422
Eaux diſtillées, 291. 300
Eaux minerales, 191. 192, &c.
Ecorces de citron en ſirop, 367. 369
Eau de Méliſſe, 419
Ecume envenimée des deux dragons, 172
Edulcoration, ce que c'eſt, 126
Effuſion, explication de ce terme, *ibid.*
Electuaire de grande conſoude, 424
Elemens en général, 50. Différent des principes, 50. 51. S'ils ſont principes des mixtes, 51. Comment ſe trouvent dans les mixtes, 52. 53. Leur nombre & proprieté, 54. 55, &c. Comment doivent être conſidérés, 31
Elixation, 136
Elixir de proprieté, 266. Ses vertus, 268. celui de Paracelſe, 429
Emplâtre de miel, excellent, 423
Empireume, 137
Empirique, ce que c'eſt, 17
Eponge, ſa préparation chimique, 285. Sa diſtillation, 286
Equinoxe, tems convenable pour raſſembler l'eau de pluye, 204
Eſprit univerſel, ce que c'eſt, 18. 20. Son origine, 22. Comment ſpécifié, 23. 26. Eſt cauſe du cercle de la nature, 60. Premier principe de tout, 73. 74
Eſprit ou Mercure, eſt une ſubſtance du mixte, 38. Ce que c'eſt, 39. Son harmonie néceſſaire, 40
Eſprits de pluſieurs ſortes, 101
Eſprits ardens, quand montent les premiers, 175. Comment on les ſépare de leurs impuretés, 179
Eſſences, comment ſe tirent des mixtes, 90
Eſtomac d'autruche, 172
Etincelles de lumieres, ſortent des animaux, 221
Etre, le premier être des plantes, 325. 326. Sa

vertu, 329. 332. Expérience à ce ſujet, 335, juſqu'à, 344
Excrément du ſuc de Janus, 172
Exhalaiſon, ce que c'eſt, 101
Exhalation, 135
Expreſſion, 134
Extinction, 132
Extraction, 134

F.

FAllope, Médecin, 189
Fermentation, 128. Du miel, 417
Fernel, grand Médecin, 185
Feu, élement, 57. Monte en haut, 58. 59. Feu des foyers impur, 65
Feu, ſes divers dégrés, 137. Maniere de le gouverner, 138. 139. Neuf ſortes de claſſes, 140. &c. De lampe, 143
Filtration, ce que c'eſt, 127
Fioraventi, ſon électuaire, 424. Son ſirop laxatif, 427
Fixation, 136
Flamme, ce que c'eſt, 60
Flamme & fumée, quelle ſorte de mixte, 122
Fleurs de tillot ou tilleul, 322
Fleurs d'oranges en ſirop, 364. 366
Fourneaux, leur diverſité, 152. Leur deſcription, 153
Fourneaux de diſtillation, 156. De réverbere, 157. à vent, *ibid.* Autre pour toutes ſortes d'opérations, 158. 159. De Lampe, 161
Fulguration, 133
Fulmination, *ibid.*
Fumées de pluſieurs ſortes, 101. Quelle ſorte de mixte, 122
Fumier de cheval, 145
Fumigation, 129
Fuſion, 132

G.

Galeniſtes, ennemis de la Chymie, 184.
Leurs conteſtations, 185, &c.
Gelée du Loup, ce que c'eſt, 172.
Génération & corruption des mixtes, 93. 94. 95.
En quoi différent, 96.
Géomancie, connoiſſance de la terre, 70
Geſner, Médecin habile, 189
Glauber, Chymiſte habile, 5
Graiſſe, voyez Axunge.
Granulation, 128
Grille du fourneau, 153

H.

Helmont, Chymiſte habile, 5. Voyez Van-Helmont.
Helvetius, ſon ſirop pectoral, 426
Herbe à chat, 322
Hippocrate connoît la Chymie, 3
Homme, la Chymie travaille ſur ſa ſubſtance, 222
Homogene & Hétérogene, 81
Huile des mixtes, ſa ſéparation, 174. 177. Elle échauffe, 196
Huile de miel, 416. Huile de cire, 213. De miel circulée dans l'eſprit de vin, 207
Humide radical, 21
Hydromel, 208. 412. Preuve de ſa cuite, 382
Hyſſope, ſon ſirop, 401. 403

I.

Impuretés des eſprits, comment on les ſépare, 179
Inciſion, ce que c'eſt, 127

L.

Laboratoire, 153
Lait de femme ou autre diſtillé, 225
Lamination, 128

Lampe perpetuelle, trouvée à Padoue, 62. 63
Lapidification, 132
Legereté des corps de deux ſortes, 50
Lili, 171
Limation, ce que c'eſt, 127
Limonade agréable pour la ſanté, 371
Lotion, ce que c'eſt, 126
Lumiere, qui ſort des animaux vivans, 221
Lutation & Luts différens, 165. 166
Lion rouge, ce que c'eſt, 172

M.

MAceration, 128. 135
Maladies, comment cauſées en l'homme, 84. Comment peuvent-être chaſſées, 85
Manne, quelle eſt la meilleure, 216. Son eſprit, 216, &c. Son uſage, 217. Diſſout le ſouffre, 217. Eau de Manne, 217, &c.
Marcaſſites, ce que c'eſt, 104. 105. 108
Matthiole, Médecin, 189
Méliſſe, plante, 322. Son eau par le miel, 419
Menthe, plante, 322
Mercure triſmegiſte Chymiſte, 4
Mercure ou eſprit, eſt une des ſubſtances du mixte, 38. Mercure, ſel & ſouffre ſe trouvent en tout, 84
Mercure ou vif argent, s'il eſt métal, 111
Métal, ce que c'eſt, 104
Métaux, de quel genre ils ſont, 110. Leur nombre, *ibid.* Parfaits & imparfaits, 110. 111 Sont de deux ſexes. 111. Si leur mélange fait un nouveau métal, *ibid.* Différent d'eſpéces, 112. Si les imparfaits ſe peuvent changer en parfaits, 113
Metéores ignés, d'où ils viennent, 42. Ce que c'eſt, 100
Miel promis de Dieu, 416
Miel & Cire, travail chymique ſur ces metéores,

205. Quel eſt le meilleur, 206. Ses principes tirés par diſtillation, *ibid.* Vinaigre qu'on en tire. 208. Sa teinture, 207. Son uſage, 212. Sa quinteſſence, 415. Son huile, 207. 416. Son beurre, 215. Fermente par lui-même, 417. Emplâtre de miel, 425

Minéraux, s'ils ſont animés, 103. De combien d'eſpéces, 104. 105. De deux ſexes, 111

Mixtes, leurs principes, 25. Leur force quand ils ſont privés de leur terreſtreités, 27. Comment leur integrité ſubſiſte, 29. Leur différence, 99. Parfaits, leur diverſité, 102. 103. 104. Mixtes animés ou inanimés, 116. Comment la Chymie s'en occupe, 119. Purification de leur ſubſtance, 173. Leurs facultés & qualités, 194. Leur analiſe, combien étendue, 196. Leur divers dégrés de bonté, 200

Mixtion, ce que c'eſt, 97. 98

Mont-Gibel, ſon embraſement, 62

Mortification, 137

Moutardelle, plante anti-ſcorbutique, 316. 319

Moyens minéraux, 105. 109

Moyſe pratique la Chymie, 2

Mumie, ce que c'eſt, 239. 240, &c. Ses différentes ſortes, 240. 241. Sa préparation, 242. Son baume, 243. Son uſage, 244

N.

NAture travaille ſans ceſſe, 32. 33

O.

OEufs philoſophiques, 151

Opération & contemplation, inſéparables en Chymie, 121. Leur ordre différent dans la Chymie, 200

Or diſſout par la quinteſſence du miel, 415

Or, ſi on peut le rendre potable, 113. Son uſage, 114

Oranges, ſes fleurs réduites en ſirop, 364. 366
Os humains, leur préparation, 248. Leur effet admirable, 249. 250
Ouvroir ou laboratoire, 153.

P.

PAracelſe, ce qu'il dit de la force de la nature, 19. Ce qu'il dit des diverſes opérations de la Chymie, 91. 92. Ses archidoxes, 119. Sa grande & petite Chirurgie, ouvrages excellens, 330. Son Traité *de renovatione & reſtauratione*, 333. Son Elixir de propriété, 429.
Percolation, ce que c'eſt, 127.
Péripateticiens, 49. En quoi différent des Chymiſtes, 52. 53.
Petite centaurée, 322.
Pharmacopée d'Auſbourg, 350. 352. de Bauderon, *ibid.*
Phlegme, ſa ſéparation, 174.
Phyſicien & Chymiſte, leurs différences, 12.
Phyſique, fondement de la Médecine, 16.
Phlegme, ce que c'eſt, 32. Combien néceſſaire, 35. Sa juſte portion néceſſaire, 37. Sert de menſtrue, *ibid.* Sa ſéparation, 174.
Pierres, ce que c'eſt, 104. 114. De combien de ſortes, 115. Où s'engendrent, *ibid.*
Pierre de la veſſie, ſes préparations chymiques, 236.
Pilules anti-ſcorbutiques, 318.
Plantes parfaites ou imparfaites, 116. 117. Divers dégrés de bonté de leurs parties, 198. Plantes annuelles & perpétuelles, leur différence, 199. Leurs différentes natures, 292. 294. En quel tems doivent être choiſies, 293. Leurs ſemences, 295. Plantes de trois eſpeces, 296. 297. Succulentes, nitreuſes, &c. 299. Leur eau, 300. Leur ſel, 301. 302. Leur réſurrection, 302. 303. Plantes ſucculentes, leur préparation, 308. 310. Leur fermentation & diſtilation, 311. 312. 313. Plantes antiſcorbutiques, 316. Maniere de

les bien fermenter, 323. Leur liqueur & premier être, 325. Comment ſe fait, 326. Vertu du premier être, 329. 332. Experiences à ce ſujet, 335, juſqu'à 344. Plantes réduites en ſirop, 356, &c.
Pluie, ſa préparation chymique, 202. 204. Quand doit être recueillie, 203. Sa diſtillation, 204
Précipitation, 129
Prémier être des plantes, 325. 326. Sa vertu, 329 332. Expériences à ce ſujet, 335. juſqu'à 344
Principes des mixtes, 25. 29. Combien il y en a, 31
Principe, tout tend à ſon premier principe, 27.
Principes & élemens, leur différence, 50
Principes de deſtruction, 71. De vie, 72. de mort, 76.
Pulveriſation, ce que c'eſt, 127
Pur & impur, ce que c'eſt, 81. 82. 87. Entrent en toutes choſes, 83. Comment les ſéparer, 88. Le pur, comment ſe tire des mixtes, 90. 119
Purification des cinq ſubſtances des mixtes, 173.
Putrefaction, 128.

Q.

Quinteſſence de miel, 415

R.

Raphanus ruſticanus, plante anti-ſcorbutique, 316
Raſion, ce que c'eſt, 127
Rechaux, 153
Rectification, ce que c'eſt, 130
Regiſtres du fourneau, 153
Remedes chymiques, leur apologie, 183. &c.
Retortes ouvertes, 149
Reverberation, 133
Rexivification, 137

Riolan, Médecin, 189
Rondelet, Médecin ibid.
Roſeau, on en tire du ſel, 3
Roſée & pluye, leur preparation chimique, 202

S.

Salamandre, ſon ſang, ce que c'eſt, 172
Sang du dragon, ce que c'eſt, ibid.
Sang humain, ſes préparations 234. Son ſel, 235.
Son huile, ibid.
Sceau d'Hermès, 169
Scorbut, remedes contre cette maladie, 316. 317. 318. 319
Sel tiré des roſeaux, 3
Sel, eſt un des principes fixes des mixtes, 43. Ce qu'il eſt après la preparation du mixte, 44. Combien néceſſaire dans le mixte, ibid. Sel central, principe radical des mixtes, 45. Sel, ce que c'eſt, 105. Cauſe de ſa corporification, 79. Sels, ſouffre & mercure ſe trouvent en tout, 84. Sel, de combien de ſortes, 106
Sel & terre, ne ſont pas liés étroitement, 174. Comment ſe tire 175. Comment ſe purifie, 180
Sel, ce qu'opére ſa privation dans le mixte, 199
Sel volatile, 180
Sel armoniac, à quel genre ſe rapporte, 108
Sel eſſentiel, 180. Sel eſſentiel des plantes, 301. Sel fixe ou alcali, 181. Fixe des plantes, 302. 303. 304. Sa purification, 305. 306.
Sel volatile de viperes, comment eſt fixée, 278. ſon uſage, 279. Comment réſublimer ce ſel volatile fixé, 280. Sel thériacal des vipéres, 282. Autre ſel Thériacal, 284
Semences des plantes, leurs différences, 295. ſont la perfection des végetaux, 198
Sirops, leurs préparations, 344. Fautes qu'on y a commiſes, 345. Leur uſage & vertu, 346. Sirop aceteux ſimple, 349. Sirop du ſuc des fruits,

353. Des plantes, 356. 357. 358. 360. Des fleurs d'oranges ancien, 364. Maniere moderne, 366. Sirop d'écorces de citron, 367. 369. Sirop de canelle, 372. 376. D'absinthe, 385. 387. Sirop aceteux composé, 388. 389. D'armoise, 390. 391. De chicorée & rhubarbe, 95. 396. 399. D'hyssope, 401. 403. De carthame, 404. 408. Sirop pectoral, 426. Laxatif de Fioraventi, 427

Solution & coagulation, ce que c'est, 124. 125

Souffre, principe des mixtes, ce que c'est, 40. Ses divers noms, 41. Est la matiere des meteores ignés, 42

Souffre, sel & mercure, se trouvent en tout, 84. Ce que c'est, 106

Spiritualisation, 136

Stratification, 133

Sublimation, 131

Substances, combien il s'en trouve dans la résolution du mixte, 27. 28. 29. Si elles sont naturelles, 31. 32. Leur ordre, 201

Sucs métalliques, quels ils sont, 105

T.

Tablettes anti-scorbutiques, 317

Teinture de miel, 207. Son usage, 212

Termes de la Chymie, 121. Leur explication nécessaire, 123

Terre, est un principe des mixtes, 46. Combien nécessaire dans le mixte, 47. Ne rend pas toujours le corps pesant, 48. 49

Terre, élement, 68. Sa qualité, 69

Tête de more, 149

Tillot ou tilleul, sa fleur, 322

Transmutation des métaux, si elle est possible, 113.

Truffes, quelle sorte de plantes, 117

Tubalcain connoît les métaux & mineraux, 2

V.

VAiſſeaux de Chymie, quelle doit être leur diſtance du feu, 139. Leur diverſité 145. 148. Leur qualité, 146. Leur matiere, 147. De métal ne ſervent point pour le mercure, 148
Vallot (Mr) Premier Médecin de Louis XIV. 10. 290. 324
Vanhelmont, ſon ſentiment ſur la vie des Plantes, 303. Voyez Helmont.
Vapeurs, ſont de natures differentes, 36
Végetable (le grand) 172
Végetaux, leur préparation chimique, 288. &c.
Verre, à quel genre ſe rapporte, 109. Autrefois il y en a eu de malléable, 4. 110
Veſſie de cuivre à diſtiller, 149
Vif argent, s'il eſt métal, 111
Vinaigre de miel, 208
Vinaigre, ſon ſirop, 349. 388. 389
Viperes, leur préparation, 268. Maniere de les deſſécher, 271. Eſprit, huile & ſel volatile de vipere, 274. Ses vertus, 276. Son eſſence, 281
Viſcoſité des plantes, 305
Vitrification, 131
Volatiliſation, 136
Urine diſtillée, 228. Remedes qu'on en tire, 229. Son eſprit, 230. Diſtillée ſans feu, 231. Son ſel volatile, ſa ſubtilité, 232. Son uſage, 232. 233.

Z.

ZWelfer, Médecin de l'Empereur Leopold, 290. 345.

LISTE ALPHABETIQUE

Des maladies & infirmités dont les remedes ſont indiqués dans le I. Volume de la Chimie.

A.

ACcouchement difficile ſoulagé par l'urine, 229. Son remede dans le ſirop de canelle, 378. Par eau de corne de cerf, 254. 255
Affections froides, ſoulagées par l'huile de cire, 215
Affoibliſſement des forces, reparé par le ſirop de canelle, 378. Venant d'excès, ſoulagé par l'élixir de proprieté, 432
Air envenimé, ſon préſervatif par l'élixir de proprieté, 431
Apoplexie guérie par l'eſprit & ſel volatile de corne de cerf, 263. Soulagé par le ſel volatile de viperes, 277. Remede préſent contre cet accident par la teinture du ſel volatile de corne de cerf, 265.
Appetit, rétabli par ſirop de miel de Fioraventi, 429
Arquebuſades, guéries par l'huile de miel, 207
Arriere-faix, en délivrer la femme par arriere-faix mis en poudre, & poudre du foye d'anguille, 227. Par l'eau de corne de cerf, 254.

B.

BLeſſures & fractures, emplâtre de miel pour leur guériſon, 425.
Bouche, ſa mauvaiſe odeur corrigée par le ſel volatile de corne de cerf, 263.
Bouts des mamelles guéris par le beurre de cire, 215.

Bronchoceles, leur réſolution par le ſel volatile d'éponges, 287

C.

CAlcul des reins, guéri par l'élixir de propriété de Paracelſe, 432.
Cantarides, comment ſont mortelles, 190
Carnoſité de la verge, diſſipée par le ſirop de miel, 429.
Catharres ſoulgés par le ſirop de miel, 429. guéris par la quinteſſence de miel, 416
Cerveau, remede aux maladies qui en viennent par eſprit de corne de cerf, 263
Chaſſie des yeux, diſſipee par l'élixir de proprieté, 431
Cheveux, les faire croître par eau de miel, 207. Par l'eſprit de cheveux, 224
Contraction de nerfs, ſes remedes par élixir de proprieté, 268
Contrepoiſon, excellent dans le ſel volatile de viperes, 282
Coſmetique, excellent par l'eau d'arriere-faix, 227
Côtés, leur douleur ſoulagée par élixir de proprieté, 431
Crudités d'humeurs, diſſipées par ſirop de miel, 427

D.

DArtres vives, diſſipées par l'huile de cheveux, 224
Délivre des femmes, *voyez* arriere-faix.
Diaphoretique, excellent par la corne de cerf, 258
Digeſtion, facilitée par l'uſage de l'hydromel, 414
Douleurs du corps & des jointures, ſoulagées par l'eſprit d'urine, 232. Des jointures ſoulagées par le ſirop de miel, 429

E.

ECrouelles, leur remede par cendres d'arriere-faix calcinées 227

Embonpoint, conſervé par viperes ſuffoquées dans du vin, 270
Engelures, guéries par le beure de cire, 215
Epilepſie, ſoulagée par le ſel volatile de viperes, 277. Son remede par la poudre d'arriere-faix, 227. Par l'eſprit d'urine, 232. Par l'eſprit & ſel volatile de crane humain, 250. 251. Par l'eſprit volatile de corne de cerf, 263
Eſtomac, fortifié par l'uſage de l'hydromel, 414. Par l'élixir de proprieté, 431. Remede à ſes viſcoſités par le ſel volatile d'urine, 233

F.

FEmmes en travail, ſoulagées par eau de corne de cerf, 255
Fievres, leur guériſon par ſel de viperes, 276. 279. Par eſſence de viperes, 282. Par ſel thériacal, 285. Ses accès affoiblis par l'urine, 228. 229. Tierce temperée par l'urine, 228. 229. Batarde corrigée par ſirop aceteux, 390. Quarte, ſa guériſon par élixir de proprieté, 432. Malignes & pourpreuſes ſoulagées, par eau de corne de cerf, 255. De toutes natures, guéries par eſprit volatile de corne de cerf, 263.
Flux de ſang, arrêté par les cheveux entiers, 224. Par l'eſprit de corne de cerf, 263. Immoderé des femmes, temperé par le ſel de corne de cerf, 263
Foibleſſe, reparée par ſirop de canelle, 378. Des mourans, ſoulagée par quinteſſence de miel, 416
Foulures & meurtriſſures, guéries par baume de mumie, 245
Foye, ſes obſtructions ôtées par l'urine, 229
Froid, ſes douleurs ôtées par baume de mumie, 245.

G.

GAngrene, empêchée par l'urine, 228
Glaires des reins & de la veſſie, évacuées par

eau de miel, 207. Affoiblis par l'eſprit d'urine, 232. Par ſel de la pierre humaine, 237. 238
Goitres, ſoulages par cendres d'arriere-faix, 227
Goutes, ſes douleurs appaiſées par eau de miel, 207. Soulagées par l'huile de cire, 215. Soulagées par ſirop laxatif de miel, 429. Des pieds & des mains, appaiſées par ſel de ſang humain, 235. 236
Gouteux, ſoulagés par ſel de vipere, 279. 282.
Gratelle deſſechée par l'urine, 228
Gravelle, évacuée par eau de miel, 207. Par élixir tiré de la pierre humaine, 237. Par ſel de vipere, 279. 282.

H.

HEmorroides, ſoulagées par ſirop de miel, 429
Hethiſie, ſoulagée par élixir de proprieté, 431
Humeurs, groſſieres évacuées, par ſirop de miel, 429
Hydropiſie naiſſante, guérie par l'urine, 229
Hyppocondre, cette maladie ſoulagée par eſprit d'urine, 232.

I.

JAuniſſe guérie par l'urine, 229. Par l'eſprit d'urine, 232. Par l'élixir de proprieté, 268. Par ſirop de chicorée & de rhubarbe, 396
Indigeſtions, guéries par ſel volatile de corne de cerf, 263. Par ſirop d'écorces d'oranges, 371
Inflammation des yeux, ôtée par le lait de femme, 225
Inteſtins, fortifiés par l'élixir de proprieté, 431

L.

LEthargie, guérie par le ſel volatile de corne de cerf, 263
Luette, ſon enflure diſſipée par l'urine, 229
Luxations des membres, remiſes par cendres des

cheveux, 224

M.

Maladies épidemiques, prévenues par eau théria-cale, 285. Venerienes, prévenues par bouillons de viperes, 270. Venimeuſes & peſtilentielles, guéries par baume de Mumie, 244. Par ſel de viperes, 276
Mamelles, leurs bouts cicatriſés par beurre de cire, 215
Maſſe du ſang, corrigée par élixir de proprieté, 268
Matrice, nettoyée par eau de corne de cerf, 254. Ses irregularités corrigées par élixir de proprieté, 268
Melancolie, moderée par ſel de viperes, 279. 282. Guérie par élixir de proprieté, 432
Membres atrophiés, guéris par le baume de mumie, 244. perclus, ſoulagés par huile de cire, 215. Paralitiques, ſoulagés par le baume de mumie, 245. Fortifiés par axonge humaine, 246. Leur contraction guérie par poudre & ſel des os humains, 250. Engourdis, refroidis ou paralitiques, ranimés par axonge humaine, 247. Diſloqués, remis par cendres de cheveux, 224
Mémoire, fortifiée par élixir de proprieté, 431
Meurtriſſures, guéries par baume de mumie, 245
Migraine, guérie par ſel d'urine, 233. Par élixir de proprieté, 431
Mourans, ſoulagés par quinteſſence de miel, 416

N.

Nerfs, remedes contre leur contraction par élixir de proprieté, 268

O.

Obſtructions, ouvertes par le miel, 207. Par l'eſprit de corne de cerf, 263. Par élixir de

propriété, 268. Par ſel volatile de viperes, 276. 279. Par ſirop de chicorée & de rhubarbe, 396. Des parties nobles, levées par ſirop aceteux, 390. Du foye & de la rate, levées par l'urine, 229. Par l'eſprit de corne de cerf, 263. Par l'hydromel, 414. 415. Des entrailles & du meſentere par eſprit d'urine, 232
Oreilles, ſes ulcéres guéris par l'urine, 229
Os humains, efficacité de leur poudre, 250

P.

PAraliſie guérie par eſprit de ſang humain, 235 Soulagée par huile de cire, 215. Son remede par élixir de proprieté, 268. Guérie par quinteſſence de miel, 416
Pâles couleurs, ſes remedes par élixir de proprieté, 268
Peau, ſa beauté augmentée par l'arriere-faix, 227
Peſte, ſon préſervatif par l'urine, 229. Par l'eſprit de corne de cerf, 263. Par ſel volatile de viperes, 276. 279. Par élixir de proprieté, 431
Pituite, ſes remedes par ſirop aceteux, 390
Playes mondifiées par urine, 228. Par quinteſſence de miel, 416. Soulagées & guéries par eſprit de corne de cerf, 260. Par emplâtre de miel, 425. 426. Internes, guéries par élixir de proprieté, 432
Poitrine attaquée, ſes remedes par teinture de miel, 212. Par eſprit de ſouffre, 217. Mondifiée par élixir de proprieté, 431
Poulmons offenſés, guéris par teinture de ſouffre, 217. Soulagés par hydromel, 414. Par élixir de proprieté, 431. Guéries par eſprit de corne de cerf, 263.
Phtiſie, guérie par hydromel, 414.
Puanteur de bouche, corrigée par eſprit de corne de cerf, 263
Purgations lunaires, provoquées par eſprit de

corne de cerf, 263

Q.

QUinteſſence de miel, ſes proprietés, 415

R.

RAtte, ſoulagée par l'urine, 229. Moderée par élixir de proprieté, 268. Par ſirop aceteux, 396. Par quinteſſence de miel, 416
Reins & veſſie, guéris par eſprit d'urine, 232. Nettoyés par eſprit de corne de cerf, 263
Rétentions d'urine, guéries par huile de cire, 215
Rhume, guéri par ſirop pectoral, 427
Ruptures, guéries par électuaire de grande conſoude, 425

S.

SAbles & glaires de la veſſie, chaſſés par eſprit d'urine, 232. Et gravelle évacuée par ſel de viperes, 279. 282
Sang, purifié par ſel de viperes, 279. 282. Par Hydromel, 414. Caillé, reſout par baume de mumie, 244. Sa maſſe nettoyée & rectifiée par eſprit de corne de cerf, 260. Par eau antiſcorbutique de moutardelle, 317. Par eſprit de cochlearia, *voyez* ſcorbut. Son flux arrêté par cheveux, 224
Sciatique, ſoulagée par huile de cire, 215
Scorbut, guéri par eſprit d'urine, 232. Par eſprit de corne de cerf, 260. Par élixir de proprieté, 68. Par eſprit des plantes, 315. Par l'eau antiſcorbutique royale, 316. 317. Par tablettes d'antimoine diaphoretique, 317. Par pilulles de rhubarbe, 318. Par eſprit & extrait de cochlearia, 319. 320. 321
Séroſités viſqueuſes, guéries par teinture de miel, 212. Par eſprit de corne de cerf, 263

Stomachique, par ſel d'urine, 233
Sudorifique, par eſprit de manne, 217

T.

TAches du viſage, ôtées par l'huile de miel, 208
Tête, ſes douleurs appaiſées par hydromel, 414. Par ſirop laxatif de miel, 429
Toux, guérie par quinteſſence de miel, 416. Par ſirop pectoral, 426, Par ſirop laxatif de miel, 429. Par elixir de proprieté, 431
Tremblement de membres, ôté par urine, 229
Tumeurs ſquirreuſes, réſoutes par huile de cire, 215. Par urine, 228

V.

VApeurs, abaiſſées par hydromel, 414
Venins, guéris par le baume de mumie, 244. Leur préſervatif par l'eſprit de corne de cerf, 263
Ventre, le relâcher par eau de manne diſtillée, 218. Par urine, 228. Par ſel volatile de corne de cerf, 263
Ventricule, ſes vices corrigés par ſel volatile de corne de cerf, 263
Vérole petite, trous qu'elle laiſſe, reparés & remplis par axonge humaine, 246. Comment prévenue par les viperes, 270
Vers des enfans, tués par cendres de corne de cerf, 255. 258
Veſſie & reins, guéris par eſprit de corne de cerf, 263. Par ſel volatile de viperes, 282
Vieilleſſe, retardée par élixir de proprieté, 432
Viſage, ſes taches ôtées par huile de miel, 207. 208
Viſceres, leur impureté corrigée par ſirop de chicorée & rhubarbe, 396
Viſcoſités de l'eſtomac, chaſſées par ſel d'urine,

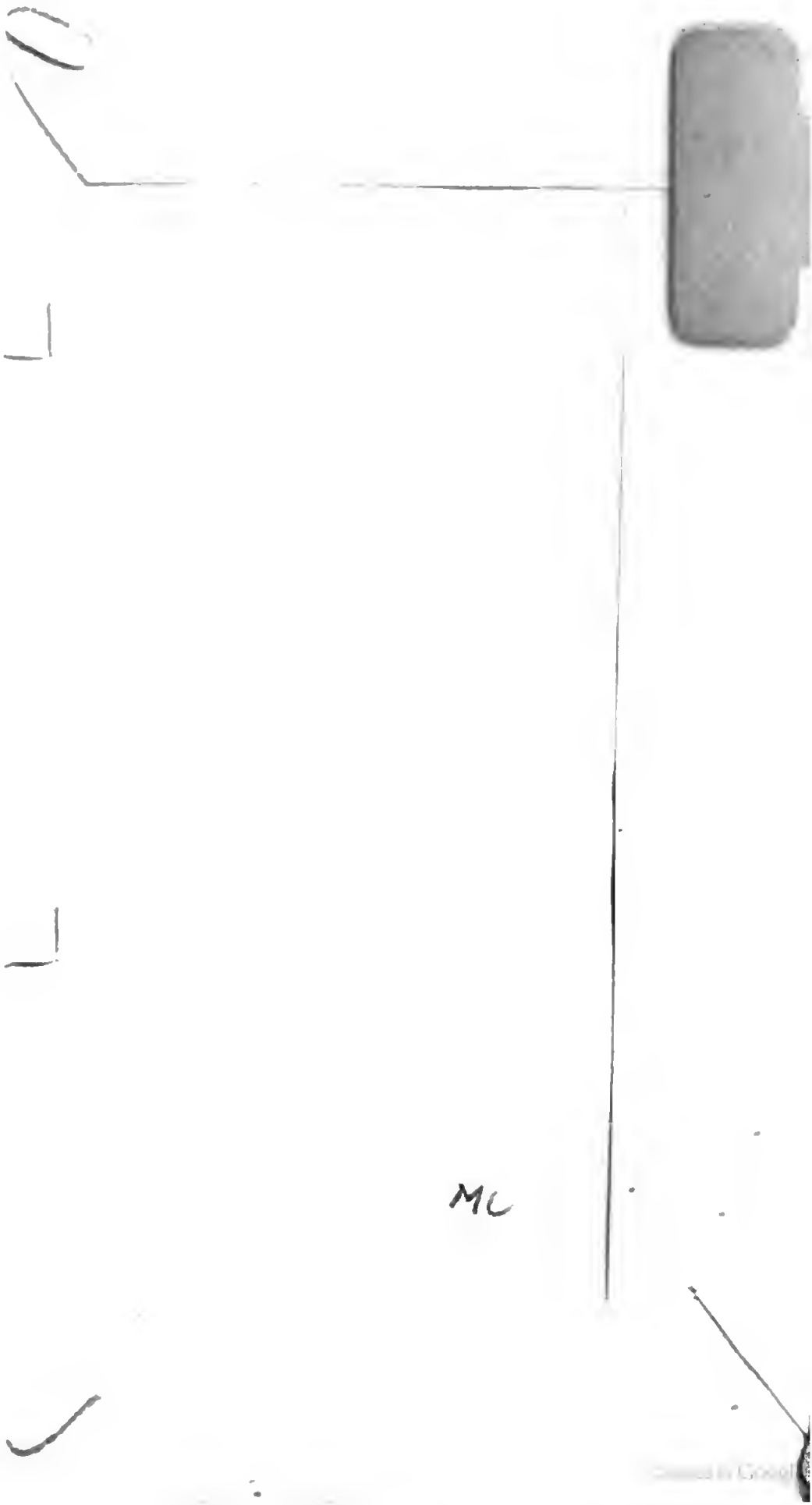
233. Des reins & de la veſſie, évacuées par ſel volatile de viperes, 279. 282
Ulcéres, mondifiés par huile de miel, 207. Nettoyés par urine, 228. Par huile de crane humain, 251. Malins, nettoyés par eſprit de corne de cerf, 260. Guéris en un inſtant par quinteſſence de miel, 416. Internes, guéris par élixir de proprieté, 432
Urine, ſa rétention guérie par huile de cire, 215. par le ſel de la pierre humaine, 238. Facilitée par ſel de viperes, 279. 282. Son flux guéri par ſirop laxatif, 429

Y.

YEux, leur rougeur guérie par lait de femme, 225. Leur demangeaiſon appaiſée par urine, 229. Leur taches ôtées par eau de miel, 207

Fin des Tables du tome premier.

005649240



Digitized by Google